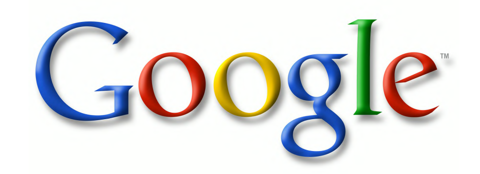
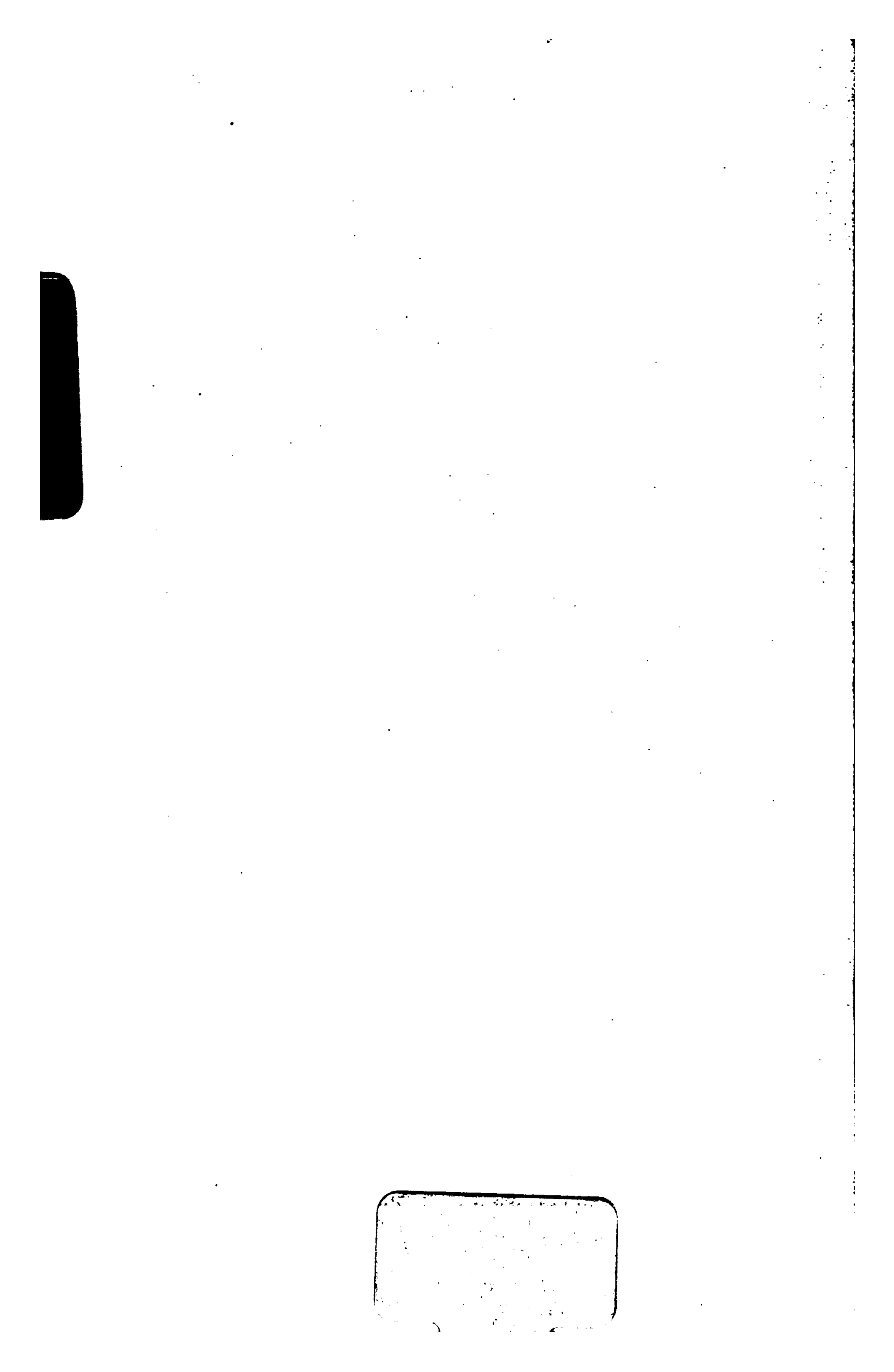

Google



GAK

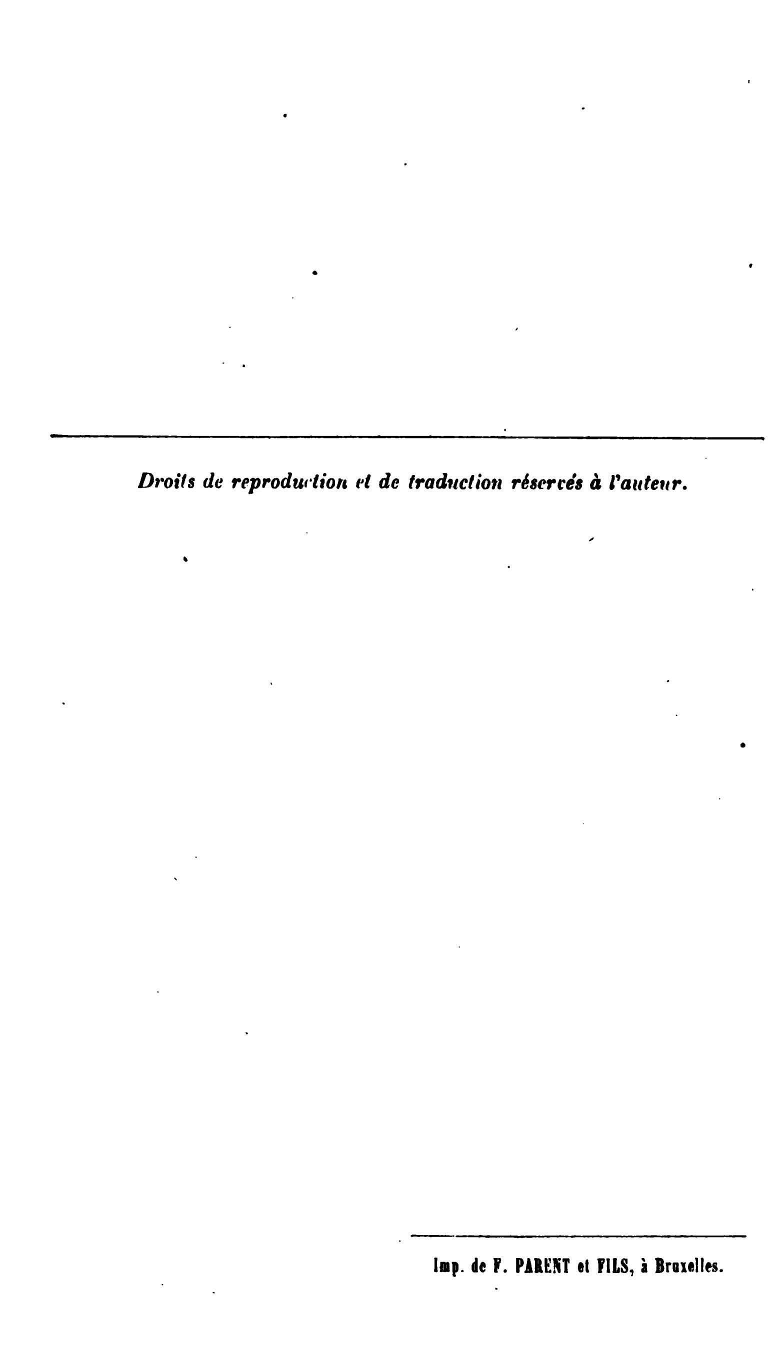
HENNE

# HISTOIRE

DU

# RÈGNE DE CHARLES-QUINT

EN BELGIQUE.





Imp. de F. PARENT et FILS, à Bruxelles.

# HISTOIRE

DU

# RÈGNE DE CHARLES-QUINT

EN BELGIQUE,

PAR

ALEXANDRE HENNE,

SECRÉTAIRE DE L'ACADÉMIE ROYALE DES BEAUX-ARTS DE BRUXELLES.

TOME IV.

BRUXELLES ET LEIPZIG,

ÉMILE FLATAU,

ANCIENNE MAISON MAYER ET FLATAU.

PARIS, CH. BORRANI. — MADRID, BAILLY-BAILLIÈRE. — LEIPZIG, F. A. BROCKHAUS.

1859.


ASTOR LIBRARY
MAY
15
1894
NEW YORK

# HISTOIRE

DU

# RÈGNE DE CHARLES-QUINT

EN BELGIQUE.

## CHAPITRE XII.

TRAITÉ DE MADRID.

(1524-1526.)

La soumission de la Frise et la trève de Heusden causèrent une vive joie dans les Pays-Bas. Ces provinces se trouvaient dans une situation des plus déplorables, désolées par la peste [1]; par un rude hiver fatal aux récoltes [2], par de désas-

[1] « En l'an xv c xxiij, à cause de la mortalité y régnante n'y sont esté aucunes amendes rapportées, pour ce, icy néant. » Compte de Charles de Poitiers, seigneur de Dormans, bailli de Ninove, etc., de 1523-1525, fº j (nº 14303). *Archives du royaume.*

[2] Un mandement du 16 avril 1524 ordonne à l'amman de Bruxelles de publier : « qu'attendu que la roide et grande gelée qui a eu lieu l'hiver passé, a détruit beaucoup de grains et principalement le seigle et le froment, ce qui fait craindre que la moisson prochaine soit peu abondante, la sortie du seigle, du froment et de la farine du pays de Brabant est prohibée. » Reg. nº 26, fº ix. *Archives du royaume.*

treuses inondations [1], et par les brigandages des gens de guerre, poussés à un tel excès, que le gouvernement publia (11 juin 1524) un mandement défendant, sous peine de mort, de loger « les soldats et autres vagabonds » épars dans les campagnes, ordonnant de leur courir sus et de les traiter en rebelles [2]. Les villes agitées par les levées d'impôts, entravées dans leur commerce, manifestaient un vif mécontentement, et il éclata bientôt d'une manière fort alarmante. Cependant, quelle que fût la détresse du pays, détresse avouée et constatée par Marguerite elle-même, il fallait le pressurer encore afin de pourvoir à d'indispensables besoins.

Le conseil privé, consulté sur l'opportunité d'une nouvelle demande d'aides, fut d'avis de s'adresser à toutes les provinces en commençant par la Flandre, dont les dispositions étaient les moins défavorables; il fut unanime, du reste, à reconnaître « qu'il n'étoit conduisable de recouvrer de ce comté plus de 80,000 ou 100,000 livres; du Brabant semblable somme; du Hainaut 28,000 ou 30,000 livres; du Luxembourg 10,000 ou 12,000; de la Hollande 60,000; de Lille, 1,200; de Namur 4,000 ou 5,000. » Or, en déduisant de ces aides les exemptions ordinaires, « ne demeureroit argent pour faire grand chose, eu regard à la dépense exigée par les affaires de Gueldre et par les arrérages dus à l'armée. [3]» Néanmoins, Marguerite adopta l'avis de ses conseillers; mais, lorsque les pétitions furent soumises aux états provinciaux (février 1524), « ceux du Brabant, de la Flandre et de la Hollande, chacun d'eux à part en leurs conclaves assemblées, remontrèrent

[1] Lettre de J. Hannaert à Charles-Quint, du 13 mars 1524. *Correspondenz*, I, 98.

[2] Reg. nº 26, précité, fº x.

[3] Lettre de Marguerite. du 21 février 1524. Reg. *Correspondance*, fº 187.

l'impossibilité de la part des villes de continuer leurs sacrifices, car la plupart étoient plus chargées de rentes créées pour le payement des aides extraordinaires, qu'elles n'avoient de revenus. Quant au pauvre peuple du plat pays, il étoit si travaillé des aides et des gens de guerre, tant amis qu'ennemis, qu'il ne pouvoit plus rien fournir. » En conséquence, ils insistèrent sur la nécessité d'hypothéquer le domaine pour suppléer à la pénurie du trésor.

Cette proposition jeta la régente dans une étrange perplexité. « Il eût fallu aliéner les meilleures parties du domaine, et le souverain n'en conservant que les produits les plus odieux (les tonlieux, les droits sur les harengs, la cervoise, etc.), s'exposeroit, disoit-elle, à perdre l'affection de ses sujets, son honneur, sa réputation et l'estime de ses Pays-Bas, qui avoient toujours été de si grande renommée. » Aussi combattit-elle de tous ses efforts cette dangereuse motion, et, « à force de remontrances, appuyées par l'actif concours de bons serviteurs, » elle parvint non-seulement à l'écarter [1], mais à obtenir une grande partie des aides sollicitées. La Flandre accorda 150,000 livres (23 mars); le Hainaut 48,000; Valenciennes 12,000 (mars); le clergé du Hainaut 8,000 (avril); Lille, Douai et Orchies 18,000 (mai); Malines 2,000 [2]. Namur, qui, en décembre 1523, avait fourni 4,000 livres, ne put dépasser son aide ordinaire [3]; quant à l'Artois, au Luxembourg et aux pays d'Outre-Meuse, s'ils accordèrent aussi « de petites sommes, » il fut difficile de les percevoir. La Hollande et la Zélande finirent également par accueillir

[1] Lettre du 28 mai 1524. Reg. *Correspondance*, f° 209.

[2] *Revenus et dépenses de Charles-Quint.* — M. Gachard, *Inventaire* précité

[3] Compte de J. de Berghes.

les propositions du gouvernement [1], et il ne resta plus qu'à triompher des indomptables Brabançons.

Le chef de l'opposition, « le porte-bannière des prélats du Brabant, » comme l'appelait Marguerite, était toujours l'abbé du Parc, et cette princesse résolut de s'en débarrasser. Jugeant « qu'il vauldroit mieulx hors de ces pays que sur le lieu, » elle lui proposa une mission en Danemark; mais il « s'en rendit, de prime face, fort difficile, quelques belles paroles qu'elle sût lui donner. » Alors jugeant « que, si elle usoit d'ordonnance ou de commandement, il pouvoit user de refus et de désobéissance, se plaindre d'être exilé parce qu'il ne vouloit consentir toutes les aides et soutenoit le bien et les intérêts des pauvres sujets; que, d'un autre côté, si l'on cédoit, il se montreroit sans doute plus roghe et plus fier, la régente recourut à de bonnes remontrances et persua sions qu'il lui fut impossible d'honnêtement repousser, et il finit par accepter cette mission [2]. » Cet expédient n'eut aucun succès, car l'audacieux abbé resta dans le Brabant, et l'opposition ne tarda pas à prendre un caractère plus décidé.

Toujours en lutte contre les résistances des états, Marguerite rencontrait d'autres embarras causés par l'aristocratie, qui par ses intrigues continuait à détruire toute unité de vues dans les conseils, et dont la cupidité ne respectait guère plus les intérêts du souverain que ceux du peuple. Des licences avaient été accordées aux habitants de Cambrai, de la Lor-

[1] La première accorda 80,000 et la seconde 50,000 livres. La Hollande avait établi, en 1523, un impôt « sur les bestes et sur les cervoises, » qui rapporta, en outre, au gouvernement, de 1523 à 1524, 81,066 livres. *Revenus et dépenses de Charles-Quint.*

[2] Lettre du 21 février, précitée.

raine, de la Savoie, de Besançon, d'autres pays neutres, et le comte de Buren fit, « dans cette affaire, de si bons proffitz, » que la régente l'obligea de les employer au service de l'artillerie. Contrairement aux instructions de l'empereur, le marquis de Bade, agissant en seigneur indépendant, établit « quelques gracieux impôts sur ceux qui passoient en son gouvernement du Luxembourg; » et ces impôts, légers d'abord, devinrent insensiblement si lourds, que Marguerite lui ordonna d'y renoncer, avec menace d'en déduire le montant sur son traitement. Il ne tint compte ni de la défense ni de la menace, et maintint les impôts, sous prétexte de la nécessité de suffire de la sorte à ses dépenses, « qui étoient tant plus grandes en son gouvernement que dans sa maison en Allemagne. » N'osant le ranger à son devoir, Marguerite s'abstint de nouvelles observations, et attendit que les circonstances permissent à son neveu d'y donner ordre.

Charles-Quint lui-même causait à la princesse des embarras d'une autre nature. Elle dut l'engager mainte fois à ne plus employer les terres et revenus du domaine à récompenser ses serviteurs. « Le domaine, disait-elle, n'est déjà que trop restreint, et vous devez avoir remarqué que, dans les provinces et les villes où il est engagé ou diminué, comme dans le Luxembourg, le Limbourg et le pays de Daelhem, vous n'avez guère ou point d'aides, d'obéissance ni de service. Cédant à des instigations intéressées et malgré mes avis, vous avez permis au comte de Buren et à plusieurs autres seigneurs, d'accorder des licences à des marchands françois pour des importations et des exportations. Or, ces licences ruinent les marchands des Pays-Bas qui, sur la foi des mandemens défendant de commercer avec la France, se sont approvisionnés de vins d'Allemagne et de sel de Portugal; c'est,

en outre, exporter l'argent des Pays-Bas au profit du roi de France et de ses sujets. Aussi ces mesures ont-elles produit le plus mauvais effet. J'adjure donc Votre Majesté de ne plus tolérer cet abus; car les peuples de ces provinces, déjà fatigués d'accorder des aides, en prendront occasion de les refuser absolument [1]. »

A la suite de ces remontrances, parut, le 28 juin 1524, un édit interdisant l'importation des vins de France [2]; mais, dans le même temps, au mépris des sages conseils de sa tante, sans préoccupation de la détresse du peuple pressuré par l'impôt, de la pénurie du trésor paralysant tous les services et poussant ses soldats au brigandage, on vit Charles-Quint se montrer prodigue de récompenses pécuniaires. Lorsque Henri de Nassau épousa, en troisièmes noces (1524), Mencia de Mendoça, marquise de Zenette, « jeune, belle et riche, » qui doubla les revenus de son époux, évalués à 20,000 ducats, l'empereur les porta à 53,000, en lui allouant, à l'occasion de ce mariage, une rente viagère de 13,000 ducats [3]. Enfin, et ce n'était pas l'indice le moins grave du mécontentement général, de la lassitude et du dégoût se révélaient chez les nobles, qui jusqu'alors s'étaient montrés les plus dévoués au gouvernement; ceux dont il avait exploité l'influence sur les états, reculaient devant de nouvelles démarches. « Je ne sais comment j'en viendrai à bout, à faute d'assistance, écrivait Marguerite à l'empereur, car, dès que l'un de ces seigneurs, même de mes cousins, le cardinal de

[1] Lettre du 21 février, précitée.

[2] Reg. nº 26, précité, fº xij.

[3] Relation de Contarini, l. c. — Ce mariage fut, à la vérité, un acte politique imposé au comte par Charles-Quint, qui craignait de voir un grand d'Espagne épouser cette riche héritière et devenir ainsi trop puissant. *Voir* à ce sujet les lettres produites par M. Groen Van Prinsterer, l. c., 65*.

Liége, de Ravenstein, de Beveren ou de Berghes se retire, les autres vont après; de tous combien que je n'aye la fin dudit ayde, n'est demeuré vers moy que ledit sieur cardinal. Des autres, le plus raisonnable et le plus traitable est le sieur de Beveren [1]. »

Pour combler la mesure de tous ces maux, les Pays-Bas eurent de nouveaux démêlés avec la Hanse et le Danemark. Christiern II, fuyant devant l'orage soulevé par ses crimes, s'était embarqué (14 avril 1523) avec sa femme, son fils Jean, ses filles Dorothée et Christine, ses trésors et les ministres de ses vengeances, et il était venu (1er mai) avec quatorze vaisseaux, débarquer à la Vère, après avoir perdu, dans la traversée, le navire chargé des dépouilles de la couronne danoise. On n'avait oublié dans les Pays-Bas ni ses violences ni ses vexations, et, loin d'y obtenir des secours, il se vit refuser une anticipation sur le restant de la dot de sa femme. Isabelle elle-même intercéda vainement en faveur de son indigne époux; son frère et sa tante restèrent inflexibles. Christiern se vit donc réduit à aller mendier l'appui de l'Angleterre, qui lui donna de vagues promesses; et, à son retour dans les Pays-Bas, il apprit que ses ennemis avaient mis le siége devant Copenhague. Il redoubla alors d'instances auprès de Henri VIII, promettant d'accorder aux Anglais les avantages commerciaux les plus étendus, et le suppliant surtout de fléchir Marguerite [2]; mais intervenir dans cette révolution c'eût été exposer les Pays-Bas à des guerres désastreuses, et cette princesse ne voulut point compromettre les intérêts du pays au profit d'un prince qu'elle méprisait.

[1] Lettre du 28 mai, précitée.

[2] M. Altmeyer, *Hist. des relations commerciales* et *Isabelle et Christiern II.*

Rebuté dans toutes ses demandes [1], Christiern laissa ses enfants à Malines [2] et partit pour l'Allemagne, où l'assistance de quelques princes lui permit de lever une petite armée; après de vaines tentatives pour délivrer Copenhague, après d'infructueuses démarches d'Isabelle pour emprunter l'argent nécessaire au payement de cette armée, qui menaçait de l'arrêter sinon de le tuer, il revint dans les Pays-Bas, où « l'on n'étoit non plus argenteux, ni sans grandes charges pour les guerres de France, de Gueldre et de Frise. [3] »

[1] Quant à Charles-Quint, il se borna à quelques démarches diplomatiques.

« A lui (maistre Herman Zuderhuysen), en prest pour, le v[e] d'avril xxiiij, aller à Hamborch pour la réintégration du roy de Dennemarcke en son royaume, vj [xx] livres. »

« A luy, pour la parpaye dudit voyaige auquel il a vacqué jusques au xxiij[e] de septembre xxiiij ensuivant, par-dessus lesdits vj [xx] livres... v [c] vij livres xviij sols. » *Revenus et dépenses de Charles-Quint*, 1520-1530, f° ij [c] xxxiij.

[2] Ils y furent logés dans le palais de Marguerite (« 985 livres de 40 gros, monnoie de Flandre, pour le payement de la dépense ordinaire de monseigneur le prince de Danemark et de mesdames ses sœurs, depuis le v[e] jour de juin 1523 qu'ils vinrent loger en l'hôtel de madame à Malines, jusqu'au xx[e] jour d'octobre suivant. » Compte de l'hôtel de Marguerite, n° 1799, f° xv), qui les entoura des soins les plus affectueux. Ainsi, on la voit donner à son neveu un petit cheval tout harnaché, des pages, un nain, etc. — « Item, pour quatre aulnes de bon velours noir, mises et employées à avoir fait couvrir la selle et harnois d'ung petit cheval, que icelle dame a fait acheter pour ledit prince, xij livres xvj sols. » *Ibid.*, n° 1800, f° ix [xx] ix.

« Item, pour dix aulnes de bon drap d'Yppre, dont a esté fait trois robes pour les deux paiges et pour le nain dudit prince de Danemark, xiiij livres. »

« Item, pour trois pourpoints de fustaine noire doublez de fustaine blanche, pour lesdits paiges et nain, y compris façon, lxij sols. »

« Item, pour trois paires de chaulses de drap noir, pour iceulx paiges et nain, lxxvj sols. » *Ibid.*, f° ix [xx] ix.

« Item, pour trois aulnes de damas noir, duquel a esté fait une petite robe au nain dudit prince de Dannemarcke, dont icelle dame en a fait don, v livres ij sols. » *Ibid.*, f° ix [xx] xvj v°.

[3] Lettre de Jean Hannaert, du 30 mars 1524. *Archives du royaume*. Reg. int. *Documents relatifs à la réforme religieuse* (*Archives allemandes*, I, f° 47).

Sa présence continua à être une source d'embarras. En informant les Hollandais de la prise de Copenhague, les Lubeckois leur « conseillèrent de ne se trouver par delà; ils entendoient de la sorte leur oster la navigation des mers du Nord, qui certes leur eust esté destruction [1]. » Le nouveau roi de Danemark, Frédéric Ier de Holstein, s'était empressé, au contraire, de rouvrir ses ports aux marchands des Pays-Bas, et il comptait ainsi détourner l'intervention de Charles-Quint dans ses querelles; mais, en apprenant les armements faits en Zélande par les partisans du roi détrôné, il ferma inopinément le Sund.

Cette mesure eut de graves conséquences; les Hollandais y perdirent, entre autres avantages, le commerce du sel dont ils avaient auparavant le monopole dans le Nord. Sur les instances des états de Hollande (février 1524), Christiern promit de ne plus mettre en mer un seul vaisseau; et, au moment même où il prenait cet engagement, une de ses galiotes, commandée par un nommé Nicolas Kimphof, dit le Roux, sortait des ports de la Zélande. Le roi prétendit, à la vérité, être étranger à cette équipée, et Marguerite, tirant parti de cette déclaration, écrivit sur-le-champ au conseil de Lubeck que Kimphof agissait sans commission. Pris peu de de temps après par les Hambourgeois, cet aventurier fut traité en pirate et pendu avec tout son équipage [2].

Malgré les assurances pacifiques de Marguerite, l'alarme était donnée. Une ligue fut négociée entre les villes de la Hanse, Frédéric de Holstein, le roi de Pologne, les ducs de Poméranie, de Mecklembourg, de Lunebourg, de Juliers, de

[1] Lettre du 21 février, précitée — M. ALTMEYER, *Relations commerciales*, 93.
[2] M. ALTMEYER, l. c., 133-134. — WAGENAAR.

Clèves, et l'évêque de Munster[1], et la navigation des mers du Nord fut fermée au commerce des Pays-Bas. Usant de représailles, les Hollandais saisirent, dans leurs ports, les biens des Hanséates, et la guerre faillit éclater. Durant la foire de Berghen, en Norwége, un navire de la Hanse, frété pour la Vère, fut saisi à Zierikzée; et les magistrats, sur la plainte du capitaine, qui prétendit faussement être en destination pour leur foire, ordonnèrent l'arrestation des marchands de Zierikzée arrivés dans leur ville. Des députés de Zierikzée, chargés de démontrer que le navire saisi était frété pour la Vère, furent jetés en prison; d'autres, qui se présentèrent ensuite porteurs de lettres de Marguerite, éprouvèrent le même sort; des réclamations réitérées pour obtenir la mise en liberté des prisonniers n'eurent pas plus de succès; enfin, il fallut la menaçante intervention de l'empereur pour apaiser ce différend[2].

Les Hollandais, arrêtés dans leur commerce avec le Nord et privés des grains de la Baltique, ressentirent les fâcheux effets de cette situation, et ils proposèrent au sénat de Lubeck de redresser à l'amiable leurs griefs respectifs. Mais d'autres provinces ne voulurent point acquiescer à cette proposition. Beaucoup de bâtiments lubeckois, capturés par des corsaires, avaient été conduits soit à Anvers, soit dans les ports de la Zélande; et, quand le sénat demanda, pour première condition d'un arrangement, la restitution de ces navires, les Brabançons et les Zélandais refusèrent d'abandonner leurs prises et d'intervenir dans les négociations.

[1] « Mémoire à maistre Michel Gillis, secrétaire, des affaires qui ont esté traittez et démenez à la journée impérialle en la ville de Nuerenberg, anno XXIIII, par monseigneur l'archiduc lieutenant et le vicomte de Lombeke, ambassadeur de l'empereur. » *Correspondenz*, I, 118. — [2] Lettre du 21 février, précitée.

Marguerite promit cependant de les contraindre à observer les conventions qui seraient arrêtées ; et, sur cette assurance, une trêve de deux ans fut conclue à la fin de 1524. Elle devait permettre aux parties de dresser l'état de leurs dommages, de régler le payement des indemnités, et d'arrêter un traité de paix. Malgré les ordres de la régente, les villes maritimes du Brabant et de la Zélande refusèrent longtemps d'accepter cette convention, et ce ne fut qu'au mois d'août 1526 qu'elles consentirent à la ratifier [1].

Marguerite, qui croyait Christiern II capable des plus noires trahisons, voulait l'interner dans une ville où elle n'aurait à redouter ni sa turbulence, ni la propagation des doctrines luthériennes, dont elle voyait Isabelle elle-même pénétrée. Le 18 octobre 1524, elle écrivit à Charles-Quint que le roi de Danemark, alors aux eaux d'Aix-la-Chapelle, avait manifesté l'intention de s'établir à Gand; or, peu de gens lui conseillaient de le permettre, et elle comptait lui assigner pour résidence le château de Genappe. De plus, Christiern et Isabelle devenaient une lourde charge par leur luxe et par l'inconduite de leurs gens. La régente avait alloué à ces princes 500 livres par mois pour leur entretien, outre 2,000 livres par an pour « les menus plaisirs » de la reine [2], et ils en

[1] *Register gehouden by meester* Aert Van der Goes, *advocat van de staten 's lands van Hollandt, van alle die Dachvaerden by deselve staten gehouden, mitsgaders die resolutien, propositien, ende andere gebesongneerde in de voirz. Dachvaerden gedaen,* ad ann. 1524, 4, 11, 13.

[2] « A madame Isabeaut d'Austrice, royne de Dennemarcke, pour employer en ses menus plaisirs, par lettres du iij e de décembre xxiij, à cause de ij mil livres qui luy estoient ordonnées pour sesdits menus plaisirs chacun an. » *Revenus et dépenses de Charles-Quint,* 1520-1530, f° ij c iiij xx xix v°.

« Audit seigneur roy de Dennemarcke, à cause de v c livres par mois que luy ont esté ordonné pour son traitement et entretenement de son estat. » *Ibid.,* f° iij c iij v°.

dépensaient plus de 800 par mois; elle leur avait envoyé son maître d'hôtel, Philippe de Sonastre, pour établir quelque ordre dans leur maison, et la chose avait été impossible [1]. Charles-Quint ne voulut pas non plus autoriser son beau-frère à résider à Gand; mais dans la crainte de voir détruire sa chasse, il préférait à Genappe, Lille ou Bruges; quant aux dépenses, il fit augmenter la pension du roi « eu regard que la reine estoit sa sœur [2]. » Le conseil privé ne jugea pas prudent de choisir les villes désignées par l'empereur; et il résolut de loger à Lierre cet hôte si gênant, décision qui l'exaspéra et qui ne fut exécutée qu'après de violentes récriminations (1525) [3].

Ces événements, qui se résumaient dans des tracasseries de famille, n'avaient guère ému Charles-Quint, uniquement occupé de ses préparatifs contre la France. Adrien VI était mort le 14 septembre 1523, et son successeur, Clément VII, avait refusé d'entrer dans la ligue formée contre François Ier. Ce pontife, qui allait devenir une des principales causes de l'abaissement de l'Italie, comptait, par un système de bascule,

[1] Lettre de Marguerite, du 18 octobre 1524. *Correspondenz*, I, 145.

[2] Lettre du 20 décembre 1524. *Ibid.*, 150.

[3] M. ALTMEYER, l. c., 106, 112, 121. On lui avait préparé l'hôtel où logeaient les souverains du pays. Cet hôtel, connu depuis sous le nom de Cour de Danemark, subsiste encore en partie et sert aujourd'hui d'hôtel de ville.

Pour mieux surveiller cet hôte incommode, Marguerite se choisit également un logement à Lierre, dans la maison de maître Jean de Brabant, chanoine de Saint-Gommaire.

« A maistre Jehan de Brabant, chanoine de l'église de Saint-Gomard, en la ville de Lyere, la somme de cincquante livres du prix de 40 gros, monnoie de Flandre, dont madame, par ses lettres patentes du xvj c de may xv c xxiiij, luy a fait don de grace especial pour une fois, pour en faire faire une garde-robe pour la commodité de sa maison située audit Liere, en laquelle madite dame entend loger, quant le cas adviendra de se trouver illecq. » Compte de l'hôtel de Marguerite (nº 1880), fº xj xx xj.

neutraliser la puissance des deux monarques rivaux. Charles-Quint ne se préoccupa guère de cette défection, et son ambassadeur à Rome, Gérard de Pleine, déclara au pape que l'empereur continuerait à s'en tenir aux traités existants [1]. Les Français rentrés en Lombardie, au mois de septembre 1523, furent obligés de l'évacuer de nouveau (avril 1524); et, pendant que l'archiduc Ferdinand recevait l'ordre de mettre François Ier au ban de l'empire, pour obtenir la confiscation des terres qui en étaient sujettes, le seigneur de Beauraing allait concerter avec le duc de Bourbon les moyens de reconquérir la Bourgogne [2].

Charles-Quint tenait à attaquer la France du côté des Pays-Bas; c'était par là en effet qu'il était le plus facile d'arriver au cœur du royaume et de porter des coups décisifs. Il avait une base solide pour ses opérations militaires; en cas d'échec, une ligne de forteresses pour échapper aux conséquences d'une défaite; en outre, il comptait sur la coopération directe des Anglais. Le plan de Bourbon était tout différent : impatient d'obtenir son royaume de Provence, il représenta le midi de la France prêt à se soulever à son apparition, et sur ces promesses, l'empereur ordonna à son armée d'Italie de franchir les Alpes. Tout fut sacrifié pour réunir des forces formidables; malgré les dangers d'une telle mesure, on envoya, par la Lorraine [3], divers corps de lansquenets tirés

[1] Lettre de G. de Pleine, du 20 août 1524. *Correspondenz*, I, 139.

[2] Lettre du 16 janvier 1524. *Ibid.*, I, 83.

[3] « Pour, en vertu des lettres de monseigneur le gouverneur, avoir porté lettres dudit lieutenant aux capitaines des Allemans du sr de Montmorency, tirant vers l'Italie, leur requérans passer le pays et y séjourner à la moindre foulle que faire se polroit, leur présentant à ceste fin tous services, lesquels s'y employèrent gracieusement et, après aucuns séjours, passèrent ledit pays et tyrèrent au pays de Lorrayne selon leur charge. » Compte de J. de Berghes, de 1524-1526, fo xxix.

des Pays-Bas et des gendarmes des ordonnances [1]. Or, le manque d'argent ne permit pas de remplacer ces troupes; on dut même affaiblir les garnisons des frontières; et, si les Français, après avoir surpris Avesnes, « avoient fait effort, on eût perdu beaucoup d'autres places [2]. » Non moins pourtant que la mollesse de l'attaque, la vigueur de la défense contribua peut-être à empêcher ce résultat; car, lorsque l'ennemi tenta de pénétrer dans le Hainaut et l'Artois, il trouva sur son passage la barrière que lui opposaient valeureusement le marquis d'Aerschot et le comte de Gavre [3].

Il était heureux néanmoins que l'ennemi ne songeât point à une invasion. En effet, la situation du pays était si fâcheuse, que l'énergique princesse, appelée à le gouverner, se sentait prise d'un profond découragement. « Votre absence, écrivait-elle à l'empereur, la guerre faulte d'argent et la nécessité en laquelle je me trouve journellement, me donnent occasion de passer ou dissimuler beaucoup de choses que aultrement je ne feroye [4]. » Elle avait compté sur l'arrivée de Henri VIII

[1] Dans les instructions données au seigneur de Montfort, délégué près de Bourbon (10 juillet 1524), l'empereur dit qu'il enverra incessamment au duc « ses Allemans et ses gendarmes d'ordonnance dont il se pourra passer. » *Archives du royaume*. Reg. int. *Correspondance de Charles-Quint* (Affaires d'Italie et de Portugal), 1521-1527.

[2] Lettre du 21 février, précitée.

[3] « Ledit marquis d'Aerschot a bien mérité cette terre d'Andewyck, au plus grand bien de votre majesté, et le trouve tout prest et volontaire à vous faire service, comme par effect il a démonstré au présent mois avec mon cousin de Gavres à la résistance aux François, lesquels, sans doute, n'eust esté ladite résistance, eussent fort endommaigé vos pays de Flandre, Artois et Haynnau. » Lettre de Marguerite du 28 mai 1524. Reg. *Correspondance*, f° 209.

« Audit marquis d'Aerschot, par autorisation du xvij[e] de décembre xxiiij, en récompense des services par luy faits en estat de capitaine général de Haynau, xiij [c] l livres. » *Revenus et dépenses de Charles-Quint*, 1520-1530, f° ij [c] lvj v°.

[4] Lettre du 21 février, précitée.

pour relever les esprits; mais ce prince, qui avait demandé le concours de 3,000 gendarmes et de 3,000 piétons des Pays-Bas, pour agir énergiquement [1], ne paraissait pas. Tous les fonds disponibles avaient à peine permis d'augmenter les fortifications de quelques villes [2]; il fallut recourir aux milices, pour suppléer à l'insuffisance des garnisons [3]; le peu de troupes conservées sous les armes menaçaient de se débander; l'autorité de la régente était sans cesse méconnue par les généraux [4]; partout enfin, le malaise, le mécontentement des peuples, se traduisaient en symptômes des plus menaçants.

Les états de Brabant n'avaient pas encore statué sur la dernière pétition du gouvernement, et, « quelque chose que l'on eût su dire » aux députés de Bruxelles, ils persistaient à refuser l'aide accordée pour la guerre de Gueldre. L'opposition de cette ville, devenue de fait la capitale des Pays-Bas, émut singulièrement Marguerite; dans sa colère, elle voulut « contraindre les Bruxellois par arrêt d'eulx et de leurs biens, et

[1] Lettre d'Adrien de Croy à Charles-Quint, du 5 mai 1524. *Correspondenz*, I, 135.

[2] « A Jehan de la Croix, pour convertir et employer ès ouvrages et fortiffications qui se faisoient ès villes frontières dudit Haynnau, vj c xviij livres v sols xj deniers. » Compte de Jean Micault (n° 1885).

« Pour avoir conduit dudit Namur jusques audit lieu de Marche, le sieur de Corbaron, conseiller et chambellan de l'empereur, qui s'en alloit au pays de Luxembourg, pour entendre à la garde et deffence d'icelluy » Compte de Jean de Berghes, f° xxviij.

« A Jehan de Luzy, lieutenant de l'artillerie de l'empereur, pour services par lui faits par ordonnances du marquis d'Aerschot ès villes frontières de Haynnau. » *Ibid.*

[3] Compte de Jean de Berghes. — Les états de Brabant autorisèrent la levée, à leurs frais, de 1,000 piétons. Compte de J. Micault (n° 1885). — Lettre de Marguerite du 12 septembre 1524. Reg. *Correspondance*, f° 239.

[4] Lettre du 21 février, précitée.

si besoin estoit par la suppression des chambres du conseil et des comptes, lesquelz à la longue, si l'on arrestoit ceulx de cette ville, n'y oseroient demeurer. » De plus, « s'ils restoient obstinez, elle se proposoit de révoquer l'estat et attermination de leurs dettes, leurs octrois et priviléges. » Seulement elle ne se dissimulait pas le danger de ces mesures rigoureuses, car il régnait à Bruxelles une grande agitation, et « oultre et par-dessus le refus de leur porcion d'aydes, les Bruxellois étoient pleins de mutinerie. » Dans cet état de choses « du faire et du laisser pouvoient sourdre plusieurs difficultez, » et, après réflexion, la régente jugea prudent de temporiser, en se bornant à « ordonner information pour savoir les principaulx, bien intentionnée qu'elle étoit d'en faire faire, avec le temps, la punicion. User alors de violence n'était du reste pas d'exécution facile : ce n'était point à Bruxelles seulement que couraient des fluides séditieux. « Aucuns particuliers de la commune de Louvain avoient commencé une mutinerie contre les bourgmestres, » et là aussi Marguerite, « pour un mieulx, avoit un petit peu dissimulé, feignant ne rien savoir, avec intention toutesfois, vues les informations qu'elle avoit ordonné prendre, de faire punir les plus coupables[1]. » A Malines même, à Malines, son séjour de prédilection et dont elle se plaisait à louer le dévouement[2], des troubles éclatèrent; on y vit, triste preuve

[1] Lettre du 19 juin, précitée.

[2] « Je trouve ceulx de Malines toujours pretz à faire comme les bons soit en accord d'aydes ou autrement, et davantaige se sont ilz par diverses fois obligez vers marchands, à la fois sous le scel de la ville et à la fois par aucuns particuliers, lesquelles pour votre service nous avons par leur moien et crédit recouvré à finance, et ferez bien, monseigneur, de leur escripre une bonne lettre de mercyement. » Lettre de Marguerite du 4 avril 1525. Reg. *Correspondance*, f° 259.

de la décadence industrielle, l'insuffisance de leur salaire causer l'émigration des foulons [1]. A la suite d'ordonnances haussant les taxes sur les boissons, il y eut une violente émeute à La Haye [2], et quand l'autorité voulut sévir contre les émeutiers, le peuple furieux les arracha de ses mains [3]. Dans le Luxembourg et dans le Limbourg, les événements furent plus graves encore.

Le gouvernement avait demandé au premier de ces duchés une aide de 14,000 à 15,000 florins, et les états, excepté les députés de Luxembourg, l'avaient accordée, en stipulant que cette ville y participerait. Les bourgeois de Luxembourg, se prétendant exempts d'aides, refusèrent de se soumettre à cette condition, et repoussèrent à main armée les collecteurs de l'impôt. Marguerite écrivit sur-le-champ au marquis de Bade « de chastier les plus coupables de ceste désobéissance, » mais celui-ci, toujours en assez mauvais termes avec cette princesse, ne tint aucun compte de cet ordre [4]. Si minime que fût l'aide votée par les états du Limbourg et du pays d'Outre-Meuse, les habitants chassèrent aussi les collecteurs. Puis, se prémunissant contre le recours à la force, ils établirent des veilleurs dans les clochers des églises, de sorte qu'à l'apparition des huissiers ou des soldats, le tocsin reten-

[1] « A ladite trompette (de Malines), quand l'on fist cômandement aux foulons qui estoient partiz de la ville à cause de leur sallaire et affin de retourner. » Compte de J. Vander Aa, de 1524, f° iij v°.

[2] WAGENAAR. — « A luy (comte d'Hoogstraeten), pour le voyage qu'il fit d'Anvers, le xxj^e de juin xxiiij, jusques au second de septembre ensuivant, à La Haye en Hollande, à cause d'une commocion encommencée audit lieu, iij ^m livres. » *Revenus et dépenses de Charles-Quint*, f° ij ^c xxviij.

[3] Lettre de Charles-Quint à Marguerite, du 14 août 1524. Reg. *Correspondance*, f° 235.

[4] Lettre du 19 juin, précitée.

tissait dans les villages. Robert d'Arenberg [1], envoyé avec une centaine de gendarmes et 300 piétons pour arrêter les plus coupables, en faire justice et assurer la levée de l'aide [2], trouva toutes les issues barricadées et quelques milliers d'hommes sous les armes [3]. L'exemple était trop dangereux pour que le gouvernement ne le réprimât pas énergiquement. Ordre fut aussitôt donné au comte de Buren de se joindre à d'Arenberg avec 2,000 piétons, 400 gendarmes et de l'artillerie. Une commission, composée de deux conseillers, d'un secrétaire et de deux huissiers du conseil de Brabant, fut chargée de procéder à l'exécution de l'aide et au châtiment des récalcitrants, et la régente pria, en outre, l'évêque de Liége de renforcer, au besoin, ces troupes d'un corps de cavalerie et d'infanterie [4].

[1] Il était châtelain, drossard et lieutenant des fiefs du Limbourg. Commission du 22 janvier 1517. *Arch. de l'Audience.*

[2] « Ceux de Lembourg et d'oultre-Meuze ont par ci-devant accordé certain petit ayde; quant est venu pour le lever, aucuns y ont résisté et de fait outragé vos officiers par diverses fois, et encore pour le jourd'huy font faire guet ès clochers de leurs églises, et dèz qu'ils voyent nombre de gens doubtans que ce soit pour les exécuter, sonnent leurs cloches et s'assemblent. J'ai ordonné à damoiseau Robert d'Arenberghe, officier dudit pays, que avec 300 piétons et ung cent de chevaulx il face prendre les plus coupables pour en faire la justice, et au surplus qu'il face lever et réalement exécuter ledit ayde aux despens du tort, qu'il a accepté faire. » Lettre du 21 février, précitée.

[3] « Ceux de Limbourg avoient jà pièçà accordé ung aide; quant est venu à payer, nulz d'eulx n'y ont voulu entendre, et quant l'on les a voulu exécuter, y ont résisté par la force et chassé, voire même voulu battre et tuer les officiers, et afin que légèrement ils ne fussent surpris, ont fortifié les advenues de leurs villaiges, et quand ils ont oij que damoiseau Robert d'Arenberghe feust en chemin pour les exécuter à force, ils se sont assemblés par deux, trois et quatre mille hommes à la fois. » Lettre du 19 juin, précitée.

[4] *Ibid.* — « A luy, maître Godard de Mayer, conseiller, et maître Jehan Van Ryselle, audiencier en Brabant, pour, au mois de juing xxiiij, avoir esté à Lembourg avec monsieur de Buren, pour eulx informer touchant la mutinerie qui y avoit esté. » *Revenus et dépenses de Charles-Quint,* f° ij.c xlix v°.

En Flandre, l'agitation n'était pas moindre; la sagesse et l'habileté du comte de Gavre y avaient jusqu'alors exercé une heureuse influence sur les résolutions des états; mais, comme ils attribuaient aux dilapidations des ministres les incessantes demandes d'argent faites depuis le départ de Charles-Quint, les quatre membres s'étaient réservé la gestion des deniers de leurs aides, refusant de payer aucune somme assignée par la régente sur leur produit [1]. D'un autre côté, depuis que les biens du clergé de ce comté n'étaient plus exempts des charges publiques, il ne se montrait pas moins irrité que les prélats du Brabant des atteintes portées à ses immunités et des entraves mises à l'extension de sa fortune; il opposa même à la levée des impôts une résistance telle, qu'il fallut saisir une partie de ses domaines [2]. Enfin, les Gantois élevaient d'autres prétentions de nature à les brouiller avec le gouvernement. Le conseil de Flandre ayant décerné un mandement criminel contre le seigneur de Rassenghien, bourgeois de leur ville, ils invoquèrent un privilége, depuis longtemps tombé en désuétude, pour l'ajourner devant le tribunal des échevins, et, sur son refus d'y comparaître, ils le bannirent pour cinquante ans du comté. « Ce n'est point là du reste, écrivit Marguerite à Charles-Quint, le seul acte par lequel ils tendent à empêcher les procédures de votre conseil de Flandre et à usurper de votre

[1] « Depuis ce temps (votre partement de Bruges) ont lesdits de Flandres toujours eu soubz moy la distribution de tous les aydes qu'ils ont consenty pour le payement desdits garnisons, des navires de guerre et aultres parties extraordinaires, tellement que ni moy ni ceulx des finances n'en avons eu maniance, ni entremise aucune..... Ils prirent tous les aydes dudit pays de Flandre et rompirent toutes assignations qui estoient sur lesdits termes. » Lettre de Marguerite, du 28 mai 1524. Reg. *Correspondance*, f° 207.

[2] M. Kervyn de Lettenhove, l. c., VI, 87.

hauteur. Ils ne cherchent que nouvelletés et, s'il n'y est en temps résisté, plusieurs inconvéniens adviendront. Je ne sais même si à la longue nous pourrons soutenir. Déjà, à leur exemple et à leur instigation, les états de Brabant, de Hollande, de Zélande se disposent à se réserver la gestion de leurs aides, et à interdire au conseil des finances d'y avoir connaissance ou entremise aucune [1]. »

Ces émeutes, éclatant simultanément sur tous les points du pays, étaient de nature à inspirer de sérieuses inquiétudes; aussi Charles-Quint enjoignit-il à sa tante (14 août 1524) de lui indiquer, par retour du courrier, « les auteurs de telles nouvelletés tendant à usurper sa hauteur, car il avoit bien l'intention d'y pourvoir comme il appartiendroit. » En attendant, il lui recommanda d'agir avec vigueur et surtout « de n'oublier ceux de Bruxelles ni de Louvain [2]. » Or, quand cet ordre parvint à Marguerite, la situation s'était aggravée encore. Les besoins croissaient avec l'irritation des peuples, et aides et subsides s'engouffraient dans le trésor, véritable tonneau des Danaïdes. Après quatre mois de discussions, les états de Brabant avaient enfin accordé (6 juin 1524) l'aide réclamée pour le payement de l'armée; mais le produit qui s'était élevé à 80,600 livres 13 sous 4 deniers [3], avait été dépensé par anticipation; la solde des troupes resta arriérée; aucune dette ne fut payée; la plupart des services furent laissés en souffrance, et jusqu'au recouvrement des derniers termes des aides générales, échéant à la fin de septembre (1524), il n'y aurait plus rien en caisse. Bien « qu'il n'y eût nul espoir d'induire les états à continuer telles et semblables sommes [4], »

[1] Lettre du 19 juin, précitée. — [2] Registre *Correspondance*, f° 235.

[3] *Revenus et dépenses de Charles-Quint.*

« A la fin du mois de septembre dernier, passé toutes les aydes accordées

un nouvel appel au pays était donc indispensable. Marguerite s'adressa séparément aux états provinciaux (juillet-août) pour obtenir le renouvellement de leurs aides.

Les inconvénients attachés à cette nouvelle démarche se manifestèrent immédiatement; partout ces demandes soulevèrent de vives résistances. Ainsi, en Zélande, les villes refusèrent de souscrire au vote des deux premiers membres, accordant 40,000 livres à lever au moyen d'un impôt de 12 gros sur la mesure de terre à charge des locataires. Middelbourg mit à son vote des conditions équivalentes à un refus; Zierikzée voulut substituer au mode de contribution proposé, un impôt sur les denrées, et les autres villes alléguèrent, comme motif de refus, leur pauvreté [1]. Les états de Namur rejetèrent d'emblée une demande de 8,000 livres tournois destinées à payer un à-compte à Érard de la Marck, devenu très-pressant pour obtenir le remboursement d'un prêt de 10,000 livres [2]; ce ne fut qu'après des convocations réitérées et sur les instances des commissaires de la régente,

à l'empereur par les estats de ses pays de par deçà sont expirées, et n'y a plus nul espoir de scavoir plus induyre lesdits estatz à continuer à telles et semblables aydes. » Minute d'un advertissement de madame Marguerite d'Autriche pour l'empereur, décembre 1524. Reg. *Correspondance,* f° 247.

[1] « Les prélat et nobles de Zélande consentent à 40,000 livres pour une fois, à les lever par 12 gros sur la mesure de terre, à la charge du laboureur et non du propriétaire; ceulx des villes sont en diversité d'opinions : Middelbourg consent, mais c'est à tant de diverses et pesantes conditions que l'accord n'en vaudroit mieulx que le refuz; Ziericzée consentiroit à le trouver sur les vivres et ne seroit jamais jour, et les autres villes allèguent povreté. » Lettre de Marguerite, du 5 août 1524. Reg. *Correspondance,* f° 231.

[2] « J'ai fait demander huit mil livres tournois à ceulx de Namur, et ay proposé employer ce qu'en adviendra en avancement du payement de 10,000 livres dues à monsieur le cardinal, que je lui ay promis faire payer moitié en ce mois et le reste tost après, dont je suis empeschié, car il nous presse fort de avoir son payement, et a raison, et nous avons le tort. » *Ibid.*

qu'ils votèrent la moitié de cette somme [1]. Pour la compléter, des gentilshommes du comté souscrivirent, au profit de l'empereur, des lettres d'obligation à neuf ans de terme [2]. Les autres provinces ne furent pas plus accommodantes. Après avoir reçu communication de la pétition, les députés du Brabant se séparèrent pour consulter leurs commettants, en promettant d'apporter leur réponse vers le 19 ou le 20 septembre; mais leur contenance révéla des sentiments si défavorables, que Marguerite pressentit un refus et conçut de vives alarmes. « Si lesdits de Brabant, à leur prouchaine réunion, n'accordent l'aide demandée, écrivit-elle à Charles-Quint, je ne sais remède aucun d'entretenir les gens de guerre ou de les conserver aux frontières. L'aide de la Flandre est épuisée; du Luxembourg il n'y a pas plus à attendre que du Hainaut; et la faible aide qu'a consentie le comté de Namur, j'ai été obligée de la donner à Mgr. de Liége. Il est dû plusieurs mois de solde aux bandes d'ordonnances de Nassau, de Buren, placées aux frontières du Brabant, vers la Gueldre; à celles d'Aerschot et d'Hoogstraeten, qui sont dans le Hainaut; aux gendarmes et aux piétons des garnisons du Luxembourg, et l'on a tout à redouter de leur mutinerie. Le Brabant, qui avoit autorisé la levée de 1,000 piétons, ayant refusé de se charger plus longtemps de la solde de ces troupes, elles se sont jetées sur le quartier de Tirlemont et y ont commis de cruels ravages. Pour en délivrer le pays, les états ont dû

[1] Compte de Jean de Berghes, f^os xxvij v^o, xxviij et xxix.

[2] « Pour avoir porté lettres dudit lieutenant aux seigneurs de Marbais, de Bras, de Fernelmont, de Duy, de Rozée et de Modaves, affin de venir en ceste ville en ung jour de mardy lors ensuyvant, pour ensuivant leur promesse, sceller de leurs sceaulx avecq aultres gentilzhômes de la ville de Namur, certaines lettres obligatoires pour certaine pension de neuf ans, accordée à l'empereur. » *Ibid.*, f^o xxx v^o.

leur payer 18,000 livres, qu'ils déduiront de la première aide à fournir par le duché [1]. »

La réunion des députés brabançons, fixée au mois de septembre, resta sans résultat; il en fut de même d'autres convocations postérieures, et ce ne fut qu'après « avoir mené et trayné madite dame de lieu à l'aultre, durant quatre mois, » qu'ils accordèrent (2 décembre 1524) 100,000 livres pour le payement de la solde des gens de guerre chargés de la défense des frontières du Hainaut et du Luxembourg [2]. Il fallait 127,000 livres, et les exemptions et les grâces concédées pour obtenir cette aide, la réduisirent à moins du quart de la somme votée. Les prélats, toujours incités par l'abbé du Parc [3], au lieu de 12,000 livres, n'en donnèrent que 1,500. Les Louvanistes déclarèrent qu'ils ne payeraient rien; Bois-le-Duc rabattit de sa quote-part ses déboursés pour la guerre de Gueldre, et les Bruxellois, taxés à 12,000 livres, en offrirent le quart [4]. Enfin, le magistrat d'Anvers annonça « ouvertement et absolument, » son intention de retenir du produit de sa quote-part, fixée à 13,000 livres, un à-compte des rentes et sommes dues à cette ville par l'empereur et s'élevant à près de 400,000 florins [5]; en dernier lieu il consentit « à n'en prélever que 7,000 livres, mais il exigea des grâces et une diminution pareilles à celles des autres villes. » En vain la gouvernante envoya-t-elle le comte de

[1] Lettre du 12 septembre 1524. Reg. *Correspondance*, f° 239.

[2] Lettre de Marguerite du 31 décembre 1524. *Ibid.* — Comptes de J. Micault (n° 1885) et d'A. Van Heilwygen (n° 15752).

[3] « Je vous ay ci-devant averty de la longueur que avoient tenu les estatz de Brabant et que elle procédast des prélatz, singulièrement de l'abbé du Parck; ils y ont très-bien continué. » Lettre du 12 septembre, précitée.

[4] Lettre du 31 décembre, précitée.

[5] Minute d'un avertissement.

Buren et le chancelier de Brabant, « pour persuader les Anversois à faire comme ils avoient accoustumé; ils n'y voulurent entendre. » Les petites villes, de leur côté, « réclamèrent aussi des grâces, l'une plus et l'autre moins, à tout prendre plus de la moitié de leur portion, » de sorte que de cette aide il ne resta en réalité que 16,000 livres [1].

Le 16 décembre, les états du Luxembourg consentirent à établir, au profit du gouvernement, un impôt de 16 patards sur chaque feu [2]. Le Hainaut avait accordé 40,000 livres et la ville de Valenciennes 9,000 (septembre); le clergé du Hainaut 9,000 (décembre); Lille, Douai et Orchies, 8,000 [3]; mais les états de Flandre, « qui avoient accoustumé estre les plus pretz et souloyent fournir à la garde de ce comté et de l'Artois [4], » se montrèrent cette fois plus difficiles; l'opposition de Gand faillit même entraîner le rejet des propositions du gouvernement. L'agitation y était très-vive; les esprits aigris par la ruine du commerce; la population surexcitée tout à la fois par la cherté des subsistances, et par les atteintes portées aux priviléges municipaux. Des placards incendiaires, des libelles menaçants étaient affichés et répandus. « Cette guerre, y disait-on, a été entreprise à l'insu et contre le gré du pays; nous connoîtrons ceux qui en veulent la continuation, en connoissant ceux qui voteront

[1] Minute d'un avertissement. — Lettre du 31 décembre, précitée. — *Revenus et dépenses de Charles-Quint.*

[2] Compte de J. de Laitre (nº 15906). *Archives du royaume.*

[3] *Archives de Lille.* M. Gachard, *Inventaire,* précité. — *Revenus et dépenses de Charles-Quint.*

[4] « Ceux de Flandres qui ont accoustumé estre les plus prestz et souloyent furnir à la garde des frontières dudit pays et d'Artois, se sont ja longtemps déchargiez de la ville d'Arras, et en l'accord de leur dernier ayde, ont habandonné Béthune et le mis à vostre charge. » Lettre du 31 décembre, précitée.

les aides. En effet, que le pays n'accorde plus d'argent à l'empereur et il sera plus enclin à la paix. S'il prétend continuer la guerre, eh bien, qu'il la fasse à ses dépens; qu'il vende son domaine pour en soutenir les charges [1]. » Lorsque la collace de Gand fut appelée à se prononcer (octobre 1524), elle rejeta nettement les demandes de la régente, « et les bons et léaux serviteurs de Sa Majesté eurent beaucoup de peine à redresser la chose [2]. » Les états consentirent enfin à payer les bandes d'ordonnances de Ravenstein et de Gavre préposées à la garde des frontières de la Flandre et de l'Artois, et les dépenses relatives à quelques vaisseaux tenant la mer [3]; ils laissèrent à la charge de l'empereur la solde des garnisons d'Arras, de Béthune et de Tournai, qui s'élevait, pour les six mois écoulés, à 48,000 livres. On n'avait cependant à y consacrer que les aides extraordinaires de l'Artois et de Lille, ne donnant pas la moitié de cette somme. Aussi Marguerite « se trouva-t-elle fort engagée de tous costez de pratiquer le surplus sur le domaine et l'extraordinaire, afin de garder ces villes, l'honneur et la réputation de son neveu [4]. »

[1] « Ledit accord fait, ont les députez dudit pays requiz parler à moy à part, et m'ont dit qu'en practiquant le dernier ayde, divers bien estranges billetz mynatoires ayent esté semez à Gand contre ceulx qui l'accorderoyent, qu'il y ait esté dit que ceulx du pays n'eussent jamais consenti à la guerre, et que sans leur su elle fut entreprise, et que l'on verroit ceux qui la vouloient, assavoir ceux qui accorderoient ayde. Si vous la voudriez faire, que pour la conduire pourriez, si bon vous sembloit, vendre votre domaine, et pièçà ont plusieurs parlé de ce propoz. » Lettre du 31 décembre, précitée.

[2] Minute d'un avertissement.

[3] Ils votèrent, à cet effet, une nouvelle aide de 150,000 livres (20 novembre 1524). *Revenus et dépenses de Charles-Quint. — Archives de Lille.* M. Gachard, *Inventaire*, précité

[4] Minute d'un avertissement, etc.

Les états de Flandre, prévoyant des objections ou des instances, voulurent les prévenir par une démarche solennelle. « Après ledit accord fait pour les six mois, les députés des quatre membres dudit pays requirent de pouvoir parler à Madame à part. Estans vers elle, ils lui firent plusieurs graves remontrances de la povreté des villes, disant qu'elles n'avoient plus leurs négociations de marchandises sur quoi elles étoient fondées et avoient accoustumé s'entreténir; qu'elles étoient fort chargées et devoient plus de rentes qu'elles n'avoient de revenu; que les habitans payoient grosses assises sur les vins, cervoises et vivres, et ne gagnoient rien; que la cherté étoit extrêmement grande sur les vivres et principalement sur le blé, qui coûtoit six fois plus qu'il n'avoit accoustumé, et que l'on avoit même grand peine à recouvrer, de façon que le pauvre peuple ne mangeoit que pain de pois, fèvès, avoine, et souffroit toute pauvreté. Ils remonstrèrent aussi la misère du plat pays, qui étoit extrême, et les grandes clameurs, plaintes et doléances du povre commun peuple de la longueur et durée de la présente guerre, qu'ils disoient toucher plus à l'Italie qu'aux Pays-Bas. Ils firent remarquer que le commerce avoit cours entre les royaumes d'Espagne et de France, comme pareillement entre France et Angleterre, dont la marchandise, qui avoit cours par deçà, se détournoit et prenoit train en autres pays à la totale ruine et destruction des sujets des Pays-Bas. Par quoi leur sembloit que ceux-ci soutenoient seuls la guerre ou au moins que le principal fais en étoit sur eux. Il y a déjà, ajoutèrent-ils, aucuns mauvais esprits qui couvertement s'efforcent de pousser au refus des aides en semant et placardant en la ville de Gand billets et libelles diffamatoires grandement contre l'autorité de l'Empereur et de ses officiers,

et l'opposition de la collace de Gand a montré où les choses en sont arrivées. Finalement ils déclarèrent à madite dame que si la guerre duroit, ils ne voyoient plus nul moyen, ni espoir de savoir doresnavant induire le peuple et commun du pays de Flandres à servir l'empereur d'aides, attendu que leur povreté s'y opposoit; que déjà ils avoient soutenu et soutenoient, à l'occasion de la présente guerre, tant d'aides et avoient tant chargé leurs biens que plus ne pourroient. Ils étoient certains que si on les assembloit de nouveau pour leur adresser des demandes d'argent, il en sourdroit plutôt gros inconvénient que fruyt [1]. » Ils prièrent Marguerite d'informer l'empereur de l'état des choses, et de le supplier d'avoir pitié d'eux et de ses pays. Les états de Brabant « ne déclarèrent guères moins que ceux de Flandres, remontrant leurs grandes charges; mesmes les prélats en dirent encore davantage tendans à persuasion de paix ou trèves, et de non plus payer pour la guerre [2]. »

En communiquant ces requêtes à Charles-Quint, Marguerite lui déclara (31 décembre 1524) qu'il n'y avait plus d'espoir de rien obtenir des Pays-Bas [3]. Peu de jours après (janvier 1525), la nécessité de rappeler aux frontières les gendarmes des ordonnances rentrés dans leurs foyers [4], l'obligea néan-

[1] Dans une lettre du 31 décembre 1524, rendant compte de cette entrevue, Marguerite dit : « Et en conclusion qu'ils ne seussent plus moyen de cy aprèz conduire quelque ayde, et que, plus estoit, ne l'ozeroient mettre en avant. » Reg. *Correspondance*, f° 252.

[2] Minute d'un avertissement.

[3] « De ces pays n'a espoir d'en plus aulcune chose tirer ni pour vous en subvenir et servir de par delà, ny pour la propre deffense desdits pays » Lettre du 31 décembre, précitée.

[4] « La pluspart des gens de guerre des ordonnances ne sont payez, par quoy ils sont en leurs maisons, leurs gaiges courans, sans faire aucun service audit seigneur empereur. » Minute d'un avertissement.

moins de pétitionner une nouvelle aide de 600,000 livres pour l'entretien de 4,000 chevaux et de 10,000 piétons [1]. Cette dernière tentative mit un terme à la longanimité publique; l'indignation du peuple éclata de toutes parts en murmures et en invectives. « En Flandre et en Brabant, il y eut un gros trouble, car les maïeurs des villes ne volloient nulz deniers délivrer à madame la gouvernante ni aulx commissaires, ad cause que on ne payoit nulz gens d'armes [2]. » On redoutait des soulèvements plus considérables, lorsque le contre-coup d'importants événements extérieurs vint donner au gouvernement, à défaut du droit, du moins la force nécessaire pour briser les résistances.

Clément VII avait essayé d'une tentative de médiation; mais sans la repousser, Charles-Quint avait mis à la paix des conditions de nature à la rendre impossible. « Pour assurer la paix, disait-il, il faut l'accompagner de justice en rendant à un chacun ce qui raisonnablement lui appartient. » Si cette base de négociations n'était pas admise, il exigeait la restitution de la Bourgogne et de toutes les terres et seigneuries ravies à son aïeule après la mort de Charles le Téméraire; la cession de Tournai; l'abolition de l'hommage de la Flandre et de l'Artois, et une renonciation complète de François I^er^ à tous ses droits sur le royaume de Naples. De son côté, il offrait à ce prince, dont on prévoyait le prochain veuvage, la main d'Éléonore, qui apporterait en dot le duché de Milan; mais l'investiture de ce duché serait donnée au fils

[1] Compte rendu par Simon Bourgeois, au nom de Jean de Halewyn (n° 16896). *Archives du royaume.*— Mémoire de ce que, de la part de madame, le seigneur de Praet et l'audiencier Jehan Hannaert auront à faire vers sa majesté, et réponse de l'empereur. Reg. *Correspondance,* f° 235. — *Staatspapiere,* 15.

[2] ROBERT MACQUEREAU, L. VI, ch. VIII.

issu de ce mariage quand il aurait quinze ans, et, en attendant, il resterait à la garde de l'empereur ou de son frère l'archiduc Ferdinand [1].

L'offre du pape resta donc sans résultat et, le 7 juillet 1524, les Impériaux passèrent le Var; la plupart des villes de la Provence leur ouvrirent leurs portes et prêtèrent serment de fidélité à l'empereur. Le 9 août, ils entrèrent à Aix, réputée imprenable, et, le 19, ils mirent le siége devant Marseille; mais là s'arrêtèrent leurs succès. Après plus d'un mois d'infructueux efforts, il se virent décimés par les maladies et obligés de battre en retraite, en abandonnant une partie de leurs équipages et de leur artillerie (28 septembre 1524). François Ier aurait pu écraser cette armée démoralisée et à demi vaincue; il préféra reconquérir le Milanais, et aggrava cette faute par le siége de Pavie (28 octobre 1524). Charles de Lannoy écrivit aussitôt à l'empereur : « En évacuant Milan, nous avons fait le bien de vos affaires; les François n'ayant que cette ville au-delà du Tessin, ne pourront tenir, et ay bon espoir en Dieu qu'ils feront autant à Pavie que fit votre armée à Marseille et beaucoup moins [2]. » En effet, le 24 février 1525, ils furent attaqués et battus par de Lannoy, Pescaire et Bourbon. « Et quant audit sieur roy Franchois, véant la desconfiture de ses gens, il se mist en fuite pour se saulver. Et tiroit vers ladite rivière du Tésin, pensant que les pons ne fussent rompus; mais il fut recongneu par le seigneur de la Motte, qui estoit maistre d'hostel audit duc de Bourbon. Lequel seigneur de la Motte vint dire audit sieur de Bourbon

[1] Instruction secrète du 14 mai 1524, donnée à Gérard de Pleine, chargé de communiquer à Henri VIII l'offre de médiation du pape. Cette instruction est écrite tout entière de la main de Gattinara. M. Von Bucholtz, l. c., II, 503.

[2] Lettre du 5 décembre 1524. *Correspondenz*, I, 148.

que s'il volloit avoir le roy, qu'il estoit fuyant en tel escade. Auquel ledit duc de Bourbon dit ces mots : La Motte, jà Dieu ne plaise que je extende ma main sur luy, mais vous-mesme le poursieuverez et sy le prendés. Et fut ledit seigneur de la Motte sieuvi par ledit seigneur vice-roy de Naples, auquel ledit seigneur roy Franchois se rendit, ayant premier donné sa foy audit sieur de la Motte, et fut amené au camp prisonnier [1]. » Par cette défaite, la France perdit 9,000 hommes, ses principaux capitaines et l'Italie; d'autres humiliations non moins cruelles lui étaient encore réservées.

Les Belges ont une glorieuse part à revendiquer dans cette campagne et dans cette victoire. Après Charles de Lannoy, qui reçut l'épée du roi captif, on voit figurer le seigneur de Boussu; le comte d'Egmont, qui, le 17 février, reçut un coup de coulevrine au visage [2]; le comte de Salm, qui blessa le cheval du roi [3]; le seigneur de la Vère, qui commandait la réserve du vice-roi de Naples [4]; un autre de la Vère [5] et Jacques de Croix, seigneur de la Haverie [6], qui furent tués à Pavie [7]; le seigneur de Bellain,

[1] *Mémorial des guerres d'entre l'empereur Charles, cinquiesme de ce nom, et Franchoys, premier de ce nom, roy de France,* f° 75. Mss. de la bibliothèque d'Arras. Extrait donné par E. Gachet (*Rapport sur sa mission littéraire en France,* l. c.). — *Voir* la relation de Féry de Guyon, et les notes de M. de Robaulx de Soumoy.

[2] Lettre de Guillaume de Hane, secrétaire de Charles de Lannoy, à l'audiencier de l'ordre de la Toison d'or, datée du camp près de Pavie, le 18 février 1525. Reg. *Collection de documents hist.*, III, f° 7.

[3] Lettre de Georges de Frensberg à Ferdinand. *Archives du nord de la France,* I, 9.

[4] Gaillard, II, 145. — [5] Féry de Guyon.

[6] *Voir* les généalogies de cette famille, qui se distingua par ses services militaires.

[7] Lettre de Ferdinand à Charles-Quint, du 1er avril 1525. Reg. *Collection de documents historiques,* III, f° 59.

Jacques de Succre, que Montluc appelle un grand capitaine[1]; son frère, Philibert de Succre, qui devint gouverneur de Milan[2]; les capitaines Locquenghien et Escalignes, qui, peu de jours avant la bataille, de concert avec de Succre, avaient vaillamment ravitaillé Pavie[3]; Étienne de Grospin, capitaine de chevau-légers, qui fit à Marguerite le récit de la bataille[4]. Un Franc-Comtois, Jean d'Andelot, seigneur de Jonvelle et de Myon, premier écuyer d'écurie de l'empereur, combattit corps à corps avec le roi et fut blessé par lui[5].

Parmi les prisonniers français se trouvait Fleuranges, l'indomptable ennemi de la maison d'Autriche, que Charles de Lannoy envoya sur-le-champ à Marguerite « pour se rendre prisonnier sur parole où elle l'ordonneroit. » A son arrivée dans les Pays-Bas, Fleuranges se présenta à cette princesse comme ambassadeur, en se prétendant chargé par François Ier et par la régente de France d'aplanir les différends existants entre l'empereur et le roi. Mais Marguerite lui répondit « qu'elle trouvoit cette assertion fort étrange, attendu qu'il y avoit d'autres personnages plus proches du roi pour s'entremettre dans une affaire de cette importance, » et elle le traita en prisonnier. L'hostilité persévérante du fils de Robert de la Marck n'était pas un titre sans doute aux

[1] *Commentaires*, L. I, 13. — *Voir* chapitres III et IX.

[2] *Papiers d'état de Granvelle.*

[3] « Or, en ce temps fut conclud de trouver moyen de scavoir le gouvernement et nécessité qui estoit grande dedans la ville, et fut ordonné au capitaine Sucré de se hasarder avec Loquinghan et Escalignes, pour y mettre et les secourir de sacquelets de poudre, dont ils estoient en grande nécessité, ce que par eux fut fait, et dont aucuns se jettèrent dedans les fossez, qui fut un grand scandale pour les ennemys. » FÉRY DE GUYON.

[4] Lettre de Marguerite du 19 mars 1525. *Archives historiques du nord de la France*, l. c.

[5] GAILLARD, l. c., 141. — LOYS GOLLUT.

égards; mais il fut trop durement traité. Marguerite se conformait du reste aux ordres de l'empereur prescrivant « de le bien garder, affin qu'il ne se meslat pas d'autres praticques [1]. » Il fut remis à la garde spéciale du seigneur de Beauffremez (Charles de Luxembourg, dit de Saint-Pol), lieutenant du capitaine du château de l'Écluse [2], où « fut construite une cage de bois, forte et bien ferrée, pour couchier de nuict icellui seigneur de Fleuranges, pour estre tant plus asseuré de sa personne [3]. » C'est durant sa captivité, dit-on, qu'il écrivit ses mémoires devenus de curieux documents pour l'histoire de cette époque.

Le 6 mars, la première nouvelle de la victoire de Pavie fut apportée à Marguerite, par un serviteur du duc de Milan [4], et, le 13, arriva l'écuyer Étienne de Grospin, porteur de lettres de Charles de Lannoy et du duc de Bourbon [5]. La princesse ordonna aussitôt de célébrer ce grand événement par « des Te Deum, des feux de joie, des processions, des oraisons, »

[1] Mémoire au sieur de Praet et à Jehan Hannaert.

[2] « A Charles de Luxembourg, dit de Sainct-Pol, seigneur de Beauffremez, lieutenant du capitaine du chasteaux de l'Escluse, par lettre du ixe de novembre xxvj, pour services faits en la garde du seigneur de Florenge, vj xx livres. » *Revenus et dépenses de Charles-Quint,* fo ij c lxix.

[3] « A Jehan Bernier, escuyer tranchant de madame, la somme de deux cens deux livres douze sols dudit pris, que, par le commandement et ordonnance dudit seigneur empereur, ledit receveur général lui a baillé et délivré comptant, pour semblable somme que deue luy estoit pour, par ordonnance de madite dame, estre party dudit Malines le xxixe jour de décembre quinze cens vingt-cinq, et allé, avec Franchois de Maercke, escuyer, capitaine des archers de madite dame, à Lescluze, pour faire restraindre seigneur de Floranges, prisonnier de guerre, et lui donner garde, et pour lui faire faire une cage de bois, forte et bien ferrée, pour couchier de nuict icellui seigneur de Floranges, pour estre tant plus asseuré de sa personne. » Compte de J. Micault (no 1885).

[4] « A ung serviteur du duc de Milan, qui, le vje de mars xxiiij apporta les premières nouvelles de la prinse du roy de France, cx livres. » *Rev. et dép.*

[5] « A l'escuyer Grospain, qui a apporté les certaines nouvelles de la prinse

et de faire des services funèbres pour les tués [1]. Le succès était si inattendu et si complet qu'il trouva d'abord beaucoup d'incrédules; pour dissiper tous les doutes, les gouverneurs provinciaux furent chargés de publier des circulaires confirmant, avec des détails, les premiers récits de la bataille [2].

Pendant que l'Italie devenait le champ principal de la lutte, sur les frontières des Pays-Bas la guerre avait continué avec des chances diverses [3]. La plus importante des entreprises fut celle d'Antoine de Créquy, sur la ligne du Neuf-Fossé, grande tranchée remplie d'eau et garnie d'ouvrages de terre munis d'artillerie, qui fermait le val de Cassel depuis Saint-Omer jusqu'à Aire [4]. Après avoir ravitaillé Thérouanne, le capitaine français avait été rejoint, pendant la nuit, par une partie de la garnison de cette ville, 1,000 à 1,200 piétons tirés du Boulonnais, et quelques compagnies d'hommes d'armes. Il surprit au point du jour les défenseurs du Neuf-Fossé, força le passage, et ses troupes se répandirent dans le val de Cassel, où elles firent un butin considérable. Mais, au premier cri d'alarme, accoururent des détachements d'Aire, de Béthune, de Lilliers,

dudit roy François, le xiij^e de mars xxiiij, v^c l livres. » *Revenus et dépenses de Charles-Quint*, 1520-1530, f° ij^c lxviij v°. — Lettre de Marguerite du 13 mars. *Papiers d'état de Granvelle*, I, 262.

[1] Lettres du 6 mars 1525. *Papiers d'état de Granvelle*, I, 261. — Comptes de J. de Berghes, f° xxviij v°. et de J. de Laitre, f° xvij v°. — AZEVEDO. — Le marquis d'Aerschot, qui apporta ces lettres à Valenciennes, les fit publier à la bretèque, « sans descendre de son cheval. » Mss. de SIMON LE BOUCQ. *Les Hommes et les Choses du Nord de la France*, 161.

[2] Lettre du 13 mars, précitée, — Compte de Jean de Berghes, f° xxviij v°.

[3] MARTIN DU BELLAY.

[4] Le Neuf Fossé, qui fut plus tard rendu navigable, forme aujourd'hui un canal long de quatre lieues, partant d'Aire et se jetant dans l'Aa canalisé, sous les fortifications de Saint-Omer.

de Saint-Omer, et les Français durent battre en retraite. Près d'Arques, ils furent atteints par un corps de cavalerie sous les ordres du seigneur de Licques, capitaine d'Aire. Celui-ci, emporté par son ardeur, se jeta au milieu des bataillons ennemis et fut pris tandis que ses gendarmes attiraient les Français près des carrières voisines, où de l'infanterie se tenait embusquée. Le combat fut vif et de Créquy, menacé d'être enveloppé par les renforts accourant de toutes parts, se replia sur Thérouanne. Entre cette ville et Aire, son arrière-garde fut si vigoureusement assaillie par 300 chevaux des ordonnances et 1,200 piétons espagnols et wallons, qu'il lui fallut réunir toutes ses forces pour la dégager. De Licques fut relâché à la demande de M^lle de Foucquerolles, sa femme, que ce seigneur avait épousée le jour même de ces combats.

Au commencement du mois de février 1525, un prisonnier français de la garnison de Hesdin s'engagea à livrer cette ville au comte de Gavre; mais, à l'instar du soldat de Guise, il informa de son projet Antoine de Créquy, qui, se jetant dans la place, y fit entrer secrètement 200 hommes d'armes, et disposa au pied des remparts des pétards et d'autres artifices. Malgré divers indices propres à faire découvrir l'embûche, de Gavre, moins défiant que d'Aerschot, tenta l'aventure avec un corps de troupes tiré d'Aire et de Béthune. A peine sa colonne d'attaque était-elle engagée dans le ravelin, que de Créquy ordonna d'allumer les artifices, et devint, par son empressement, la première victime de l'explosion. Quant aux Impériaux, ils eurent 80 soldats tués et les autres rentrèrent en désordre dans leurs garnisons [1].

[1] MARTIN DU BELLAY.

Prévenu que le duc de Guise préparait quelque entreprise sur le Luxembourg [1], Marguerite ordonna, le 19 février 1525, aux officiers de ce duché [2] et à ceux du comté de Namur « d'estre pretz au son de la cloche au reboutement des ennemis franchois [3]. » L'avis était opportun; car, après avoir cherché à détourner l'attention des Impériaux, par le bruit de prochaines tentatives sur Florennes et Walcourt [4], le duc passa tout à coup la Meuse et entra dans le Luxembourg, à la tête de 200 chevaux et de 2,000 fantassins. Mais les Impériaux étaient sur leurs gardes; l'ennemi s'en aperçut et, à l'approche de Guillaume de Nassau, qui accourait à sa rencontre, il se retira sur Beaulieu. La retraite était trop prompte pour être définitive; dans la prévision d'un retour offensif, le marquis de Bade demanda à l'évêque de Trèves des canonniers, pour renforcer l'artillerie des villes les plus exposées, et dirigea toute sa gendarmerie sur la frontière. L'événement ne tarda pas à justifier ces précautions. Par une marche rapide, le duc de Guise parut inopinément devant Virton; rejoint par une bande d'aventuriers connus sous le nom de Blancs Bonnets [5], il assaillit sur-le-champ la place qu'il comptait facilement « vuider, gaignier et robier. » Cette attente fut de nouveau trompée, et il opéra sa retraite, le même jour. On croyait encore qu'il ne se tiendrait pas pour battu; le bruit courait même qu'il avait reçu un renfort de 4,000 hommes, quand enfin on eut le mot de ces expéditions [6].

[1] Compte de J. de Berghes, f° xxxiiij v°.— [2] Compte de J. de Laitre, f° xv v°.

[3] Compte de J. de Berghes, f° xxxiiij v°.

[4] *Ibid.*, f°s xxxij, xxxvij v°, xxxix, xxxix v° et lx.

[5] « Pour les despens de deux compaignons de Liége, chargiez avoir esté devant la ville de Virton avec la compaignie des blans bonetz, pour la vuider, gaigner et robier. » Compte de J. de Hemptinnes, f° xxv v° (n° 15548 aux *Arch. du Roy.*).

[6] Compte de J. de Laitre, f°s xvj, xvj v°, xvij.

A la nouvelle de la défaite de François Ier, le duc de Gueldre avait offert à Louise de Savoie de venir défendre les frontières de la Picardie ou d'opérer une puissante diversion en Brabant ou en Hollande, si la France était attaquée du côté des Pays-Bas [1]. On conçut même des craintes sérieuses pour Bois-le-Duc, qui leva « quatre bandes d'arbalétriers, d'archers et de coulevriniers [2]. » Louise de Savoie déclina les offres du duc pour ne pas aggraver la position de son fils; mais elle prit à son service les lansquenets levés par Charles d'Egmont, et les courses du duc de Guise tendaient uniquement à favoriser leur passage en France. Peu de jours après sa tentative infructueuse sur Virton, des messagers accoururent annoncer au marquis de Bade qu'une forte division d'Allemands venant de la Gueldre, par la chaussée de Tongres, avait passé la Meuse en amont de Liége, et qu'elle se dirigeait vers le Luxembourg. Le marquis porta sur-le-champ de ce côté une partie de ses forces, et les Français profitèrent de la diversion pour surprendre Charancy sans essayer pourtant de s'y maintenir. Pendant ce temps les lansquenets, redescendant brusquement à droite, repassèrent la Meuse et entrèrent, « par la chaussée, au pays de Brabant et de là en la comté de Namur. Estoient en nombre de huyt mille hommes, gens de fait, bien en point. » Des chevaucheurs, chargés de surveiller leurs mouvements vinrent avertir Thierry de Brandebourg [3], lieutenant de Jean de Berghes, « qu'ilz tiroient sur ladite chaussée vers Namur pour passer la rivière de Sambre, » et Marguerite, informée, par cet officier, « de la venue de ces Allemans, qui déjà

[1] Martin Du Bellay. — M. Altmeyer, *Marguerite d'Autriche.*
[2] *Voir* tome III, ch. X, p. 57, note 1.
[3] Il était seigneur de Château-Thierry, sur Meuse.

estoient sur le pais faisans grans desroys et domaiges, » ordonna « de les ruer jus, tuer ou faire pendre. » Puis, elle chargea de Buren de marcher contre eux avec les bandes d'ordonnances qu'il avait sous la main. De son côté, Thierry de Brandebourg envoya « au pais de Haynaut à messieurs le marquis d'Aerschot, les seigneurs de Barbançon et de Trazegnies les advertir de la conduite desdits Allemans affin de estre pretz et semoncer leurs subjectz. »

Les Allemands cependant poursuivaient leur marche. Le jour de Pâques fleuries, ils passèrent la Sambre au pont d'Auvelois et s'établirent à l'abbaye de Broingne (Saint-Gérard), « où ilz trouvèrent vyvres, pillèrent le village et emportèrent grans bijoux, reliques et joyaulx de l'église et abbaye, que depuis ils restituèrent, voir comme ont accoustumé faire gens de guerre, toujours aux dépens de l'host. » Après y avoir séjourné quelques jours, « faisans force desroys, mengeans et buvans tous les biens de l'abbaye et de la ville, emportans, avec les reliques et joyaulx de l'église et de l'abbaye, vingt chevaulx et aultres grans biens, que depuis rendirent, non le tout, » ils « tirèrent puis chà, puis là et tellement qu'ilz vinrent au quartier de Florennes, pays de Liége, repassèrent la rivière à Auvelois et s'en furent embuschier en ung petit bois, auprès de Corroy. » Alors Thierry de Brandebourg « fist sonner la cloche et, cuidant trouver aux champs le comte de Buren, le marquis d'Aerschot et autres gens de guerre, il mena le plus grant nombre de Namurois qu'il pult trouver, tant de pied que de cheval, avecq artillerie. Iceulx Namurois (ils n'étoient que sept à huit cens avec quatre canons) suivirent lesdits Allemans, qui estoient en grand nombre de huit mil, bien équipez et gens de guerre, en intention de leur deffendre le passage. Lesdits Namurois firent tirer artillerie

après eulx, mais lesdits Allemans se rethournèrent sur eulx tellement qu'ils en ruèrent jus et mirent à mort ung bien grand nombre. » — « Y eut de morts cinq cens et soixante sept, » et les autres prirent la fuite, ôtant leurs souliers pour courir plus vite; cette circonstance valut au combat de Corroy, livré « le mardi de la pénultième sepmaine vers le point du jour, » le nom de Journée des Savates [1].

Échappé au désastre, Thierry de Brandebourg envoya « hastement vers le marquis d'Aerschot, le seigneur de Barbançon, le seigneur de Trazegnies et aultres, les pressant de se joindre aux Namurois, afin d'empescher le chemin desdits Allemans. » En attendant, il recommanda aux officiers des villes et des châteaux du comté de tenir leurs places bien closes, sans négliger l'occasion d'inquiéter l'ennemi, qu'il importait de retarder jusqu'à l'arrivée de renforts. Bientôt serrés de près par de Buren, menacés par les bandes d'ordonnances d'Aerschot et d'Aimeries, qui accouraient du Hainaut, les Allemands craignirent d'être enveloppés, et, précipitant leur marche, ils gagnèrent la Lorraine. Mais, dans l'entre-temps, les dispositions du gouvernement français avaient changé; il refusa de recevoir ces bandes à son service, et elles déchargèrent leur fureur sur le malheureux duché qu'elles occupaient [2]. Beaucoup de leurs maraudeurs rentrèrent cependant en Belgique [3] : ils s'y joignirent aux nombreux brigands qui

[1] Comptes de J. de Berghes, f^os^ xxx, xxx v^o^, xxxj, xxxij v^o^, xxxiij, xxxv, xxxvj, xxxvj v^o^, xxxvij, xxxviij, et de J. de Laitre, f^o^ xviij. — ROBERT MACQUEREAU, L. VI, ch. II. — DE MARNE, l. c., 496.

[2] Comptes de J. de Berghes et de J. de Laitre, l. c.

[3] « Que après ladite deffaite desdits Namurois, mondit sieur le bailly fut adverty que sur les chemins du quartier de Waseiges estoient aucuns desdits Allemans aghetans sur lesdits chemins aucuns marchans, pour les destrousser et ruer jus. » Compte de J. de Berghes, f^o^ xxij.

désolaient les campagnes [1] et dont ils finirent par partager les rigoureux et justes châtiments [2].

Marguerite eût voulu profiter sur-le-champ de la captivité de François Ier pour « conquérir sur les François avec une armée de ce quartier, et elle requit gracieusement les états de Brabant d'accorder, à cette fin, quelque bonne somme d'argent, outre l'accoustumée. » En cas de réussite, elle se proposait de demander également à la Flandre les moyens de lever des troupes pour bloquer Thérouanne et détruire les « autres méchans villes et forts qui causoient beaucoup d'ennuis au pays. » Mais les états de Brabant refusèrent de se prêter à ses vues; « c'étoit dès lors peine perdue que de le proposer en Flandres [3]. » Du reste, il lui fallut reconnaître elle-même que le pays n'était pas en position de songer à des conquêtes. « Je vous prie de croire, écrivit-elle à Charles-Quint, que vos sujets sont las de la guerre, et toutes les villes sont si obérées, par suite des grosses aides et des rentes créées pour les payer, que malgré tout le bon vouloir de leurs gouverneurs, elles ne pourront plus rien fournir ni pour la guerre, ni pour votre service [4]. » La levée des aides avait en effet éprouvé partout de vives résistances; « ceux

[1] « Au mois d'octobre de cestuy an xv c xxiiij, le lieutenant de monsieur le gouverneur fut adverty au vray que certains malvais garsons, brigans et murdriers se tenoient ès bois et forêts pour rançonner à volonté les marchans, et que èsdits bois avoit esté trouvé mourdry ung marchand et luy osté ses biens. » Compte de J. de Berghes, f° xviij.

« Au mois d'avril ensuivant, l'an mil v c xxv, mondit sieur le lieutenant fut aussy adverty au vray que ès bois au bailliage de Bouvignes estoient certains bringans et meurtriers. » *Ibid.*, f° xx.

[2] *Ibid.*, f°s xxij, xxiiij v°.

[3] Lettre de Marguerite à Charles-Quint, du 12 avril 1525. Reg. *Correspondance*, f° 264.

[4] Lettre du 4 avril 1525. *Ibid.*, f° 259.

de Gand avoient fait diverses rudesses, et aussi bien de la part des gens d'église que des autres, sans la victoire de Pavie, venue bien à propos, pis s'en fut suivi [1]. » Néanmoins, cet événement l'avait trop bien servie [2] pour n'être point exploité, et la princesse résolut d'en tirer un plus grand parti encore.

Elle commença par pétitionner de petites aides pour l'entretien des garnisons des frontières. Après quelques difficultés de la part des prélats, « ce qui n'estoit merveilles, » écrivait-elle à son neveu, les états du Hainaut lui accordèrent 36,000 livres, et les états de Flandre consentirent à payer, durant six mois, les garnisons de Saint-Omer, Aire, Béthune, Lilliers, Tournehem et de quelques petits forts. Ils votèrent à cet effet une aide de 150,000 livres tournois, réduite par les grâces et exemptions ordinaires à environ 86,000 livres; ils prétendirent aussi en déduire les contributions de Tournai et des châtellenies de Lille, Douai et Orchies, et déclarèrent qu'ils n'entretiendraient plus les bandes d'ordonnances de Ravenstein, de Gavre et de Rœulx, que sur le pied de 50 hommes d'armes par compagnie [3]. Le gouvernement insista vainement pour qu'ils se chargeassent de la garde d'Arras; ils refusèrent encore, et lui abandonnèrent, pour y pourvoir, « ce qu'il pourroit tirer de l'Artois, qui estoit

[1] « Ceulx de Gand ont aussi fait diverses rudesses, et à ceste cause à la requeste du procureur général, sont aulcuns d'eulx adjournez en personne par-devant le président et gens du conseil de Flandres, et pour l'exécution et en avoir l'obéissance est venue notre victoire en Italye bien à propoz et en debvez et nous tous avec vous grandement louer Dieu, autrement pis feust ensuyvi aussi bien du costé des gens de l'esglise que des autres, et scet Dieu comme ils commencoyent à besoingner. » Lettre du 12 avril, précitée.

[2] « Sans ladite victoire je n'eusse eu nul espoir de recouvrer ayde de par deçà. » *Ibid.*

[3] Lettre du 4 avril, précitée.

tout gasté[1]. » Sans s'émouvoir de ces difficultés ni de ces restrictions, Marguerite reproduisit ensuite la pétition de l'aide de 600,000 livres, et, sous l'influence des événements, toutes les provinces, à l'exception du Brabant et de la ville de Gand, se résignèrent à de nouveaux sacrifices. Le Hainaut accorda 48,000 livres; Valenciennes, 12,000; le clergé du Hainaut, 10,000; les trois derniers membres de la Flandre, ainsi que les villes et les châtellenies du quartier de Gand, excepté pourtant le Vieux-Bourg, 150,000 écus; Namur, 7,000 livres; Malines, 2,300; Tournai, 1,200; le Tournaisis, 6,000 payables en deux années; Lille, Douai et Orchies, 20,500; et l'Artois, 81,123 livres 14 sous payables en sept termes [2].

Il était dû de si forts arrérages aux troupes que ces aides furent encore insuffisantes pour les payer, et loin de songer à augmenter l'armée, on craignait à chaque instant de la voir se débander. Aussi Marguerite avait-elle bientôt renoncé à ses idées de conquête, et les efforts de ses capitaines se bornèrent-ils à la dévastation du territoire ennemi. A défaut de solde, il fallait bien donner le pillage à leurs soldats. Au mois d'avril, le comte de Gavre pénétra jusqu'au Crotoy, prit Rue, détruisit plusieurs forts et bourgs, et ramena de cette expédition 400 à 500 prisonniers, 5,000 à 6,000 bêtes à cornes, plus de 2,000 chevaux et poulains, environ 500 chariots de butin, et une grande quantité de vins destinés au ravitaillement de Thérouanne. Il assura même Marguerite que s'il avait eu de l'artillerie pour battre la place, il eût emporté Montreuil[3]. Cette expédition causa une vive émotion en France, et des renforts si considérables furent envoyés au duc de Vendôme,

[1] Lettre du 4 avril, précitée.

[2] *Revenus et dépenses de Charles-Quint.* — *Archives de Lille.* M. GACHARD, l. c. — [3] Lettre du 12 avril, précitée.

qu'on s'attendait à le voir user de représailles. Mais « les Flamengs y mirent grosse provision : en la ville de Bruges et ailleurs, par exemple, tous compaignons furent inscrits au rôle. » Le duc se contenta de ravitailler Thérouanne pendant que sa cavalerie légère faisait une diversion vers le mont Cassel, « y commettant de grosses insolences, enlevant prisonniers et bestiaux; ce que les Impériaux vengèrent aûssitôt faisant de pire qu'ils purent et fort avant en pays de France, dont estoit pitié. » Dans une de ses excursions, la garnison de Thérouanne fut battue par de Licques, qui lui tua 190 hommes et fit grand nombre de prisonniers. Le 12 juin, une division, formée des garnisons de l'Artois et de la bande d'ordonnances d'Aimeries, prit d'assaut, pilla et brûla la petite ville de Moreuil; elle détruisit en outre un château, « et ce fut pitié de veoir les prisonniers et le butin qu'elle ramena par grandes karées. » Les Français, à leur tour, vinrent, au nombre de 8,000 hommes, incendier huit villages de l'Artois; ils poussèrent jusqu'aux environs d'Arras « faisans beaucoup d'insolences, comme forchier femmes, violer filles, et les dépouiller, et emmenèrent tant de prisonniers et de butin qu'on ne sauroit estimer [1]. »

Ces courses, marquées par le pillage et la dévastation, désolaient les peuples sans servir la cause de leurs souverains. Aussi les doléances des provinces frontières furent-elles si vives, que Charles-Quint prescrivit à sa tante de se ménager un accommodement qui suspendît les hostilités [2]; mais Marguerite ne se pressa pas d'obtempérer à cet ordre. Elle se berçait alors de l'espoir de voir Henri VIII profiter des circonstances pour assaillir le Boulonnais et la Picardie, et

[1] Robert Macquereau.
[2] Reg. *Correspondance*, f° 279.

déjà même elle avait ordonné des réquisitions de chevaux et de chariots pour le transport de l'artillerie et des munitions de l'armée anglaise [1]. Cet espoir s'évanouit bientôt, et elle ne tarda pas à apprendre que, circonvenu par les agents de Louise de Savoie, satisfaisant les rancunes de Wolsey, « craignant que l'empereur ne se voulût faire si grand qu'après il lui courust sus [2], » l'allié de son neveu se disposait à traiter avec la France et licenciait ses troupes. Depuis longtemps, du reste, il y avait du refroidissement entre Henri VIII et Charles-Quint. Tous deux avaient méconnu leurs engagements, l'un en demandant la main d'Isabelle, sœur de Jean III de Portugal [3], l'autre en offrant sa fille au roi d'Écosse; tous deux avaient manqué à la convention d'envahir simultanément la Guienne et la Picardie, et tous deux s'adressaient de mutuels reproches. D'un autre côté, Wolsey n'avait pas succédé à Adrien VI; après avoir été joué deux fois par l'empereur, il avait vu discontinuer ses caresses, et l'orgueil offensé du cardinal cherchait une éclatante vengeance.

Informé des négociations ouvertes pour le mariage de Marie d'Angleterre avec le roi d'Écosse, Charles-Quint avait voulu en tirer avantage, bien qu'il fût depuis longtemps fort engagé dans des négociations identiques. Par ses ordres, Marguerite avait envoyé successivement en Angleterre le seigneur de Beveren [4], le comte de Buren, le président du grand conseil et Jean de le Sauch [5], avec mission de réclamer

[1] Compte de Jean de Berghes, f° xxxiij.

[2] MARTIN DU BELLAY.

[3] Emmanuel le Fortuné était mort le 10 décembre 1521. *Voir* à ce sujet une lettre de Charles-Quint à l'évêque de Badajoz, du 27 décembre 1521. *Actenstücke und Briefe*, 532.

[4] Lettre de Charles-Quint, du 26 mars 1525. *Correspondenz*, I, 159.

[5] Mémoire à de Praet et à J. Hannaert, précité.

la princesse Marie, le payement comptant de sa dot et l'envoi d'une armée anglaise en Picardie (mars 1525); les ministres de Henri VIII ne s'étaient pas encore prononcés sur ces réclamations, quand arriva la nouvelle de la défaite de François I^er; cet événement les jeta dans une grande perplexité. Fallait-il se prémunir contre les dangers d'un excès de puissance chez le vainqueur? Fallait-il profiter de sa victoire pour revendiquer les anciens droits de la couronne d'Angleterre sur la France? On parut d'abord s'arrêter à ce dernier parti : Henri VIII proposa à Charles-Quint de détrôner François I^er pour partager son royaume, dont il revendiquait la plus grande part. Afin de se ménager des garanties mutuelles, la princesse Marie, alors âgée de neuf ans, eût été remise sur-le-champ entre les mains de l'empereur, et François I^er serait devenu l'otage et le captif de Henri [1]; mais Charles-Quint rejeta ces propositions, et, sans être encore déclarée, dès ce moment la rupture fut complète [2].

Marguerite prit aussitôt une autre attitude envers Henri VIII, et ouvrit des négociations avec l'Écosse. Depuis l'alliance de Charles-Quint et du monarque anglais, ce royaume s'était montré fort hostile aux Pays-Bas; ses corsaires avaient causé un grand préjudice au commerce de ces provinces; néanmoins Jacques V répondit avec empressement aux ouvertures de Marguerite, et les anciennes relations entre les deux pays furent promptement rétablies [3]. La défection de l'Angleterre était un fait d'une extrême gravité pour les Pays-Bas, dont

[1] *State papers*, publiés avec l'autorisation du gouvernement anglais, VI. Citation de M. Amédée Pichot, *Charles-Quint dans le cloître*. Revue britannique, mars 1853, 166, note 2.

[2] Rapin Thoyras, V, 198 et suiv.

[3] Mémoire précité.

le commerce se trouvait déjà si compromis, que les provinces maritimes avaient résolu (janvier 1523) de négocier directement avec la France pour la sûreté des bateaux destinés à la pêche du hareng [1]. La menace d'une guerre avec les Anglais suffit pour arrêter toutes les affaires, et les états de Hollande, dans leur anxiété, députèrent à Londres l'amiral Adolphe de Bourgogne pour traiter de la neutralité de leur pays avec Henri VIII et la France [2]. Désormais isolée, paralysée par l'opposition des états et par la mutinerie des gens de guerre qui, « à faute de paiement, abandonnoient les frontières et mangeoient le pauvre peuple [3]; » menacée d'insurrections à l'intérieur, Marguerite comprit toute l'étendue de ses dangers, et enfin elle prêta l'oreille aux propositions qu'elle avait reçues de Louise de Savoie [4].

La régente de France s'empressa d'envoyer à Bruxelles son secrétaire, Pierre de Warti, et l'on convint de conclure une trève qui permît de traiter de la rançon du roi et des autres conditions de la paix. Par suite de cette convention, des conférences s'ouvrirent à Breda [5], et en attendant leur issue, un armistice suspendit les hostilités [6]; mais, au moment même où le gouvernement des Pays-Bas venait d'ordonner à ses capitaines de s'interdire toute course sur le territoire français [7];

[1] *Reg. Aert Van der Goes*, ad. ann. 1524 (V. S.), 11 et suiv.

[2] *Ibid.*

[3] « Qu'il soit largement deu aux gens d'armes et que à faulte de payement ilz habandonnent les frontières, et que grant partie d'eulx mangent le povre peuple. » Instruction pour maître Richart allant de la part de madame Marguerite vers l'empereur, 16 juillet 1525. Reg. *Correspondance*, f° 280.

[4] C'était, du reste, se conformer aux volontés de Charles-Quint. — *Voir* note 4, page 50.

[5] Marguerite y fut représentée par d'Hoogstraeten, Jean de Berghes et l'archevêque de Palerme.

[6] Compte de Jacques de Laitre, f° xiij. — [7] *Ibid.*, f° xvij v°.

des actes de brigandage de la garnison de Mouzon faillirent tout compromettre. Heureusement, de promptes excuses prévinrent les représailles [1], et enfin, le 14 juillet (1525), « pour éviter les rigueurs de la guerre et les exécrables et inestimables maléfices qui, durant et sous couleur d'icelle, se commettoient, une vraie, sincère et entière abstinence de guerre et dépôt d'armes, par mer, par eau douce et par terre, » fut conclue entre les Pays-Bas et la France. Cette trève prenait cours le 26 juillet pour finir le 31 décembre suivant, et, durant ce temps, il était permis aux deux pays « de vaquer à leurs négoces et affaires. » Il fut stipulé que sûreté et protection même au besoin seraient assurées à la pêche du hareng, et la mer fut déclarée libre pour le transport de toutes espèces de marchandises, excepté les munitions de guerre. Dans ce traité furent compris, du côté de l'empereur : le roi d'Angleterre, le duc de Clèves et de Juliers, le cardinal-évêque de Liége; du côté de la France : le roi d'Écosse et le duc de Gueldre. En outre, chaque partie se réserva le droit d'y faire adhérer d'autres princes avant le 15 août suivant [2]. Marguerite, qui s'était rendue à Breda pour suivre les négociations, ratifia la trève le 16 juillet [3], et « se tenant pour bien heureuse » d'un résultat que lui avaient imposé la nécessité et les ordres de l'empereur [4], elle la fit

[1] Compte de J. de Laitre, f° xiij.

[2] Dumont, IV, 1re partie, 433-434.

[3] *Ibid.*, 434.

[4] « De pure nécessité a esté constrainte de accepter, et soubz confidence de ce que l'empereur, par le sieur de Bredam, luy a mandé de bouche, et par deux de ses lettres escript que elle ne permist faire aucunes emprinses sur France, elle a accepté l'abstinence que l'on luy a présentée, et de ce se tient pour bien heureuse. » Instruction pour maître Richart de la part de madame Marguerite d'Autriche vers l'empereur.

publier immédiatement[1]. Par un traité particulier, Charles d'Egmont renouvela pour un an la trève de Heusden[2], et, à la suite de négociations ouvertes avec Robert de la Marck[3], il fut arrêté que le seigneur de Sedan serait compris « avec les places qu'il tenoit, en ladite abstinence, mais qu'il ne se retourneroit aux places que luy avoit prises l'empereur[4]. »

Ces traités arrêtèrent les opérations militaires sans suspendre les autres mesures provoquées par la guerre. Le gouvernement des Pays-Bas réitéra la prohibition des vins de France[5] et interdit derechef l'exportation des chevaux, en chargeant de Buren, d'Aerschot et les autres capitaines des provinces et des villes frontières, d'assurer l'exécution des mandements publiés à ce sujet[6]. Charles-Quint prétendit même exiger des marchands allemands qui achetaient des chevaux dans les Pays-Bas, le serment de ne point les revendre en France et, au besoin, un cautionnement en garantie de l'observation de cette promesse[7]. A ces mesures générales s'en joignaient d'autres frappant les particuliers. Ainsi on saisit, dans les Pays-Bas, le revenu du spirituel et du temporel des biens de l'évêché et du chapitre de Thérouanne « qui avoient tenu parti contre l'empereur[8]. »

Les dangers de la guerre étaient momentanément écartés, mais il en existait d'autres, plus formidables peut-être. L'ac-

[1] Compte de Jean de Berghes, f° xliiij.

[2] *Reg. Aert Van der Goes*, l. c.

[3] Les négociateurs des Pays-Bas étaient le seigneur de Montjardin et Nicolas de Naves. Compte de J. de Laitre, f° xix v°.

[4] Compte de Jean de Berghes (n° 15204), f° xliiij.

[5] *Ibid.*, f° xxxiiij.

[6] Mémoire à de Praet et à J. Hannaert, précité.

[7] *Ibid.*

[8] Philippe Delobel, vicaire de Thérouanne en Flandre, fut commis à la recette de ce revenu. Compte de J. Micault (n° 1886).

croissement incessant des impôts, la cherté des subsistances, la ruine du commerce, les désordres des gens de guerre, la fermentation des nouvelles doctrines religieuses avaient jeté dans le pays une vive agitation, et la nécessité de pourvoir à d'urgentes dépenses allait l'augmenter encore [1]. Les Brabançons et la commune gantoise avaient persisté dans leur opposition; ne se laissant pas aller à l'enivrement du triomphe des armes impériales, ils avaient refusé d'imiter les autres provinces. Dans les premiers jours d'avril, Marguerite avait convoqué à Malines les états de Brabant, pour leur proposer de remplacer l'aide pétitionnée par la création d'une rente de 12.000 livres, au denier 16. Les nobles et ensuite les prélats adoptèrent cette proposition, mais elle fut fort mal accueillie par les villes : « Dieu sait, écrivit la régente à son neveu, les termes que tiennent les états de Brabant. D'eux-mêmes, comme vous le savez, ils sont fort difficiles et longs, surtout les prélats, qui ne se sont rangés à l'opinion des nobles qu'à grande difficulté. Je soupçonne même plusieurs d'entre eux de retarder le consentement des villes; et il est certain, du moins, qu'ils leur soufflent des nouveautés intolérables. Après plusieurs remontrances, Bruxelles et Anvers ont accordé l'aide à condition que les autres villes suivroient; or, Louvain et Bois-le-Duc se rendent très-difficiles, et, n'ayant point ou guère d'espoir d'obtenir l'accord, vendredi dernier j'ai dû proroger

[1] « Que ceulx de Brabant et le reste de Flandres, qui sont encores entiers pour la plupart, réservé les nobles, sont tous plains de mauvais vouloir et fort enclins à commocion, tant à l'occasion des aydes qu'ilz ont payé et en l'avenir en estre deschargez, comme aussi à cause des erreurs lutheranes dont plusieurs sont infectez, et quant aux villes de tous les pays, qui toutes sont plus chargées de rentes que ne porte leur revenu, et que toutes doivent tant d'arriérages, qui par povreté sont en extrémité qui ne soit en elles de accorder ayde et moins de le payer. » Instruction pour maître Richart, précitée.

l'assemblée à la fin de ce mois. Si vous aviez affaire de par delà d'une paire d'abbés, au lieu de maistres de requestes, en les mandant, vous en donneriez exemple aux autres et adresse aux affaires du pays [1]. »

Dans la nouvelle réunion, qui eut lieu le 25 avril [2], « après de longues communications, » Louvain et les deux premiers membres de Bois-le-Duc finirent par céder; mais les doyens et les jurés formant le troisième membre de cette dernière commune, persistèrent dans leur refus [3]. « Nous voulons bien, dirent-ils, venir en aide à l'empereur par quelque somme de deniers, mais nous choisirions plutôt de tout supporter, que de nous soumettre à payer une rente annuelle sans détermination de durée; si la proposition du gouvernement étoit accueillie, après avoir payé notre quote-part, nous serions rendus solidaires pour les villes et quartiers qui se soustrairoient à ce payement [4]. » Toutes les démarches tentées pour aplanir cet obstacle ayant échoué, Marguerite se disposait à se rendre elle-même à Bois-le-Duc, quand d'autres difficultés surgirent de la part des prélats. Les abbés de Tongerloo et du Parc se séparèrent de leurs collègues « en les injuriant de ce qu'ils avoient consenti la création de rentes; puis, après avoir désavoué leur accord publiquement, ils protestèrent, par devant notaire et témoins, que c'étoit contre leur intention et à leur grand regret, et qu'ils n'entendoient en payer aucune chose. » De plus, l'abbé de Tongerloo, Antoine T'Sgrooten, refusa de se rendre à l'assemblée générale, où il avait été

[1] Lettre du 12 avril, précitée.

[2] Azevedo.

[3] Lettre de Marguerite à Charles-Quint, du 9 octobre 1525. Reg. *Correspondance*, f° 284.

[4] *Historie der stad en Meyerye van 's Hertogenbosch*, door Johan Hendrik Van Heurn, in-8°. Utrecht, 1776.

expressément convoqué par une lettre signée de la régente ; et, de son côté, l'abbé du Parc, Ambroise d'Angélis, ne voulut pas accompagner les états mandés chez cette princesse. Enfin, pour combler la mesure, ces deux abbés et le dernier surtout, s'efforcèrent de détourner les villes d'un vote favorable à la demande du gouvernement.

Marguerite pria Charles-Quint d'aviser aux moyens de réprimer d'une manière exemplaire la conduite factieuse de ces prélats et de l'abbé de Sainte-Gertrude, Antoine Van Nieuwenhoven, qui ne se montrait pas moins récalcitrant. « Je ne sais, dit-elle, moyen de les faire changer de leurs propoz, ne soit qu'il plaise à l'empereur les appeler par-delà pour ses chapelains, ou ordonner qu'on les lui envoie pour l'avertir des affaires de par-deçà [1]. » En attendant la décision de son neveu, comme ils refusaient même de payer l'aide précédemment accordée, la princesse recourut à l'exécution contre ces abbés qui, « de pervers et mauvais courage, révoquoient publiquement leur accord, faisoient diverses scandaleuses protestations et séduisoient ceux qui vouloient bien faire, prélats et villes. » Loin de les abattre, cette mesure les irrita davantage; l'irascible Ambroise d'Angélis « résista par force aux exécutions, chassa les garnisaires établis en sa maison de Louvain, injuria le maïeur, le receveur et d'autres officiers de la ville, proféra même des paroles offensantes contre la hauteur de l'empereur et ses officiers. » En même temps, il engagea les Louvanistes à retirer leur acte de consentement, bravant ainsi, de la manière la plus violente, la régente et ses ministres. « Si cet abbé

[1] « Instruction de madame Marguerite sur maistre Guillaume des Barres allant vers l'empereur, du 5 juin 1525. » Reg. *Correspondance*, f° 276. — Instructions à de Praet et à J. Hannaert.

n'est puni, écrivit aussitôt Marguerite à l'empereur, le mauvais exemple gagnera les autres prélats. » Elle voulait que Charles-Quint l'appelât promptement en Espagne, et s'il refusait de s'y rendre, qu'on l'y conduisît de force. « Il vaudroit mieux encore, ajoutait-elle, sans écrire à l'abbé, le jeter dans un navire et l'emmener en bonne sûreté; ce seroit le plus expédient. » En cas de réussite, elle eût appliqué la même mesure aux abbés de Tongerloo et de Sainte-Gertrude, qui « n'étoient pas moins pleins de désobéissance [1]. »

Si l'opposition de ces prélats exaspérait Marguerite, celle des grandes communes lui inspirait des inquiétudes d'autant plus sérieuses, qu'elle en reconnaissait la légitimité. Ses alarmes et ses aveux sur l'épuisement des Pays-Bas, sont exprimés à chaque page de sa correspondance. Ainsi, en pressant son neveu de conclure la paix, elle lui exposa « le mauvais estat des affaires de ces provinces, où la désobéissance des sujets étoit manifeste, mais d'où aussi il n'étoit plus possible de tirer argent pour la guerre. » Les Gantois refusaient d'accorder de nouvelles aides; et, en présence de ce refus, les autres quartiers n'osaient payer celle qu'ils avaient votée. Après « beaucoup de sollicitations et moyennant plusieurs grâces, » on avait obtenu de la Hollande des fonds insuffisants même pour entretenir les garnisons de la Frise. Les états de la Zélande « s'excusoient de plus rien donner vu leur povreté. » Ceux du Hainaut et de l'Artois « avoient accordé ce qu'ils avoient pu; mais, vu les pilleries d'amis et ennemis, il étoit impossible d'y recourir encore. » Dans le Luxembourg, « qui étoit comme tout détruit, il n'y avoit plus rien à recouvrer. Namur ne pouvoit pas grand-

[1] Instruction pour maître Richart.

chose; Malines, pas davantage, et ce que leurs députés accorderoient n'aideroit guère à pourvoir aux nécessités de l'administration [1]. » Or, si le remède réclamé par cet état de choses tardait, « les Pays-Bas viendroient à désobéissance et commotion [2]. »

La princesse sentait d'autant plus vivement le danger de la situation, qu'elle se voyait tombée dans une grande impopularité. On l'accusait de subir l'influence d'un amant, le comte d'Hoogstraeten, qui, devant toute son élévation à la faveur, était devenu un objet de haine pour le peuple [3]. Quand l'estime et le respect manquent aux dépositaires du pouvoir, de l'aversion et du mépris à la révolte il n'y a qu'un pas. Partout, à l'opposition passive des états, succédaient en effet l'émeute et l'insurrection. Des troubles sérieux ensanglantèrent la ville de La Roche [4], et « les pays de Limbourg estoient toujours en grosse commotion [5]. » Les Flamands étaient prêts à éclater; les Brabançons s'insurgeaient déjà. La commune d'Anvers avait obligé le magistrat de supprimer l'accise sur la petite bière, de faire fermer la cave du chapitre

[1] Le 15 juin 1525, les états de Namur furent convoqués pour entendre, le lendemain, les propositions des commissaires de l'empereur, Jean de Berghes et Philippe Lenoir, archidiacre de Thérouanne, conseiller et maître des requêtes. Les députés ne s'étant pas trouvés en nombre, une nouvelle convocation eut lieu quelques jours après, et alors Lenoir exposa « les grandes et urgentes affaires de l'empereur concernans le bien de ses pays et d'icellui de Namur, et demanda une ayde de 10,000 livres de 40 gros. Les estatz luy accordèrent libérallement une ayde de sept mil livres dudit pris, à paier par moitié, assavoir aux premiers jours des mois de mars et de septembre suivans. » Compte de J. de Berghes, f^os xxxviij et xxxix.

[2] Instruction à de Praet et à J. Hannaert.

[3] Relation de Gaspard Contarini. *Monum. de la diplomatie vénitienne.*

[4] Compte de J. de Laitre, f^o xx.

[5] Instruction de par madame à messire Pierre de Rosimboz, du 16 avril 1527. *Staatspapiere*, 33.

de Notre-Dame, et d'astreindre les membres du clergé à payer les accises comme les laïques. Le magistrat de Bruxelles n'avait prévenu l'émeute que par l'abolition spontanée du droit de mouture, dit *mollaige,* « qui rapportoit pourtant 6,000 livres par an [1]. » A Bois-le-Duc, les événements furent plus graves encore; cette commune, irritée par les tentatives du gouvernement pour triompher de sa résistance, était en pleine insurrection.

Depuis longtemps il régnait à Bois-le-Duc une profonde agitation, née de l'accroissement des impôts, et entretenue par des démêlés du magistrat avec le clergé, principalement avec les chanoines de l'église Saint-Jean, qui là, comme dans d'autres villes, se prévalaient de leurs immunités pour introduire dans leurs celliers, en exemption d'accises, des quantités considérables de vin et de bière, au préjudice des revenus communaux. En 1516 déjà, le gouvernement y avait envoyé deux commissaires pour connaître de ces abus; leur enquête étant restée sans résultat, l'année suivante, le magistrat établit dans les rues conduisant aux caves du chapitre une clôture formée de palissades et d'une forte grille de fer. Mais les chanoines, aidés de leurs serviteurs, détruisirent cette clôture, et cet acte de violence motiva la publication d'une ordonnance défendant, sous les peines les plus sévères, d'aider à emmagasiner leur boisson. Cette mesure ne fut guère plus respectée. Un jour, où la plupart des habitants assistaient à la grand'messe, les chanoines les plus robustes, se dépouillant de leurs ornements sacerdotaux et sans s'inquiéter du scandale, descendirent sans vergogne jusqu'au rôle de portefaix pour remplir des celliers où le

[1] Instructions à de Praet et à J. Hannaert.

vin ne mûrissait pas longtemps. Au mois de mars 1518, d'autres scènes de désordre eurent lieu; et, prenant fait et cause pour le chapitre, l'évêque de Liége mit la ville en interdit. Les habitants furent privés, durant tout le carême, des offices religieux, qui se célébrèrent dans la sacristie d'où les laïques étaient exclus. Les représailles ne se firent pas attendre. Le magistrat appela à Bois-le-Duc 50 à 60 gendarmes du comte de Nassau, les logea chez les chanoines, en leur permettant d'y vivre à discrétion, et ces soudards ne s'en firent faute. Les chanoines, voyant alors leurs maisons saccagées et pillées [1], demandèrent grâce; et, à la suite d'un concordat conclu à Cambrai, il fut arrêté qu'à l'avenir le chapitre n'aurait plus franchise d'accises que pour 40 foudres de vin et 1,200 tonnes de bière par an [2]. Ces dissentiments avaient laissé des traces si profondes dans les esprits, déjà indignés des désordres du clergé et émus par les doctrines de la réforme, que le moindre incident suffisait pour ranimer des colères mal éteintes; les nouvelles demandes d'aides firent naître cette occasion.

Marguerite avait prescrit aux deux premiers membres de Bois-le-Duc d'user de toute leur influence pour rallier le troisième à l'opinion générale; mais on leur répondit : « Vous tenez plus à gagner les bonnes grâces de l'empereur sans doute, afin d'obtenir des places pour vos enfants, qu'à veiller aux intérêts de la ville et à assurer sa prospérité [3]. Il est

[1] « Doen syn die ruters inder canoniken husen gecomen en hebben op gemesten die trisoren, cantoren, bottelryen, bierkelders, en hebben sitten eten, drincken en slumen nacht en dach; daer boven hebben sy die gelaes wt gestooten, alsoo dat die canoniken haer husen rumen mosten. » A. Cuperinus, 81.

[2] *Ibid.*, 78-81. — M. P. Cuypers van Velthoven, *Documents pour servir à l'histoire des troubles religieux du* XVI[e] *siècle* (Aperçu historique. — Bois-le-Duc).

[3] *Historie der stad en Meyerye van 's Hertogenbosch*, 442.

inutile qu'on nous parle encore d'aides, nous n'en accorderons plus [1]. » — « C'est l'heure, ajoutèrent quelques-uns, de se soustraire aux exigences de la cour et à l'oppression du magistrat [2]. » Réunis, suivant la coutume [3], dans les cimetières de l'intérieur de la ville, le 12 juin, les métiers organisèrent le peuple en sections, et dès qu'ils eurent ainsi compté leurs forces, ils parlèrent en maîtres. Le jour de Pâques fleuries, dans une réunion qui avait lieu dans une prairie, derrière le couvent des Dominicains, ils exigèrent, à l'exemple des Bruxellois, l'abolition du droit de *mollaige* des grains, et une diminution de 4 sous par tonneau sur l'accise de la bière. Quoique ces impôts rapportassent environ 12,000 livres par an, il fallut obtempérer à leurs exigences [4]. Le 20, dans une nouvelle assemblée, où ils firent comparaître les supérieurs des couvents de la ville et de la banlieue, ils demandèrent non-seulement que le clergé régulier, qui était assez riche [5], fût soumis au payement des tailles et des accises, mais qu'il indemnisât la commune des exemptions dont il avait joui jusqu'alors [6]. La plupart des couvents cédèrent,

[1] Instruction précitée. — [2] *Historie der stad en Meyerye*, etc.

[3] Ces assemblées en avaient reçu le nom de Kerchoff. « En sullen voirdaen gheen vergaderinge mogen doen die sy Kerchoff heeten. » Acte de pacification du 31 juillet 1525. Reg. n° 637 de la chambre des comptes, f° iij c xxxvj v°. *Archives du royaume.*

[4] *Historie der stad en Meyerye.* — Instruction précitée.

[5] « ..... Syt des cont
Om te scatten die cloesters al gemeyn,
Want hen docht dat sy hadden gelt
En goet sonder eyndt,
Bysoender carthusers, prekers, baesselaers.

*Een gedichte van de Cryters in de rumoer der stadt van den Bossche.* (Nous devons ce manuscrit à l'obligeance affectueuse de M. Cuypers van Velthoven.)

[6] *Ibid.* — *Historie der stad.* — A. Cuperinus, 90. — Acte de pacification.

effrayés de l'attitude menaçante de la foule, ou obéirent aux instances du magistrat, qui leur promit secrètement de les maintenir dans leurs priviléges[1]; les dominicains, les chartreux et les guillelmites du couvent dit *Bazeldonck*[2] s'y refusèrent seuls, et l'on apprit que le comte de Buren avait enjoint au magistrat de protéger ces religieux. A cette nouvelle, l'émotion populaire devint si vive que le supérieur des Alexiens, Gérard de Venter, qui avait encouru l'animadversion publique, s'enfuit de la ville. La colère éclata quand, dans une nouvelle réunion, les supérieurs des trois couvents opposants produisirent des lettres de Marguerite leur interdisant formellement de se soumettre aux exigences de la commune. Les métiers coururent aux armes; élirent un chef, des officiers, des porte-enseigne; s'emparèrent des portes de la ville; transportèrent de l'artillerie sur les tours des remparts, et, drapeaux déployés aux fenêtres de leurs lieux de réunion, sourds aux remontrances et aux supplications du magistrat et des notables, restèrent en permanence sous les armes.

Aux passions déchaînées il fallait une satisfaction. Dès la nuit suivante, une bande armée assaillit le couvent des Dominicains. Elle en enfonça la porte, à l'aide d'une charrette de meunier, saccagea tout avec furie, à l'exception de l'église, et l'œuvre de destruction accomplie, se mit à boire et à manger joyeusement. Le lendemain, à quatre heures du matin, d'autres bandes, tambour battant et enseignes déployées, se portèrent sur Vugt, où était établi le couvent des chartreux; elles trouvèrent les portes ouvertes et la cour d'entrée garnie de tables couvertes de pain, de fromage et de bière, et pendant qu'elles faisaient honneur à ce repas improvisé,

[1] *Historie der stad*, etc. — [2] Ce couvent, fondé par un nommé Bazelaar et appelé PORTA COELI, était situé hors la porte Saint-Antoine.

les religieux acquiescèrent à toutes les mesures exigées. Déjà à demi désarmés par la réception des moines, dès qu'ils apprirent leur soumission, les assaillants se retirèrent sans commettre de dégâts. Quant aux moines du *Baseldonck*, ils s'étaient enfuis pour la plupart, emportant à Eindhoven leur or, leur argent, leurs objets les plus précieux. Vers huit heures du matin, quelques bourgeois qui venaient les engager à suivre l'exemple des chartreux, trouvèrent la place vide, et à peine le bruit s'en fut-il répandu qu'une foule furieuse, armée de leviers, de marteaux et d'autres instruments, accourut, abattit le mur d'enceinte et se précipita dans le couvent. En un instant tout fut saccagé, les provisions consommées, et les caves vidées. Ces violences jetèrent dans la consternation le magistrat et les notables; en effet, tout était à redouter de la part des émeutiers mis en goût de pillage; alléchés par la bonne chère, enivrés des vins abondants et généreux que leur avaient fournis les celliers [1], ils menaçaient d'abattre les murailles de tous les monastères des environs, et ce qui constituait un fait plus grave encore, déjà des affidés couraient exhorter les autres chefs-villes du Brabant à suivre leur exemple [2]. Les bourgeois qui avaient

[1] De kelder waar in verscheiden vaten met wyn lagen, werd opengeslagen, en de wyn elkander in de stormhoeden toegebracht, alle de eet, en drinkwaaren worden weggesleept, en het geene niet opgegeten, gedronken, of vervoerd konde werden, werd verdorven. Veele der gulzigste bleven dood ronds om het klooster liggen. *Historie der stad,* etc., 445. — *Een gedichte van de Cryters*, etc.

[2] *Ibid.* — « Ceux de Bois-le-Duc se sont publiquement émuz et ont contraint les gens de la loy à abolir divers impostz, ont pris les clefs de la porte et se sont portez pour maîtres de la ville, et ont déclaré qu'ils ne veulent que l'on leur propose ou parle plus de donner aydes, et qu'ilz ne veulent rien payer. Ils ont à main forte rompu les portes de divers monastères dedans et hors de la ville, ont bu et mangé ce qu'ilz y ont trouvé, ont obligé les religieux et reli-

poussé à ce mouvement, craignirent bientôt de n'en pouvoir plus modérer l'élan, et le magistrat, secondé par eux, parvint à isoler les pillards; il appela sous les armes les gardes bourgeoises, leva quelques piétons; et dès qu'il fut en force, il manda à l'hôtel de ville les capitaines, les enseignes et les tambours des sections populaires, et leur interdit, sous peine de mort, de se remettre à la tête du peuple, qui, ne les voyant pas revenir, prit l'alarme et ne tarda pas à se dissiper [1].

Les désordres étaient réprimés, mais la commune ne se désistait nullement de ses prétentions et maintenait intactes toutes les concessions arrachées au magistrat. Effrayée de ce commencement d'incendie, dont l'importance avait été exagérée par des rapports passionnés [2], et surtout de l'envoi de députés aux autres chefs-villes du Brabant, Marguerite recourut d'abord aux voies de la douceur. A trois reprises, elle invita le magistrat, les notables, les doyens et la commune à lui envoyer, à Breda, où elle avait convoqué les états du duché, des députés chargés de lui exposer leurs griefs; mais ce fut en vain qu'elle offrit de donner à ces députés toutes les garanties de sûreté désirables; qu'elle promit de redresser les abus qui lui seraient signalés : quatre députés du premier membre et un pensionnaire nouvellement nommé obtempérèrent seuls à cette invitation; la commune ne se

gieuses à contribuer aux accises et autres leurs charges, et pour récompense du passé les ont composés et rançonnés à grosse somme de deniers, et si ont secrètement envoyé leurs députez aux chefs-villes de Brabant, pour les exhorter à les ensuivre. » Instruction pour maître Richart, etc.

[1] *Historie der stad,* etc. — Acte de pacification.

[2] Een der overstens van de kloosters, doch wiens naam voorbedagtlyk niet gemeld word, had de plundering van dien, by de Landvoogdes op de haatlykste wyze afgeschilderd, en van haar als wreekster van dit ongelyk, om bystand verzogt. *Historie der stad,* etc., 447.

borna pas à la décliner, elle défendit même aux doyens d'y répondre. Après de nouvelles démarches également infructueuses, la princesse renvoya les députés du magistrat, en leur déclarant « qu'elle aviseroit d'y remédier et de garder l'autorité de l'empereur par le meilleur moyen que faire se pourroit. » Céder alors que le mécontentement grondait de toutes parts, était impossible [1] : le conseil privé et le collége des finances furent unanimes à cet égard.

Dès qu'elle fut décidée aux mesures rigoureuses, Marguerite les prit promptes et énergiques; elle révoqua la remise qu'elle avait accordée aux habitants de Bois-le-Duc du payement de leurs arrérages; déclara leur ville en état de blocus; ordonna la saisie de tous leurs biens situés dans les pays de l'empereur, « soit maisons, seigneuries, censes, héritages, rentes, revenus, avec les arrérages, dettes, obligations, marchandises ou autres [2]. » Tous les habitants, trouvés dans d'autres localités, furent arrêtés et « aucuns de la bourgeoisie, les six hommes, les doyens et les jurés et autres de la commune, reconnus les plus coupables, furent ajournés devant le

[1] « Si ceulx du Bois-le-Duc ne fussent pugnis et semblablement l'abbé du Parck, les autres prélats et villes du Brabant les ensuyront. Pour éviter ces inconvéniens, madame est en intencion de chastier ceulx du Bois-le-Duc par révocation de leur estat, par main mise à leurs biens, par ajournement personnel des plus coupables, par arrest, et, si besoing est, par la force. » Instruction pour maître Richart.

[2] Mémoire au sieur de Praet et à J. Hannaert, etc. — « A luy (François Vander Hulst), pour le xj[e] de juillet xxv estre allé à Breda et de là au quartier de Bois-le-Duc, pour inventorier les biens des bourgeois d'icelle ville. » *Revenus et dépenses de Charles-Quint*, 1520-1530, f[o] ij [c] xlix v[o]. — « A maistre Jehan Boot, secrétaire; Jehan Van Gette et Jehan Baers, huissiers d'armes; Peter Brier et Henry Vanderheyden, messagiers à cheval du conseil en Brabant, pour vacacions par eulx faites de Bruxelles, le xj[e] de juillet xxv à Breda et oultre le quartier de Bois-le-Duc, pour inventorier les biens de ceulx de ladite ville de Bois-le-Duc. »*Ibid.*, f[o] ij [c] l.

conseil de Brabant, à peine de ban et de confiscation. » Pour mieux surveiller les événements, la régente se rendit à Heusden, et le comte de Buren prit position à Vugt (25 juillet), avec 1,000 à 1,100 piétons et 300 gens d'armes des ordonnances. Dès les premiers jours de son arrivée, il s'empara d'une grande quantité de marchandises arrivant d'Anvers, en destination pour Bois-le-Duc [1]; mais il lui fut spécialement recommandé de s'abstenir de toute agression, s'il n'était attaqué lui-même, d'empêcher ses troupes de fourrager dans la mairie et de payer tout ce qui leur serait fourni [2].

Les trêves qu'il venait de conclure permettaient au gouvernement de disposer de son armée, et néanmoins la fière commune n'hésita pas un instant. A la force, elle résolut d'opposer la force; les portes de la ville furent soigneusement fermées, et les remparts, armés de canons, tinrent à distance les troupes chargées du blocus. A ces mesures de défense, Marguerite répondit par un décret portant confiscation de corps et de biens de tous les habitants, et cet acte produisit plus d'effet que l'attitude de ses soldats. Une députation se présenta à Heusden, mais la princesse refusa de l'entendre avant qu'on eût remis entre ses mains les pillards des couvents. Quand cette réponse fut communiquée à la commune : « Nous avons tous pris part à cette exécution, s'écrièrent les assistants; l'un n'est pas plus coupable que l'autre. Nous soutiendrons un siége de sept ans plutôt que d'exposer quelqu'un de nos concitoyens à la vengeance de la régente [3]. »

[1] *Historie der stad*, etc. — A. Cuperinus. — *Een gedichte*, etc.

[2] Mémoire précité.

[3] Welke hier opeenparig uitriepen : Dat zy het alle gedaen hadden, en dat de een geen meerder schuld dan de ander had, en verklaarden, liever eene zevenjaarige belegering te willen verduuren, dan iemand van de hunnen aan den willekeur van den Landvoogdes bloot te stellen. *Historie der stad*, 448.

Le magistrat ayant demandé s'ils voulaient le sacrifier aux ressentiments de cette princesse et de la cour : « Nous ne craignons point la puissance de la régente, répondirent-ils; qu'elle fasse ce qu'il lui plaît, la sincérité de notre conduite nous disculpera près de l'empereur [1]. »

Marguerite alors renforça les troupes du comte de Buren [2], et il investit complétement la ville sans parvenir toutefois à intimider ses valeureux habitants. Tous avaient pris les armes; ils se proposaient, dans le cas où il deviendrait impossible de tenir en ville, de se frayer un passage à travers les assiégeants pour chercher un refuge ailleurs [3]. Tout était à redouter de leur désespoir, lorsque Jean van Vladeraken, seigneur de Geffen, riche bourgeois estimé pour sa sagesse et pour son caractère, parvint à calmer les esprits. Il exposa aux bourgeois les affreux malheurs auxquels ils s'exposaient : bloquée longtemps, la ville serait ruinée; prise de force, elle serait mise à sac. Quant à percer les lignes des assiégeants, ceux qui y parviendraient, ne seraient-ils pas atteints dans leur retraite et infailliblement égorgés? Alors même qu'ils seraient assez heureux pour échapper, il leur faudrait à toujours renoncer à la patrie! Son discours fit impression et

[1] Dat zy den magt der Landvoogdes niet vreesden, zy konde doen wat haar geliefde; dat de eenvouwigheid hunner zaak hen wel by den keizer verontschuldigen zoude. *Historie der stad*, etc.

[2] « Aux seigneurs, capitaines, gens de guerre, gentilzhommes et autres, qui ont vacqué et labouré pour amener ceux de Bois-le-Duc à obéissance, au lieu des salaires qu'ils en eussent peu demander, et pour frais extraordinaires de xij mil livres que lesdits de Bois-le-Duc ont payé, par lettres du x[e] d'aoust xxv, et certiffication de madite dame, des chief, trésorier général et audiencier, iiij mil livres. » *Revenus et dépenses de Charles-Quint*, f[o] ij [c] lxviij.

[3] Ieder wapende zig zo hy best konde, en het voornemen was, ingeval de stad niet meer te houden ware, zig met geweld door de belegeraars te staan, en een goed heenkomen te zoeken. *Historie der stad*, etc.

le magistrat fut autorisé à envoyer de nouveaux députés à Marguerite. Alarmée des conséquences d'une telle lutte, la princesse consentit à les recevoir, et chargea le comte de Buren, le président du grand conseil, Josse Lauwereys, et l'audiencier Laurent du Blioul, de traiter avec les délégués de la ville [1]. Les conférences s'ouvrirent à Vugt et aboutirent à un traité de pacification (31 juillet 1525) accordant une amnistie complète, payée par d'humiliantes et d'onéreuses conditions.

La commune ratifia ce traité, le 2 août, et le 5, « les magistrats, les jurés, les six hommes, les conseillers et autres officiers et les bons hommes de la ville, » têtes nues et sans ceintures, se rendirent à la rencontre de Marguerite jusqu'au dernier arbre de la banlieue; là, tombant à genoux devant un de ses commissaires, ils demandèrent pardon et grâce pour les délits et méfaits commis ou perpétrés envers la majesté de l'empereur et la très-miséricordieuse régente. Après ce prélude de l'amende honorable, les doyens et les jurés des métiers, au nombre de 150, tous habillés de noir, têtes nues et des cierges, d'environ deux livres, à la main, sortirent par la porte de Vugt pour recevoir, à l'arbre le plus prochain de la ville, la princesse, qui s'avançait entourée d'un imposant cortége. Dès qu'elle parut, ils s'agenouillèrent et réitérèrent leur demande de pardon et de grâce. Quand elle leur eut permis de se relever, ils défilèrent devant elle et la conduisirent à la maison préparée pour la recevoir. Puis, ils allèrent à l'église Saint-Jean implorer, à deux genoux, le

[1] C'étaient Thierry de Borchgraeve, Jean de Bever, Jean van Vladeraken, Hesmerickx Kuyst, Guillaume van Achel, Goyaer van Middegael, Thierry van Wyck, Jean Wouters, Jean van Stryp, Gauthier van Lint, Zebert Ygroms et Aert Monnick. Acte de pacification.

pardon de Dieu et déposer leurs cierges. En conformité du traité, toutes les choses furent rétablies sur le pied où elles étaient antérieurement au 12 juin ; les assemblées de cimetière furent supprimées, et la régente se réserva de donner à la ville un nouveau règlement d'administration. La commune s'engagea en outre à restituer, moyennant remboursement, les diverses parties du domaine qu'elle avait achetées depuis 1505 ; à voter l'aide et à payer une amende de 12,000 livres, de 40 gros, en trois termes, échéant, le premier, dans les trois semaines ; le second, avant la Noël ; et le troisième, avant la St-Jean 1526. Enfin, il fut stipulé qu'en tout temps, la régente aurait le droit d'entrer en ville avec tel nombre de gens de pied et de cheval qu'il conviendrait à sa Grâce princière [1]. Le nouveau règlement parut peu de temps après ; il plaça l'administration communale dans l'entière dépendance de la cour et y annihila tout à fait l'élément démocratique [2]. Aussi, dès lors la réaction fut complète : le droit de *mollaige,* supprimé durant les troubles, fut non-seulement rétabli, mais porté de 8 à 10 sous ; un corps de 400 archers fut organisé pour contenir le peuple [3] et, malgré l'amnistie, les fauteurs de l'émeute furent poursuivis criminellement [4].

L'autorité avait triomphé ; cependant le gouvernement reconnut combien étaient fondées les réclamations de la commune contre les immunités du clergé : en effet, dans le temps

[1] Acte de pacification.

[2] *Voir* ce règlement dans *Historie der stad en Meyerye,* etc.

[3] *Ibid.*

[4] Item, v^ta^ may ander Werf geexamineert Aerde Hanssens mits dat hy wyle die principale van den gheenen die ts'Hertogen bossche het mompole maecten, want hy mede onder den hoop geweest hadde om de principale daer af te weten. Compte de Henri de Witthem, amman de Bruxelles, de 1525-1526, f° xvij v° (n° 12706). *Archives du royaume.*

même où il la frappait, il prêta les mains à un arrangement en vertu duquel les couvents et le chapitre consentirent à participer, pendant trois ans, aux charges de la ville, et il ne fut stipulé aucune indemnité en leur faveur [1]. Marguerite convoqua ensuite, à Bois-le-Duc même, les états de Brabant, la soumission de cette commune rendant complet le consentement à ses demandes. Dans cette circonstance encore, l'abbé du Parc trouva l'occasion d'exhaler sa mauvaise humeur. Marguerite, qui s'était rendue en Hollande « pour l'affaire des luthériens, » n'étant pas arrivée au jour fixé pour la réunion des états, il se retira, « disant qu'il avoit satisfait. » La princesse se montra fort courroucée de ce manque d'égards, et, en le signalant à l'empereur, elle lui écrivit : « Si vous ne pourvoyez à la présomption de cet abbé, plusieurs l'imiteront, feront pis encore, et l'obéissance se perdra en ce pays [2]. » Enfin, le 11 octobre, toutes les difficultés furent aplanies, et les états consentirent à créer une rente de 12,000 livres, à amortir sur les aides à venir [3].

Forte de ce succès et appuyée sur l'armée, devenue disponible contre les mécontents, la régente se hâta de poursuivre ses avantages. Après avoir vu Gand, dans deux réunions successives de la collace, rejeter l'aide de 150,000 écus, accordée par les autres membres du comté, elle avait « accepté l'accord comme universel pour autant que la plupart l'avoient consenti ; » puis, elle avait ordonné au receveur des aides

[1] *Historie der stad*, etc.

[2] Lettre du 9 octobre 1525. Reg. *Correspondance*, f° 283.

[3] « De plusieurs...., pour furnir aux deniers capitaulx de xij mil livres de rentes, que les trois estats de Brabant consentirent audit Bois-le-Duc, le xj^e jour d'octobre audit an xv ^c et xxv estre vendues sur eulx, à reprendre sur les aydes lors advenir, clxxvj mil livres. » *Revenus et dépenses de Charles-Quint*, f° lj v°.

d'envoyer des billets de taxe « à ceux de cette ville comme aux autres, bien qu'elle tînt et sût que lesdits de Gand n'en payeroient rien, et qu'il ne se fût jamais vu qu'ils eussent payé s'ils n'avoient accordé. » — « En procédant ainsi, manda-t-elle à son neveu, je désire conduire la chose de manière qu'ils demandent grâce de leur portion, ce qui seroit à votre avantage [1]. » Cet aveu justifie pleinement la légitimité des droits des Gantois, et ils surent éviter le piége; ni des convocations réitérées, ni les instances des commissaires de la régente, ni les intrigues de ses agents ne parvinrent à triompher de leur opposition ou à les entraîner dans d'imprudentes démarches. Les passions s'éveillèrent, et pendant que le peuple tenait de fréquentes assemblées, des pamphlets répandus à profusion signalaient à la vindicte publique les partisans du gouvernement [2]. De leur côté, les autres membres des états, les villes et les châtellenies du quartier de Gand « n'osoient ni ne vouloient payer l'aide qu'ils avoient accordée [3], » et il semblait dangereux de la

[1] Instruction sur maistre Guillaume des Barres, etc.

[2] « Ceux de Gand, en diverses collaces, ont reffusé accorder ayde pour la garde de leur frontière; ilz font plusieurs assemblées et font les aucuns souventes fois semer ou attachier ès lieux publicques de la ville, divers libelles diffamatoires contre les gens du conseil, les gens de la loy et autres bons subgectz et serviteurs de l'empereur. » Instruction pour maître Richart, etc.

[3] « Les autres membres et les petites villes, meismement ceulx de la chastellenie de Gand, sauf le vielz bourg, avoient accordé, mais présentement ilz n'osent et ne veulent payer ne furnir à leur accord, pour le contredit de ceulx de Gand. » *Ibid.*

« Et quant au surplus desdits cl mil escuz, c'est la porcion de ladite ville de Gand, lesquelz n'ont voulu consentir audit accord, mais ont soubstenu que selon leurs priviléges icelluy ne se povoit ni devoit lever sur ledit pays de Flandres, ni autres aydes si ilz n'y consentoient, et partant a esté force d'exécuter ledit ayde sur le surplus dudit pays de Flandres, dont les officiers de l'empereur ont esté en grand danger de leurs personnes, pour ce icy néant. » *Revenus et dépenses de Charles-Quint*, f° xxxviij.

recouvrer : « ne conseilloient même nulz de la demander [1], » car là aussi se proféraient déjà « paroles de mutinerie et menaces [2]. »

Appréciant le danger d'une lutte ouverte avec cette puissante commune, Charles-Quint prescrivit à sa tante d'user de grands ménagements. C'était par la persuasion surtout qu'il voulait amener les Gantois à se conformer à l'opinion des autres membres; on aurait soin pourtant « de s'enquérir secrètement des instigateurs du refus, et de les attirer, sous un prétexte quelconque, dans un lieu où l'on pourroit se saisir de leurs personnes, afin de leur infliger ensuite un châtiment qui servît d'exemple. » — « Cela fait, disait l'empereur, il sera plus aisé de manier le peuple, de l'induire à la raison, et d'en tirer quelque bonne composition pour leurs

[1] « Ceux du quartier de Gand font difficulté de payer l'ayde par eulx accordée soubz couleur du reffuz de ceulx de ladite ville, et n'y a moyen d'y recouvrer autre ayde, et ne conseillent nulz de le demander. » Lettre du 9 octobre, précitée.

[2] « Payé audit officier d'avoir mis à examen ung malin Wemare, prisonnier à Furnes, à cause qu'il avoit voulu meuytiner contre le consentement des cent cincquante mille escus marchants consenty à l'empereur notre sire, et dit qu'on ne les debvoit payer veu que ceulx de Gandt ne les payoient et autres paroles et menaches. » Compte d'Antoine de Ghistelles, seigneur de Ghelwe et de Pestrieu, bailli de Furnes, de 1526, f° xv (n° 14030). *Archives du royaume.* — « Envoyé le lieutenant de ce bailly à Gand devers monsieur le comte de Gavre, gouverneur de Flandres, pour luy remonstrer coment ung malin Wemaere, prisonnier à Furnes, avoit dit motz de meuytinerie, et pour savoir quelle justice qu'on feroit de luy. » — « Envoyé encoir ung messaige devers mondit seigneur le comte de Gavre, l'advertissant comment ceulx de Furnambacht ne voulloient procéder à rigueur sur ledit malin, comme il leur avoit mandé, sur quoy il leur rescripvoit une autre lettre ordonnance. » — « Payé audit officier, d'avoir eschavoté ledit malin sur ung hourt ung heure de long, à tous ses yeulx bendez et pendu l'espée de justice pardessus sa teste, aprez fut il tondu à pillette et battu de verges sur le hourt jusques au sang, et aprez fut il encoire batu depuis le lundshuis jusques à la justice estant sur ung chariot, lequel fut banny cincquante ans hors le pays de Flandres, sur le hart. *Ibid.*, f° xv v°.

mésus [1]. » Telle était aussi la pensée secrète de Marguerite ; mais l'exécution de ce projet était hérissée de difficultés. Par ses ordres, des membres du conseil privé se rendirent à Gand, et, en présence du comte de Gavre et de délégués du magistrat, ils se firent ouvrir le coffre aux priviléges nommé le Secret, à l'effet de lire et de collationner les actes invoqués par les Gantois pour empêcher, dans les châtellenies, la levée des aides refusées par eux [2]. Puis, sur leur rapport sans doute, le jour même de son entrée à Bois-le-Duc (5 août 1525), la régente ordonna au receveur général de Flandre « de lever l'aide sur les villes, châtellenies, bourgs et villages du quartier de Gand, et quant à la quote-part de cette ville, de la tenir en réserve jusqu'à ce que l'empereur en eût autrement décidé [3]. »

Informée de cette mesure, la commune gantoise s'assembla et, après des discussions qui durèrent jusqu'au mois d'octobre, elle « requit le comte de Gavre de lui donner conseil et de l'aider, comme il y étoit tenu envers elle, à faire au moins tenir en surséance les ordres d'exécution lancés contre les habitans des châtellenies. » Elle le prévint

[1] « L'on doit premier tacher si par doulceur et bons moyens l'on les peut attirer à se conformer avec lès aultres membres, et en traitant ceste doulceur, s'informer secrètement qui sont les auteurs de ce discort, et sous ombre d'autre chose, les faire appeler en lieu où l'on se puist saisir de leurs personnes, et lors leur donner tel chastoy et pugnicion que ce soit exemple aux autres. Et ce fait, l'on pourra mieux manier le peuple et les induire à la raison, et encore en tirer quelque bonne composition pour leur mésus. » Réponse de l'empereur au mémoire remis à de Praet et à J. Hannaert.

[2] Lettre de Jean de Zuttere, du 19 décembre 1539. Appendice à la *Relation des troubles de Gand*, 639.—A cette occasion le magistrat de Gand fit ajouter au dernier inventaire dressé en 1432, les chartes obtenues par la commune depuis cette époque. M. Gachard, *Notice sur les Archives de la ville de Gand*, l. c.

[3] M. Gachard, l. c., 109.

qu'en cas de refus, elle convoquerait une assemblée générale de tous les députés du quartier, à l'effet de connaître les motifs qui les avaient portés à voter l'aide sans l'avis et le consentement de leur chef-ville, alors surtout que celle-ci l'avait refusée. En outre, elle résolut de tenir collace « et en icelle donner à entendre au peuple ses démarches près de la régente, pour préserver les châtellenies et le plat pays du payement de l'aide et des exécutions; l'informer des réponses de cette princesse; lui demander s'il étoit d'avis de mettre en justice ce différend, qui tant lui touchoit, comme la princesse en avoit fait l'ouverture. » Justement alarmé, le comte de Gavre « rebouta avec douceur la commune de ce propos comme desraisonnable. » Alors, dans une assemblée, où les notables s'étaient rendus en grand nombre, il fut proposé « de convoquer tous les nobles et principaux personnages adhérités au quartier de Gand, tels que les seigneurs de Ravenstein, de Bevêren, de Montmorency, de Rassenghien et autres, jusqu'à soixante ou quatre-vingts. » Le comte combattit aussi cette proposition « comme chose non vue, » et les Gantois finirent par décider d'envoyer à la régente des députés « en grand et notable nombre, » pour lui demander de surseoir à la levée de l'aide et de leur permettre de tenir collace [1].

Marguerite reçut cette députation à Malines (28 octobre), entourée des principaux seigneurs du pays, qu'elle y avait appelés, tant pour les rendre témoins de cette entrevue que pour user de leurs conseils [2]. Les députés s'étendirent d'abord en « plusieurs remonstrances et doléances sur la misère du

[1] Lettres de Marguerite à Charles-Quint et à Granvelle, du 25 octobre 1525. Reg. *Correspondance*, f^os 287 et 291.

[2] *Ibid.*

pays; ils alléguèrent leurs priviléges et usages, et demandèrent la mise en surséance du payement de l'aide dans leur ville et dans son quartier. » Après « leur avoir remonstré leur tort, elle leur fit répondre verbalement qu'elle maintenoit l'acte du 5 août; que si, du reste, ils se croyoient fondés dans leurs réclamations, il leur étoit loisible de se pourvoir en justice devant le grand conseil de Malines. » Cette réponse leur fut ensuite donnée par écrit, dans la crainte « qu'ils ne fissent pas grand debvoir de la rapporter à leurs commettans, » avec injonction de la remettre aux membres du magistrat [1]. Les conseillers de Marguerite et le comte de Gavre qui, « nonobstant quelque douleur de jambe, » s'était rendu à Malines, espéraient un bon résultat de cette démarche; la régente elle-même se croyait si certaine du succès, qu'elle songeait déjà à pétitionner une nouvelle aide, tout en avouant « qu'elle ne savoit moyen ni n'étoit conseillée de faire cette pétition, à moins que Dieu ne donnât la paix, à laquelle elle supplia son neveu de vouloir entendre, dans le cas où il pourroit la recouvrer à son honneur [2]. » Ces illusions furent de courte durée. Les Gantois trouvèrent la réponse de la régente « chose bien étrange, » et refusèrent pertinemment de remettre à des légistes toujours féconds en expédients et armés de paradoxes propres à servir le despotisme, l'interprétation d'un droit fondé sur des priviléges indiscutables. Sourds aux promesses, impassibles devant les menaces, ils persistèrent dans leurs réclamations et maintinrent leur refus.

Enfin, après plusieurs mois de vaines tentatives, Marguerite résolut d'agir directement; elle se rendit à Gand

[1] Lettre de Marguerite, du 6 novembre 1525. *Correspondance*, f° 311.
[2] *Ibid.*

(mai 1526), où sa présence contribua à aplanir beaucoup d'obstacles. La commune gantoise, du reste, pouvait-elle résister à un prince dont l'Europe entière redoutait alors la puissance? Elle jugea sans doute qu'il valait mieux céder en maintenant ses droits intacts, que de les voir se perdre dans l'inextricable dédale des cours de justice. Tout en restant inébranlable dans son refus de l'aide, elle promit, par une déclaration provisionnelle, de ne pas s'opposer à l'exécution de l'acte du 5 août [1], et, par suite de cette résolution, l'aide fut payée par les villes et châtellenies de son quartier [2]. Cette concession constituait aux yeux de Marguerite un important avantage; elle s'empressa de l'annoncer à son neveu en lui disant, non sans emphase, qu'elle avait « gardé sa hauteur et vuidé la chose à son grand honneur. » Les Gantois de leur côté ne se dissimulèrent pas que cet acte provisionnel avait violé implicitement leurs priviléges; ils en conservèrent un profond ressentiment, et cette question, restée indécise, amena plus tard de très-graves difficultés. Quant à Charles-Quint, il « loua fort sa tante, et se tint bien content des termes qu'elle avait tenus avec lesdits de Gand et autres villes de par delà [3]. »

[1] *Exposition des trois états du pays et comté de Flandre*, 211.

[2] « Quant à ceulx de Gand, qui vouloient soustenir que sans leur consentement les autres de Flandres ne vous peuissent accorder ayde, Dieu merci, la chose en est widée à votre grant honneur et y a esté votre haulteur bien gardée, car tous ceux de Flandres, meismement des chatellenies et quartier de Gand, réservé le corps d'icelle ville, ont payé l'ayde dont estoit question. » Lettre de Marguerite, du 17 septembre 1526. Reg. *Correspondance*, f° 33.

[3] Lettre de Granvelle à Marguerite, du 15 novembre 1525. Reg. *Collection de documents historiques*, III, f° 153.

« Touchant les nouvelletez de ceulx de Gand, lui écrivit-il, le 26 juillet 1526, je trouve bonnes les provisions que sur ce avez ordonnées, et s'ils persistent plus avant en leurs poursuytes, j'entends que comme déjà avez fait, leur offrez

A Mons, il y avait eu aussi des troubles qui, sans avoir la même portée, n'avaient pas laissé que d'inquiéter le gouvernement. Les « marghiseurs et paroissiens de l'église de Saint-Germain, mus par le désir de décorer cette église et d'accroître le service du saint patron, avoient résolu, de concert avec les maires et eschevins, d'y ériger et élever une tour dont les cloches appelleroient les paroissiens aux offices et les feroient s'y trouver aux heures à ce ordonnées. » Les fondements de cette tour étaient jetés, lorsque les chanoinesses de Sainte-Waudru invoquèrent leurs priviléges et intimèrent défense de poursuivre les travaux « sous certaines grosses peines [1]. » Ils restèrent suspendus jusqu'en 1521, année où le magistrat profita du séjour de Charles-Quint à Mons pour l'intéresser à sa cause. Il en obtint (17 novembre 1521) un mandement autorisant l'érection du clocher [2]; mais les chanoinesses appelèrent de cette décision, et ce ne fut que trois ans plus tard qu'elle fut confirmée. « Considérant que cette tour ne leur occasionnoit ni dommage ni préjudice, et désirant, sur toutes choses, l'augmentation et accroissement du service divin en ses pays et seigneuries, par lettres du 17 décembre 1524, l'empereur enjoignit aux demoiselles de Sainte-Waudru de lever toute opposition, et autorisa formel-

la voie de justice sans souffrir diminuer mon autorité en façon que ce soit, et vous faites bien informer de ceux qui seront cause de ceci, pour faire faire la punition ainsi que au cas appartiendra. Et quant à maître Gillis Vander Beke, s'il a méfaict, je me donneroye merveille que l'on délayast de luy donner pugnicion selon son mérite, car contre les séditieux est bien de procéder de manière que ce soit oster toutes raisons d'inconvéniens, et désire que ainsi en faites faire par bon conseil. » Reg. *Correspondance*, f° 31.

[1] Lettres du 17 décembre 1524, datées de Madrid. *Archives de Mons*. (Nous devons la communication de ces documents à l'obligeance de M. Lacroix, archiviste de l'état, à Mons.)

[2] De Boussu, *Histoire de Mons*, 181.

lement l'édification d'un monument qui étoit destiné, dit-il, à orner l'église ainsi qu'à embellir la ville; il permit de plus d'y établir telles cloches qu'il seroit jugé convenir pour l'honneur de Dieu et du service divin [1]. »

Pour en finir de cette contestation, le magistrat s'était adressé à la cour de Rome, et Clément VII avait accueilli favorablement sa réclamation. Une bulle déclara l'opposition des chanoinesses mal fondée, et le prieur des écoliers de Mons, chargé d'en assurer l'exécution, fit remettre la main à l'œuvre sans attendre les lettres de congé. Les demoiselles de Sainte-Waudru dénoncèrent aussitôt le fait à la régente, et le procureur général jugea, de son côté, cet acte attentatoire aux ordonnances concernant l'exécution des bulles apostoliques. Sur son rapport, Marguerite intima défense au magistrat, au curé, aux marguilliers, aux paroissiens de Saint-Germain et aux ouvriers, de poursuivre les travaux; de plus, elle commina « de grosses peines, » contre quiconque contreviendrait à ses ordres [2]. En même temps, un mandement du 27 février 1525 confirma les ordonnances défendant de mettre à exécution aucune bulle ou provision émanée de Rome, sans avoir obtenu préalablement du souverain lettres de congé sur placet en bonne et due forme [3]. Afin toutefois « d'éviter rigueur, » la princesse envoya à Mons le secrétaire Georges d'Esplechin, pour travailler à la conciliation des esprits et pour recommander l'obéissance à ses ordres; mais les magistrats « n'y voulurent entendre, » et, loin de congédier les ouvriers, ils en augmentèrent le nombre. Un huissier étant venu ensuite leur signifier les défenses de la régente en

[1] *Archives de l'État, à Mons.*

[2] Lettre de Marguerite, du 12 avril 1525. Reg. *Correspondance*, f° 265.

[3] *Archives de l'état, à Mons.*

les exhortant à la soumission, « par la bouche de l'ung d'eux, en suite d'une délibération prise avec tout le conseil de la ville, ils se bornèrent à lui répondre qu'on l'oyoit bien. » Le curé de Saint-Germain alla plus loin encore; ce fut par « haultaines paroles, » qu'il répondit aux sommations de l'officier public : « Attendez, attendez, lui dit-il, vous verrez tost toute autre chose. » Sur ces entrefaites, vinrent « les enfans de l'école qui se moquèrent dudit huissier; puis après, quatre à cinq cents hommes, qui lui adressèrent plusieurs rudes paroles. Comme il le rapporta, s'il eût procédé à son exécution, ils estoient bien pretz de lui faire une venue. » Le lendemain néanmoins, l'huissier se représenta devant les magistrats et, « en leur remontrant qu'ils portoient atteinte à l'autorité souveraine, il les requit d'y pourvoir et de veiller à ce que l'empereur fût obéi. Ils n'en tinrent aucun compte, et, comme devant, ils lui répondirent, par la bouche d'un seul homme, qu'ils l'avoient bien oy. »

Marguerite alors ayant ordonné au procureur général de poursuivre les délinquants, il assigna les magistrats de Mons, le curé de Saint-Germain et le prieur des écoliers. Lorsqu'ils comparurent devant le conseil souverain de Hainaut, il conclut contre eux comme sujets séditieux, et la cour décida qu'ils tiendraient prison dans leurs logis, où ils seraient interrogés et examinés par deux membres du conseil privé. Après les interrogatoires, les inculpés furent rendus à la liberté (12 avril 1525), pour un terme de trois semaines, la ville ne pouvant rester sans magistrat; on leur imposa toutefois la condition de faire démolir sur-le-champ la partie du clocher construite depuis le jour où les défenses de la régente leur avaient été intimées, et de se représenter, à la première réquisition, pour répondre au procureur général,

sous peine d'être traités en séditieux [1]. Ils se soumirent à ces conditions, et le gouvernement, satisfait d'avoir obtenu obéissance, suspendit les poursuites. Quant au débat, il ne fut apaisé qu'en 1531. « Environ le 25e jour de juin, » l'empereur autorisa définitivement l'érection du clocher; il fut stipulé « que, pour reconnoissance et permission de cette érection, chaque année, à perpétuité, au jour de fête et solennité du trépas de madame sainte Waudru, qui escheit au mois d'avril, à l'heure de l'offertoire de la grande messe en l'église de Sainte-Waudru, le curé de Saint-Germain ou son vicaire, avec un chanoine, si longtemps que la cure demeureroit annexée au chapitre de Saint-Germain, accompagnés de deux mambours de ladite église et, pour la première fois, de deux échevins, seroient tenus présenter aux dames chanoinesses une platine d'argent pesant une once, à la charge de la fabrique de Saint-Germain. » A la demande des chanoinesses, des lettres interprétatives du 25 septembre 1531 établirent entre autres que, si la cure de Saint-Germain était un jour distraite du chapitre de cette église, le curé ou son vicaire, en son absence, resterait à toujours chargé de cette obligation [2].

Les mêmes causes qui avaient produit la soumission de Bois-le-Duc et les concessions de la commune gantoise, ramenèrent le calme dans le pays d'Outre-Meuse, ainsi qu'à Luxembourg. La régente put se vanter encore d'avoir « rétabli la hauteur et l'autorité du souverain, au grand honneur de l'Impériale majesté [3]. » Dans l'enivrement de

[1] Lettre du 12 avril 1525, précitée.

[2] *Archives de Mons.*

[3] « Les pays de Limbourg et de Luxembourg estans aussi en ce mesme temps en grosse commocion, madite dame les a remis en bonne union et obéissance

ces succès, elle forma la résolution de réprimer et de restreindre le contrôle gênant des états. A mainte reprise, ils s'étaient posés en protecteurs de leurs concitoyens lésés ou opprimés par son gouvernement, et leurs représentations l'avaient singulièrement blessée. Elle exposa à Charles-Quint les dangers d'une semblable intervention, et il s'empressa de satisfaire à un désir conforme d'ailleurs à ses vues, à son caractère. « Pour ce que nous avons esté adverti, lui écrivit-il, que aucuns de nos sujets de par delà, dès qu'ils ne peuvent obtenir de nous, de notre tante ou de nos consaulx ce qu'ils désirent, prennent leur train d'en faire doléance aux états de nosdits pays, et leur en requièrent provision, nous déclarons que nous voulons que droit et raison soient faits à tous, mais que si aucuns s'avançoient faire telles doléances, ils soient tenus et réputés pour séditieux, qu'il soit procédé contre eux par façon que ce soit exemple à tous [1]. »

Cependant les désastres causés par les courses de l'ennemi et plus encore par les brigandages des gens de guerre, avaient été aggravés par d'autres fléaux. Dans le Luxembourg, la peste sévit avec tant de violence que Damvillers fut abandonnée par sa garnison et la plupart de ses habitants [2].

de sa majesté. » Instructions données au seigneur de Rosimbos, le 16 avril 1527. Reg. *Correspondance*, f° 70.

Lesdits estats du pays de Lembourg ont encoires payé à l'empereur, à cause de certaine rebellion et désobéissance commise par les inhabitans dudit pays, à l'encontre des mandemens et officiers de sa majesté, et au contraire de leur accord dudit ayde, la somme de iij m livres. *Revenus et dépenses de Charles-Quint*, f° xxxv v°.

[1] « Mémoire à notre secrétaire des Barres, de ce qu'il aura à dire de notre part à madame notre bonne tante, et aux chiefs et gens de nostre conseil et finances estans lez elle. » Reg. *Correspondance*, f° 13.

[2] « Pour avoir porté lettres à madame la régente pour l'affaire de ceulx de Dampvillers, soy complaignant que pour la mortalité les gens de guerre et pluspart des bourgeois avoient habandonnez la ville. » Compte de J. de Laitre, f° xx.

Le renchérissement des denrées équivalait pour les pauvres à une famine, et provoquait des mesures arbitraires qui, loin de pallier le mal, contribuaient à l'accroître. Ainsi, le gouvernement ordonna de nouveau, « pour parer aux désordres de la cherté, de dresser le relevé des grains existans dans les monastères, les villages et les paroisses [1]; » les magistrats de la plupart des villes restreignirent l'emploi du froment dans les brasseries, en interdisant la fabrication des bières fortes [2]. S'étonnera-t-on dès lors qu'en proie à toutes les souffrances, exaspérés par l'écrasant fardeau des charges publiques, poussés au désespoir par les excès d'une odieuse soldatesque, les peuples aient tressailli d'un vague espoir de délivrance à l'approche du torrent qui, sorti de la Souabe, avait traversé, impétueux et terrible, la Franconie, une partie de la Thuringe, le Palatinat et l'Alsace? Si ces paysans insurgés, qui « réclamaient les droits du genre humain [3], » avaient pénétré dans les Pays-Bas, ils y eussent certes trouvé de redoutables adhérents. Les précautions craintives du gouvernement le prouvent, et les nombreux rapports adressés à Marguerite [4] attestent également ses alarmes; elle dirigea des renforts sur le Luxembourg; ordonna de garder soigneusement tous les passages; lança sur toutes les routes une foule de chevaucheurs [5]. Cette anxiété dura jusqu'au moment où les paysans, sur le point d'entrer en Champagne, trou-

[1] Compte de Jean Weerbroucq, bailli d'Oost-Ypres, de 1525 (nº 14648), fº iij. *Archives du royaume.*

[2] Ordonn. du 28 juillet 1525, publiée par le magistrat de Malines. AZEVEDO.

[3] VOLTAIRE, *Annales de l'empire*, ad ann. 1525.

[4] *Voir* le compte de Jacques de Laitre. — Cette princesse venait de recueillir sa sœur naturelle, dont l'époux, le comte de Helfenstein, était tombé sous les coups des disciples de Muncer. AZEVEDO.

[5] Compte de Jacques de Laitre.

vèrent leur tombeau dans les plaines de la Lorraine [1]. La nouvelle de cette défaite fut accueillie avec des transports de joie par le gouvernement, et témoigna hautement des terreurs qu'il avait ressenties [2].

Si la trève de Breda n'avait guère apporté de soulagement aux maux des peuples, elle allégea du moins les charges financières de l'état en permettant de licencier une partie de l'armée [3]. Pour mettre un terme à ces maux et à ces embarras, il fallait la paix, et elle était malheureusement fort chanceuse. Charles-Quint avait appris la victoire de Pavie avec une apparence de modération propre à rassurer l'Europe; mais elle ne trompa nullement les hommes initiés à ses sentiments intimes. De Lannoy le pressa de venir sur-le-champ en Italie ceindre la couronne impériale et la couronne de fer : « Sire, lui écrivit-il le lendemain de la bataille, vous n'aurez jamais meilleure occasion de prendre vos couronnes qu'à cette heure. Je crois qu'il vous souvient que M. de Beersel disoit, que Dieu envoye aux hommes en leur vie un bon août, et que si on le laisse passer sans le cueillir, il y a danger que ne le retrouverez plus [4]. » L'archiduc Ferdinand engagea son frère à profiter de la captivité de François Ier pour envahir la France [5]. L'évêque d'Osma,

[1] Dans l'armée réunie contre eux par le duc de Lorraine, se trouvaient, entre autres Belges : Gerlach, seigneur d'Issemberg et de Mont-Saint-Jean; son frère, Guillaume d'Issemberg, et leurs neveux. Dom Calmet, *Histoire de Lorraine*, in-f°. Nancy, 1752, V, l. xxxii, 503.

[2] Compte de Jacques de Laitre.

[3] « En deniers payés pour en faire paiement aux piétons et aultres, qui furent cassés en octobre xv c vingt cinq, xix c lvj livres. » Compte de J. Micault (n° 1886). — « Pour donner congié à mil piétons de Brabant, xix m v c lx livres. » *Ibid.* — « Pour donner congié aux piétons de Luxembourg. » *Ibid.*

[4] Lettre du 25 février 1525. *Correspondenz*, I, 150.

[5] Lettre du 14 mars 1525. *Ibid.*, 155.

au contraire, conseilla de relâcher le roi sans rançon et de conclure une paix généreuse. De son côté, Louise d'Angoulême écrivit à l'empereur : « Je loue Dieu de ce que mon fils soit tombé dans les mains du prince où je l'aime le mieux, espérant que votre Grandeur ne vous fera point oublier la prochaineté du sang et lignaige d'entre vous et le roi, et davantaige, que je tiens pour le principal, le grand bien qui peut universellement venir en toute la chrétienté, par l'union et amitié de vous deux. Pour ceste cause, je vous supplie qu'il soit traité comme l'honnêteté de vous et de lui le requiert, et permettez, s'il vous plaist, que souvent je puisse avoir nouvelles de sa santé. Et vous obligerez une mère, ainsi par vous tousjours nommée, qui vous prie, encore une fois, que maintenant soyez, en affection, père [1]. » Peu porté de sa nature aux résolutions irréfléchies, Charles-Quint écouta en silence ces conseils et cette demande; avant d'agir il voulut se rendre compte de sa situation. A cet effet, il commença par envoyer en France et en Italie Adrien de Croy, devenu seigneur de Rœulx par la mort de son père (27 juin 1524) [2].

Il importait aussi de ne rien décider avant de s'être assuré des sentiments réels de Henri VIII. Les rapports du comte de Buren, de Jean de le Sauch, de Jean Jonglet, envoyés, par Marguerite, à la cour d'Angleterre, ne laissaient plus de doute sur le revirement politique qui s'y était opéré; Charles-Quint

[1] M. Gachard, *Anal. hist.*, l. c., V, 210.

[2] Il hérita de toutes les dignités de son père. Lettre du 30 août 1524, par laquelle Adrien de Croy remercie l'empereur de lui avoir conféré les emplois qu'occupait son père. Reg. int. *Correspondance de Charles-Quint* (Affaires d'Italie et de Portugal), 1521-1527.

Par lettres patentes du 20 décembre 1524, il avait été nommé gouverneur de l'Artois au traitement de 1,000 livres de 40 gros de Flandre. Mss. de la bibliothèque royale, n° 20411, f° 13.

était si convaincu de la malveillance de Wolsey, qu'il recommanda au seigneur de Praet, son ambassadeur à Londres, de profiter de la première occasion pour s'en venger [1]. Néanmoins, les engagements existants ne permettaient pas de traiter sans la participation du monarque anglais; et, pour prévenir à tout hasard des récriminations, Charles-Quint l'informa de ses vues en termes généraux, assez ambigus. Il annonçait l'intention « d'user de magnanimité et de clémence, parce que faire la guerre à un prisonnier incapable de se défendre, sembleroit sonner mal. Il vouloit seulement réclamer son dû et les droits de ses alliés; mais si on lui refusoit la paix, il useroit de rigueur. » En attendant, il ne désarmerait pas, et il engagea Henri VIII à continuer ses armements ; il le prévint même que si les Anglais attaquaient la France, sa tante avait ordre de leur fournir « gens et vivres [2]. » Puis, averti des négociations de son allié avec les agents de la France, il rappela sur-le-champ le seigneur de Praet, et lorsque Marguerite, effrayée des conséquences d'une rupture, « vu la continuelle communication des Anglois avec les Pays-Bas, » le pressa d'envoyer le plus tôt possible un nouvel ambassadeur à Londres : « Je ne le ferai, répondit-il, qu'après que le roi aura conclu sur le renouvellement des amitiés [3]. »

Cependant le seigneur de Rœulx était arrivé en France, avec la mission publique de réclamer la mise en liberté du prince d'Orange pris, l'année précédente, au combat naval de Villefranche, et de déclarer que les vaincus de Pavie subiraient le même traitement que ce prisonnier [4]. Sa véritable mission

[1] Lettre du 26 mai 1525. *Correspondenz*, I, 157.
[2] Lettre du 26 mars, précitée.
[3] Réponse au mémoire à de Praet et à J. Hannaert.
[4] Lettre du 25 mars 1525. *Correspondenz*, I, 156.

ne resta pas longtemps secrète; quelques jours après, cet envoyé reçut l'ordre de communiquer à Louise de Savoie les préliminaires d'arrangement posés par l'empereur, et, sans attendre de réponse, il partit pour l'Italie, « afin d'examiner l'état des affaires. » De Rœulx s'en enquit soigneusement [1]; puis, aux termes de ses instructions [2], de concert avec Bourbon et Charles de Lannoy, il signifia à François I$^{er}$ les conditions mises à sa délivrance. Ces conditions étaient fort modérées, disait le préambule, puisque en se fondant « sur d'anciennes chroniques, » l'empereur était en droit de réclamer la France entière. Elles portaient : 1° Croisade contre les Turcs et contre les sectes hérétiques; l'empereur en sera le chef et chacun des deux princes fournira pour cette expédition 5,000 chevaux et 15,000 piétons. 2° Mariage du dauphin avec la nièce de l'empereur, dona Maria de Portugal. 3° Restitution de la Bourgogne, avec ses appartenances les comtés de Vermandois et de Boulogne, et suppression du droit de suzeraineté de la couronne sur ce grand fief. 4° Cession de Thérouanne, de Hesdin et du ressort de Flandre à perpétuité. 5° Renonciation à tous droits sur l'Italie. 6° Reconstitution du royaume de Provence en faveur du mariage d'Éléonore avec le duc de Bourbon, remis en possession de ses domaines confisqués, et gratifié du comté de Provence. 7° Restitution au roi d'Angleterre de la Normandie, de la Guienne et de la Gascogne, ou indemnité amiable. 8° Acquittement, par la France, des dettes actives que Henri VIII avait à charge de l'empereur. 9° Réhabilitation complète de tous les adhérents, fauteurs et complices du duc de Bourbon. 10° Délivrance du prince d'Orange, avec restitution entière de sa principauté et des biens

[1] Lettre de Charles de Lannoy, du 20 avril 1525. *Correspondenz*, I, 160.

[2] 25 mars 1525. *Papiers d'état de Granvelle*, I, 264.

de sa famille en Bretagne et en Dauphiné. 11° Délivrance de Hugues de Moncade, du seigneur de Boussu et des autres prisonniers de marque. 12° Restitution des fiefs et seigneuries saisis, à l'occasion de la guerre, sur Marguerite, la douairière d'Aragon Germaine de Foix, le marquis d'Aerschot et d'autres sujets de l'empereur. 13° Ratification immédiate de chacun des articles du traité, par tous les parlements et cours souveraines du royaume. 14° Réponse prompte et catégorique.

François I^er^ avait remis au commandeur de Pennalosa, chargé de porter à Madrid la nouvelle de la victoire de Pavie, une lettre, où il s'adressait à l'empereur plutôt en prisonnier qu'en roi[1]; il avait espéré le désarmer par son humilité, et il fut

[1] *Voir* cette lettre (Simonde de Sismondi, l. c., XI, 306) et celle qu'il écrivit, en même temps, à sa mère (*Papiers d'état de Granvelle*, I, 258). D'une phrase de cette dernière (de toutes choses ne m'est demeuré que l'honneur et la vie sauve) on a fait le billet laconique : « Tout est perdu, fors l'honneur. » Hâtons-nous de dire que l'invention ne vient pas, cette fois, des historiens français, si habiles à prêter à leurs princes et à leurs héros des mots heureux ; mais d'un écrivain espagnol. — « El comendador Penalosa partiò á Espana con el aviso, llevando salvoconduto del Rey para passar por Francia, y carta para Madama Luisa sa madre, que á la letra dezia : *Madama, todo se ha perdido, sino es la honra.* » J. A. de Vera y Figueroa, *Vida del invicto emperador Carolos V.* — Quant à la lettre même qui est reproduite dans les *Papiers d'état de Granvelle*, n'y a-t-il pas lieu de contester son authenticité lorsqu'on la compare avec d'autres lettres de ce prince ? Qu'on en juge :

Lettre de François I^er^ à sa mère, sans date : « Madame, pour vous avertir comme je porte le ressort de mon infortune, de toutes choses ne m'est demeuré que l'honneur et la vie sauve, et pour ce que mes nouvelles vous seront quelque peu de réconfort, j'ay prié qu'on me laissast vous escrire. Cette grâce m'a esté accordée, vous priant ne vouloir prendre l'extrémité de vos fins en usant de vostre accoustumée prudence; car j'ay espérance à la fin que Dieu ne m'abandonnera point, vous recommandant vos petits enfans et les miens; vous suppliant faire donner seur passage pour aller et retourner en Espagne au porteur, qui va devers l'empereur pour sçavoir comment il veut que je sois traicté. Et sur ce très-humblement me recommande en vostre bonne grâce. — Très-humble et obéissant fils, Françoys. » Cette lettre a été donnée avec des

profondément affecté de la dureté de ces conditions. Il tarda plusieurs jours à y répondre; enfin, il offrit l'abandon, sans retour, de toutes ses possessions en Italie, de toutes ses autres prétentions et de toutes les garanties données à ses alliés. Il demanda la main d'Éléonore et la conservation de la Bourgogne, comme dot de cette princesse. Il s'engagea non-seulement à restituer à Bourbon ses biens et ses honneurs, mais à lui donner en mariage, pour gage de réconciliation, sa sœur, la duchesse d'Alençon. Quant aux dettes de l'empereur, il ne faisait aucune difficulté de les prendre à sa charge [1]. Le seigneur de Rœulx n'avait pas attendu sa décision, et il était retourné en Espagne rendre compte à son maître de l'état de ses armées et des sentiments personnels de ses généraux [2]; ce fut Hugues de Moncade, récemment échangé contre Anne de Montmorency [3], qui porta à Madrid les contre-propositions du roi. Elles ne furent pas même discutées : « Je ne veux autre chose que mon bien, dit Charles-Quint, mais je le veux [4]. » Bientôt les événements imprimèrent un autre cours aux négociations.

Les chefs de l'armée impériale étaient fort embarrassés de

variantes, d'après DULAURE, *Histoire de Paris*, par SIMONDE DE SISMONDI, l. c.

Autre lettre de François I[er] à sa mère, du 12 mai 1525 : « Je m'an irois lendy pour m'an aler à Naples, et pourtant s'yl est possible pourvoyssey par mer, car nous n'avons que quatorze galères pour nous mener et myle et houyt sans Espaygnoys pour les fournyr... Au tout il n'y a que dyliganse, car sy el est fête, jé espéranse que bientoust me pourés revoyr. » M. CHAMPOLLION, *Documents sur la captivité de François I[er]*, I, 181.

La première de ces lettres, qui fut envoyée à toutes les autorités, avait sans doute été fabriquée en France.

[1] *Papiers d'état de Granvelle*. — *Correspondenz*. — Etc.

[2] Lettre de Charles de Lannoy, du 20 avril, précitée.

[3] Lettre du même, du 6 mai 1525. *Nég. dipl.*, II, 603.

[4] SIMONDE DE SISMONDI, l. c.

leur prisonnier : ils craignaient les Italiens, qui pouvaient l'enlever ou favoriser son évasion; ils craignaient davantage encore leurs propres soldats, qui menaçaient de le retenir en garantie d'une solde arriérée de 800,000 écus [1]. Parmi les Bourguignons même, chez qui s'était perpétuée la mémoire de Charles le Téméraire, circulaient de sombres projets de vengeance [2]. Néanmoins, Bourbon et Pescaire tenaient à garder le roi en Italie, et se trouvaient à cet égard en désaccord complet avec de Lannoy. Celui-ci voulait le transférer en Espagne, « sachant faire chose agréable à l'empereur qui achèveroit ainsi plus vite ses affaires [3], » et il songeait aux moyens d'exécuter son dessein à l'insu de ses collègues, lorsque François Ier lui-même en fournit l'occasion. Averti qu'on allait le conduire du fort de Pizzighitone à Naples, ce prince avait réussi à en donner avis à sa mère, et une flotte fut promptement réunie à Marseille pour le délivrer dans la traversée; mais le projet fut éventé, et la surveillance devint plus rigoureuse que jamais. En ce moment arriva la réponse de Charles-Quint; elle était si peu rassurante, que le roi, tombé dans l'abattement, céda aux suggestions de de Lannoy, qui

[1] Lettre de Ch. de Lannoy, du 17 juin. *Correspondenz*, I, 165. — *Nég. dipl*, II, 605.

[2]
Que ferons-nous du roy
De nostre prisonnier ?
Que feist-on à duc Charles,
Quand fut prins à Nanchy ?
On ne sceut qu'il devint,
On le scet bien en France ;
Qui lui feroit ainsy
Ce seroit la vengeance.

Chanson bourguignonne sur la défaite de François Ier à Pavie. Mss. de la bibl. royale. *Voir* Annuaire de la bibliothèque, ann. 1845, 47.

[3] Lettre de Ch. de Lannoy, du 10 juin 1525. *Correspondenz*, I, 164. — *Nég. dipl.*, II, 605.

le flattait de l'espoir d'obtenir de meilleures conditions en traitant directement avec « son bon frère. » Renonçant dès lors à toute tentative d'évasion, il ordonna à sa flotte de se mettre à la disposition du vice-roi de Naples, et ce fut sur ses propres navires, montés par des soldats espagnols, qu'on le transféra en Espagne[1]. De Lannoy avait apporté tant de mystère et de prudence dans les préparatifs et dans l'exécution de son plan, que Charles-Quint lui-même le connut seulement après que son prisonnier fut débarqué [2] et enfermé dans le château de Xativa. L'empereur ordonna de conduire le roi à Madrid, pendant que lui-même se rendait à Tolède sous prétexte d'y présider les cortès, mais en réalité afin de retirer de ce manque d'empressement tous les avantages désirables.

Suivant son habitude, Charles-Quint, avant de se prononcer, s'entoura de conseils, et Marguerite des premières fut invitée à donner son avis sur les conditions qu'il convenait d'imposer au vaincu de Pavie. N'envisageant que les intérêts des Pays-Bas, cette princesse exposa la nécessité d'exiger un agrandissement de territoire jusqu'aux bords de la Somme, afin de garantir ces provinces, privées de frontières naturelles, contre les excursions des Français, et d'obtenir, en outre, la cession de Thérouanne et de Boulogne pour la sécurité de l'Artois et

[1] Il s'embarqua le 28 mai. Lettre de Ch. de Lannoy, du 10 juin, précitée. — E. Gachet, *Rapport sur sa mission littéraire en France*, l. c., 309, d'après M. Rey, *Histoire de la captivité de François Ier*, M. Champollion et Robert Macquereau. — Ce dernier rapporte que Charles-Quint avait donné l'ordre de tuer le prisonnier, si l'on tentait de l'enlever: mais il est difficile d'admettre cette assertion en rapprochant les dates de la découverte du projet d'évasion de François Ier et de son départ pour l'Espagne.

[2] Le 10 juin, de Lannoy lui écrivit de Villa-Franca, pour lui demander le lieu où il devait détenir son prisonnier, l. c.

de la Flandre. Les prétentions de souveraineté de la France sur ces deux comtés ayant incessamment soulevé des difficultés et provoqué des guerres, elle recommanda de les soustraire à toute dépendance de la couronne royale. S'il était impossible de recouvrer les limites de la Somme, il fallait à tout prix obtenir Thérouanne, Hesdin, Boulogne, et la cession de Tournai et du Tournaisis. Enfin, il importait d'exiger du roi l'abandon de Charles d'Egmont, des de la Marck, du duc de Wurtemberg et de ses autres alliés. Cet avis était dicté par une saine appréciation des intérêts et de la sûreté des Pays-Bas, à qui la restitution du duché de Bourgogne importait bien moins que l'établissement d'une bonne frontière et la suppression de gênantes et dangereuses enclaves; mais recouvrer l'héritage de son aïeule était l'idée fixe de Charles-Quint, et il opposa de spécieuses objections aux conseils de sa tante [1].

Ce prince voyait alors l'opinion publique se prononcer partout en faveur d'un traité fondé sur la modération [2]. L'excès de puissance que lui donnait l'abaissement de son rival, effrayait l'Europe, et elle se tournait tout entière contre le potentat devenu redoutable à son indépendance. L'Italie, désolée par ses soldats mutinés, semblait prête à se soulever; la défection de Henri VIII était un fait accompli. Le rappel du seigneur de Praet avait aigri la cour d'Angleterre, et Jean Jonglet, qui continuait à y représenter les Pays-Bas, avait tenté, mais en vain, de contrecarrer les démarches des agents français [3]. Bientôt même on agit ouvertement, et, tandis que les

[1] Réponse au Mémoire à de Praet et à J. Hannaert.

[2] *Voir* Erasmi, *Dialog.* et *Elegiæ Jacobi Papæ hyprensis.* 1847, In-4°, publié par la Société d'Émulation de Bruges.

[3] Voir *Correspondenz*, I.

ambassadeurs du monarque anglais se bornaient encore à intercéder en faveur du prisonnier de Madrid, leur maître, au mépris de ses engagements, proposait à Louise de Savoie de traiter directement avec lui de la paix et de la délivrance de son fils. La régente de France s'empressa d'accueillir ces ouvertures, et, le 9 juin, elle donna de pleins pouvoirs à Jean-Joachim de Passau, seigneur de Vaux, et Jean Brinon, premier président de Rouen, qui préparèrent le traité de Moore [1].

Par ce traité, conclu le 30 août 1525, Henri VIII s'allia définitivement à la France, pour le cas où elle serait attaquée. Il se chargea d'obtenir la liberté de François I^er^ à des conditions raisonnables, dont il devait être l'arbitre, et déclara qu'il ne permettrait jamais de démembrer la France pour la rançon de son roi. Enfin, les deux parties contractantes, en excluant du traité quiconque aurait commis quelque usurpation sur elles, avaient en vue le conquérant du Tournaisis et du Milanais. Louise de Savoie s'engagea, en échange de ces avantages, à payer les arrérages échus du douaire de la veuve de Louis XII, et se reconnut débitrice envers son allié de la somme de 1,800,736 écus au soleil [2]. Cette convention, tenue secrète d'abord, fut notifiée, le 1^er^ octobre, à Charles-Quint, qui n'en fut nullement surpris. En effet, peu de jours auparavant, il écrivait à son ambassadeur à Lisbonne, Charles Poupet de la Chaux : « J'ai toujours eu l'intention de tenir mes

[1] Rapin Thoyras, V, 203.

[2] Du Mont, IV, 1^re^ partie, 436. — Il y eut deux autres traités réglant les arrangements financiers. — « Jointe à celle qu'il faudrait payer sans doute pour la rançon du roi, la somme de 1,800,736 écus pouvait ruiner la France : aussi les gens du roi protestèrent-ils contre cet article du traité. Leurs protestations furent insérées au registre secret du parlement, pour servir au roi ou plutôt à l'état, en temps et lieu. » Gaillard, II, 172.

engagemens envers le roi d'Angleterre, mais j'ai été averti d'aucunes choses qui se démènent secrètement à sa cour; or, quoique j'aie vraie confidence audit roi, comme on pourroit le gagner pour lui donner entendre choses autres qu'elles ne sont, il convient de ne point se prononcer définitivement sur les propositions d'alliance du roi de Portugal [1]. » On conçoit qu'avec de telles prévisions, il reçut sans étonnement ni colère la communication des ambassadeurs anglais, seulement, dès le lendemain, il manda à de la Chaux « d'accepter sans délai les offres qu'il avoit reçues pour son mariage avec l'infante Isabelle [2]. »

Cependant les négociations ouvertes en France et en Espagne pour la délivrance de François Ier, s'étaient poursuivies sans résultat; aucune des parties ne s'était relâchée de ses prétentions, et il avait été convenu enfin que la duchesse d'Alençon viendrait traiter directement en Espagne. Cette princesse y fut précédée par François de Tournon, archevêque d'Embrun, Gabriel de Grammont, évêque de Tarbes, et Jean de Selve, premier président du parlement de Paris, qui se rendirent à Tolède, où se trouvait encore Charles-Quint. Le 16 juillet, il leur donna audience. En réponse à la harangue de Jean de Selve, exaltant fort les princes qui avaient usé de magnanimité dans la victoire, il leur dit : « Je ne saurois retenir et répéter tant de belles histoires, mais je vous assure que je désire la paix comme je l'ai toujours désirée, pourvu qu'elle soit telle que mon honneur le comporte. » En attendant l'arrivée de la sœur du roi, il délégua Charles de Lannoy, Henri de Nassau, Gattinara, Adrien de Croy et Jean Lallemand,

[1] Lettre du seigneur de la Chaulx à Marguerite, du 20 octobre 1525. Reg. *Collection de doc. hist.*, III. f° 117.

[2] *Ibid.*

seigneur de Bouclans, pour discuter, avec ces envoyés, les préliminaires de la paix.

Les conférences s'ouvrirent le 20 juillet, et comme les discussions ne présageaient point un prompt accord entre les parties, elles conclurent, le 11 août, par l'entremise des ambassadeurs anglais, une trêve de trois mois [1]. Après plus d'un mois de débats roulant presque exclusivement sur la Bourgogne, de Selve proposa de déférer cette question au parlement de Paris. Les commissaires impériaux repoussèrent cette motion, et, le 25 août, Charles-Quint manda les ambassadeurs pour entendre, de leur bouche, le sommaire de leurs observations. Avant qu'ils eussent pris la parole, il les prévint de son intention de réclamer, outre la Bourgogne : le Mâconnais, l'Auxerrois, le Barrois et les autres terres possédées autrefois par son bisaïeul maternel. Quant à la compétence du parlement de Paris : « J'avoue, dit-il, n'être pas assez bon clerc pour en décider, et il est inutile de discuter davantage avant l'arrivée de la duchesse d'Alençon. Seulement, il me reste à vous parler de trois choses : quelques-uns de vous ont usé de paroles injurieuses envers M. de Bourbon. De tels propos ne sont point faits pour amener la paix : vous devez savoir que M. de Bourbon m'a fait service, et que je ne puis l'abandonner ni traiter sans lui. J'ai appris que vous vous prévalez d'une alliance récente avec les Anglois. Cela ne me porte aucun préjudice; j'ai peut-être contribué moi-même à cette alliance, et je ne vois pas qu'il y ait là de quoi vous vanter. Enfin, on m'a rapporté qu'un de vos gens disoit hautement qu'on m'empêcheroit bien d'aller en Italie avant la conclusion de la paix.

[1] La trêve de Tolède fut signée, au nom de Charles-Quint, par Henri de Nassau, Adrien de Croy, Gattinara et Laurent de Gorrevod. Du Mont, IV, 1re partie, 436. — Elle devait durer du 11 septembre au 1er janvier 1526.

C'est là un mauvais discours propre à retarder la paix ; croyez toutefois que je m'en inquiète peu et que je n'en serai pas moins disposé à un accommodement [1]. » A la suite de cette audience les conférences furent suspendues.

Bien qu'il fût traité avec de grands égards, en roi et non en prisonnier [2], François Ier supportait impatiemment l'idée d'une longue captivité. Attribuant à l'absence de Charles-Quint les lenteurs des négociations, il en fut si affecté que sa santé s'altéra, et, vers le mois de septembre, il demanda à ce prince une entrevue. Sa lettre, qui peint l'abattement de son esprit, se terminait par ces mots, peu dignes du vainqueur de Marignan : « Celuy qui a espérance de ne vous faire repentir de l'avoir permis de s'appeler vostre bon frère et parfait amy, esclave s'il vous plaist, Françoys [3]. » Dans la crainte de perdre, avec son prisonnier, le principal fruit de sa victoire, Charles-Quint acquiesça à ce désir, et vint à Madrid (18 septembre). Sa visite, disent les uns, suffit pour guérir le roi [4] ; ce fut, prétendent d'autres, une espèce de miracle qui lui rendit la santé. Suivant ces derniers, la duchesse d'Alençon, arrivée à Madrid le 19 septembre, trouva son frère en danger de mort ; elle invoqua sur-le-champ les secours de la religion, qu'on l'accusait de trahir au fond de l'âme, et ce fut immédiatement après avoir participé au banquet céleste que le roi entra en convalescence [5]. Ces guérisons miraculeuses, de

[1] M. Le Glay, *Précis hist. des Nég dipl.*, CLXXXII.

[2] M. de Metternich ayant fait rechercher dans les archives espagnoles conservées à Vienne ce qui se rapportait au séjour de François Ier en Espagne, se convainquit que le roi de France n'avait pas été traité en prisonnier ; que loin de resserrer ses fers, Charles-Quint, pour qui il était un embarras, désirait le voir partir. Bull. de la Comm. royale d'hist., VII, 296.

[3] *Papiers d'état de Granvelle*, I, 269.

[4] Simonde de Sismondi, etc.

[5] M. Le Glay, l. c.

mise dans les légendes, n'entrent pas dans le domaine de l'histoire, et ici l'intervention surnaturelle donne à la maladie de François Ier l'apparence d'une comédie.

Après sa visite au roi, Charles-Quint était retourné à Tolède, où la duchesse d'Alençon le rejoignit, dans les premiers jours d'octobre [1]. Insensible aux coquetteries de l'aimable princesse, il la reçut poliment, mais avec froideur [2]. Lorsque, à la reprise des conférences, elle reproduisit les propositions de son frère et demanda la main d'Éléonore [3], l'empereur répondit que sa sœur était promise à M. de Bourbon, et que le duc seul pouvait la dégager de cette promesse. Quant aux autres questions, il en renvoya l'examen à ses ministres, et la duchesse les trouva inflexibles. Les négociations alors traînèrent en longueur, et, après avoir vu échouer une tentative d'évasion du prisonnier [4], que l'on disait peu de jours auparavant moribond, Marguerite quitta l'Espagne [5]. Elle emportait un acte

[1] Elle quitta Madrid le 2 octobre. — [2] M. Le Glay, l. c.

[3] *Voir* ces propositions dans une lettre de Nicolas Perrenot de Granvelle, du 19 octobre 1525. *Nég. dipl.*, II, 620. — Reg. *Coll. de doc. hist.*, III, f° 160.

[4] *Voir* dans une lettre de Granvelle à Marguerite, du 18 novembre 1525, le récit de cette tentative qui fut trahie par un valet de chambre du roi nommé Chapin, et que l'on tint secrète. Reg. *Collection de doc. hist.*, III, f° 155. — *Nég. dipl.*, II, 644.

[5] D'après les lettres de la duchesse, son sauf-conduit, qui aurait été limité à six mois, n'aurait été prolongé que de manière à « trouver occasion de la retenir en Espagne jusqu'à la fin de la trève, et après ne la laisser aller. » Cette assertion, répétée par les écrivains français, manque d'exactitude. « De la prolongation du sauf-conduit de madame d'Alençon, écrivait (20 novembre 1525) Charles-Quint à Louis de Praet, quand lesdits ambassadeurs de France nous en requerront response, ce que encores n'ont fait, alors la leur ferons, que sera, quant à cellui de la dame d'Alençon, que si la paix se fait n'en sera nul besoing, et si la paix ne se fait, ferons conduire sa personne jusques en France sûrement et sans empêchement, sans qu'il lui soit besoing renouveller son sauf-conduit pour autant qu'il n'y a en icellui limitation, sinon qu'il dure à nostre bon plaisir. » *Nég. dipl.*, II, 658.

d'abdication de son frère en faveur du dauphin, l'amitié d'Éléonore et l'assurance que cette princesse verrait de bon œil se réaliser l'union vainement proposée à l'empereur [1].

Le mauvais état de ses finances, les soulèvements de ses troupes, l'agitation des Pays-Bas, l'attitude menaçante des états italiens, la rupture avec l'Angleterre, tout était pourtant de nature à modifier les prétentions de Charles-Quint. Déjà le traité de Moore avait donné plus d'assurance aux ambassadeurs français; ils étaient revenus même sur quelques-unes de leurs premières concessions, et l'exécution de l'acte d'abdication de François Ier pouvait rendre la situation fort critique. Opiniâtre dans sa volonté, l'empereur ne s'en émut cependant point, et, s'il se déclara plus disposé à la paix qu'à la guerre; s'il prescrivit à ses généraux et au gouvernement des Pays-Bas de se bien garder d'actes hostiles [2], sa volonté formelle d'obtenir la restitution de la Bourgogne ne fléchit pas un instant [3]. « Je me trouvai le jour suivant au conseil, écrivait (27 octobre 1525) à Marguerite Nicolas Perrenot de Granvelle, et furent les affaires assez longuement débattues, principalement à l'égard de l'extrême pauvreté et nécessité des Pays-Bas, et de l'impossibilité où ils étoient de supporter plus longtemps la guerre, aujourd'hui surtout que les Anglois se sont alliés à la France. On exposa l'anticipation des domaines et des autres revenus; on rappela toutes les aides accordées par ces provinces; on démontra le peu d'espoir et de possibilité d'en obtenir de nouvelles; on retraça les murmures des pays marchands et les émotions qui avoient

[1] M. Leglay, l. c. — [2] Réponse au Mémoire à de Praet et J. Hannaert.

[3] Lettres de Granvelle, du 27 octobre, des 15 et 20 novembre, et de Louis Lallemand, du 21 novembre. Reg. *Collection de documents historiques,* III, fos 133 et suiv. — *Nég. dipl.,* II, 627, 642, 646, 649.

déjà éclaté en Flandrēs et autres lieux, la crainte d'une mutinerie, les progrès de la secte luthérienne; l'on émit toutes autres considérations qui sembloient pouvoir duire à la paix; ce fut en vain. L'empereur répondit qu'il ne voyoit encore apparence d'arrangement et qu'il ne vouloit plus de trèves avec le roi de France. Sans contester l'exactitude des avertissemens et des remontrances qu'il avoit reçus sur l'état des Pays-Bas, il déclara qu'il lui étoit impossible de les aider d'argent, et qu'il falloit encore faire de nécessité vertu pour se garder et se défendre. — A cet égard, dit-il, je m'en rapporte à madame ma tante, qui fera pour le mieux, avec l'aide de ses meilleurs serviteurs; il n'y a autre expédient que de suivre le bon gros devoir, comme elle y a fait jusques à présent. — Il remit ensuite les autres affaires au lendemain, sans qu'il y eût opportunité, temps, ni moyen de prolonger la discussion. Je fus en ce merveilleusement perplexe, et, le même jour et le lendemain, j'en parlai au chancelier, au vice-roi et au grand-maître, lesquels dirent qu'il n'y avoit remède. » Granvelle ajoutait : « Mieux vaudroit prendre l'argent du roi, comme de deux ou trois millions d'écus d'or à termes, pour lesquels il bailleroit ses enfans en otage, et conclure un mariage entre ledit roi et la reine-veuve de Portugal; mais l'empereur persiste toujours à obtenir la restitution de la Bourgogne. On attend Bourbon, et quand il sera arrivé il y aura moins d'apparence de paix que maintenant; il y en aura moins que jamais lorsqu'on aura l'argent du mariage de l'empereur, si Dieu n'y met la main [1] ! »

Dans les conseils de l'empereur, les avis étaient fort partagés : Charles de Lannoy, Henri de Nassau, Gattinara, la

[1] Reg. *Coll. de doc. hist.*, III, f° 133.

plupart des membres du conseil d'Espagne opinaient pour une alliance fondée sur le mariage d'Éléonore avec François Ier. Trouvant dans l'opiniâtreté naturelle de Charles-Quint un invincible obstacle à tout accommodement, quelques-uns, et le vice-roi de Naples surtout, étaient persuadés que la paix serait impossible si Marguerite « n'y mettoit la main. » — « Personne, disaient-ils, ne connoît et n'aime mieux le bien de l'empereur que cette mère de sa majesté [1], et il seroit bon de la charger exclusivement de traiter avec la régente de France [2]. » D'autres estimaient qu'avant de relâcher le roi, « il falloit s'assurer tellement de lui, soit par la voie de la force, soit par bonne et étroite alliance, qu'il fût désormais incapable de nuire [3]. » — « Et pour vous dire, sire, mon petit avis, écrivait de Praet, je demeure toujours d'opinion que votre majesté doit bien penser avant de laisser partir son prisonnier, et le traicter en l'une des deux extrémitez : assavoir de mettre lui et son royaulme si bas, que par cy après il ne puisse grever; ou le traictier si bien et en faisant avec sa personne sy étroictes alliances que à jamais il ne vous veulle mal faire. Si les circonstances ne permettent pas le démembrement de la France, il vaut mieux prolonger la captivité du roi que de le laisser partir à demi content, car, dans ce dernier cas, une foule de gens lui conseilleront de laver sa honte. On ne doit pas se préoccuper de sa maladie : s'il meurt, la minorité de son successeur sera propice aux vues de l'empereur, qui trouvera alors, dans les troubles et les dissentimens inséparables d'une régence, de grandes facilités pour recouvrer

[1] Lettre de Charles de Lannoy, du 27 octobre. *Nég. dipl.*, II, 626.

[2] Lettre de Granvelle, du 27 octobre. *Ibid.*, 627.

[3] Lettres du seigneur de Praet, des 13 et 15 octobre 1525. Reg. précité. — *Nég. dipl.*, II, 613. — *Correspondenz*, I, 177.

la Bourgogne. On dit la France appauvrie par les impôts et ruinée par les brigandages des gens de guerre, et c'est vrai; mais le retour du roi réveilleroit l'enthousiasme de la nation, la porteroit aux plus grands sacrifices, et, appuyé par le pape et par l'Angleterre, secondé par des mouvemens en Italie, il recommencera sur-le-champ la lutte [1]. »

Les négociations se continuaient simultanément en Espagne et à Lyon, où de Praet avait été envoyé pour traiter avec Louise de Savoie. La régente ne repoussait pas l'idée de céder la Bourgogne, en échange de la liberté de son fils; mais on pressentait de grandes difficultés de la part des états de cette province, fort opposés à cette cession [2]. Cette opposition était encouragée par les dispositions de plus en plus malveillantes de Henri VIII, dont l'intervention armée semblait imminente. Par l'entremise de Wolsey, il correspondait avec les mécontents de l'Italie, et cherchait « à embrouiller les affaires. » — « Le monarque anglois et son ministre, disait de Praet, ont chacun leur but : l'un, à l'ombre des traités existans, cherche à lever des troupes aux dépens de l'empereur; l'autre sème la mésintelligence entre l'empereur et le roi de France, veut les tenir en guerre perpétuelle afin d'être bien traité des deux côtés [3]. » Le cardinal s'était déjà fait délivrer, par Louise de Savoie, une obligation de 29,793 écus d'or pour les arrérages de sa pension, et cette princesse s'était engagée de plus à le gratifier de 100,000 écus « pour plusieurs autres grandes raisons [4]. »

A Madrid, tout était resté en suspens, depuis le départ de la

[1] Lettre du 14 novembre 1525. *Correspondenz*, I, 180. — *Nég. dipl.*, II, 631.

[2] Lettre de de Praet, du 15 octobre, précitée.

[3] *Ibid.*

[4] Rymer, *Acta publ. Angl.*, XIV, 100. — Rapin Thoyras, V, 209.

duchesse d'Alençon; et le temps se consumait en vains débats, lorsque les ambassadeurs français soumirent à l'empereur des propositions qui avaient déjà l'assentiment de plusieurs de ses ministres. Ils offrirent 3,000,000 d'écus d'or pour la rançon du roi et réitérèrent la demande de la main d'Éléonore, qui recevrait pour dot la Bourgogne. Ces propositions furent repoussées. Charles-Quint s'en référait à ses premières déclarations : « Je ne veux pas de rançon pour le roi, disait-il; je ne réclame que mon dû, et si l'on ne me l'accorde, il est inutile de continuer les négociations. » Les ambassadeurs objectèrent en vain qu'il serait impossible d'obtenir cette restitution en l'absence du roi, qui, éloigné de ses états, ne serait pas obéi [1]; l'empereur fut inébranlable. La difficulté était devenue insoluble, et les commissaires français allaient se retirer, quand soudain leur maître défaillit et céda, en recourant « à l'expédient peu honorable de protester secrètement contre le traité qu'il allait signer [2]. »

Par le traité de Madrid (14 janvier 1526), que « comme Français il n'aurait jamais dû signer, que comme chevalier et homme d'honneur il n'aurait jamais dû rompre, » François I[er] promit de restituer, six semaines après son retour en France, la Bourgogne, dont « Madame Marie, grand'mère de l'empereur, avoit été de fait et sans juste cause dépouillée. » Dans cette restitution étaient comprises les dépendances de ce duché : les seigneuries de Noyers et de Château-Chinon, la vicomté d'Auxonne et le ressort de St-Laurent, sans réserve de foi, d'hommage, de service et de serment de fidélité. Le roi

[1] Lettre de Charles-Quint au Seigneur de Praet, du 20 novembre 1525. *Correspondenz*, I, 189.

[2] Simonde de Sismondi, XI, 327.—Il fit cette protestation secrète le 14 janvier 1526. Du Mont, IV, 1[re] partie, 412-416.

renonça à tous droits et devoirs de vassalité dus à sa couronne pour les comtés de Flandre et d'Artois. Il abandonna ses prétentions sur Naples, Milan, Gênes, et ses droits sur Tournai, Arras, le Tournaisis, Mortagne, St-Amand, les châtellenies de Lille, Douai, Orchies, la ville avec le bailliage de Hesdin, comme membre du comté d'Artois. Bourbon et ses adhérents devaient être remis en possession, endéans les quarante jours, de leurs biens; il leur serait accordé amnistie générale, et le duc conservait, en outre, la faculté de revendiquer le comté de Provence. Philibert de Châlons était réintégré dans sa principauté d'Orange et dans ses terres de Bretagne et du Dauphiné; le marquis de Saluces, dans ses états. De plus, il était même alloué au premier une somme de 50,000 écus pour la poursuite de ses droits litigieux. Puis, abandonnant tous ses alliés, le roi promit d'engager Henri d'Albret à céder la Navarre à l'Espagne, et, en cas de refus, de ne le point secourir; il promit également de n'assister en aucune façon le duc de Wurtemberg ni le duc de Gueldre. En vertu d'un article particulier, il était même tenu d'inviter ce dernier à substituer l'empereur dans ses droits, s'il mourait sans héritiers, et à relâcher tous ses prisonniers de guerre; quant aux de la Marck, non-seulement il ne les soutiendrait plus, mais il les châtierait s'ils causaient encore quelque dommage à l'empereur ou à ses sujets. L'évêque de Liége fut confirmé dans la possession du duché de Bouillon. François I[er] se chargea de payer à Henri VIII les dettes de l'empereur évaluées à 500,000 écus. Lorsque Charles-Quint irait à Rome recevoir la couronne impériale, la France lui fournirait 12 galères et 4 vaisseaux, avec un corps d'armée ou un subside de 200,000 écus au soleil. Enfin, le roi prit l'engagement de solliciter, près du pape, la publication d'une croisade contre les Turcs et contre les

hérétiques, et d'y contribuer avec des forces de terre et de mer. En rétablissant Marguerite d'Autriche dans la possession du comté de Charolais et des autres seigneuries saisies naguère par la France, il fut stipulé que le roi indemniserait la princesse des pertes qu'elle avait essuyées [1]. Charles-Quint, de son côté, renonça à tous droits sur les comtés de Ponthieu, de Guines, de Boulogne, sur les villes et châtellenies de Péronne, Montdidier, Roye et autres seigneuries dans la Picardie. Les deux princes promettaient de vivre en paix et de se secourir mutuellement contre leurs ennemis. Ils sanctionnaient le traité par une double alliance de famille : d'une part, François Ier épousait Éléonore, qui lui apportait en dot 200,000 écus d'or au soleil, les diamants convenables à sa dignité, les comtés de Mâconnais, d'Auxerrois et de Bar-sur-Seine, à titre héréditaire, pour les mâles issus de ce mariage; et d'autre part, dès qu'elle serait en âge, l'infante Marie, fille de cette princesse et d'Emmanuel de Portugal, serait unie au dauphin. Le roi devait être mis en liberté le 10 mars au plus tard [2], et conduit à Fontarabie, où il serait échangé contre ses deux fils aînés ou, à son choix, contre le dauphin et douze des plus grands seigneurs du royaume. Ces otages seraient gardés jusqu'à complète exécution du traité. En cas d'infraction, François Ier s'engageait à revenir en Espagne se reconstituer prisonnier [3]. Ce traité, destiné

[1] Cette princesse, dit l'art. 35 du traité, « avoit grandement tenu la main à cette paix en dépêchant à Madrid son conseiller Nicolas Perrenot de Granvelle, qui s'étoit trouvé à toutes les conférences et avoit coopéré beaucoup à la conclusion du traité. »

[2] Cette disposition dément les assertions des écrivains qui prétendent que François Ier s'attendait à être relâché immédiatement après la signature du traité.

[3] *Plac. de Brabant,* II. 639. — Du Mont, IV, 1re partie, 400.

à rester la base de toutes les conventions ultérieures de Charles-Quint avec la France, fut signé sans difficulté par les plénipotentiaires du roi; ceux de l'empereur objectèrent que cet acte manquait de clause de garantie, et il fallut un ordre spécial pour obtenir leur signature. Partageant cette opinion, Gattinara refusa de le sceller, et l'événement ne tarda pas à justifier ces critiques inspirées par une sage prévoyance [1].

Peu de temps après la conclusion du traité de Madrid, le mariage de Charles-Quint avec Isabelle de Portugal rompit son alliance avec l'Angleterre. Cette union avait, du reste, toujours été si conforme à ses vues et à ses désirs, que ses conventions matrimoniales avec les maisons de France ou d'Angleterre ne l'en avaient jamais entièrement détourné. Dès son premier voyage en Espagne, des négociations s'étaient ouvertes à ce sujet; le bruit courut même alors que le mariage avait eu lieu; mais obligé, par les circonstances, de respecter le traité de Noyon, il s'était empressé de déclarer « qu'il n'avoit jamais pensé à cette union, et qu'il n'entendoit nullement abandonner l'alliance contractée avec le roi de France, alliance qu'il estimoit plus que toute autre qu'on pourroit lui présenter [2]. » Ces assurances furent bientôt démenties par d'autres combinaisons aussi peu sérieuses; et, dans le temps même où il avait le plus grand besoin de Henri VIII, en 1521, il ne cessait de poursuivre, près de la cour de Lisbonne, un projet qui était cher aux Espagnols [3]. Le traité

[1] *Voir* M. Le Glay, l. c., etc.

[2] Lettre du 13 janvier 1518. M. Gachard, *Anal. hist.*, l. c., VII, 99.

[3] *Voir* à ce sujet les lettres de son ambassadeur Christophe de Barouze, qui prenait alors le nom de Christofle de Barroso. *Actenstücke und Briefe*, 198 et suivantes.

de Moore lui avait enfin permis de jeter le masque; se conformant aux ordres de son maître, Poupet de la Chaulx conduisit si promptement l'affaire, que le 1er novembre ce seigneur épousa Isabelle par procuration. Le mariage fut célébré à Séville, le 16 mars 1526, avec la magnificence requise pour un prince jeune et puissant, pour une princesse ayant une dot de 900,000 couronnes. En présentant ses félicitations à la mariée, Marguerite lui écrivit : « Je vouldrois bien que les choses se pussent disposer de si bonne sorte que vous veniez visiter les pays de par deçà qui sont si beaulx et garnis de si bonnes villes.... Je vous supplie vouloir toujours iceulx avoir pour recommandez envers sa Majesté, afin de les traiter favorablement et les tenir en leurs droits et priviléges accoustumez [1]. » Langage officiel que les faits venaient démentir chaque jour!

[1] Mss. de la bibl. royale, nº 16070. — M. Altmeyer, *Margnerite d'Autriche*.

# CHAPITRE XIII.

## TRÊVE DE HAMPTON-COURT. — TRAITÉS DE SCHOONHOVEN ET DE GORCUM.

(1526-1528.)

Marguerite fut informée du traité de Madrid, par son secrétaire ordinaire, Guillaume des Barres [1]; quelques jours après, Gérard de Bettencourt, maître d'hôtel de Charles de Lannoy, lui en apporta les détails [2]. Publié dans les Pays-Bas, le 11 février 1526 [3], ce traité y causa la joie la plus vive, et des réjouissances publiques célébrèrent le retour de la paix [4].

[1] « A maistre Guillaume des Barres, secrétaire ordinaire de madame, la somme de huit cent livres du prix de 40 gros la livre, dont madite dame, par ses lettres patentes du dernier jour d'octobre 1527, luy a fait don, tant pour considération de ce que il lui apporta les premières nouvelles de la paix finale, traitée à Madrid entre l'empereur notre syre et le roy de France, pour laquelle cause elle luy avoit de pieçà promis faire un bon présent, que en faveur d'aucuns bons et agréables services. » Compte de l'hôtel de Marguerite (nº 1803), fº vij xx xiij.

[2] « A Gérard de Bettencourt, escuier, maistre d'hostel du vice-roy de Naples, par lettres du iij^e de mars xxv (V. S.), pour avoir apporté les nouvelles de la paix. » *Revenus et dépenses de Charles-Quint*, 1520-1530, fº ij c lxix.

[3] *Papiers d'état de Granvelle*, I.

[4] Lettre de Marguerite, du 22 avril 1526. *Correspondenz*, I, 198.

A Malines, après une procession générale, à laquelle assistèrent la régente, tous les corps du gouvernement et de la ville, des torches ardentes à la main, le magistrat distribua, en pains, 9 livres 10 escalins aux pauvres, « pour les porter à remercier Dieu de ce bienfait. » Il accorda aux métiers, aux serments et à des particuliers, qui avaient célébré cet événement, 225 mesures de vin du Rhin, et donna pour les feux de joie 4,100 gros fagots et six tonneaux de goudron. AZEVEDO.

On ne tarda cependant pas à s'apercevoir qu'elle ne procurerait, ni aux peuples, ni au gouvernement, les bienfaits qu'ils s'en étaient promis. Le 6 mars 1526, Marguerite écrivait déjà à Charles-Quint : « Au temps de la guerre, je vous ai souvent dit les perplexités où me jetoit l'impossibilité de payer les armées, et de pourvoir aux nécessités de l'administration. J'espérois alors que la paix me tireroit de ces embarras et surtout de la pénurie d'argent. Or, je me trouve à cet égard plus perplexe que jamais; les gens de guerre licenciés, les hommes d'armes des ordonnances réclament leur solde arriérée s'élevant à une somme considérable; la ville d'Anvers, créancière de 400,000 florins; des particuliers, dont les créances dépassent 1,600,000 livres, ne me donnent plus de répit. Le trésor est épuisé, et aujourd'hui que la guerre ne sert plus d'excuse, nous ne leur savons que dire [1]. »

Si fondées qu'elles fussent, ces plaintes touchèrent peu Charles-Quint; loin même de venir en aide à sa tante, ce prince, « dont la cour (suivant un des secrétaires de Marguerite) étoit alors fort despourvue de gens d'adresse et de conseil, principalement pour les affaires des Pays-Bas [2], » prétendit faire supporter par ces provinces les dépenses présumées pour le retour de la Bourgogne à ses états. Il menaça même, en cas de refus, d'appeler en Espagne les membres du collége des finances, pour se faire rendre compte de leur conduite [3]; et il fallut céder. Pour obtenir les 60,000 livres demandées à cet effet, « ne pouvant charger davantage le domaine, ni le pays, »

[1] Lettre du 6 mars 1526. Reg. *Correspondance*, f° 316.

[2] « Ceste court est fort despourvue de gens d'adresse et de conseil, principalement pour les affaires de par delà. » Lettre de Guillaume des Barres à Marguerite, du 22 mars 1526. *Ibid.*, f° 337.

[3] *Ibid.*

Marguerite souscrivit, en son nom propre et sous la garantie du seigneur de Berghes, exigée par les prêteurs, une obligation de 20,000 livres : « Ayant ainsi montré le chemin aux autres, » elle obtint, pour le reste de la somme et pour les intérêts de cet emprunt, des obligations, de 15,000 livres chacune, des comtes de Gavre et d'Hoogstraeten; de 4,000 de l'archevêque de Palerme; de 2,000 du président du grand conseil; de 4,000 du trésorier général; de 3,000, chacune, du receveur général et de l'audiencier, « sans avoir ni savoir moyen de descharge, mais soubz ferme espoir et entière confiance que l'empereur les déchargeroit, sitôt qu'il en trouveroit le moyen et que les affaires le permettroient [1]. »

Or, les doléances de la régente étaient réellement fondées. Elle avait à pourvoir à des charges excédant 1,800,000 livres [2], et il n'y avait plus à compter ni sur le domaine, ni sur des aides, ni sur des emprunts. Le gouvernement avait tari la source de son crédit à Anvers, « parce qu'il avoit failli à promesse par diverses fois, » tant envers la commune qu'envers les marchands, à qui il devait plus de 200,000 écus [3]. Les états refusaient de jeter de nouveaux subsides dans le gouffre de la dette impériale, et ils étaient, du reste, fort embarrassés eux-mêmes d'acquitter les emprunts hypothéqués sur

[1] Lettre de Marguerite, du 22 avril 1526. Reg. *Correspondance*, f° 9.

[2] « Convenoit furnir des charges excédans dix-huit cens mil livres. » Lettre de Guillaume des Barres, précitée.

[3] « Remonstrant l'impossibilité de furnir ladite somme sur domaine, aydes, ny par finance, donnant pour raison sur ce, la perdicion du crédit vers ceulx d'Anvers, desquels l'on a accoustumé soy ayder en tel cas, procédant par leur avoir failly à promesse par diverses fois, et les grandes sommes dont ilz sont desjà chargez excédans quatre cens mille livres de 40 gros, pour avoir aussi failli aux marchans par les grandes sommes esquelles messieurs des finances et autres seigneurs de par delà, estoient jà obligez envers eulx pour sa majesté, montans à plus de deux cens mille escuz. » *Ibid.*

leurs provinces respectives. Ainsi, de 1525 à 1528, les Brabançons payèrent 1,200,000 livres pour remboursement de rentes vendues à la charge de leur duché [1]. A peine leurs députés eurent-ils voté (octobre 1525) la création de 12,000 livres de rentes que, malgré la conviction « d'y trouver plusieurs difficultez, » Marguerite les avait rappelés à Bruxelles pour solliciter une nouvelle aide de 200,000 livres [2]. Puis, avant même que les états eussent formulé leur opinion sur cette pétition, ils furent saisis d'une autre demande de 300,000 livres. C'était fomenter l'agitation à peine comprimée, et les difficultés prévues par Marguerite ne firent que se multiplier, jusqu'à la conclusion du traité de Madrid. Sous l'influence de cet événement et dans l'espoir, sans doute, de voir la fin de leurs sacrifices, les états de Brabant se résignèrent alors à voter successivement deux aides de 150,000 (27 février), et de 300,000 livres (3 mars). Ces aides étaient destinées, l'une à l'acquittement des arrérages dus aux gens de guerre; l'autre à « l'entretien des garnisons et au payement des rentes récemment vendues et hypothéquées sur leur duché [3]. » De cette somme il fallut payer ou déduire : 12,000 livres pour la rente créée en 1525; 16,000 pour son amortissement; la quote-part d'Anvers évaluée à 19,000 ou 20,000 livres; un à-compte de 4,000 livres donné aux marchands de cette ville, « pour les apaiser; » des dépenses anticipées et des emprunts conclus sur ces aides. Aussi n'en resta-t-il qu'en-

[1] Compte de Jean Moys, receveur général des aides en Brabant (n° 15736). *Archives du royaume.*

[2] Lettres de Marguerite à Charles-Quint, du 6 novembre 1525 et du 6 mars 1526. Reg. *Correspondance*, f$^{os}$ 312 et 315.

[3] Compte de Conrad de Keyser (n° 15732). *Archives du royaume. — Revenus et dépenses de Charles-Quint.*

viron 30,000 livres que Marguerite distribua « aux gendarmes et autres gens de guerre, non pour payement, car la somme étoit trop petite à comparaison de ce qui leur étoit dû, mais en prêt, à bon compte, sur leurs créances. »

La situation n'était donc pas améliorée. La somme distribuée aux troupes était trop minime pour prévenir leur mutinerie, et déjà elles étaient près « de se jeter sur le plat pays et de manger le peuple. » Marguerite ne trouva plus d'autre expédient que de solliciter, des états provinciaux, « quelque gracieuse somme de deniers comptans pour le payement et contentement desdits gens de guerre. » Si cette demande rencontrait un accueil favorable, elle comptait exposer ensuite aux états les grandes charges supportées par l'empereur, et pétitionner « une raisonnable ayde pour six, cinq ou quatre années, » afin de payer ses dettes et de pourvoir à l'entretien de l'armée. Mais, sur ces entrefaites, arriva une dépêche de Charles-Quint, informant la régente du traité de Madrid, et prescrivant de convoquer les états généraux pour le 23 mars, « afin de leur faire donner à entendre la souvenance qu'il avoit eue d'eux, et le bien que, par ladite paix et autrement, il leur avoit fait. » Pour en donner une nouvelle preuve, il « défendoit de leur demander aide. » Cet ordre renversait les projets de Marguerite, et ils devinrent d'autant moins exécutables que, par une indiscrétion dont il lui fut impossible de découvrir l'auteur, les états apprirent « la volonté de leur souverain, qui leur étoit chose agréable. » — « L'empereur, dirent-ils, comme bon et vertueux prince, a considéré les charges que nous avons supportées durant la guerre, et il a décidé de les alléger en les supportant lui-même pendant quelque temps. Nous n'avons donc plus d'aides à accorder pour le moment ; si nous en accordions, évidemment ceux

qui les manieroient, s'en feroient riches. » Ces propos jetèrent la régente et ses ministres dans une profonde stupeur; comment, en effet, soutirer encore l'argent des contribuables, alors que l'empereur lui-même « n'estoit pas d'intention qu'on le fît? » Aussi rien ne fut-il négligé pour obtenir le retrait d'une résolution si préjudiciable aux dilapidateurs de la fortune publique. « Comment payer la solde arriérée des gens de guerre? s'écria Marguerite; comment les entretenir? comment acquitter les dettes? » — « Vous n'ignorez pas, écrivit-elle à son neveu, que les affaires ne sont conduisables qu'avec l'assistance de vos sujets, et, certes, vous n'avez pas entendu vous fourclore de demander des aides. Il est fort requis et je vous supplie que, par missive, narration y faite des lettres depuis touchées, surtout de la clause finale, vous m'en signifiiez votre intention au contraire, et m'ordonniez la déclarer aux états, telle et de sorte que je puisse en obtenir aides. Qu'il vous plaise, monseigneur, m'envoyer en extrême diligence ceste despêche, car sans l'avoir je ne puis bonnement convoquer la généralité des états [1]. »

Marguerite résolut d'abord de différer la convocation des états généraux jusqu'à l'arrivée de ces lettres interprétatives; mais l'obligation de payer les gens de guerre licenciés et de donner au moins un à-compte aux bandes d'ordonnances et aux garnisons des frontières, ne lui permit bientôt plus d'attendre la réponse de son neveu. Le 5 avril, elle réunit les états à Malines, sous prétexte de leur communiquer le traité de Madrid, et chargea Granvelle, récemment revenu d'Espagne, de leur « faire la proposition, tant parce qu'il étoit informé des intentions de l'empereur et qu'exprimées par lui elles

[1] Lettre du 6 mars, précitée.

obtiendroient plus de créance près de l'assemblée, que parce qu'il sauroit bien et élégamment exposer sa charge. » Tous les députés « démontrèrent grande joie du traité, et après en avoir derechef rendu grâces à Dieu, ils déclarèrent être fort obligés à l'empereur de sa souvenance et de ce qu'il avoit fait pour eux. Ils requirent la régente de l'en remercier, de les recommander à sa bonne grâce et de l'avertir que si, par le passé, ils lui avoient été bons et obéissans sujets, ils y vouloient continuer [1]. » A l'issue de cette séance, ils assistèrent en corps à une messe solennelle d'actions de grâces [2], et la véritable cause de la réunion leur fut ensuite révélée. A défaut d'une aide générale, que les ordres de l'empereur ne permettaient pas de pétitionner, Marguerite s'adressa à quelques états en particulier : elle demanda 100,000 écus à la Flandre; 6,000 livres au comté de Namur; 16,000 à Tournai et au Tournaisis; 80,000 à la Hollande. Le Hainaut venait de lui accorder 40,000 livres; Valenciennes 5,000, et le clergé de ce comté était saisi d'une demande de 10,000 livres (mars), qu'il n'accueillit qu'au mois de novembre suivant [3]; aussi ne réclama-t-elle rien de cette province; ni du Brabant, dont le dernier vote était trop récent; ni de la Zélande, où la précédente pétition rencontrait encore une insurmontable opposition. Se proposant de visiter la Flandre et les frontières de l'Artois, pour réconforter ceux de ce pays, la régente se réserva en outre de profiter de ce voyage pour s'adresser directement aux châtellenies de Lille, Douai et Orchies [4].

[1] Lettre de Marguerite, du 22 avril, précitée.

[2] Autre lettre de Marguerite, du 22 avril. *Correspondenz*, I, 200. — Compte de J. de Berghes, f° xlvj.

[3] *Revenus et dépenses*. — *Archives de Lille*. M. GACHARD, *Inventaire*, etc. — Par une erreur assez singulière Marguerite dit qu'elle avait obtenu du Hainaut 30,000 livres. Lettre du 22 avril, précitée. — [4] Lettre du 22 avril, précitée.

Bruges, Ypres et le Franc ne firent pas difficulté d'adopter la proposition du gouvernement, mais il n'en fut pas de même à Gand, où régnait encore alors l'agitation produite par la précédente pétition. Bien qu'on eût « pratiqué ceulx de ceste ville tant qu'il étoit possible, » dans la collace du 19 mai 1526, « le premier membre consentit; le second ne refusa ni n'accorda, se rangeant, sous certaines conditions, à l'opinion du premier; le troisième ouvertement refusa [1]. » Toutefois, la présence de Marguerite, l'influence du comte de Gavre, du seigneur de Ravenstein et d'autres personnages influents « qui conversoient souvent avec ceulx de ceste ville, » finirent par l'emporter. Après avoir accepté, par provision, l'acte du 5 août 1525, et rejeté de nouveau l'aide précédemment pétitionnée, la commune gantoise, dans une nouvelle collace tenue le 30, se rallia au vote émis par les trois autres membres [2]; le consentement fut rendu complet le 13 juin suivant [3]. Réduite à 63,000 ou 64,000 écus par certaines grâces et modérations, et anticipée en grande partie pour payer les piétons licenciés, cette aide ne suffit pas à la solde des gendarmes chargés de la garde des frontières de ce comté, et l'on n'y conserva que les bandes d'ordonnances de Ravenstein et de Gavre [4]. Les états de Namur réduisirent l'aide qui leur était demandée, à 5,000 livres; Tournai, à 2,000; le Tournaisis, à 6,000; Malines accorda 3,000 livres, et les châtellenies de Lille, Douai et Orchies, répondant à l'espoir que Marguerite avait fondé sur son influence, 5,000 [5]. Quant aux Hollandais,

[1] Lettre du 20 mai 1526. Reg. *Correspondance*, f° 21.

[2] Lettre de Marguerite, du 31 mai 1526. *Ibid.*, f° 25.

[3] *Revenus et dépenses de Charles-Quint.* — *Archives de Lille.* M. Gachard, *Inventaire*, précité.

[4] Lettre du 31 mai, précitée.

[5] *Revenus et dépenses de Charles-Quint.*

alléguant leur misère, due aux déprédations des bandes gueldroises, l'interruption de leur commerce et les grosses sommes déjà payées, ils restèrent sourds à toutes les instances [1]. Ces raisons n'étaient point de nature à émouvoir Marguerite, et lorsque la corruption, son puissant levier, eut ébranlé les obstacles [2], elle se rendit à Geertruidenberg pour les aplanir complétement; le succès eût été incertain, si, mieux que son or et ses démarches, les dispositions menaçantes du duc de Gueldre n'étaient venues arracher aux états un vote longtemps refusé [3].

Bien que l'armée eût été réduite considérablement, ces ressources furent vite épuisées, et la détresse du trésor ne permit même plus de pourvoir à l'entretien des corps indispensables à la garde des frontières. Pour payer les sept bandes d'ordonnances que l'on avait conservées, les traitements du capitaine-général et des prévôts des maréchaux, et les dépenses de l'artillerie, il fallait 200,000 livres par an; « or, suivant Marguerite elle-même, les aides de toutes les provinces du Pays-Bas n'y auroient pas suffi. » En effet, non-seulement on devait en déduire d'énormes sommes pour le payement des rentes et le remboursement des emprunts,

[1] *Reg. Aert Van der Goes.*

[2] « A messire Aert Van der Goes, advocat du pays de Hollande, la somme de cinquante livres dudit prix, dont madite dame luy a fait don, en faveur et considération d'aulcuns services qu'il luy a puis naguères fait, mesmes à la conduite de l'aide que les gens dudit pays de Hollande lui ont accordée. » Compte de l'hôtel de Marguerite (nº 1803), fº vij xx vj vº. — « A messire Aert Van der Goes, advocat de Hollande, par lettres du pénultième d'octobre xxvj, pour services par luy faits, cent livres. » — « A luy, par autres du iiije de juing xxix, pour services, cent livres. » — « A luy, par autres du viije de juillet xxx, pour la mesme cause, xl livres. » — « A ung personnage de Hollande, par lettres du xve de janvier xxvij, pour ses services, cent livres. » *Revenus et dépenses de Charles-Quint*, 1520-1530. fos ij c iiij xx et ij c iiij xx vº.

[3] *Reg. Aert. Van der Goes.* — WAGENAAR.

mais on était en outre obligé d'accorder de nombreuses diminutions aux prélats et aux villes. Les charges de la plupart de celles-ci excédaient leurs revenus, et toutes elles étaient tellement obérées qu'elles n'acquittaient qu'une faible partie de leurs contributions ; plusieurs même se trouvaient dans l'impossibilité d'en rien payer [1]. Aussi, lorsque Charles-Quint, se rendant aux objections de sa tante, l'autorisa à demander aux états généraux une bonne aide à continuer pendant cinq ou six ans [2], le conseil privé fut-il d'avis que leur soumettre cette demande, alors qu'il n'avait pas encore été statué sur toutes les pétitions adressées à quelques provinces, serait s'exposer « à faillir à l'une et à l'autre. » En conséquence Marguerite résolut d'attendre des circonstances plus opportunes, se réservant, si la paix était stable, de pétitionner alors « quelque grande aide, payable en plusieurs années, pour apurer les dettes contractées durant la guerre[3]. »

Le doute sur la stabilité de la paix exprimé par Marguerite, n'était que trop fondé. Charles-Quint prétendait ne s'être prêté à un arrangement avec l'ennemi de sa maison, à l'exclusion de tout intérêt particulier, que pour être libre de combattre les Turcs et d'extirper les hérésies [4]. Déjà, à la nouvelle de la victoire de Pavie, il avait écrit à de Lannoy : « Puisque m'avez prins le roi de France, je crois

[1] Lettre du 20 mai, précitée.

[2] « Pour entretenir les gens d'armes de noz ordonnances, paier noz debtes, acquitter les rentes vendues sur les aydes et furnir aux autres charges de nosdits pays, voulons que notredite tante, ensuivant les lettres que dernièrement luy avons escript, face demande à tous les estatz de nosdits pays en particulier, d'une ayde raisonnable durant cinq ou six années. » Mémoire à nostre secrétaire des Barres.

[3] Lettre du 20 mai, précitée.

[4] Lettre du 9 février 1526. *Correspondenz*, I, 191.

que je ne me saurois mieux employer, si ce n'est contre les infidelles. J'en ai toujours eu la vollonté. Aidez à bien dresser les affaires afin que, avant que je devienne beaucoup plus vieux, je fasse chose par où Dieu veut être servi [1]. » Si cette pieuse manifestation n'était guère plus sincère que son désintéressement, il est certain du moins qu'il songeait à opposer des barrières aux conquêtes des Ottomans et à la rapide propagation des nouvelles doctrines qui bouleversaient l'Allemagne et contribuaient à l'agitation des Pays-Bas. Tandis que, pour anéantir le protestantisme, s'allumait la flamme des bûchers, il lui fallait disposer de toutes ses forces pour refouler les hordes musulmanes. On l'avait vu même, cherchant des alliés jusque dans l'Orient, ouvrir des négociations avec le schah de Perse, Ismaël Sephi Ier, dont l'ambassadeur traversa les Pays-Bas pour se rendre en Espagne [2]. Le 25 août, il écrivit à ce prince qu'ayant détruit l'armée du roi de France, il serait bientôt en mesure de combattre le Turc, et pressa le schah de l'attaquer de son côté [3]. La mort d'Ismaël interrompit ces négociations, qui furent reprises sans succès, en 1529, avec son successeur

[1] Lettre sans date. *Papiers d'état de Granvelle*, I, 265.

[2] « Anno 1524, den 26 may, was alhier inder stadt, by my vrouwe Margarita eenen ambassadeur van den grooten vorst soffi. » *Antw. Chron.*, 23.

« A l'ambassadeur du sophy, par lettres du 1er de juillet xxiiij, pour l'ayder à desloger et aller en Espagne, xl livres. » *Revenus et dépenses de Charles-Quint*, 1520–1530, fo ij c iiij xx.

« A Adolphe Heindrick, recepveur de Zeellande, la somme de 10 livres de 40 gros, que deue luy estoit pour son remboursement de semblable somme, que, suyvant certaines lettres clauses de madame, il a payé pour l'achat d'une robe d'yver, de laquelle madite dame a fait don à ung ambassadeur du sophy, pour luy servir en la navire en allant devers l'empereur en Espaigne. » Compte de l'hôtel de Marguerite (no 1801).

[3] *Correspondenz*, I, 168.

Schah Thamassi [1]. Charles-Quint réussit mieux près du premier tsar de toutes les Russies, Vassili IV, en qui Maximilien avait déjà deviné un heureux adversaire des Ottomans : reprenant les négociations entamées par son aïeul, au moment même où François Ier cherchait à s'unir à la Pologne, le jeune empereur resserra ses liens avec la Russie, comme s'il eût pressenti que cette puissance serait aussi fatale à ce royaume qu'aux descendants d'Osman [2].

Sincère ou non, cette intention de servir les grands intérêts de la chrétienté et de l'église, fut bientôt abandonnée, et les projets de coalition contre les infidèles et les hérétiques se dissipèrent aussi vite que les illusions d'abord fondées sur la loyauté de François Ier. Ce prince qui, au moment de quitter l'Espagne, écrivait à Charles-Quint : « Je me parts maintenant pour m'en aller en France, et pour mectre à exécution les choses traictées entre nous deux, en quoy

[1] *Voir*, au sujet de la mission donnée alors à Jean de Balby, chevalier de l'ordre de Jérusalem et gentilhomme de l'hôtel de l'empereur, M. Piot, *Relations diplomatiques de Charles-Quint avec la Perse et la Turquie.* Messager des sciences historiques, 1843.

[2] Lettre de Jean Hannaert à Charles-Quint, du 13 mars 1524. *Correspondenz*, I. 109,

En 1524, on avait vu arriver dans les Pays-Bas un ambassadeur du grand duc de Moscou, accompagné d'un nombreux cortége.

« Item, den 22 decembris (1524), quam alhier in de stadt eenen ambassadeur van den grooten vorst van Muscau, met properen staet van peerden. *Antw. Chron.*, 23.

« Pour le deffroyement d'un prince de Moscovites à Malines, les xxvije, xxviije et xxixe jours de décembre xxiiij, de ses gens et chevaulx, et de l'ambassadeur de l'empereur estant avec eulx, lxxj livres xix sols vj deniers. » *Revenus et dépenses de Charles-Quint*, 1520-1530, fo ij c iiij xx xviij.

« A messire Augustin de Furnarys, marchant genevois, résident à Anvers, pour iij cens escus au soleil, à xl sols pièce, qu'il presta en février xxiiij (V. S.) au conte Anthonio de Padua, lequel menoit les ambassadeurs de Moscovie en Espagne vers l'empereur. » *Ibid.*, fo iij c ix vo.

ne feray point de faulte[1], » n'avait jamais songé qu'à les éluder. A peine était-il arrivé à Bayonne, que, sommé par le commandeur de Pennalosa, de ratifier le traité de Madrid, il avait objecté la nécessité d'assembler préalablement les états de Bourgogne et d'obtenir leur consentement. Puis il s'était plaint de ce qu'au lieu de tenir secrète la clause relative à la restitution de cette province, on s'était empressé de faire imprimer le traité à Anvers, à Rome, à Florence, en « y ajoutant, prétendit-il, plusieurs choses, par quoi la connoissance de ceste affaire étoit venue à ses sujets et à tous ses états, lesquels avoient grandement murmuré, monstrans en estre mal contens[2]. » Ces tergiversations furent bientôt suivies d'actes montrant à l'évidence sa mauvaise foi. Après avoir ratifié l'alliance défensive conclue avec l'Angleterre, il déclara ouvertement aux envoyés du pape et des Vénitiens qu'il tenait le traité de Madrid pour nul[3].

La conduite des agents de son pouvoir fut conforme à cette déclaration. Lorsque Charles de Lannoy, Hugues de Moncade et Fernand Alarçon vinrent réclamer l'exécution des engagements contractés en leur présence, et dont le vice-roi de Naples et Henri de Nassau avaient, dit-on, tempéré la rigueur[4], une assemblée de princes, de grands, d'évêques, réunie à Cognac, s'y opposa formellement. « Le roi, dit-elle, n'avoit pas le droit d'aliéner le patrimoine de la France; les sermens qu'il a prêtés dans sa captivité n'abrogent point le serment plus solennel qu'il a prêté lors de son sacre[5]. » Le prince d'Orange, Laurent

[1] *Papiers d'état de Granvelle*, I, 274.

[2] 2 avril 1526. Reg. *Collection de documents historiques*. — *Nég. dipl.*, II, 656.

[3] SIMONDE DE SISMONDI, l. c., 329-330.

[4] BRANTÔME. I, 66.

[5] SIMONDE DE SISMONDI, l. c., 332. — *Voir* les lettres de Charles de Lannoy a

de Gorrevod et Granvelle, envoyés, par ordre de l'empereur (15 février 1526), avec 600 hommes d'armes, pour prendre possession de la Bourgogne, se virent refuser l'entrée de ce duché, et le gouverneur de l'Artois, Adrien de Croy, éprouva le même refus à Hesdin [1]. Aux demandes d'explications des commissaires impériaux, François Ier opposa une déclaration des grands et des députés de la Bourgogne portant qu'ils ne voulaient pas se soumettre à l'empereur, qu'ils résisteraient, même par les armes, à toute tentative d'aliénation. Indigné de cette comédie, Charles-Quint écrivit aussitôt au vice-roi de Naples : « Qu'il ne rejette point sur ses sujets son manque de foi, il lui suffit, pour remplir ses engagemens, de revenir en Espagne : qu'il le fasse [2]. » Quant au prétexte tiré de la captivité du roi, il était aussi peu plausible que déloyal [3], et les

l'empereur, des 7 avril, 16, 18 et 25 mai 1526. Reg. *Coll. de doc. hist.* et *Nég. dipl.*, II, 658, 660, 661, 663. — François Ier ne voulut même pas permettre au vice-roi de partir pour Naples, « disant que les ambassadeurs du pape et des Vénitiens le lui avoient requis, qu'autrement ils le tiendroient pour une contravention à la ligue qu'ils venaient de faire. » De Lannoy s'en retourna en Espagne avec le seigneur de Praet, dans les premiers jours de juillet, et s'embarqua à Carthagène au mois d'octobre suivant. Note inscrite au bas de sa lettre du 25 mai.

[1] Loys Gollut. — Robert Macquereau. — [2] Simonde de Sismondi, XI, 332.

[3] « Puisque les rois, dit Antoine de Véra, veulent paraître à la tête de leurs armées, la gloire leur semble donc assez belle pour mériter qu'ils en courent tous les risques, comme la prison et les traités onéreux qu'elle peut entraîner. Si les traités, où la force a eu quelque part, étaient nuls, quels droits seraient légitimes ? Où la paix se trouverait-elle ? Il est vrai qu'aucun particulier ne peut se prévaloir contre un autre des engagements qu'il a pu lui extorquer par violence, parce que le droit de la guerre n'est point établi entre les particuliers, et que les lois positives qui servent de fondement à la société, défendent la violence et annulent ses effets ; mais il n'est ni de la dignité ni de l'intérêt des rois d'alléguer la contrainte pour éluder leurs engagements : si ce dangereux système était admis, il produirait l'un de ces deux effets, ou de rendre éternelle la captivité des princes, ou de rendre les guerres plus barbares, et de souiller du sang des rois nos armes sacriléges. » Trad. de Gaillard, l. c., 214.

panégyristes de ce prince eux-mêmes, comparant sa conduite à celle de Jean Ier, admirent ce dernier, et plaignent leur héros [1].

A la mauvaise foi succéda la malveillance. Les Français maintinrent les droits établis par représailles sur les denrées et les marchandises des Pays-Bas; ils n'accordèrent qu'à des marchands privilégiés par eux, la permission d'exporter des vins, d'où il résultait que ces provinces « recevoient de mauvais vins et les payoient fort cher [2]; » ils exigèrent des habitants de l'Artois de forts droits d'entrée et d'issue; enfin, cherchant des prétextes de querelle, ils élevèrent d'inqualifiables prétentions. Ainsi, le comte de Brienne et le seigneur de Sedan réclamèrent des biens saisis dans les Pays-Bas avant la guerre et dûment confisqués; Robert de la Marck exigea, en outre, la restitution d'une terre qu'il avait arrachée au prévôt de Montmédy, alors qu'il le tenait prisonnier, et dont la cession avait été déclarée nulle en justice [3]. Le 31 mai, Marguerite prévint Charles-Quint que, suivant un rapport de Jean Jonglet, qui était resté en Angleterre, « le bruit étoit tout commun entre les marchans que le pape, Henri VIII, les Vénitiens et les autres potentats d'Italie avoient intelligence avec le roi de France, et que des pratiques se menoient en Italie à son désavantage. » — « Pour gagner le pape, ajoutait-on, il lui a été insinué que, si l'empereur venoit à Rome, il enlèveroit au saint-siége toutes ses possessions relevant de l'empire [4]. » Ce bruit était déjà une réalité, et la ligue sainte, qui avait été conclue à Cognac, le 22 du même

[1] GAILLARD, 215.
[2] Lettre de Marguerite, du 22 avril, précitée.
[3] *Ibid.*
[4] Reg. *Correspondance*, f° 25.

mois, entre Clément VII, les Vénitiens, le duc de Milan et la France [1], détruisit un dernier espoir d'accommodement.

La perspective de nouvelles hostilités était fort alarmante pour le gouvernement des Pays-Bas. « Je vous ai naguères fait savoir que tous vos sujets de par-deçà étoient las de la guerre, écrivait Marguerite à Charles-Quint, et que si paix ne se trouvoit, je ne saurois plus en recouvrer ni aides, ni service. Dieu merci, la paix s'est trouvée ; mais attendu la réponse du roi de France sur la charge du vice-roi, et ne sachant ce qu'il vous plaira faire, je ne sais plus ce que je dois dire. Seulement je vous supplie, en délibérant votre résolution, de bien considérer et peser l'état de vos pays et de vos affaires, particulièrement des Pays-Bas ; croyez fermement qu'ils ne sont conduisables à la guerre, ni capables de fournir les moyens de la faire soutenir, afin que vous ne les chargiez plus avant qu'ils ne peuvent supporter et qu'ils ne sont à conduire [2]. » En présence des dispositions agressives de la France, il était pourtant impossible de rester inactif, et ses actes de mauvais voisinage provoquèrent sur-le-champ des représailles. Toutes les mesures prohibitives furent rétablies et l'on en poursuivit l'exécution avec une grande rigueur. Averti que les Français, de concert avec les marchands de la Flandre, éludaient les ordonnances interdisant l'exportation de chevaux, et que de la sorte ils remontaient leur gendarmerie, l'empereur ordonna au comte de Buren de poursuivre rigoureusement, de punir de confiscation de corps et de biens quiconque enfreindrait ces ordonnances. Il chargea les gouverneurs des provinces frontières de faire surveiller, par des personnes sûres, l'exécution de cet ordre

[1] Lettre du 31 mai, précitée. — [2] Du Mont, IV, 1re partie, 431.

et enjoignit à Marguerite de n'avoir aucun égard aux plaintes des éleveurs qui, ruinés dans leur commerce, se prétendaient dans l'impossibilité de payer les aides [1].

Cependant au moment où les mesures prohibitives tarissaient les sources de la richesse publique, le gouvernement avisait aux moyens de « tirer encore argent » du peuple [2], à peine délivré de la guerre et de son effroyable cortége de brigandages, et décimé par la disette et par les épidémies [3]. Bientôt le pays reprit le lugubre aspect particulier à cette époque fatale. Le sentiment de la résistance à l'autorité souveraine se réveilla dans la Flandre et dans le Brabant, et si les provinces wallones étaient moins agitées, il s'y produisait des indices, plus dangereux peut-être, de leur mécontentement [4]. Néanmoins la pénurie du trésor et la certitude d'une prochaine reprise des hostilités ne permettaient pas d'hésiter; sans se dissimuler les difficultés de l'entreprise,

[1] Lettre du 4 mai 1526. *Correspondenz*, I, 207.

[2] « Nonobstant l'empeschement de la marchandise, la stérilité et cherté du temps, la mortalité, le dégast des frontières et pauvreté des villes, nous avons tellement labouré et travaillé à manyer les estats et à tyrer argent desdits pays, que nous avons non-seulement gardé tous cesdits pays sans, durant l'absence de ladite majesté, y avoir perdu ung pied de terre, mais que plus est conquis le pays de Frize, ce que l'on n'avoit jamais su faire. » Instructions données au sieur de Rosimboz, l. c.

[3] A Malines, entre autres, en 1526, la peste sévit pendant plusieurs mois avec une cruelle intensité. — « A ladite trompette, pour, en uing dernier, avoir sonné sadite trompette quant on feist aucuns commandemens touchant la mortalité de la peste. » Compte de Jean Van der Aa, de 1526 (n° 15666), f° iiij. — *Voir* AZEVEDO.

[4] « Pour avoir bastu et fustigié de verges, par les carfours de la ville de Namur, le vj^e d'aougst audit an xxvj, ung appellé Nicolas Nauf, et ce pour cause que luy estant yvre, en plusieurs tavernes, aussi en plusieurs rues, avoit crié : *vive le roy de France!* » Compte de Jacques de Hemptinnes, seigneur de Wangenies, Henry-Pont, etc., maïeur de Namur, de 1523-1527 (n° 15548), f° xix. *Archives du royaume*.

Marguerite s'adressa aux états provinciaux, qu'il était plus facile « de labourer, de travailler et de manier, » qu'une assemblée générale. Le 6 août (1526), Jean de Berghes demanda aux « prélats, nobles, officiers et aultres des estats du comté de Namur, que ilz volsissent accorder à l'empereur une grande et grosse ayde, et lesdits des estatz luy accordèrent, nonobstant les grandes charges du pays, la somme de 30,000 livres de 40 gros, à payer en dedans six ans, à deux termes et paiemens chacun an [1]. » Lille, Douai et Orchies consentirent aussi à fournir annuellement 12,000 livres pendant quatre ans [2]. Mais dans la plupart des autres provinces, les pétitions de la régente rencontrèrent d'insurmontables obstacles [3]. En Flandre elles firent pousser le cri de liberté si redoutable aux gouvernements impopulaires; et des troubles éclatèrent. A la suite d'une contestation entre la douairière de Liedekerke et son fils, on vit les Gantois mettre garnison dans le château de Liedekerke, « pour le détenir par force à l'ombre du titre de bourgeoisie dont cette dame prétendoit jouir. » Cet acte énergique alarma Marguerite, qui, « considérant de quelle importance ce château seroit en leurs mains, » envoya sur-le-champ des troupes l'occuper au nom de l'empereur, jusqu'à ce que la question fût vidée [4].

Dans le Brabant l'opposition fut plus forte : il s'éleva des débats qui durèrent plus d'une année. Marguerite, s'attendant à de vives résistances de la part des prélats, voulut les intimider par un exemple. Elle fit ajourner l'abbé du Parc

[1] Compte de J. de Berghes, f° xlix. — Comptes de N. Rifflart (nos 16651-16655). *Archives du royaume*. — *Revenus et dépenses de Charles-Quint.*

[2] *Revenus et dépenses de Charles-Quint.*

[3] Lettre de Marguerite, du 15 février 1527. Reg. *Correspondance*, f° 40.

[4] Lettre du 16 avril 1527. Reg. *Correspondance*. — *Staatspapiere*, 36.

devant le conseil de Brabant, du chef « des excès et désobéissances à justice par lui commis en 1525, » et déclara qu'elle traiterait de même les collègues de ce prélat « qui ne se rangeroient à la raison [1]. » Mais cette menace, loin de les effrayer, les remplit d'indignation, et ils se montrèrent plus intraitables que jamais. Les états de Brabant ayant été convoqués (septembre 1526), à Berg-op-Zoom, pour voter une aide de 150,000 écus par an, payable durant quatre années, et destinée à la solde des bandes d'ordonnances, à l'acquittement des rentes et des autres charges du duché, l'état noble réduisit l'aide à 100,000 écus, et sa durée à deux années. « Après diverses communications entre eux, » les prélats se rangèrent à cette opinion, en y mettant pour condition expresse « qu'après avoir pris les avis des gens du conseil et de la chambre des comptes de Brabant, sur leurs réclamations au sujet des dîmes, on y appointât ce que de droit et raison l'on trouveroit convenable. » Restait à obtenir le consentement du troisième membre. Or, si les nobles étaient toujours empressés « à voter purement et libéralement selon les demandes de la régente; » si les prélats étaient disposés à les imiter, pourvu qu'on accueillît leurs prétentions intéressées, il n'en était pas de même des villes, sur qui retombaient les charges les plus lourdes. A l'unanimité elles rejetèrent la proposition et elles résistèrent, pendant plusieurs mois, à toutes les instances, à toutes les démarches des agents de Marguerite [2]. Il fallut pourtant céder enfin; mais alors les prélats, revenant sur leur premier vote, soulevèrent « diverses demandes et nouvelletés, » en persistant surtout à réclamer le droit d'élection et à contester le droit de collation

[1] Lettre du 22 avril, précitée.

[2] Lettre du 15 février, précitée.

des dignités monastiques et des bénéfices ; « ce qui traîna la chose de journée en journée [1]. »

Marguerite chargea son conseil d'examiner promptement ces réclamations et, au mois de mars 1527, elle convoqua les abbés à Malines, pour leur demander une résolution définitive. A peine le chancelier de Brabant, Jérôme Van der Noot, les eût-il informés du but de la réunion, « que bien arrogamment ils déclarèrent que l'on ne leur tenoit chose que l'on leur avoit promise, et que si l'on ne vuidoit toutes leurs réclamations assez à leur intention, ils n'estoient délibérés plus avant procéder au fait de ladite aide. » Le chancelier leur représenta vainement les malheurs qu'ils attireraient sur le pays en retardant le payement des gens de guerre ; « quelques remontrances, ouvertures et offres qu'on leur fit, tant de la part de l'empereur, que de celle de la régente, ils persévérèrent en leurs propos. » Marguerite alors les manda devant elle; le 12 avril, elle les reçut, entourée des principaux membres du conseil privé et du collége des finances, et Jérôme Van der Noot leur retraça de nouveau les dangers résultant de leur opposition; mais ces représentations, que la princesse appuya de sa parole, restèrent sans effet. Au contraire, l'abbé de Villers, Denis de Zeverdonck, répondant au nom de ses collègues, se répandit « en dures et aigres paroles, sans plus tenir compte du principal que de l'honneur de l'empereur, et de la présence de la gouvernante. En grande irrévérence de Sa Majesté impériale et d'icelle dame, il dit que, au fait des dîmes, ainsi que de divers points et articles contenus en la Joyeuse Entrée, ni en quelconques autres choses, on n'avoit rempli les promesses qu'on leur avoit

[1] Instruction donnée par madame d'Autriche au sieur d'Esplegbem, allant vers l'empereur, du 25 avril 1527. Reg. *Correspondance*, f° 99.

faites, ni observé les engagemens qu'on avoit pris. » Il termina en déclarant que puisque au mépris « du serment que l'empereur leur avoit solennellement prêté sur les évangiles, lors de sa réception au pays de Brabant, ce prince ne leur tenoit foi, promesse, ni fidélité en rien, ils n'entendoient être tenus ni obligés de lui obéir, servir, assister, complaire, ni accorder aucune aide ou autre chose quelconque. » Or, ce reproche était fondé, et la régente le reconnaissait elle-même, lorsqu'elle écrivait à son neveu : « Je vous enverrai brief extrait des articles par vous jurés à votre réception en Brabant et qui sont fort exorbitans et déraisonnables et très-grandement préjudiciables, qu'allèguent sans cesse les prélats, afin que, en traitant avec notre saint-père, vous en obteniez relièvement et dispense [1]. » Conseil déloyal et fréquemment suivi, il faut le reconnaître, par des princes qui, après avoir parlé de leurs droits, foulent aux pieds leurs devoirs; se font délier des serments qu'ils ne peuvent violer, et trouvent des souverains pontifes assez complaisants pour se prêter à leurs volontés! A la dureté du refus, les prélats joignirent le manque de toute courtoisie. Comme ils s'exprimaient en flamand, Marguerite les invita, à deux reprises, à parler en français, « afin qu'elle les pût entendre; ce qu'ils ne voulurent faire, bien que auparavant ils eussent, par plusieurs fois, proposé devant elle dans ledit langage. » — « A proposition en thiois, dit brutalement l'abbé de Villers, je réponds en thiois. »

Au sortir de cette audience, les prélats demandèrent un entretien particulier au chancelier, et Denis de Zeverdonck lui dit : « Nous avons appris que l'on a ordonné de tenir note des

[1] Instruction donnée par madame d'Autriche à M. Jehan Durant, secrétaire de Sa Majesté, allant vers l'empereur, du 28 juillet 1527. Reg. *Correspondance*, f° 125.

choses intervenues entre les nobles et nous ; nous vous requérons de les avoir en bonne mémoire, pour les rapporter exactement, afin que l'on ne nous impute point choses que nous n'aurions ni dites, ni faites [1]. N'oubliez pas que vous êtes aussi bien aux états de Brabant qu'à l'empereur, et que vous nous avez prêté serment tout comme à lui. » Puis ils se rendirent au refuge de l'abbé de Tongerloo, où ils appelèrent un notaire, qui dressa acte de leurs griefs [2]. Deux conférences qu'ils tinrent avec les nobles (21 et 22 mai) n'eurent pas meilleure issue, et il fallut en venir aux mesures extrêmes. « Jugeant que lesdites manières de faire sentoient désobéissance, et étoient trop au contempt, méprisement et irrévérence de l'empereur et de sa personne, à grande et mûre délibération, et de l'avis des seigneurs du sang, des chevaliers de l'ordre, du conseil privé et du collége des finances, » Marguerite lança un décret provisionnel de saisie des biens temporels des prélats du Brabant. Ce décret, daté du 22 mai (1527), « mit ces biens réalement et de fait en la main de l'empereur, pour être sous icelle régis et gouvernés jusqu'à ce qu'il en eût autrement décidé, nonobstant toutes appellations faites ou à faire, et sans préjudice d'icelles. » Il fut sur-le-champ procédé à l'exécution de cette mesure, et la régente « commit gens à la direction de la saisie, en leur prescrivant de vendre les biens périssables, tels que blés, et les produits des bois, aux temps ordinaires des coupes [3]. » Seulement, on fournit

[1] « Comme s'ilz entendissent que j'ordonnasse, permisse ou passasse actes autres que véritables. » Lettre de Marguerite à Charles-Quint, du 14 juin 1527. Reg. *Correspondance*, f° 117.

[2] Préambule du décret provisionnel portant saisissement des biens temporels des prélats de Brabant, du 22 mai 1527. *Ibid.*, f° 105, — Lettre de Marguerite, du 14 juin, précitée.

[3] Instruction donnée à Jean Durant, l. c.

aux abbés et aux religieux les choses nécessaires au service divin, ainsi qu'à leur nourriture et à leur entretien [1].

Si rude que fût ce coup, les prélats ne fléchirent pas. Peu de jours après, ils adressèrent aux députés des quatre chefs-villes assemblés à Bruxelles, « plusieurs grosses doléances, et les requirent de ne pas se disjoindre d'eux, ni sans eux accorder ou consentir quelque aide. Ils « s'efforcèrent de leur faire entendre que leurs biens étoient saisis à l'occasion du refus de l'aide (le tout contre vérité, dit Marguerite, au mépris de l'empereur, au préjudice de ses droits souverains). » En outre, dans une requête présentée au conseil de Brabant, « délaissant le chancelier comme suspect, » ils signalèrent les infractions commises par le gouvernement à la Joyeuse Entrée, et protestèrent contre le décret du 22 mai. Néanmoins, froissés dans leurs intérêts, ils baissèrent bientôt le ton; quelques abbés avertirent officieusement Jérôme Van der Noot que si la régente consentait, jusqu'à décision de l'empereur, à lever la saisie de leurs biens et à suspendre le payement d'une pension de 800 livres, récemment assignée sur l'abbaye de Sainte-Gertrude, au profit de l'insatiable archevêque de Palerme, ils voteraient l'aide avec la seule réserve des grâces accoutumées. C'était un recul, et Marguerite, encouragée par cette concession, voulut un succès décisif. Prévenue qu'en l'absence du chancelier, le conseil de Brabant s'était montré disposé à accorder aux prélats « relief de leur appel, avec les clauses qu'ils avoient sollicitées, » elle défendit à cette cour de passer outre, et se fit remettre l'original de la requête, « en intencion de la garder à l'aventure, si, cy-après, ils la vouloient dénier. » Seulement, de l'avis du conseil privé,

[1] Lettre du 14 juin, précitée.

elle permit de leur « délivrer relief d'appel, sous clauses, comme, en cas d'appel des ordonnances des princes, on étoit accoutumé de faire. » Du reste, elle se montra « bien délibérée à continuer la mainmise, » et annonça qu'elle avait reçu l'ordre de l'empereur « de prendre information sur le fait des fondations des monastères. » — « Or, c'étoit, disait-elle, la chose que lesdits abbés en ce monde le plus craignoient et dont on les pouvoit le mieux châtier et mettre à la raison [1]. »

Il suffit, en effet, de cette menace pour réduire les plus obstinés. Le 14 juin, les prélats se déclarèrent prêts à voter et à payer l'aide, « nonobstant que la régente leur eût absolument refusé la levée de mainmise et la révocation de la commission chargée de s'enquérir de l'origine des fondations monastiques. » A cette nouvelle, Marguerite s'écria : « Il est heure, pour ranger les prélats à la raison, de tenir bon [2] ! » — « J'ai ferme espoir, écrivit-elle à Charles-Quint, de vous les rendre tous obéissans, ce qui sera le bien de vos affaires ! » Sa seule crainte était de voir son neveu céder à de fâcheuses influences, et elle le pria de ne se point prononcer sur les réclamations qui lui seraient adressées, sans l'avoir préalablement consultée [3]. Cette crainte était fondée; la princesse apprit bientôt que plusieurs prélats se proposaient d'envoyer des députés en Espagne, et qu'ils exprimaient même l'espoir « de s'y faire tant d'amis qu'il leur seroit consenti mainlevée de leurs biens. » Elle écrivit sans retard à Charles-Quint « que ce seroit leur donner pied et occasion de plus grande rébellion et de pis faire que auparavant, » et elle le « supplia de

[1] Lettre du 8 juin 1527. Reg. *Correspondance*, f° 113.
[2] Post-scriptum de la lettre du 14 juin, précitée, f° 121.
[3] Lettre du 14 juin, précitée.

pourvoir à la conservation de son autorité et obéissance en ses pays [1]. »

D'un autre côté, malgré l'opposition formée par la régente, le conseil de Brabant avait résolu de donner suite, sans restriction, à l'appel des prélats, et un jugement favorable serait venu relever leur cause. Pour prévenir ce coup, le procureur général déclara « que la matière touchoit si fort l'autorité et les droits du souverain, qu'il ne s'y vouloit ingérer, entreprendre procès, ni répondre aux conclusions, sans avoir d'abord averti l'empereur de l'importance et des difficultés de l'affaire, et entendu son bon plaisir et ses ordres. » Il réclama en conséquence près du gouvernement un acte de surséance, et, par lettres d'état datées de Gand, le 18 août, il fut ordonné « de surseoir à toutes les procédures commencées et pendantes, tant sur la question principale que sur la question provisionnelle et autres durant un terme de six mois [2]. » Cet acte d'arbitraire ralluma la querelle et produisit un si mauvais effet dans le conseil de Brabant, que Marguerite craignit de voir cette cour souveraine passer outre, sans tenir compte d'aucune défense. Le 18 septembre elle lui intima « de rien appointer de contraire aux lettres d'état [3], » et comme l'intégrité des juges ne fléchit point encore, elle usa d'un moyen plus énergique. Le seigneur d'Aigny et Jean Jonglet furent chargés (27 septembre) de notifier au chancelier et aux conseillers que, « s'ils étoient assez téméraires que de rendre sentence ou appointement en la cause des prélats, au préjudice des lettres d'état et de surséance, la régente savoit ce qu'elle en auroit à faire. »

[1] Instruction donnée à Jean Durant.
[2] Reg. *Correspondance*, f° 133.
[3] *Ibid.*, f° 149.

Ces commissaires ne leur cachèrent point qu'elle était décidée « à déporter du conseil ceux qui seroient refusans de lui obéir, » et qu'ils avaient même « plein pouvoir et autorité de leur interdire immédiatement l'exercice de leur état [1]. » Ce dernier mode d'intimidation réussit, et le conseil de Brabant se déclara prêt à se conformer aux volontés de la régente [2].

Cependant les prélats avaient donné suite au projet d'envoyer à Charles-Quint une députation, pour lui exposer leurs griefs. Ils se plaignirent surtout de l'inexécution de la convention de 1521, et rappelèrent qu'on avait promis de les laisser en jouissance de leurs droits, jusqu'à décision des arbitres nommés par les deux parties. Or, au mépris de cette promesse, on avait, à diverses reprises, attenté à des constitutions garanties par la Joyeuse Entrée, et l'on semblait si peu s'occuper de la sentence arbitrale, qu'un des arbitres, décédé, Jean Glapion, n'avait pas été remplacé. Appuyées sans doute par « de puissans amis, » ces réclamations reçurent un accueil favorable; des lettres du 20 août 1527 enjoignirent à la régente et au conseil privé de remplacer l'arbitre défunt « par quelque autre bon personnage, » et recommandèrent de remplir les engagements pris par l'empereur. Il « vouloit, disait-il, pour l'acquit de sa conscience, que leur effet fût entièrement gardé, observé et entretenu, et davantage que dudit différend une fin fût faite, le tout selon que raison et équité le requéroient. » Quant aux autres questions pendantes, il désirait qu'elles fussent également

[1] Décret de madame Marguerite d'Autriche, au sieur Daigny, chef et président, et au sieur Desmaret du conseil privé, leur ordonnant de se rendre au conseil de Brabant, pour leur enjoindre de ne contrevenir en aucune façon aux lettres d'état leur envoyées de la part de ladite duchesse. Reg. *Correspondance*, f° 150.

[2] Lettre des conseillers de Brabant à Marguerite, du 28 septemb. *Ibid* f° 155.

résolues « d'une manière raisonnable et convenable le plus tôt possible [1]. »

Les prélats eurent bientôt connaissance de ces lettres, et, comme leurs procédés envers la régente étaient de nature à leur nuire dans l'esprit de l'empereur, ils résolurent de prévenir ce danger, en présentant des excuses à cette princesse. A cet effet, ils lui adressèrent une requête où, après avoir reproduit leurs doléances, ils disaient : « Lesdits supplians n'entendent aucunement avoir mesdit ou offensé la Majesté Impériale ni votre Hauteur et Clémence, et ils aimeroient mieux non être vivans que de ce avoir fait ou pensé. Ce qui peut par eux avoir été dit dans leurs réunions, remonstrances et doléances, a eu lieu selon la coutume et manière de faire, et comme on le faisoit, par ci-devant, aux princes et états du pays, pour la défense et conservation de leurs droits et priviléges. Si les choses vous ont été autrement rapportées, c'est qu'elles ont été mal entendues; si quelque chose a été dit qui ne fût en tel honneur et révérence qu'il étoit convenable, ils déclarent que ce leur déplaît grandement, priant votre Clémence et Bénignité de se vouloir d'eux contenter et le leur pardonner bénignement. » Pour justifier l'inconvenance commise par l'abbé de Villers, ils ajoutaient : « Iceulx supplians ne scavent autre vulgaire langaige que thiois et ne sont si bien stillez que pour précisément user des termes à ce convenables. » Ils terminaient en la suppliant de lever la saisie de leurs biens, ou du moins de retirer les lettres d'état du 18 août [2].

Mais pendant qu'ils se confondaient ainsi en excuses près de la régente, ils assaillaient le conseil de Brabant d'instances

[1] Reg. *Correspondance*, f° 137.

[2] *Ibid.*, f° 139.

pour obtenir justice. « Persévérant en leur rigueur, souvent deux ou trois fois en ung jour, ils se trouvoient par devers le chancelier et les conseillers requérant expédition de leur affaire. » Comme ceux-ci se retranchaient derrière les ordres impératifs de Marguerite, « ils leur firent dire, en plein conseil, par leur avocat, que le chancelier manquoit à son devoir, qu'ils savoient que lui et ceux du conseil, en leur affaire, n'émettoient due opinion, et que ci-après pourroit estre qu'ils connussent leur tort. » L'abbé du Parc « déclara que si l'affaire fût à lui seul, il n'en feroit plus de poursuite par devers eux, mais se plaindroit par tout le monde de dénégation de justice. A sa sortie du tribunal, confirmant les paroles de leur avocat, il dit à la cour : *Scietis autem postea!* et cria en manière de contempnement, par plusieurs fois : Justice! à l'ouye de tout le monde, au grand esclandre du chancelier et des conseillers. » Malgré ces violences, qui contrastaient étrangement avec les termes de la requête des prélats, la plupart des ministres de Marguerite l'engagèrent à les « recevoir à gré s'ils venoient à résipiscence. » Contrariée par son neveu, « plus enclin aux ménagemens qu'à la rigueur, considérant le temps qui couroit, » la princesse accueillit cet avis, et chargea « diverses personnes d'induire les abbés à humilité. » Loin d'apaiser le dissentiment, cette démarche faillit le raviver « Les prélats ne voulurent entendre à aucun acte de soumission; si quelques-uns se démontrèrent de bon vouloir, l'abbé du Parc y contredit ouvertement, et déclara que plutôt il voudroit mourir que de demander pardon. » Marguerite s'empressa d'en informer Charles-Quint, et « le supplia de n'avoir plus égard aux requêtes que lesdits prélats lui adresseroient encore, s'ils ne réparoient les grandes injures dont ils s'étoient rendus coupables envers l'impériale majesté,

sa propre personne, le conseil privé et le conseil de Brabant. » Elle voulait qu'on « baillât un nouveau règlement à ce membre des états, et surtout qu'il lui fût interdit à l'avenir de s'opposer aux pétitions d'aides, dont il auroit à payer son entière portion, selon le taux et assiette de la chambre des comptes. » Enfin, « pour donner plus de terreur et de crainte, » elle pressa l'empereur d'écrire aux prélats qu'informé « des grandes offenses commises contre son autorité, il leur ordonnoit, sous peine d'encourir son indignation, de lui envoyer les abbés de Villers, du Parc et de Tongerloo, qui étoient les principaulx coupables. » — « Si désirez jamais réduire lesdits abbés et retenir obéissance en ces pays, lui dit-elle, je voûs adjure de ainsi le faire, et, en oultre, d'enjoindre au chancelier et aux gens de votre conseil en Brabant, de se conformer aux lettres d'état obtenues par votre procureur général [1]. » Dans son ressentiment, l'altière princesse ne se borna même pas à ces menaces de déportation, on lui prêta l'intention de faire coudre dans un sac et jeter à l'eau les abbés les plus récalcitrants [2].

Dominé par les événements, ou influencé par les amis des prélats, Charles-Quint ne partagea point les rancunes de sa tante; au contraire, se référant à ses lettres du 20 août, il l'engagea à vider ce différend à l'amiable [3]. De leur côté les

[1] Lettre de Marguerite à Charles-Quint, du 23 septembre 1527. Reg. *Correspondance,* f° 157.

[2] « Tellement qu'après Pasques les estatz sont esté convocquiez à Malines, et illecq iceulx remontrans aussi comparans, à laquelle communication ils ont ouyz beaucoup de parolles et menasses, comme de les mectre au sacq ou en ung bateau, pour les noyer au fond comme ceulx qui veullent contraindre leur prince et faire tout ce qu'ilz désirent. » Requête des prélats à Marguerite (novembre 1527). *Ibid.,* f° 177.

[3] Dépêche du 3 février 1528. *Ibid.,* f° 201.

prélats, qui venaient de se placer sur un mauvais terrain en se rendant coupables de calomnies envers les agents du séquestre [1], s'effrayèrent des dommages causés à leurs propriétés [2], et jugèrent que la jouissance de leurs revenus valait bien quelques concessions. « Ils firent faire tant de remonstrances, tant par le moyen de Mgr. le cardinal de Liége que d'autres, que finalement Marguerite leur accorda la mainlevée de leurs biens, sous promesse de se mieux conduire à l'avenir et de s'acquitter de leurs devoirs envers leur prince. Davantage ils firent quelque petite réparation par écrit. » Cette princesse ne se prêta qu'avec indignation à cet accommodement, qui n'éteignit point ses colères. En informant son neveu du résultat de ses ordres, elle lui dit : « J'entends assez que la plupart d'eux n'ont esté inventeurs de ce qu'ils ont par ci-devant mal fait, et que le principal a été l'abbé du Parc. Or, bien que, de votre part, je lui aie pardonné comme aux autres, et que même davantage, à la requête de tous les prélats, je lui aie fait grâce d'une rébellion qu'il avoit faite à l'exécution de vos deniers à l'encontre de vos officiers, il persévère néanmoins à malfaire où il peut, et s'il ne s'en déporte, je serai contrainte de vous l'envoyer, ou quelque autre part en ambassade [3]. »

Après cette réconciliation plâtrée, les prélats votèrent l'aide que les villes avaient fini par accorder, et le consentement des états de Brabant fut complet. Mais lorsque le gouvernement obtint enfin (mars 1528) les 200,000 écus alloués pour les

[1] *Voir* la requête présentée par les prélats à Marguerite, le 16 novembre 1527, et la réponse de Christiern Baers, secrétaire et commis à la recette générale des biens temporels des abbés et couvents du Brabant, ainsi que l'autre requête précitée. Reg. *Correspondance*, f[os] 161, 167 et 177.

[2] *Ibid.*

[3] Lettre du 23 avril 1528. *Ibid.*, f[o] 205.

années 1526 et 1527 [1], depuis longtemps ils avaient été dépensés par anticipation [2]; Marguerite avait même dû, en outre, payer (16 juin 1527) 240,000 livres pour rembourser et amortir les rentes créées en 1525 [3]. Le Hainaut avait accordé 48,000 livres; Valenciennes, 12,000 ; le clergé de ce comté, 8,000 (16 mars 1527); l'Artois, 69,534 livres 12 sous, payables en trois années (25 février 1527); Malines, 3,000; Tournai, 4,500; le clergé du Tournaisis, 1,000, et la Flandre, après de nombreuses difficultés, 150,000 écus (16 juillet 1527) [4]. De ces aides, il ne restait plus rien, et de nouveaux événements exigèrent bientôt de nouveaux sacrifices.

Charles-Quint, qui ne se dissimulait point la déplorable situation des Pays-Bas, avait envoyé à sa tante de pleins pouvoirs pour vendre ou hypothéquer le domaine, s'il devenait impossible de se procurer de l'argent d'autres manières. Mais cette princesse ne « vouloit pas dépenser les deniers de son neveu, sans grande et urgente occasion et nécessité, » et elle tint soigneusement secret un acte si propre à servir l'opposition des états. Du reste, elle était certaine de « ne pas trouver d'acheteurs : les villes, qui avoient précédemment acheté ou pris en engagère des parties du domaine, avoient perdu leur crédit, et il n'en restoit plus ou guère en état de s'obliger pour leur souverain, ou de créer de nouvelles rentes. » En outre, le domaine était tellement réduit que l'empereur ne « demeureroit bientôt plus que le seigneur et maître des chemins [5]. » Il ne restait plus à aliéner ou hypo-

[1] Lettre du 23 avril, précitée.

[2] *Ibid.*, et lettre du 7 juillet 1528. Reg. *Correspondance*, f° 217. — *Correspondenz*, I, 276.

[3] Compte de Conrad de Keyser (n° 15753). *Archives du royaume*.

[4] M. Gachard, *Inventaire* précité. — *Revenus et dépenses de Charles-Quint*.

[5] « Combien que Sa Majesté nous eust plusieurs fois escript et donné povoir

théquer que de petites villes, terres et seigneuries; les vendre ou les engager serait « à grosse esclandre et confusion, au mépris et à la honte de l'empereur, au regret et au déplaisir de ses bons et loyaux sujets, car une fois sorties de la main du prince, il étoit très-difficile de les recouvrer. » Marguerite, qui avait racheté 34 à 36 petites seigneuries engagées par les prédécesseurs de Charles-Quint, se rappelait combien ces rachats avaient éprouvé de difficultés : « il n'étoit pas un seul personnage qui n'eût cherché, par tous les moyens, à les empêcher, et tel qui ne retiroit que 8, 9, 10 ou 12 d'intérêt de ses engagères, pour des sommes fournies au denier 16, se refusoit à en être remboursé. » Au lieu donc d'user de cet expédient, elle proposa de retarder, pendant un ou deux ans, le payement de tous gages et pensions : « Ce seroit à la vérité, disait-elle, chose de grosse criée et murmures, mais il vaut mieux les endurer que d'en venir à l'aliénation du domaine. » Dans le conseil privé, on émit l'avis d'employer, pendant un ou deux ans, les deniers versés dans l'épargne, à fortifier et à armer les places frontières, et de suspendre la liquidation des legs de Philippe le Beau. En soumettant ces propositions à Charles-Quint, Marguerite rappela que ses prédécesseurs avaient diverses fois employé le premier de ces moyens : « une fois, par exemple, pour fortifications de châteaux; une autre fois pour achat de joyaux. » Quant à

de vendre son domayne pour furnir aux affaires, et que plusieurs seigneurs et autres de par deçà eussent bien désiré que l'on l'eust fait, toutesfois cognoissant ledit domaine estre très-petit, voires quasi tout vendu, sadite majesté ne fust demeuré seigneur et maistre que des chemins, et n'eust pas après, comme est vraisemblable, pu avoir en cesdits pays auctorité, extime, povoir ni obéissance, nous avons tellement travaillé pour le garder, que ledit domaine a esté gardé et n'en a esté vendu un seul florin pour dépenses faites depuis l'absence de sadite majesté. » Instructions données au sieur de Rosimboz, l. c.

la seconde proposition, il n'y avait guère d'inconvénient à l'adopter, car on avait acquitté la plupart des legs faits en faveur de pauvres fonctionnaires, et les autres, ainsi que les détenteurs de grosses obligations, « pouvoient bien, pour un temps, avoir la patience. » Enfin, la régente conseilla d'arrêter l'exécution de tous les travaux de luxe, tels que ceux de la chapelle du palais de Bruxelles, « qui étoit alors hors de terre plus de dix pieds [1]. »

Avant de se prononcer, Charles-Quint voulut se rendre un compte exact de la situation des Pays-Bas. Il y envoya à cet effet le seigneur de Praet, avec ordre de s'enquérir de l'état de ces provinces, d'aviser aux moyens d'en tirer plus de ressources, et de remédier aux désordres qui avaient été signalés. Bien décidé à opérer une réforme dans la direction des finances, l'empereur se proposait de diminuer les traitements des plus hauts et des plus riches fonctionnaires; la réduction devait surtout atteindre les seigneurs qui avaient reçu de grands biens de lui et de ses prédécesseurs. Il annonçait aussi l'intention de diminuer de moitié les gages des membres et des employés du conseil privé, jouissant, à d'autres titres, de gros traitements ou pensions, et de suspendre, jusqu'à la paix, la liquidation des pensions « n'estant pas fort raisonnables. » Enfin, il voulait amortir d'année en année ses dettes. Confirmant une des plus graves accusations portées contre le gouvernement de sa tante, il avait chargé de Praet de recommander à cette princesse, « de veiller à ce que la justice fût administrée bonne et brève, de manière à ne donner occasion de plainte ni au riche ni au pauvre, et que pour avoir faveur, don, haine ou passion particulière, il ne fût permis

[1] Reg. *Correspondance*, f° 41.

aux juges de causer tort à personne. » Il fut moins heureux dans les combinaisons tendantes à tirer encore de l'argent des peuples; lorsque de Praet proposa de convoquer les états généraux pour leur demander assistance et conseil contre les Turcs, Marguerite et ses ministres estimèrent avec raison qu'il ne fallait songer à pétitionner de nouvelles aides que pour la défense du pays [1].

L'objet le plus délicat de la mission donnée à l'envoyé de l'empereur concernait la cour de la régente, plus que jamais livrée aux dissensions et aux désordres que fomentait l'ambition. Ici, « l'on usoit de passions et d'inimitiés; au lieu de charrier droit un chacun à même fin pour le service du souverain, l'un pour complaire à sa bande et l'autre à la sienne, prétendoient à traverses et gastoient les affaires. » Là, quelques seigneurs accusaient la régente « de ne leur faire aucune faveur, de ne leur montrer ni confiance ni estime. » D'autres, « se plaignoient qu'elle leur faisoit garder l'huys dehors et qu'il étoit impossible d'en obtenir audience pour lui remonstrer l'absence de justice dans le grand conseil de Malines, ou les torts que leur causoit le collége des finances, » tandis que ses favoris « avoient faveur et support en tout, que rien ne pouvoit s'accomplir, même les ordres de l'empereur, sans qu'ils n'eussent été d'abord contentés. » Enfin, on reprochait à cette princesse d'employer de préférence « de petites gens qui n'avoient rendu et ne rendroient jamais à l'empereur les services qu'il avoit eus de sa noblesse, et d'user envers ceux qui n'avoient point ses bonnes grâces de mauvaises ou de

[1] Instructions données par l'empereur au conseiller, chambellan et bailli de Bruges, le sieur de Praet, de ce qu'il aura à faire et besoigner, tant devers madame Marguerite sa tante, que ailleurs en ses pays de par delà, 6 mars 1527. *Correspondance*, f° 49.

piquantes paroles. » En conformité des ordres de son maître, de Praet « remontra aux uns et aux autres qu'un des principaux moyens et fondemens pour la bonne direction des affaires du pays, est la bonne union et concorde de tous les officiers et serviteurs du prince. » — « L'empereur, dit-il, veut que les divisions et picques cessent, et il est fermement résolu à ne plus dissimuler, mais à y pourvoir de manière que ce soit exemple. » Puis, il « avertit à part la régente qu'elle voulût, avec sa grande prudence et bonne expérience, pourvoir et remédier à ces abus, et avoir ainsi, dans les seigneurs aujourd'hui mécontens, tant meilleur secours, aide, obéissance et assistance[1]. »

Blessée de ces observations, Marguerite envoya sur-le-champ en Espagne son maître d'hôtel, Pierre, seigneur de Rosimbos, pour remémorer à Charles-Quint les importants services qu'elle lui avait rendus. « Si Sa Majesté pense bien, dit-elle, certes elle ne se trouvera avoir été ainsi servie dans ses autres états. Il n'a rien été vendu du domaine; pas un pied de terrain n'a été perdu, et ses pays, au contraire, se sont agrandis par des conquêtes; l'autorité et la juridiction souveraine ont été sauvegardées contre l'ambition des grands et contre la mutinerie des villes. Qui auroit de tel cœur mené les affaires de l'empereur que nous, qui le réputons non-seulement pour notre seigneur et neveu, mais pour notre frère, pour notre seul et unique héritier; qui avons employé diverses fois nos propres deniers au succès de ses entreprises, qui avons laissé arriérer, pendant deux et trois ans, le payement de notre pension, et avons même, quand la nécessité l'a requis, engagé pour son service nos baghes et notre vaisselle? Vis-à-vis de ces

[1] Instructions données au seigneur de Praet, l. c.

seigneurs dont il écoute les plaintes, notre seul tort a été de nous opposer aux tentatives contre les droits et les juridictions sur lesquels ils vouloient empiéter, tant au fait de leurs biens et domaines qu'en leurs offices. Si nous avons réussi à apaiser ces différends, soulevés par leurs prétentions, à entretenir la noblesse en la meilleure union et amitié que possible, il nous en a coûté des peines infinies ; c'est encore le travail de tous les jours, travail plus pénible que celui qu'exigent les propres affaires de l'empereur. En agissant de la sorte, nous avons maintenu intacts ses droits et son autorité, et chaque fois qu'on y a attenté, nous avons réprimé l'attentat sans acception de personnes. Aussi nous sommes à mauvais gré à plusieurs, et ils se sont plaints aucunes fois par delà ; mais nous n'en persisterons pas moins à maintenir intacts les droits de notre neveu, sur lesquels voudrions moins souffrir être entrepris que sur les nôtre propres. » — « En récapitulant nos services, dit-elle en terminant, ne les faisons pas dire et remonstrer à Sa Majesté pour reproche, mais afin que si notre personne est loin de la sienne, au moins nos services soient prochains de sa mémoire [1]. » Peu rassurée encore par cette chaleureuse justification sur le profond mécontentement qu'elle avait provoqué, elle invoqua l'appui de l'impératrice, qu'elle eût voulu, disait-elle, avoir pour « seul moyenneur entre elle et son neveu [2]. »

[1] Instructions données au sieur de Rosimbos, l. c.

[2] De Rosimbos était chargé de dire à cette princesse : « Si, par adventure, en exerçant le gouvernement du pays de par deçà, madite dame n'a peu toujours complaire à chascun, est de besoing que Sa Majesté le prende de bonne part, car elle cuide avoir fait toutes choses pour le mieulx et au bien et honneur de Sa Majesté, et à la conservation de ses droits et haulteurs, et vouldroit bien que, entre Sa Majesté et elle, n'y eût jamais aultre moyenneur que ladite seignore Impératrix, car par ce elle cognoistroit de quelle affection madite dame a servi et sert Sadite Majesté. » — « En oultre, ajoutaient les instructions don-

En 1527, un conflit sérieux faillit s'élever entre le Brabant et la Flandre, et compliquer, d'une fâcheuse manière, les embarras du gouvernement. Joseph de Montmorency, seigneur de Burght et de Zwyndrecht, porta plainte contre les magistrats d'Anvers qui avaient procédé à des actes judiciaires sur l'Escaut, et établi, sans son consentement, de nouveaux débarcadères. Il prétendait à la juridiction sur la partie du fleuve coulant devant Burght et Zwyndrecht jusqu'à la muraille de la ville, et ses réclamations furent suivies de saisies sur les personnes et sur les biens d'Anversois. Ces mesures envenimèrent la querelle, de telle façon que les états de Flandre et les états de Brabant prirent fait et cause, les uns pour la ville d'Anvers, les autres pour le seigneur de Zwyndrecht. Il y eut entre eux de grands débats, et le gouvernement lui-même s'y trouva mêlé, à la suite d'un propos de Joseph de Montmorency qui, pendant la discussion, avait attribué la propriété de l'Escaut à la Flandre. Marguerite, voyant, dans cette allégation, un empiétement sur les droits du souverain, chargea une commission d'instruire le différend

nées à de Rosimboz, ayant l'opportunité, par bon et gracieux moyen, dira à Sa Majesté que Madame entend bien que au gouvernement des pays de par deçà, auquel il lui a pleu la commettre, ne lui est possible de complaire à chascun et que aucunes fois y en peult, sans cause toutefois raisonnable, avoir aucuns qui murmurent contre elle, faisant entendre à Sadite Majesté qu'elle seroit assez inutile audit gouvernement, au moyen de quoy Sadite Majesté pourroit aucunement diminuer l'amour et bonne affection que par raison luy doit porter, et à ceste occasion permectre de faire aucunes fois plusieurs despêches des affaires de par deçà dérogans au pouvoir de son gouvernement et instructions à elle baillées pour la conduite d'icelluy. — Et, par manière d'ung petit discours, remonstrera à Sadite Majesté briefvement que madite dame luy a été utile et nécessaire par deçà. » — « Autre instruction et mémoire de par madame, l'archiduchesse d'Austrice, etc., à messire Pierre de Rosimboz, de ce qu'il aura à faire et exploicter en ce présent voyage d'Espaigne où madite dame l'envoye. » Reg. *Correspondance*, f° 65.

et le déféra au conseil privé, en attendant l'arrêt de Charles-Quint.

Cette princesse et le conseil privé se fondaient sur les droits régaliens pour soutenir que l'Escaut appartenait « à l'empereur, en toute haulteur et justice, sans aucun doute ou difficulté, en fonds et en propriété. » Cette question de propriété, agitée autrefois entre les ducs de Brabant et les comtes de Flandre, avait été abandonnée lors de la réunion des deux états sous le même prince, et il importait de ne pas réveiller d'anciennes discussions. Mais dès qu'il eût connaissance des intentions du gouvernement, le procureur général du Brabant réclama provision et intima défense aux Anversois de comparoir ou de répondre, en cette matière, autrement que devant la souveraine cour du duché. On entrait dans un inextricable labyrinthe de procédures, et, afin d'en sortir à temps, Marguerite réclama de Charles-Quint des lettres ordonnant de surseoir à cette affaire jusqu'à son arrivée dans les Pays-Bas. Ce prince lui-même s'alarma des conséquences d'un semblable conflit entre deux puissantes provinces également obstinées dans leurs prétentions; il recommanda à sa tante de ne rien négliger « pour apaiser amiablement les parties, afin d'obvier à toutes rumeurs de sujets l'un avec l'autre, vu que les pays de Brabant et de Flandre étoient uniformément sous son obéissance et que le débat entre eux seroit division très-dangereuse. » Aux deux provinces, il écrivit qu'il désirait « y être remédié et telles choses abolies. » En envoyant à Marguerite les lettres de surséance, il lui prescrivit « de n'en user que par bon conseil, dans le cas où son admonition aux états de Brabant et de Flandre resteroit sans effet [1]. »

[1] « Instructions données à d'Espleghem, » l. c.

Le danger fut conjuré et d'autres préoccupations mirent fin à ce dangereux conflit : au milieu de leurs démêlés avec le gouvernement, à la veille d'une reprise des hostilités, les états aimèrent mieux laisser la question indécise que de s'engager dans de funestes dissensions.

L'année suivante, un procès curieux s'entama entre la magistrature gantoise et l'abbé de Saint-Pierre, lez-Gand. Un bourgeois de cette ville, nommé Gilles Meersman, banni de la juridiction de l'abbaye de Saint-Pierre, rompit son ban; arrêté et emprisonné par les officiers de l'abbé, il invoqua sa qualité de bourgeois, et les Gantois aussitôt demandèrent qu'il leur fût remis. Sur le refus de l'abbé, le sous-bailli et ses sergents enfoncèrent les portes de la prison, en arrachèrent le prisonnier et le transférèrent au *Gravesteen*. L'abbé attaqua la commune devant le conseil de Flandre, du chef de « force et injure, » et protesta contre toutes procédures qu'elle avait entamée ou entamerait à charge de l'inculpé. Mais, sans tenir compte de cette protestation, le magistrat de Gand poursuivit l'affaire, et, à la réquisition du bailli, François Van der Gracht, Gilles Meersman, qui avait été banni « sur la tête », fut décapité. Il en résulta de longues procédures entre la commune et l'abbé; lorsque enfin, en 1534, le conseil de Flandre eut à se prononcer définitivement, l'avocat de l'abbé conclut « à ce que les défendeurs fussent condamnés à extraire le prisonnier du Gravesteen, par effigie d'une botte de paille ou d'un homme de bois, et à le remettre aux mains de l'officier de l'appelant, qui procéderoit ensuite à son exécution; que les droits de l'abbé fussent reconnus, et que la conduite des Gantois fût déclarée mauvaise, attentatoire, abusive; leur jugement, annulé, corrigé et réformé, suivant les formes de la justice. » De son côté, le procureur général demanda « que le

bailli et le sous-bailli fussent condamnés à comparaître, des torches de cire de six livres à la main, au consistoire de la cour, pour invoquer le pardon de la justice; à faire établir dans l'église de Saint-Michel un vitrail, avec une inscription relatant les causes de leur condamnation; à payer, le premier, 1,000 réaux d'or au profit de l'empereur, le second 500 florins carolus. Enfin, il requit contre les échevins une amende de 200 florins carolus, en punition de leurs attentats, et une amende de 30 carolus du chef d'abus. »

A ce réquisitoire, les avocats de la commune opposèrent « que la ville de Gand étoit une cité notable, chef-lieu et la première en l'ordre dans ce pays de Flandre, pourvue de beaucoup de beaux droits, priviléges, prérogatives, coutumes et usages, ayant toute justice, haute, moyenne et basse, et des justiciers et officiers pour l'exercer; que, suivant le privilége du comte Gui, de l'année 1286, il n'étoit pas permis aux officiers, étrangers à la ville, de prendre connoissance ou juridiction sur des bourgeois ou bourgeoises. » Mais ces motifs ne furent point admis par la cour; par un arrêt du 3 février 1534, elle déclara « le demandeur fondé en sa réclamation, les procédures et l'exécution de Gilles Meersman attentatoires, le bris des portes de la prison et l'enlèvement du prisonnier, abusifs. » En conséquence, elle condamna les défendeurs à faire extraire du Gravesteen une botte de paille que deux serviteurs de la ville transportèrent dans la prison de l'abbaye, et à réparer les dégâts commis. Il leur fut formellement défendu de commettre à l'avenir semblable attentat, et l'arrêt reconnut aux officiers de l'abbé le droit de procéder aux exécutions dans les cas de l'espèce. Enfin, la cour condamna le bailli à payer à l'abbé 100 florins carolus, pour être distribués en aumônes; les échevins 30, du chef d'abus; le sous-bailli 600, au profit de

l'empereur, en punition des effractions et des violences qu'il avait commises avec ses sergents, et tous solidairement aux frais et dépens [1]. Nous avons cru devoir insister sur les détails et les incidents de ce procès, parce qu'il montre quelle était alors la confusion des pouvoirs et quels abus engendrait la rivalité de tant de juridictions.

D'autres conflits d'un ordre supérieur, et tout à la fois fâcheux pour le pays et la régente, s'élevèrent à la même époque. Christiern II n'avait cessé d'entretenir d'actives correspondances avec ses partisans; fort de l'appui secret de quelques conseillers de la régente, et de Charles-Quint lui-même; certain d'être soutenu par les princes allemands, ennemis de la Hanse, il se flattait de l'espoir de remonter sur le trône du Danemark. Entraînés par l'appât du gain, des armateurs étaient entrés dans ses vues; et, des ports de la Hollande et de la Zélande, s'étaient élancés sur les mers du Nord une foule de hardis corsaires. Aussitôt les Hanséates avaient armé; Frédéric de Holstein avait fermé le Sund aux navires des Pays-Bas, et il s'en était suivi des hostilités. Au mois de juillet 1525, une flottille lubeckoise fut battue par les Hollandais, qui lui tuèrent un capitaine et environ 200 hommes. Cette victoire causa une vive joie à Charles-Quint; il jugea néanmoins opportun de temporiser, et recommanda à Marguerite d'apaiser le différend [2]. A cet effet, on convint d'ouvrir une diète à Lubeck. Mais la Hollande seule y envoya des députés, et les Hanséates se refusèrent à tout accommodement qui ne comprendrait pas le Brabant et la Zélande. A Anvers et en Zélande, on s'empara

[1] M. J. B. Cannaert, *Bydragen tot kennis van het oude strafrecht in Vlaenderen.*

[2] Mémoire à de Praet et à J. Hannaert, l. c.

de leurs biens; et les Brabançons et les Zélandais, qui avaient repoussé la trève de 1524, persistèrent à conserver leurs prises, de beaucoup supérieures à leurs pertes. Les conférences furent rompues, et les mers restèrent infestées par les corsaires des deux partis. Enfin, au mois d'août 1526, à l'intervention de Marguerite, les négociations se rouvrirent à Verden; mais, en présence de prétentions exorbitantes aussi difficiles à concilier qu'à justifier, on résolut d'ouvrir un congrès à Cologne, le 1er avril 1528, pour régler le payement des dommages respectifs. En attendant, la régente promit d'obliger les Brabançons et les Zélandais à accepter la trève de 1524[1]. Cette convention, à laquelle adhérait le nouveau roi de Suède Gustave[2], rencontra de vives résistances de la part des états de Zélande et de Brabant : ce fut seulement à la fin de 1526 qu'ils se décidèrent à la ratifier[3].

Ces démêlés firent renchérir les grains[4]; et, justement effrayée des fatales conséquences d'une rupture avec le Nord, Marguerite engagea Christiern à renoncer à ses projets, préjudiciables à la prospérité et à la tranquillité des Pays-Bas. La malheureuse Isabelle était morte au château de Swynaerde, le 19 janvier 1526[5], et son indigne époux ne daigna même pas répondre aux instances de la régente. Puis il quitta brusquement la ville de Lierre, où il avait été contraint de se fixer, pour s'établir à Gand avec ses enfants. Décidée à

[1] M. Altmeyer, *Histoire des relations commerciales.*

[2] Geyer, II, 70-71. — Wagenaar.

[3] *Reg. Aert Van der Goes,* ad ann. 1526.

[4] « A chacun desdits dix personnaiges (valets), xij livres dud. prix, auxquels madite dame en a fait don, outre leurs gaiges ordinaires, pour subvenir à leurs menues nécessitez, à cause de la chierté des vivres qu'est à présent. » Compte de l'hôtel de Marguerite (nº 1803), fº cxv.

[5] *Voir* pour ses obsèques le manuscrit nº 16533 de la bibliothèque royale.

ne pas tolérer son séjour dans cette ville « peuplée de mécontens, » Marguerite lui demanda alors une entrevue à Malines; mais il exigea préalablement un sauf-conduit pour se rendre partout où bon lui semblerait, la ratification du testament de la feue reine, et l'engagement de payer ses dettes. Ces exigences exaspérèrent la princesse contre le roi et contre ses conseillers, « maître Gilles Van der Beke, Josse Van der Beke, le bailli d'Axel et d'autres. » Christiern, sans s'inquiéter de ses plaintes ni de ses menaces, repoussa les exhortations du comte de Gavre et du seigneur de Ravenstein, et il fallut que les maîtres d'hôtel de la régente, Pierre de Mouscron et Philippe de Sonastre, qui avaient l'autorité de prévôts, lui fussent envoyés, pour le décider, et non sans peine, à les suivre à Malines. Lorsqu'il y arriva, Marguerite avait été obligée de partir pour Anvers, et, sur les instances du comte de Gavre, le roi promit de s'y rendre; mais, le lendemain matin, le comte apprit que le prince et ses enfants étaient en route pour Lierre. Dès qu'elle en fut informée, Marguerite lui dépêcha de Buren et d'autres seigneurs qui, après beaucoup de difficultés, l'amenèrent à Anvers. Les discussions furent extrêmement orageuses, et, dès son arrivée, Christiern donna à la régente de nouveaux sujets de mécontentement. On le vit réprimander vertement le margrave d'Anvers qui, d'après les ordres de cette princesse, avait arrêté des luthériens; il blâma, en termes très-vifs, cet officier de molester « de bons marchands et gens de bien; » et, celui-ci s'étant retranché sur ses instructions et sur les devoirs de son office, il repartit avec emportement : « Il pourra vous en coûter la tête [1] ! »

Enfin, pourtant, de Buren, de Hornes, Antoine de Berghes

[1] Lettre de Marguerite, du 6 mars 1526, précitée.

et Jean Caulier étaient parvenus à ménager un accommodement, lorsque, à peine de retour à Lierre, Christiern éleva de nouvelles prétentions. En vain ces seigneurs vinrent-ils le presser de mettre un terme à ces tristes débats; il réclama l'intervention des chevaliers de la Toison d'or et requit même de Buren de lui prêter, en sa qualité de capitaine général, le concours de ses gens d'armes pour l'aider à sortir du pays. Marguerite se rendit alors à Lierre, avec l'intention formelle, s'il persistait dans son obstination, de lui enlever ses enfants et de les conduire à Malines, pour les y élever conformément aux ordres de l'empereur. A son arrivée (2 mars 1526), elle apprit que le roi se disposait à partir pour Anvers, ayant formé le projet de se retirer dans les états du duc de Brunswick; déjà l'on avait emballé « sa vaisselle, ses meilleurs meubles et bagages, voire même le calice dont on usoit journellement à la chapelle. » On rapporta aussi à la régente qu'il avait noué des intelligences avec des capitaines de lansquenets et des corsaires, et que, suivant toute apparence, il méditait quelque entreprise hostile.

Après avoir attendu sa visite pendant trois jours, Marguerite lui envoya successivement de Buren, de Hornes, de Berghes, et, sur son refus de les suivre chez elle, elle vint le trouver accompagnée de ces seigneurs (5 mars). Il y eut une scène d'amers reproches et de récriminations. Les discussions ne furent pas moins vives, lorsqu'on en vint à débattre les prétentions du roi. Il s'agissait d'abord du payement des dépenses de bouche de Christiern et de sa famille, s'élevant à 2,000 florins[1]; Marguerite s'étant montrée disposée à les

[1] Christiern devait une grande partie de cette somme à l'auberge du Faucon, qui existe encore.

« A Jehan Van Dappoele et damoiselle Marguerite Van der Burg, hoste et

payer « parce qu'elles étoient dues au peuple, qui avoit grosse intention de murmurer, » le roi exigea aussitôt le payement de ses autres dettes évaluées à 14,000 florins, non compris 7,000 florins dus pour les obsèques d'Isabelle. Marguerite consentit encore à solder cette dernière somme, « par honnesteté; » mais quant à la première, elle déclara qu'il lui serait impossible de se la procurer. Enfin, il fallut conclure qu'elle serait liquidée à de longs termes et en déduction du restant de la dot d'Isabelle, qui faisait retour aux enfants de la feue reine. Il y avait un dernier point, sur lequel il fut impossible de s'entendre : Christiérn demandait que sa pension fût portée de 500 à 700 florins par mois, et lui fût payée en quelque lieu qu'il se rendît; Marguerite trouva « ceste demande desraisonnable, » ne voulant pas admettre qu'il pût réclamer alors plus d'argent que du vivant de sa femme; seulement, « afin de conserver les enfans par voie amiable, » elle proposa de soumettre la question à l'empereur [1]. Ces arrangements conclus, Christiern annonça l'intention de partir pour l'Allemagne, afin de se rapprocher de ses partisans, qui s'étaient emparés de Berghen, en Norwége, et qui avaient déjà un assez grand nombre de navires, « pris partout où ils l'avoient pu. » A l'entendre, sa restauration était chose assurée; mais Marguerite prévoyait que son entreprise se bornerait « à rober ce qui lui tomberoit sous la main, » puis à se réfugier en Norwége, d'où il continuerait

hostesse du Faulcon à Lierre, en tant moins de plus grant somme à eulx deue de reste, pour vin de Rin par eulx livré pour les roi et royne de Dennemarcke, et despends de bouche et logis de leurs chevaulx et de leurs gens, vij $^{xx}$ xvij livres xv sols iij deniers. » Compte de J. Micault (nº 1886).

[1] Le premier chiffre de la pension fut maintenu. « Au roy de Dannemarcke, pour son traitement des mois d'aoust, septembre, octobre et novembre vingtneuf, ij mil livres. » Compte de Jean Micault, de 1529 (nº 1887).

ses brigandages et exposerait ainsi les marchands des Pays-Bas à être pillés tout à la fois par ses ennemis et par ses adhérents [1].

Peu s'en fallut que ces prévisions ne fussent réalisées. Pendant les premiers jours du mois d'avril 1526, le gouverneur de la Frise, Georges Schenck, prévint Marguerite qu'un corps d'environ 4,000 piétons et cent chevaux, stationné depuis un mois sur la frontière, demandait à traverser cette province, et que, d'après les confidences de leurs capitaines, ils comptaient entrer au service de Christiern, pour attaquer le Holstein. Dans le même temps, un nommé Herman Pauwels essaya d'enlever quelques navires en Hollande. Il fut sur-le-champ recommandé aux villes du littoral de prévenir de semblables tentatives, d'autant plus dangereuses qu'elles pouvaient se rattacher à des projets hostiles des Gueldrois. En effet, la trêve conclue avec Charles d'Egmont expirait le 6 juin (1526), et puisque le roi de France préparait la guerre, il fallait s'attendre à de nouveaux conflits avec son allié. On avait déjà arrêté en Frise un jeune homme qui avait été gagné, par des serviteurs du duc, pour incendier Sneek et Dokkum, pour gâter les poudres et pour enclouer l'artillerie. Aussi Marguerite ordonna-t-elle à Schenck de se débarrasser, par tous les moyens en son pouvoir, des bandes établies sur la frontière. Celui-ci convoqua immédiatement les états de Frise « pour leur donner cœur, » et pour concerter ses mesures de défense [2]. Le danger pourtant ne tarda point à se dissiper; ces bandes menaçantes passèrent au service de la France et se disposèrent à s'y rendre, en traversant la Gueldre et le pays de Liége [3]. Quant aux entreprises maritimes

[1] Lettre du 6 mars, précitée — [2] Lettre du 22 avril, précitée.
[3] Compte de Jacques de Laitre, f° xviij. — Compte de J. de Berghes, f° xix v°.

de Christiern, Marguerite ne se borna pas à les entraver de tout son pouvoir ; elle répudia, comme forbans, les marins qu'il avait recrutés, et les Hanséates, dès lors, leur coururent sus avec une impitoyable fureur. Deux capitaines d'Amsterdam, devenus fameux par leurs pirateries dans les mers du Nord, furent pendus à Hambourg, avec les gens de leurs équipages[1]. Le roi détrôné ne persista pas moins dans des projets qui devaient le conduire à sa perte, et il quitta bientôt les Pays-Bas, laissant ses enfants aux soins de Marguerite[2].

Le gouvernement de l'empereur avait d'autant plus redouté les entreprises de Christiern, qu'une guerre avec le Nord eût encore compliqué les difficultés de sa position, alors qu'il lui fallait concentrer toutes ses forces pour de nouvelles luttes contre la France et la Gueldre. Après avoir violé le traité de Madrid, François I[er] s'était mis à négocier, à l'insu de ses nouveaux alliés, pour conserver la Bourgogne, au prix d'une indemnité pécuniaire ; mais il appuyait ses démarches de démonstrations propres à amener une conflagration générale. De nombreux corps de gendarmerie se réunissaient sur les frontières et, au mépris de la paix, le Luxembourg était fréquemment parcouru par ses capitaines et par les de la Marck[3]. Nonobstant d'incessantes

[1] LE PETIT, L. VII, 67.

[2] Les comptes abondent en preuves de son affection pour les orphelins. Ils furent installés au palais de Malines qu'elle fit restaurer pour les y mieux loger. AZEVEDO.

Le jeune prince Jean, confié d'abord aux soins du « maistre d'escole, » Éloy Elementis (« à maître Éloy Elementis, maistre d'école de monseigneur le prince de Dennemarcke, pour une année et demie de sa pencion et gaiges fini le dernier jour de juing xv c trente et ung, iij c lxxv livres. » Compte de J. Micault, n° 1888), fut remis ensuite aux mains du fameux Henri Corneille Agrippa de Nettesheim. M. LE GLAY, *Notice sur Marguerite d'Autriche.*

[3] Compte de J. de Laitre, f^os xv v°, xvj, xvj v°, xvij.

réclamations, les marchands des Pays-Bas étaient pillés et rançonnés, et les choses allèrent même si loin que Marguerite autorisa le gouverneur du comté de Namur à user de représailles. Elle lui envoya des troupes et chargea le comte d'Hoogstraeten et d'autres capitaines de concourir à la répression de ces brigandages [1]; elle enjoignit aux villes de se bien garder, et il fut ordonné de ravitailler les places les plus menacées [2]. Le maître de l'artillerie, Jean de Termonde, inspecta les fortifications des villes de la Hollande, du Hainaut, de l'Artois, de la Flandre, de Lille et de Tournai [3]; des renforts furent dirigés sur les frontières [4]; le comte Félix de Werdenberg alla recruter des Allemands pour augmenter les garnisons du Luxembourg [5]; enfin on prescrivit d'arrêter et de pendre immédiatement tous les piétons qui traverseraient le pays pour se rendre en France [6].

[1] Compte de J. de Berghes, f^os xvij et xvij v°.

[2] Comptes de Jacques de Laitre, l. c., f^os xv v° et xvij v°, et de J. de Berghes (n° 15205), f° xxj.

[3] « A messire Jehan de Tenremonde, pour vacations par luy faites en Hollande, Haynnau, Artois, Lille, Flandres et Tournay, ij cent livres. » Compte de J. Micault (n° 1886).

« A luy (messire Jehan de Tenremonde), pour iiij xx iiij jours que, par intervalle de temps, il a vacqué, du xvij^e de septembre xxvj au iiij^e de may xxvij en Hollande, Flandres, Artois et Tournay, touchant les fortifications, ij ^c livres. »

« A luy, pour derechief avoir esté ès villes et fors de Haynnau et Artois, et depuis à Tournay, où il a vacqué du xvj^e de juing xxvij au xij^e de septembre ensuivant, iij ^c livres. » *Revenus et dépenses de Charles-Quint,* f° ij ^c xxxvij v°.

[4] « A aucuns marchans d'Anvers, qui avoient presté les deniers pour en faire payement aux gens de guerre de la compaignie du seigneur de Ravestain, afin de diligemment les envoier en garnison sur les frontières de Flandres. » Compte de J. Micault (n° 1886).

« Pour en faire part et paiement à aucuns piétons, qui, au commencement de mars vingt-sept, furent mis en garnison sur les frontières de Flandres et Artois, xij ^c l livres. » *Ibid.* (n° 1887).

[5] Compte de J. de Laitre, f° xvij.

[6] *Ibid.*, f° xvij.

Plus d'une tentative attesta l'utilité de ces précautions. Au moment où les bandes de lansquenets, qui s'étaient formées sur les frontières de la Frise, pénétraient dans le pays de Liége [1], un parti français essaya de surprendre Yvoy [2], et l'on apprit que Robert de la Marck était en armes [3], prêt à se joindre à la garnison de Mézières pour leur frayer le passage [4]. En même temps, à Attigny et à Guise se réunissaient de petits corps d'armée qui attirèrent les principales forces sur les points les plus vulnérables de la frontière [5]. Favorisés par ces diversions, secondés sans doute par des partisans de la France, tels que le seigneur de Modave, qui, « tout autant que les François, molestoit les subjectz de l'empereur [6], » ces lansquenets traversèrent sans obstacle le Luxembourg, où l'on songea moins à les arrêter qu'à se garantir contre leurs agressions et leurs brigandages [7]. Vers la même époque, une conspiration faillit rendre Tournai à la France. Il y était resté

[1] Compte de J. de Laitre, f° xviij, — « Pour avoir porté lettres vers messires de Berghes et de Hoegstraete, les advertissant que gros amas de gens de guerre piétons se faisoit au pais de Gheldres, ainsy que monseigneur le cardinal (de Liége) luy avoit adverty. » Compte de J. de Berghes, f° xix v°.

[2] Compte de J. de Laitre, f° xvij.

[3] Compte de J. de Berghes, f° xvij.

[4] « D'avoir porté lettres dudit lieutenant aux officiers de ladite comté, leur advertissant, par icelles, que le gouverneur de Maisières avoit retenu au service du roy de France, environ vingt-trois cent piétons allemans, lesquels il entendoit faire passer par la chaussié pour tirer vers ledit Maizières, duquel lieu ils espéroient avoir gens de cheval pour venir au-devant d'eulx. » *Ibid.*, f° xxiij v°. — « Pour avoir porté lettres dudit lieutenant aux officiers dudit pais, afin que chûn fust derechef sur sa garde et se tinst prest, et empoint pour cause desdits piétons et cent chevaulx avec eulx, qui volloient passer par ladite chaussée. » *Ibid.*, f° xxiiij.

[5] *Ibid.*, f°s xix, xix v°, xx. — Compte de J. de Laitre, f°s xviij, xviij v°.

[6] Compte de J. de Berghes, f° xx.

[7] *Ibid.*, f°s xix, xix v°, xx. — Compte de J. de Laitre, f° xviij.

une faction française dont les chefs [1] entretenaient tout à la fois des intelligences avec les mécontents des Pays-Bas et avec les émigrés. Jugeant le moment propice à leurs vues, plusieurs d'entre eux prétextèrent un pèlerinage à St-Nicolas de Varengeville, en Lorraine, pendant les premiers jours de janvier 1527, et se rendirent à Guise où commandait un Tournaisien, le capitaine Montbrun, qui avait sous ses ordres une partie de l'ancienne garnison de Tournai. Il fut convenu que les Français, au nombre de 10,000 à 12,000 piétons, tourneraient Valenciennes et Condé pour se poster dans le bois de Breuse, où ils attendraient le signal des affidés qui s'étaient chargés de leur livrer le château. Heureusement, un Tournaisien de la garnison de Guise, nommé Jacques Dumonceau, s'effraya des dangers de sa ville natale et vint dévoiler la trame à Philippe de Lannoy. Les conjurés furent aussitôt arrêtés, et, alarmé par la désertion de Dumonceau, le capitaine Montbrun ne poussa pas plus loin l'entreprise. Après une minutieuse instruction, seize des coupables subirent successivement le dernier supplice, gradué d'après leur culpabilité : les chefs furent écartelés, leurs membres attachés à des poteaux dressés aux abords de Tournai, et leurs têtes exposées sur des piques plantées à la galerie du beffroi et aux portes de la ville; le principal fauteur du complot, Painlevée, périt le dernier. Deux autres conjurés, Jean Leblond et Cyprien de Cambrai, qui avaient fui, furent arrêtés, l'un à Bruges, l'autre à Nieuport; et, transférés à Tournai, ils y partagèrent le sort de leurs complices. Beaucoup d'habitants, entre autres l'ancien grand

[1] C'étaient les nommés Painlevée; Noël Ledècre; Bologne; Noullet; François Eliart, sergent bâtonnier; Gilles Baligand; Laurent Lesec, hôtelier de la Fleur de Lis; Olivier Meunier, sergent bâtonnier; Valérien; Jean Leblond; Piérard Leschevin; Cyprien de Cambrai, et les frères Jeanscot.

prévôt Jean Charnoi, compromis dans cette conspiration, furent bannis des terres de l'empire et leurs biens furent confisqués (7 janvier 1527)[1]. On prit d'énergiques mesures pour prévenir le retour de semblables méfaits, et, par une précaution très-usitée à cette époque, on changea les serrures de toutes les portes de la ville[2]. Il eût fallu peu de perspicacité pour se tromper à cet ensemble d'indices; aussi Marguerite, tout en ordonnant de faire, chaque semaine, des prières et des processions pour le maintien de la paix[3], se prépara-t-elle activement à la guerre, guerre d'autant plus à craindre que les Pays-Bas, déjà assaillis par les Gueldrois, étaient menacés de trouver de nouveaux ennemis dans les Anglais, leurs anciens auxiliaires.

Sans se montrer ouvertement hostile, Henri VIII entrete-

[1] M. Chotin, II, 119-121. — « A maistre Wessel, maistre des haultes œuvres à Bruges, à cause d'avoir mis à torture ung Jehan Leblon, natif de la ville de Tournay, accusé de traison, qu'il a volu avecq ses complices faire de ladite ville, xx sols. — Audit maistre Wessel, pour avoir exécuté à l'espée ledit Jehan Leblon côme complisse de l'entreprinse de la traison de la ville de Tournay, iij livres. » Compte du seigneur de Praet, bailli de Bruges, de 1527-1528 (nº 13714), fºˢ xj vº et xij. *Archives du royaume.*

« Audit bailly, qu'il a payet audit cipier pour les despens de prison de douze jours, d'ung nommé Ciprien de Cambray, l'un des meutins et traistres ayant commis crisme de lèze-magesté, et fugitif de la cité de Tournay, et détenu jusques à ce que, par ordonnance de madame la régente du pays de par deçà, ledit bailly l'a envoyé et délivré es mains du cappittaine dudit Tournay, la somme de xlij sous gros. » Compte d'Antoine de la Salle, bailli de Nieuport, de 1526-1527 (nº 14286), fº xvij vº. » *Archives du royaume.*

« De Symon Bourgeois, de deniers venans des biens de ceulx qui avoient voulu trahir la ville de Tournay, par descharge du xiijᵉ de décembre xxvij, ij ᶜ xlix livres iiij sols. » *Revenus et dépenses de Charles-Quint,* fº xxviij.

[2] « A deux serruriers de Malines et Bruxelles, pour xxv grosses serrures qu'ilz ont faites pour porter à Tournay et changer les serrures des portes en janvier xxvj (V. S.), lviij livres j sols vj deniers. » *Revenus et dépenses de Charles-Quint,* fº ij ᶜ iiij ˣˣ xiij vº.

[3] Compte de J. de Berghes, fº xxj.

nait les espérances de tous les adversaires de l'empereur; si, « devenu plus sage par l'expérience, il n'était pas d'humeur à fournir de l'argent pour faire les affaires d'autrui [1]; » si, résistant aux instances du pape et des Vénitiens, il refusait d'adhérer à la ligue de Cognac et s'en tenait pour le moment à des alliances offensives avec la France [2], il suffisait du moindre incident pour provoquer une éclatante rupture. Les tergiversations de François Ier contribuaient sans doute à entretenir cette politique d'expectative, et le monarque anglais savait fort bien qu'en entrant dans la ligue sainte, le roi très-chrétien avait eu moins en vue les intérêts de ses alliés, que l'espoir d'obtenir, par l'intimidation, des adoucissements au traité de Madrid. En effet, alors que le pape et les Vénitiens avaient déjà pris les armes, François Ier réitéra l'offre de 2,000,000 d'écus d'or en échange de la restitution de la Bourgogne, et même après avoir vu ses propositions repoussées, après avoir été accusé « d'avoir agi lâchement et méchamment, » il se borna à envoyer aux Italiens quelques secours pécuniaires et d'insuffisants renforts. Charles-Quint, au contraire, déployait toute l'énergie de son caractère et se disposait à frapper de grands coups. Menaçant les coalisés de sa vengeance, il jetait l'épouvante au cœur de Clément VII, et reformait rapidement ses armées d'Italie, où accouraient les plus braves capitaines de l'Allemagne, de l'Espagne et des Pays-Bas [3].

[1] Rapin Thoyras.

[2] Par un nouveau traité conclu le 8 août 1526, Henri VIII et François Ier s'étaient engagés à ne point assister Charles-Quint l'un contre l'autre, et le monarque anglais avait promis, en outre, de travailler à obtenir la mise en liberté des princes français. » Du Mont, IV, 1re partie, 458.

[3] Parmi ces derniers figurent, d'une manière honorable, les seigneurs de Tainteville, de Vaudrey, de Salins, de Montrichard (Rapport sur la prise de

La fortune sourit d'abord aux armes impériales. Les Vénitiens, unis aux troupes du pape, n'osèrent prendre l'initiative de l'attaque, et, pendant qu'ils se tenaient sur la défensive, le duc de Milan fut obligé de capituler; Clé-

Rome par le jeune Montrichard. Bull. de l'Acad., X, 2e partie, 481), Guillaume de Croix, seigneur de la Haverie, et ses deux frères. Jacques et Gauthier, qui trouvèrent tous trois la mort dans ces contrées (*Nobil. des Pays-Bas*), les capitaines Thamise, de Succre, Locquenghien, Escalignes, qui assistèrent à la prise de Rome et se distinguèrent dans la guerre de Plaisance comme ils s'étaient distingués à Pavie (le prince d'Orange marchant sur Plaisance, tomba dans une embuscade et fut fait prisonnier, « dont pour le sauver le capitaine Succre y fut prins; le capitaine Loquingan, le capitaine Escalingue, le capitaine Gouve, et autres plusieurs bons soldats de pied et de cheval, soustindrent la charge qui leur fut donnée par les Plaisantais. *Mémoires* de Féry de Guyon »), le seigneur de la Vère, un autre héros de cette grande journée, qui fut tué au siége de Naples (*Ibid.*), et Jean IV d'Egmont, le plus illustre sinon le plus brave de ces vaillants guerriers.

« Le comte d'Egmont vient ici servir Votre Majesté, écrivit Antoine de Lève à Charles-Quint; je lui ai donné la charge de tous les gens d'armes, et il l'a acceptée pour le service de Votre Majesté. Il a un si grand zèle pour le service qu'on ne pourroit en avoir davantage, et soit à pied, soit à cheval, il veut toujours être le premier. Il a reçu dans une escarmouche un coup d'arquebuse dont la balle lui a traversé le cou; grâces à Dieu, il est déjà guéri de sa blessure et sur pied en bonne santé; il est impossible qu'on le puisse manquer, parce qu'il est toujours un des premiers(Lettre du 14 juillet 1527. *Corresp.*, I, 237). » — Dans une autre lettre du 4 août 1527, il dit encore : « Le comte d'Egmont est déjà guéri de sa blessure, et encore qu'il n'étoit pas parfaitement guéri, il a voulu se trouver à l'expédition contre les Suisses (combat de Cara). Il a le commandement des gens d'armes, comme j'ai dit à votre majesté, et en ce et en toutes choses, il sert si bien qu'on ne pourroit mieux le désirer. (*Ibid.*, 247.) » Malheureusement la mort vint briser toutes les espérances fondées sur ce brillant capitaine : il mourut à Milan, le 19 avril 1528, à l'âge de 29 ans. Comte d'Egmont, seigneur de Purmerend, Hoogwoude et Aartswoude, chambellan de Charles-Quint et chevalier de la Toison d'or (1516); il avait épousé en 1516, Françoise de Luxembourg, qui fit entrer dans sa maison le comté de Gavre. Il était capitaine et châtelain de Gorcum et de Woerden, charges qu'eu égard à ses services, l'empereur donna à son fils aîné, Lamoral, en même temps qu'il allouait à sa veuve une pension de 1,000 livres de 40 gros par an. (Lettre de Charles-Quint, du 9 octobre 1528. *Ibid.*, 286.)

ment VII, assiégé dans le château Saint-Ange et surpris par le cardinal Pompée Colonna (20 septembre 1526), abjura ses alliances; les tentatives des coalisés sur Gênes et sur Naples échouèrent; l'Italie entière, livrée à une soldatesque effrénée, allait tomber, épuisée et sanglante, aux pieds de l'empereur. Encore un pas et c'en était fait peut-être de l'équilibre européen, si Henri VIII n'avait rétabli les plateaux de la balance. Alarmé de cet excès de puissance, et séduit par les charmes d'Anne de Boleyn, ce fut en ce moment qu'il se décida enfin à s'armer contre le prince dont il voulait répudier la tante. Il envoya à Paris le chevalier Guillaume Fitz-Williams, et les négociations, rapidement conduites, aboutirent à trois traités conclus à Westminster, le 30 avril 1527.

Après avoir confirmé les conventions de Moore, les deux monarques s'engageaient à ne point soutenir leurs ennemis respectifs, à sommer Charles-Quint d'accepter la paix, de satisfaire à ses obligations envers le roi d'Angleterre, et de relâcher les fils du roi de France. En cas de refus, la guerre lui serait immédiatement déclarée; tout commerce serait interdit à ses sujets, dans un délai de 40 jours, qui leur serait accordé pour retirer de France et d'Angleterre leurs biens et leurs marchandises. Puis les deux rois envahiraient les Pays-Bas avec 10,000 piétons fournis par l'Angleterre et 20,000 piétons et 1,500 hommes d'armes fournis par la France, en même temps qu'une flotte, portant 5,000 Anglais et 10,000 Français, attaquerait les autres possessions de l'empereur. Quiconque le soutiendrait serait réputé ennemi. François I^er^ se chargeait d'armer le roi de Navarre et le duc de Gueldre, et de donner à ce dernier les moyens d'attaquer les Pays-Bas avec 20,000 hommes. Pour prévenir toute diversion du côté de l'Allemagne, le compétiteur de Ferdinand,

Jean Zapolya, serait encouragé dans ses prétentions à la couronne de Hongrie, et les princes de l'empire instamment invités à ne fournir à Charles-Quint ni argent ni soldats. Deux de ces traités corroboraient la réconciliation d'anciens ennemis, en statuant, l'un que François I^er ou le duc d'Orléans épouserait Marie d'Angleterre; l'autre que, moyennant un subside perpétuel de 50,000 écus, Henri VIII renoncerait à tous droits et prétentions sur le trône de France [1]. Toutefois, par une déclaration complémentaire, ce dernier stipula que, si l'empereur mettait en liberté les princes français et s'acquittait de ses obligations, la guerre cesserait sur-le-champ [2].

A peine cette coalition, redoutable pour les Pays-Bas surtout, était-elle formée, que le sac de Rome (6 mai 1527) vint détourner l'orage de ces provinces, mais resserrer l'alliance des deux rois. Au lieu d'assaillir les Pays-Bas, ils convinrent, par un nouveau traité du 29 mai, de porter la guerre en Italie, où François I^er enverrait 30,000 piétons et 1,000 hommes d'armes soudoyés par une subvention mensuelle de 30,000 écus, que lui payerait l'Angleterre [3]. Henri VIII alors notifia à Charles-Quint ses réclamations : il demandait la moitié du butin conquis à Pavie, et la remise d'un des deux princes français, prétendant que la guerre avait eu lieu à frais communs, et qu'il était en droit d'en partager les bénéfices. Il s'attendait à un refus éclatant, et son ambassadeur était accompagné d'un héraut d'armes, qui devait aussitôt se faire connaître et proclamer la déclaration de guerre. Cette manœuvre fut déjouée par l'habileté de Charles-Quint. En présence des événements dont l'Italie, l'Allemagne, la Hongrie

[1] RYMER, l. c., XIV, 195 et suiv. — DUMONT, IV, 1^re partie, 472 et 476.
[2] DU MONT, l. c., 481.
[3] *Ibid.*, 483-485. — RYMER, l. c., XIV, 206.

et les Pays-Bas étaient le théâtre; en face de l'épuisement de ses finances; alors que la plupart de ses ministres lui conseillaient de conclure la paix avec la France, afin de frapper la trahison en Italie [1], il importait de gagner du temps; au lieu de rompre brusquement, il fallait engager les coalisés dans des négociations qui retarderaient l'heure de la lutte, si elles ne fournissaient pas l'occasion de les désunir.

Sans se prononcer sur les prétentions de Henri VIII, Charles-Quint répondit aux ambassadeurs anglais qu'il en écrirait à leur maître. Puis il consentit à accepter les offres de François Ier relatives à la restitution de la Bourgogne, avec réserve de tous droits antérieurs au traité de Madrid, dont les autres dispositions étaient maintenues (juillet 1527). Bien que les termes de cette réponse « marquassent que c'était lui qui donnait la loi plutôt qu'il ne la recevait [2], » elle eût été de nature à prévenir la guerre, si ses ennemis l'eussent désiré sincèrement. Mais le moment d'abattre le potentat leur semblait venu, car un brusque revirement menaçait alors sa fortune : l'argent manquait; ses armées se mutinaient; Lautrec était entré en Lombardie; Gênes s'était rendue, et les Italiens accueillaient les Français comme des libérateurs. D'un autre côté, si l'extinction de la maison royale de Bohême et de Hongrie avait donné les couronnes de ces royaumes à l'archiduc Ferdinand, l'élection de ce prince [3] allait attirer sous les murs

[1] Lettre de Pierre de Veyre à Charles-Quint, du 30 septembre 1527. *Correspondenz*, I, 248.

[2] RAPIN THOYRAS.

[3] « A ung messager allemand, la somme de vingt livres du prix de 40 gros, de laquelle somme madame luy a faict don en faveur des bonnes nouvelles qu'il luy a appourtées de l'élection de monseigneur l'archiduc d'Austrice au royaulme de Bohême. » Compte de l'hôtel de Marguerite (nº 1802), fº iiij xx xvj.

Au gentilhomme annonçant l'avénement de Ferdinand au trône de Hongrie, Marguerite fit donner vingt carolus d'or. *Ibid.* (nº 1803), fº cxix.

de Vienne les formidables armées de Soliman. Satisfaits un instant du droit conféré à chaque état d'Allemagne de régler ses affaires religieuses (1526), les luthériens avaient été bientôt alarmés par la réaction catholique; ils étaient prêts à recourir aux armes, et déjà l'électeur de Saxe et le landgrave de Hesse jetaient à Torgaw les bases de la ligue de Smalkalde. Les Pays-Bas, écrasés d'impôts, irrités des excès des gens de guerre, grondaient sourdement; en un mot, il suffisait d'une étincelle pour produire une terrible explosion. L'Espagne seule, alors dans toute sa vitalité, avait encore à donner à son prince de l'or et du sang.

Loin donc de se prêter à aucune concession, les coalisés resserrèrent leur alliance; à la suite d'une entrevue de François I^er^ et de Wolsey, deux conventions conclues à Amiens, le 18 août 1527, cimentèrent les traités de Westminster. Par ces conventions, les rois de France et d'Angleterre s'opposaient, aussi longtemps que le pape ne serait pas libre, à la convocation d'un concile œcuménique, et à la publication, dans leurs états, de mandements et brefs préjudiciables à leurs personnes ou à leurs sujets. D'autres dispositions réglèrent les intérêts commerciaux de leurs marchands. Un de ces traités dégageait François I^er^ de sa promesse d'épouser Marie d'Angleterre, et non-seulement Henri VIII admettait le mariage du monarque français avec la douairière de Portugal, mais il promettait encore d'approuver la paix qui pourrait intervenir entre son allié et l'empereur[1]. Ces dernières clauses, empreintes dans leur forme d'une certaine condescendance, étaient destinées sans doute à tromper l'opinion publique; les propositions que les coalisés soumirent à Charles-Quint révélèrent

[1] Du Mont, IV, 1re partie, 487, 496.

leurs véritables intentions. « Pour faire cesser les maux de la guerre, écrivait ce prince à Granvelle, j'ai consenti au sacrifice d'une partie de mes droits, et la paix a dépendu d'un seul point. Or, ce point a découvert l'embûche du roi de France. Alors que je m'engageois à évacuer l'Italie, dès qu'elle seroit pacifiée, et à donner des garanties pour l'exécution de cet engagement, il a refusé de rappeler son armée, avant que je lui eusse rendu ses fils [1]. » Après six mois de vaines négociations, le 15 janvier 1528, les ambassadeurs français présentèrent à l'empereur leurs lettres de rappel [2]; les ambassadeurs anglais se retirèrent le 21, et le lendemain, deux hérauts de France et d'Angleterre vinrent, au palais de Burgos, déclarer solennellement la guerre [3].

Si critique que fût la situation, Charles-Quint ne montra ni faiblesse, ni hésitation; son opiniâtreté naturelle prenait, dans les circonstances les plus graves, un caractère de grandeur qui contraste avec l'humilité du prisonnier de Pavie. Il reçut les défis des deux rois avec dignité, et sa réponse à leurs hérauts exprima bien distinctement ses sentiments pour leurs maîtres. Acceptant le défi de Henri VIII avec une fermeté mêlée d'égards et de respects, il se plaignit seulement de l'intention qu'avait eue ce monarque de le marier à

[1] Lettre du 5 février 1528. *Correspondenz*, I, 259. — *Voir* « Offres faites par les ambassadeurs de François I[er], roi de France, à Charles-Quint, empereur, et les réponses dudit empereur, 10, 15, 20 et 21 septembre 1527. » Du Mont, IV, 1[re] partie, 496-502.

[2] Arrivés à Posa, les ambassadeurs français furent retenus en otages pour la sûreté de Granvelle, que Charles-Quint avait envoyé à Paris. A cette nouvelle, François I[er] fit emprisonner cet ambassadeur au château de Vincennes, d'où il ne sortit qu'à la fin d'avril. Lettre du 5 février, précitée. — Martin Du Bellay. — Mss. de la bibl. royale, n° 12580.

[3] *Voir* le procès-verbal de cette cérémonie, où Charles-Quint se montra si noble et si digne. Du Mont, IV, 1[re] partie, 503-510.

une princesse dont il proclamait l'illégitimité par sa demande de divorce avec Catherine d'Aragon. Il attribua ses démêlés avec ce prince à Wolsey : « Le cardinal, dit-il, auroit voulu que mes armées d'Italie le portassent sur le trône pontifical, et il provoque la guerre parce que le repos de la chrétienté n'a pas été sacrifié à son ambition démesurée. Jamais je ne me suis refusé à la liquidation de mes dettes; ce grief est si peu fondé, que les ambassadeurs du roi n'ont pas apporté les obligations originales, et qu'ils sont sans pouvoir pour me donner quittance. Quant aux indemnités exigées par ce prince, il n'ignore pas que le traité de Madrid les a mises à la charge du roi de France. Le dédit stipulé dans nos conventions matrimoniales peut-il m'être réclamé, alors qu'à diverses reprises j'ai demandé la remise de ma fiancée, alors que la main de cette princesse a été offerte au roi d'Écosse? Du reste, le roi lui-même a-t-il rempli toutes les conditions de nos traités[1]? » A la sommation de mettre en liberté les princes français, il répondit : « J'espère les garder de sorte que par force je ne les rendray point, car je n'ay point accoustumé d'estre forcé ès choses que je fais. » François Ier, à qui il avait dit dans leur dernière entrevue : « Je vous tiendrois pour lasche et meschant si vous me failliez de la foy que j'ai de vous[2], » François Ier ne méritait pas d'égards, et Charles-Quint le traita avec un souverain mépris[3].

[1] Du Mont, l. c.

[2] Manuscrit de Granvelle à la bibliothèque d'Aix, cité par M. Gachard (Bull. de la Comm. royale d'histoire, II, 306-307).

[3] *Ibid.* — « Et après ledit seigneur empereur, tremblant, émeu et courroucé, adressa ses paroles à moy, disant, comme semblablement avoit dit au nonce, que avant que le roy l'eust par rigueur, en tous ses royaumes ne demeureroit pierre sur pierre, et plustôt s'en viendroit tenir en la ville de Grenade, où il estoit pour lors. Qu'il avoit usé envers le roy mon maître de grande magnani-

Après avoir déclaré « que le roi de France étant son juste prisonnier de guerre, n'avoit pas le droit de le défier, » l'empereur rappela qu'il avait déjà chargé Jean de Calvimont, président du parlement de Bordeaux, de dire « à son maître qu'il avoit fait lâchement et meschamment de non lui avoir gardé la foi qu'il avoit de lui, selon le traité de Madrid; que s'il vouloit dire du contraire, il le lui maintiendroit de sa personne à la sienne [1]. »

Charles-Quint remit au héraut du roi de France un mémoire, où il disait à ce prince : « Il est étrange que n'ayant pu ou n'ayant voulu remplir vos engagemens, vous ne soyez pas rentré dans votre prison pour sauver du moins votre honneur. Si, comme vous le prétendez, le traité de Madrid est nul, parce

mité et libéralité, et ledit sieur roy envers luy de pusillanimité et mauvaise foi, et s'il l'osoit dire de *mauvais traître*, car il ne lui avoit tenu chose que lui eut promis, et que doresnavant il ne contracteroit ou besoigneroit avecques luy sans sûreté, laquelle il ne sauroit avoir meilleure que de ses enfans. Quant à prendre argent desdits sieurs enfans, s'il eust voulu argent, dit-il, il l'eust eu et pris avant de délivrer la personne du sieur roy, me sommant, comme ambassadeur dudit sieur roy, qu'il eust à luy tenir ce qu'il lui avoit promis, autrement lui demandoit sa foy, et à moy, comme son ambassadeur, et en ce faisant, qu'il se vînt rendre son prisonnier, suivant ce qu'il lui avoit promis. Disant après, en soy retournant et appuyant sur la fenêtre de ladite chambre, que plût à Dieu, sans tant de prolixité, que cette affaire fust à vuyder de sa personne à celle du roy. » Extrait du procès-verbal envoyé au chancelier de France, cardinal de Sens, par l'ambassadeur du roi étant à Posa, en Espagne, le 18 février 1528. Reg. *Collection de documents historiques*, IV, f° 119.

[1] Au moment où le héraut d'armes Guyenne se retirait, Charles-Quint lui dit : « Dites au roi vostre maître que je crois qu'il n'a pas été averti de certaines paroles dites par moi à son ambassadeur le président Calvimont. S'il les eust sceus, je le tiens trop gentil prince pour n'y avoir pas respondu. Ne manquez point de lui rappeler cela. » Calvimont l'ayant prié de lui rappeler ces paroles, dont il disait ne point se souvenir, Charles-Quint les répéta dans une lettre du 18 mars, se terminant ainsi : Je vous les escrips volontiers signées de ma main, afin que d'icy en avant vous ny aultres n'en fassiez doute. » *Papiers d'état de Granvelle*, I, 350.

qu'il est le fruit de la contrainte, la clause qui vous a rendu la liberté est nulle également; vous êtes donc toujours mon prisonnier [1]. » Le dilemme était écrasant; aussi le parjure n'y opposa-t-il que des rodomontades. Son héraut revint avec un cartel en règle; accusant l'empereur d'en avoir menti par la gorge, le roi l'invitait « à doresnavant ne lui écrire aucune chose, mais à assurer le camp où il lui porteroit les armes (28 mars 1527) [2]. » L'accusation de mensonge arracha un sourire à Charles-Quint; interrompant le lecteur : « Celui qui a écrit cette lettre, fit-il, est un menteur lui-même. » Ses plus sages conseillers l'engagèrent à ne pas répondre à cette provocation. « Je suppose, lui écrivit don Diégo, duc de l'Infantado, je suppose, pour le moment, que c'est de moi qu'il s'agisse : l'homme, avec qui je suis en contestation, m'a défié, parce qu'il me reproche d'avoir dit à ses envoyés des paroles blessantes pour son honneur, de l'avoir accusé, par exemple, de manquer à ses engagemens. Il m'accuse d'avoir menti; je lui réponds que s'il persiste dans ses imputations, je lui soutiendrai le contraire l'épée à la main; à son tour il réplique en me défiant à un combat singulier, pour prouver ce qu'il avance. C'est donc aux armes à trancher la difficulté qui nous divise. Il me semble, seigneur, que nous avons tort tous deux : moi dans ma demande, et lui dans sa réponse. En effet, la décision d'un tel différend ne doit pas être remise au sort des armes; elle dépend uniquement de l'existence et de l'authenticité des traités, ainsi que de l'arbitrage des hommes de science et d'honneur consultés sur ce sujet. Il est clair qu'un jugement sain suffit pour terminer la contestation; les armes ne sauroient jamais le faire [3]. » Mais Charles-Quint était loin de le céder

[1] *Papiers d'état de Granvelle.*

[2] *Ibid.*, I, 372. — Mss. de la bibl. royale, n° 12780. — [3] *Papiers d'état*, I, 381.

en courage à son adversaire; sans tenir compte de ces avis, oubliant les devoirs de sa position, il envoya le roi d'armes, Bourgogne (28 juin), porter à François I[er] sa réponse et un contre-cartel. Bourgogne éprouva beaucoup de difficultés à se faire admettre devant François I[er]; lorsqu'il y parvint enfin (10 septembre), le roi ne lui permit même pas de parler et se répandit en grossières invectives. Le héraut quitta Paris (16 septembre), sans avoir pu remplir sa mission, et il ne fut plus question de ces défis [1].

Tout parut d'abord favoriser les coalisés. Pendant que Lautrec marchait victorieusement sur Naples, le duc de Gueldre menaçait le Brabant et désolait la Hollande; les Pays-Bas semblaient à la veille d'une prochaine invasion. Aux premiers indices de rupture, Charles-Quint avait autorisé sa tante à négocier la neutralité de ces provinces; mais Marguerite craignit de voir les états, « fort lassés de la guerre, » prendre prétexte de cette neutralité pour refuser les aides, ou « les sujets malvolontaires s'avancer la négocier directement en postposant l'honneur de son neveu. » Jugeant donc « la chose fort dangereuse et sujette à beaucoup d'inconvéniens, » elle engagea l'empereur à la bien peser, et attendit de nouveaux ordres pour ouvrir des négociations [2]. Alors, soit que Charles-Quint voulût étendre le théâtre de la lutte, pour obliger ses ennemis à disséminer leurs forces, soit qu'il les crût peu disposés à accueillir des propositions de cette nature, il renonça à ce projet.

Dès le mois de février 1528, les Français avaient franchi

[1] *Voir*, au sujet de ces cartels, le tome IV de la *Collection de documents historiques*, aux *Archives du royaume*, les *Papiers d'état de Granvelle*, M Le Glay, *Nég. dipl.*, et les manuscrits de la bibl. royale, n[os] 12780 et 17363.

[2] Instructions données au seigneur de Rosimbos, 16 avril 1527, l. c., f° 74.

les frontières sur plusieurs points, « volant, foullant, adomageant les subjectz. Ils avoient pris et mené prisonniers en France plusieurs d'iceulx, saisi des marchands et aultres, corps et biens, commis desgatz et entreprinses de toute espèce, sans deffiance précédente ni signification de guerre [1]. » Ils pillèrent Fumay [2], et un de leurs partis emporta le château de Beaulieu, dont le seigneur fut tué [3]. Marguerite répondit sur-le-champ à ces agressions par des mesures violentes. Une circulaire du 13 février ordonna « d'incontinent et sans délai, arrêter tous François, marchands et autres, de saisir leurs biens, denrées, marchandises, lettres, dettes, obligations et actions, quelque part qu'ils se trouvassent, afin d'indemniser et de garantir les sujets des Pays-Bas, qui avoient été pris et adommagés [4]. » D'autres mandements prononcèrent la confiscation de ces saisies (6 mars) [5], enjoignirent aux sujets de l'empereur, habitant la France, d'en sortir dans les trente jours, et défendirent, sous peine de confiscation de corps et de biens, de prendre du service à l'étranger [6].

[1] Plac. du 10 février 1528. Mss. de la bibl. royale, n° 16107. — M. ALTMEYER, *Marguerite d'Autriche.*

[2] « Le lendemain, xxvij° dudit febvrier, furent despéchées autres lettres vers madite très-redoubtée dame, advertissant icelle que iceulx François avoient prins, pillié et prins, délaissié et habandonné ladite ville de Fumay. » — « Le xxvj° dudit febvrier, par ordonnance dudit sieur bailly, furent despéchées lettres vers madite redoubtée dame madame la régente, advertissant icelle de la prinse de Fumay, pour, selon ce et ensuivant son bon plaisir, se pouvoir conduire et régler. » Compte de J. de Berghes, f° xix v°.

[3] « Pour avoir, par ordonnance dudit lieutenant bailly, porté lettres vers ma très-redoubtée dame et gouverneur advertissant iceulx de la prinse de Beaulieu, à laquelle le sieur dudit Beaulieu avoit esté tué, et ce par les François. » *Ibid.*, f° xxvij.

[4] M. ALTMEYER, l. c. — Lettres aux magistrats de Malines M. GACHARD, *Anal. hist.*, l. c., VII, 130.

[5] Compte de J. de Berghes, f° xxiij.

[6] Compte de J. Vander Aa (n° 15666), f° iiij.

Si le mécontentement de son neveu l'avait un moment découragée, Marguerite recouvra son énergie en présence du danger, et sut imprimer une grande activité aux mesures de défense. Bapaume, Béthune reçurent de nouvelles fortifications [1]; un château fut élevé à Gravelines [2]; et l'on démolit le vieux château de Bourbourg, appartenant au marquis d'Aerschot, dans la crainte que l'ennemi ne s'y établît [3]. Les garnisons des places frontières furent renforcées [4]; ordre fut donné aux capitaines des villes et châteaux de redoubler de vigilance [5]; 200 piétons furent envoyés à Tournai, sous la conduite du maître de l'artillerie, Jean de Termonde [6], qui compléta les défenses du château [7]; on leva des piétons en Flandre, dans le Brabant wallon, le Hainaut, le Luxembourg, le comté de Namur et le Limbourg [8]; Mons, Louvain, Namur et d'autres villes envoyèrent de l'artillerie aux frontières [9]; Antoine de Ligne accourut bientôt avec un nombreux corps de lansquenets et de reîtres, recrutés en Allemagne [10]; des chevaucheurs

[1] « Pour employer ès ouvraiges et fortiffications de Bapaulme et Béthune, vj c livres. » Compte de J. Micault (nº 1887).

[2] Guicciardin.

[3] M. Ch. B., *Histoire de Bourbourg*.

[4] Comptes de J. Micault, de J. de Berghes et de J. de Laitre, précités.

[5] Compte de J. de Laitre, fᵒˢ xj, xij, etc. — Pour leurs voyages d'avoir incontinent esté envoyez de cheval tant à Walcourt, Bouvignes, villes frontières, et autres officiers, en la comté, affin que ung chacun fist sa garde. » Compte de J. de Berghes, fº xix vº.

[6] « Aux deux cens piétons qui tenoient garnison soubs messire Jean de Tenremonde en la ville de Tournay, ij m livres. » Compte de J. Micault (nº 1887).

[7] « Pour réparations nécessaires au chasteau de Tournay, vj c livres. — Pour emploier aux ouvraiges et fortiffications du chasteau de Tournay, xv c livres. — En deniers payés pour employer ès ouvrages et fortiffications que l'on faisoit lors à Tournay, xij c livres. » *Ibid.*

[8] Comptes de J. Micault, de J. de Berghes et de J. de Laitre, précités.

[9] Compte de J. Micault (nº 1887).

[10] *Ibid.*

furent lancés sur toutes les routes, et de nombreux espions envoyés en Picardie et en Champagne [1]. On ne surveilla pas moins attentivement la Lorraine, qu'on jugeait peu disposée à se renfermer dans sa neutralité, en la voyant devenir le point de réunion de la plupart des corps allemands levés par la France [2]. Malheureusement l'argent manquait; toutes les ressources disponibles avaient été absorbées par les armements contre la Gueldre, et les hostilités étaient à peine commencées, que, dans le Luxembourg, « les gens de guerre voulurent abandonner leurs garnisons, s'ils n'avoient paye [3]. »

La position des Impériaux dans ce duché était fort compromise; le nouveau maréchal de la noblesse, Ernest Schenck, ne cessait de représenter la nécessité d'y envoyer des renforts et de l'artillerie, de réparer et d'augmenter les fortifications des places de guerre, si l'on ne voulait tout abandonner à l'ennemi [4]. Déjà elle avait essuyé plusieurs attaques ; de nombreuses troupes se concentraient près de ses frontières, et l'on assurait que le seigneur de Sedan, de concert avec le gouverneur de Mouzon, se disposait à l'envahir avec 500 hommes d'armes et 12,000 piétons [5]. Ce bruit reçut une nouvelle consistance par l'arrivée du gouverneur d'Orléans, du duc de Guise, du seigneur de Fleuranges et d'autres capitaines, qui vinrent s'établir dans les environsd e Mézières et de Sedan, avec 1,200 à 1,300 chevaux et 1,000 piétons,

[1] Comptes de J. de Berghes et de J. de Laitre.

[2] Compte de J. de Laitre, f° xiiij v°.

[3] *Ibid.*, f° xiij v°. — [4] *Ibid.*, f°s xxj et suiv.

[5] *Ibid.*, f°s xij, xij v°. — « Pour le xvj^e dudit febvrier audit an xv^c xxviij avoir esté vers ledit seigneur gouverneur au lieu de Berghes, lui advertissant que les François faisoient amas en Champaigne, pourquoi faire on ne savoit, affin que sur ce il lui pleust en adviser et ordonner. » Compte de J. de Berghes, f° xix.

« à intencion que on ne sçavoit [1]. » Le comte Guillaume de Nassau, qui était venu offrir ses services à Marguerite [2], fut aussitôt envoyé dans le Luxembourg, pour en prendre le commandement, en l'absence du marquis de Bade [3]. Dès son arrivée, il leva de nombreux pionniers pour travailler aux fortifications d'Yvoy et des places les plus menacées; demanda à l'archevêque de Trèves de la poudre et l'autorisation de recruter dans ses états 200 chevaux et 500 piétons; engagea des canonniers allemands et un corps de lansquenets licenciés par le landgrave de Hesse [4]. La vigueur qu'il déploya lui valut les éloges de Marguerite; elle écrivit à Charles-Quint qu'elle et son conseil ne connaissaient pas d'homme plus convenable pour le gouvernement de cette province, où le marquis de Bade ne cessait, au contraire, de lui donner de graves sujets de mécontentement [5]. Le comte fut, du reste, activement secondé par de braves officiers, tels que Guillaume de Le Lys, capitaine de Damvillers [6]; Gilles de Sapoigne, capitaine d'Yvoy et de Charancy, qui, à la tête d'un petit corps de chevaucheurs et de piétons [7], défendit valeureusement la

[1] Compte de J. de Berghes, f° xx v°.

[2] « A messire Guillaume, comte de Nassau, par lettres du xxj^e d'avril xxviij après Pasques, pour son deffroiement d'estre venu vers madame offrir son service, iiij ^c livres. » *Revenus et dépenses de Charles-Quint*, f° ij ^c lvij v°.

[3] Compte de J. de Laitre, f° xj.

[4] *Ibid.*, f^os xij v°, xiij, xiij v°, xiiij, xiiij v° et xv.

[5] Lettre de Marguerite, du 7 juillet, précitée.

[6] « A Guillaume de Le Lys, à cause des gens de guerre de cheval et de piet, qu'il a entretenuz à Dampvillers, frontières du pays de Luxembourg, jusques au xv^e jour de juing xv ^c xxviij incluz, v ^c iiij ^xx iiij livres j sol. » Compte de J. Micault, de 1528 (n° 1887).

« A Guillaume de Le Lys, à cause des gens de guerre de cheval et de piet, qu'il avoit entretenuz à Dampvillers, jusques au xv^e jour de juing xv ^c vingt-huit. » *Ibid.*, de 1529.

[7] « A Gilles de Sappoigne, à cause des gens de guerre de cheval et de piet

frontière[1]; Jacques, seigneur de Mercy-le-Château[2], et Jean de Boussut, dit de Messancourt[3].

Malgré l'énergie de Marguerite, malgré la vaillance de ses capitaines, il eût été bien difficile aux Pays-Bas de résister à une attaque combinée des Français et des Anglais. La diversion opérée par les événements d'Italie leur épargna d'immenses désastres, et, après avoir été menacés d'une formidable attaque, ils n'eurent à souffrir que de quelques excursions suivies de représailles. Gilles de Sapoigne enleva le château de Saussy, fief du duché de Bar, appartenant à un des fils de Robert de la Marck[4]. Son lieutenant, Louis Legros, chargé de la garde de ce château[5], y fut bientôt bloqué par les bandes du seigneur de Sedan; mais le receveur de Thionville, Nicolas le Gouverneur, et un autre officier nommé

qu'il avoit entretenuz sur les frontières du pays de Luxembourg, jusques au xv^e jour de juing xv^c xxviij incluz, xij^c xliij livres v sols. »

« A Gilles de Sappoigne, à cause de gaiges et soldées de quinze piétons qu'il avait eus à Charancy et à Yvoix, jusques au dernier de février xv^c vingt huit, iij^c lxxvj livres vij sols vj deniers. »

« A Gilles de Sappoigne, à cause des gaiges et soldées de cinquante chevaucheurs qu'il avoit eus sur les frontières dudit pays de Luxembourg, jusques au dernier de février xv^c vingt huit, iij^m iiij^c xxxv livres. »

« A Gilles de Sappoigne, capitaine de Charancy, frontières de Luxembourg, cent livres. »

« A Gilles de Sappoigne, à cause des gaiges et soldées de douze piétons qu'il avoit eus à Charancy et à Yvoix, jusques au dernier de novembre xv^c vingt-huit, v^c xxxiiij livres. » *Ibid.*

[1] Lettre de Marguerite, du 18 janvier 1530. *Correspondenz*, I, 377.

[2] « A Jacques, sieur de Merchy-le-Chasteau, à cause de ses services de guerre sur les frontières d'icellui pays de Luxembourg, lv livres vij sols vj deniers. » Compte de J. Micault, 1528 (n° 1887).

[3] « A Jehan de Boussut, à cause de ses services de guerre sur les frontières de Luxembourg, vj^xx ij livres x sols. » *Ibid.*—Compte de J. de Laitre, f° xvij v°.

[4] Lettre de Marguerite, du 18 janvier 1530, précitée.

[5] « A Loys Legros, à cause de certain nombre de piétons qu'il avoit eus au chasteau de Saussy en Barrois, ciiij livres xvj sols. » Compte de J. Micault (n° 1887).

Gaspard Bolzmeyer, parvinrent, à la tête de 12 chevaucheurs et de 50 piétons, à ravitailler la place, et l'ennemi, rebuté, ne tarda pas à se retirer [1]. Il ne fut pas plus heureux dans une tentative sur le château de Rochefort, où 10 lansquenets, réunis à quelques paysans des environs, repoussèrent victorieusement son attaque [2]. Dans le même temps, une petite division française, qui s'était aventurée jusque sous les murs d'Arlon, fut battue par Diederich de Metzenhusen, lieutenant du marquis de Bade [3]. Sur les autres frontières il y eut également des escarmouches sans importance, et le succès le plus marquant de la campagne fut la prise de Roye, par Antoine de Ligne [4]. La guerre maritime ne fut pas poussée avec plus de vigueur : tout se borna à un combat livré, devant Dieppe, à une escadrille française, par quelques navires de l'Écluse. Bien qu'il eût perdu son mât principal, le chef des Flamands coula bas le vaisseau de l'amiral ennemi, monté par un grand nombre de gentilshommes, et ce fait décida de la victoire [5].

Avec l'Angleterre il n'y eut pas d'hostilités; des mesures prohibitives signalèrent seules la rupture des anciennes relations. Avertie que « les marchands, maronniers et aultres bonnes gens subjectz de par deçà estoyent prins en Engleterre par manière de guerre, » Marguerite ordonna sur-le-champ de « prendre et arrester les Anglois marchands, maronniers et autres gens d'Angleterre qu'on trouveroit dans les Pays-Bas [6]; »

[1] Compte de J. de Laitre, f^os xviij v°. xix, xix v°.

[2] *Ibid.*, f° xix. — Compte de J. Micault, précité.

[3] Compte de J. de Laitre, f° xix.

[4] « Quant monseigneur le comte de Faulquemberghe avoit prins et gaigniet la ville de Roye, pays de France. » Compte de Charles Carondelet, seigneur de Potelles, châtelain d'Ath, de 1528 (n° 14936), f° vj v°. *Archives du royaume.*

[5] Le Petit, VII, 73.

[6] Compte de Claron le Barbier, bailli de Lombartzyde (n° 14258), f^os ij v° et iij.

puis, une ordonnance du 28 mars 1528 frappa d'un droit d'entrée les laines anglaises [1]. Charles-Quint, toutefois, ne comptait pas rester passif. Il chargea Guillaume de Montfort de lever 6,000 Allemands, et le seigneur de Rœulx de tout disposer en Flandre pour l'embarquement de ces troupes. On réunit de l'artillerie à Termonde; et l'amiral de Zélande, Adolphe de Bourgogne, reçut le commandement de l'expédition, « qui devoit partir à l'entour de Calais envers la bouche de la Tamise ou au canal, s'il étoit possible [2]. » Cette expédition était concertée sans doute avec le roi de Portugal, qui avait menacé Henri VIII d'opérer une descente en Angleterre, s'il continuait à piller et à maltraiter les sujets de l'empereur [3]. Les préparatifs, conduits avec le plus profond secret, marchaient activement [4], lorsque l'impopularité de sa nouvelle politique obligea le monarque anglais d'y renoncer.

Avant de quitter Londres, l'ambassadeur de Charles-Quint avait publié la réponse de son maître au défi de Henri VIII, et la pauvre argumentation des ministres anglais avait produit un fâcheux effet. Wolsey s'aperçut bientôt du mécontentement public, et, dans une assemblée de lords, il chercha à justifier sa conduite en exagérant les griefs du roi; « mais il eut beau faire, quoique tout le monde lui applaudît extérieurement, ce que l'empereur avait dit au héraut que cette guerre n'était causée que par le mécontentement particulier du cardinal, faisait plus d'effet que toutes les raisons que ce ministre pouvait alléguer [5]. » Aux murmures accusant le favori de ruiner

[1] *Plac. de Flandre,* I, 593.
[2] Lettre de Charles-Quint, du 8 février 1528. *Pap. d'état de Granvelle,* I, 347.
[3] De Reiffenberg, *Relations des Pays-Bas avec le Portugal,* l. c.
[4] Lettre de Charles-Quint, du 8 février, précitée.
[5] Rapin Thoyras.

le royaume pour satisfaire ses rancunes, succédèrent les émeutes. Les marchands ne voulurent plus acheter de draps, parce que la guerre empêchait de les débiter; les ouvriers en laine s'ameutèrent, et Wolsey ordonna en vain aux marchands de continuer leurs acquisitions, en menaçant d'acheter lui-même les draps pour les revendre aux étrangers; ses ordres, ses menaces restèrent sans effet [1]. Cédant alors devant une opposition, qui devenait redoutable, Henri VIII proposa à Marguerite de conclure une trève entre l'empereur, l'Angleterre et la France [2].

Marguerite envoya Jean de Marnix informer Charles-Quint de ces propositions, et, sans même attendre la réponse de son neveu, elle députa en Angleterre Guillaume des Barres et Jean de le Sauch. Les intérêts des deux parties étaient identiques, toutes deux désiraient un rapprochement, et, dans cet état de choses, les négociations ne furent ni longues, ni difficiles. L'ambassadeur de François I^er^ essaya bien d'y mettre obstacle; mais, après de vains efforts, il demanda à être admis aux conférences [3]. L'Italie, du reste, occupait exclusivement François I^er^ : elle avait vu sa défaite et, pour l'y effacer par d'éclatants succès, il lui importait d'être complétement libre dans son action. Charles-Quint, pressé par les instances de sa tante, adjoignit aux commissaires désignés par elle, l'évêque de Burgos, don Ynigo de Mendoça, et le 15 juin 1528, fut conclue à Hampton-court une trève de huit mois, entre les Pays-Bas, l'Angleterre et la France. Ce traité, provoqué « par le bien mutuel du commerce et tendant à

[1] Rapin Thoyras.

[2] « Et meismement comme le roy et le légat d'Angleterre delors sollicitoient une trève entre vous, le roy de France et luy roy d'Angleterre. » Lettre du 7 juillet 1528, précitée. — [3] *Ibid.*

assurer une paix universelle, » stipula la délivrance des prisonniers et la restitution des vaisseaux, des marchandises, des effets et des biens capturés ou saisis depuis la reprise des hostilités. La duchesse douairière de Vendôme d'une part, le prince d'Orange et Marguerite de l'autre, furent nominalement remis en possession de leurs biens, ceux-ci en France, celle-là dans les Pays-Bas [1]. Par un acte interprétatif convenu à Malines (30 juillet), entre François de Raisse, seigneur de la Hargerie, maître d'hôtel ordinaire de François Ier, et Jean Carondelet, il fut décidé que les sujets des Pays-Bas et du royaume de France, dont les biens avaient été saisis, en toucheraient les revenus échus, depuis le traité de Madrid jusqu'à la date de la promulgation de la trève de Hampton-court. Afin de prévenir les fraudes, chacune des parties contractantes devait envoyer à Cambrai, le 4 septembre, trois commissaires chargés d'examiner et de vider les réclamations à ce sujet; Marguerite, le prince d'Orange et la duchesse de Vendôme étaient seuls exceptés de cette mesure [2]. Le duc de Gueldre, dont la position était alors fort compromise, eut la faculté d'adhérer à la trève, mais à des conditions qui montraient peu de désir de le voir profiter de cette latitude.

Marguerite fit immédiatement publier la trève [3] et arrêter

[1] Du Mont, IV, 1re partie, 515. — Rymer, *Acta publ. Angl.*, VI, 2e partie, 103.

[2] Du Mont, l. c., 517.

[3] « Pour le xxije de juing audit an (1528) avoir publiet les trèves entre l'empereur, les rois de Franche et d'Engleterre. » Compte de J. Vander Aa, f° iiij.

La trève fut ratifiée au mois de septembre. « A Jehan Bonnot, seigneur de Cornoillon, escuier tranchant de madite dame, en prest, pour aller en France, le xe de septembre xxviij, pourter la ratiffication de la trève de par l'empereur, xl livres. » *Revenus et dépenses de Charles-Quint*, f° ij c xliiij.

« A Estienne de Solempne, en prest, pour, le xe de septembre xxviij, porter en Angleterre la rattiffication de la trève de par l'empereur. » *Ibid*, f° ij c lij v°

les levées de troupes [1]. Partout on accueillit cet événement avec joie, et les villes de la Hollande en témoignèrent leur reconnaissance aux négociateurs par de riches présents [2]. Mais lorsque le traité fut communiqué aux états généraux (27 juin), la forme du message faillit soulever une tempête. Le comte d'Hoogstraeten, chargé de cette mission, ayant dit que l'empereur « portoit ce traité à leur connoissance pour leur faire honneur, attendu qu'il étoit en droit d'ordonner de la paix et de la guerre à leur insu et sans leur consentement, » la plupart des députés se récrièrent, « trouvant cette prétention fort étrange et contraire à leurs priviléges; » après une discussion des plus animées, l'assemblée résolut « de s'en tenir au simple remerciement [3]. »

La trève permettait au gouvernement des Pays-Bas de retirer des frontières de France une partie de ses forces pour les porter dans les provinces du Nord, où s'étaient produits de graves événements. Compris dans le traité de Breda, le duc de Gueldre avait, par une convention particulière, prolongé d'un an la trève de Heusden [4]. Mais les traités étaient pour lui lettres mortes, dès qu'il trouvait avantage à les violer. Or, il s'était présenté une nouvelle occasion d'intervenir dans les contrées voisines : Philippe de Bourgogne était mort (7 avril 1524), et le crédit de Charles-Quint lui avait fait donner pour successeur Henri de Bavière, second fils de l'électeur palatin. Lors de son installation, le nouvel évêque promit aux états d'Utrecht de retirer des mains de Charles d'Egmont les villes du haut évêché encore occupées

[1] *Papiers d'état de Granvelle*, I, 429.
[2] *Reg. Aert Van der Goes*, ad ann. 1528.
[3] *Ibid.*
[4] *Ibid.* — WAGENAAR.

par les Gueldrois, et le duc s'y prêta avec d'autant plus de facilité que la plupart des cantons de l'Overyssel, désabusés de ses promesses, avaient secoué sa domination. Seulement il prétendit toucher le prix du rachat avant la remise de ces villes, et les états s'y opposèrent; la majorité finit pourtant par consentir; mais la commune et le clergé d'Utrecht persistèrent dans leur refus, et de ce dissentiment sortit une révolution.

La réforme avait trouvé beaucoup d'adhérents à Utrecht, dont le précédent évêque lui-même n'avait dissimulé ni son mépris pour la corruption, l'ignorance et les momeries des moines, ni ses sympathies pour les nouvelles doctrines. Les persécutions exercées dans les Pays-Bas avaient eu du retentissement dans cette ville, et l'avénement de Henri de Bavière mit les partis aux prises; les catholiques, par esprit de conservation, se rallièrent au prélat, en qui les luthériens voyaient un agent de l'empereur, et dont les violences allaient provoquer une explosion. Irrité de la résistance de la commune d'Utrecht, il recourut à l'arbitraire pour obtenir les subsides accordés par la majorité des états, et bannit les chefs de l'opposition; cette mesure augmenta la fermentation, et, le soir de l'Ascension (1526), une émeute terrible éclata. Pour l'apaiser, Henri de Bavière publia un édit statuant qu'à l'avenir tous les habitants, bourgeois, nobles et ecclésiastiques, seraient compris dans la répartition des aides. La commune exigea de plus que le clergé participât aussi au payement des accises et des gabelles. Ces concessions parurent bientôt insuffisantes et, à la suite de nouveaux démêlés, l'évêque alla se fixer à Wyck. Puis, après avoir été repoussé dans une tentative armée pour rentrer dans sa métropole, il érigea un fort à Oostbroek et mit garnison

dans le château d'Abcoude. Menacés d'un blocus, les insurgés réclamèrent alors l'assistance de Charles d'Egmont, qui leur envoya sur-le-champ son lieutenant, le comte de Meurs, et prit possession d'Utrecht. Quant aux partisans de l'évêque, ils furent chassés et leurs biens confisqués[1].

A la suite de ces événements, le comte de Buren invita le conseil de Hollande à appeler sous les drapeaux les milices du comté, et à interdire toute communication avec Utrecht. De son côté, Marguerite invita les principales villes à pourvoir à leur sûreté, et ordonna l'envoi de troupes à Weesp, Oudewater et Muiden. Les villes de la Hollande ne virent d'abord, dans ces mesures, que le prélude de nouvelles demandes d'argent; elles déclarèrent que, puisqu'elles avaient voté les fonds demandés pour la garde de leurs frontières, c'était à l'empereur à les défendre. Pleines de défiance, Oudewater et Muiden refusèrent de recevoir garnison, et les états rejetèrent une proposition du comte de Buren tendante à la levée de 300 à 400 piétons. Charles d'Egmont et la commune d'Utrecht entretinrent ces dispositions, si favorables à leur cause; ils écrivirent à toutes les villes des Pays-Bas pour les assurer de leur intention de conserver de bonnes relations avec elles. Mais Marguerite ne se laissa pas prendre à ce piége, et elle envoya sur la frontière du pays d'Utrecht 340 piétons et 250 chevaux. Le seigneur de Castre, Jacques de Thiennes, dont les Gueldrois avaient souvent éprouvé la valeur, fut nommé lieutenant du comte d'Hoogstraeten, qui préférait les délices de la cour de Malines aux embarras de son gouvernement. En effet, Jacques de Thiennes trouva les forteresses du pays dans le plus mauvais état, et, sur son

[1] Henrica ab Erp, *Annales vernaculi*, l. c., 102-103. — *Die nieuwe Chronyck van Brabant*, 33. — Le Petit. — Wagenaar.

rapport[1], le maître de l'artillerie vint sur-le-champ y exécuter de nombreux travaux de défense[2].

L'événement justifia bientôt les appréhensions de la régente. Après s'être affermi dans Utrecht, Charles d'Egmont s'empara de Rhenen et du château de Horst, surprit Harderwyk, et se vengea des habitants de Campen, de Zwolle et de Deventer, qui avaient déjoué ses ambitieuses menées, en ravageant cruellement leurs territoires. Impuissant à les secourir, Henri de Bavière autorisa les villes de l'Overyssel à se donner à l'empereur, et il ne tarda pas à réclamer pour lui-même cette puissante intervention. Ainsi se trouvait atteint le but depuis longtemps poursuivi par le gouvernement des Pays-Bas, et le plus implacable ennemi de la maison d'Autriche venait offrir à Charles-Quint le moyen d'étendre encore sa domination. Marguerite chargea les comtes de Buren et d'Hoogstraeten, le chancelier de Brabant et le président du conseil de Hollande, de traiter avec l'évêque; et la négociation fut rapidement conduite[3]. « Les chapitres d'Utrecht, sacrifiant leur honneur à la conservation de leurs revenus[4], » se montrèrent faciles à accorder à l'empereur la souveraineté temporelle du haut et du bas évêché, et par un traité, conclu à Schoonhoven, le 15 novembre 1527, ce prince en obtint la cession à titre de comte de Hollande. Il s'engagea à défendre les habitants du pays d'Utrecht et de l'Overyssel

[1] *Reg. Aert Van der Goes.*

[2] Compte de J. Micault (n° 1887).

[3] « A luy (comte d'Hoogstraeten), pour le voyage qu'il fit de Malines, le viij$^{e}$ de novembre xxvij, à Schoonhoven, par devers l'évesque d'Utrecht, pour communiquer ensemble pour la garde des pays jusques au xxv$^{e}$ d'icelluy mois de novembre, et tenoit plat pour luy et monsieur de Buren, viij$^{c}$ livres. » *Revenus et dépenses de Charles-Quint.*

[4] WAGENAAR.

comme ses autres sujets, et à rétablir Henri de Bavière sur son siége épiscopal [1]. Outre une mense considérable affectée à l'exercice de l'autorité spirituelle, l'évêque reçut 45,000 livres pour cette cession [2].

Dès que Charles-Quint eut ratifié cette convention, Georges Schenck entra dans l'Overyssel et reçut, au nom de l'empereur [3], le serment de fidélité des habitants. En attendant le retour de la bonne saison, le gouvernement avisa aux moyens de pousser avec vigueur les opérations militaires; d'après le plan proposé par de Buren et adopté par le conseil privé, en portant la guerre au cœur même de la Gueldre, on comptait forcer Charles d'Egmont à évacuer Utrecht [4]. De Buren, d'Hoogstraeten et Laurent du Blioul, chargés de communiquer le traité de Schoonhoven aux états de Hollande, leur exposèrent les avantages d'une cession destinée à enserrer leur intraitable ennemi, et pour prix de cet avantage, demandèrent une aide de 80,000 florins [5]. Les états de Brabant furent saisis d'une semblable pétition; mais, des deux côtés, ces demandes furent mal accueillies [6]. Les Hollandais, toutefois, se montrèrent mieux disposés; seulement ils exigeaient des conditions que les commissaires de Marguerite débattaient encore, lorsqu'un audacieux coup de main des Gueldrois triompha de leurs scrupules [7].

[1] Hoynck van Papendrecht, *Analecta belgica ad historiam scissi Belgii potissimum spectantia,* III, 1re partie, 13. — Wagenaar. — Davity, l. c.

[2] « A monseigneur Henry de Bavière, évesque d'Utrecht, pour l'appointement fait avec luy à cause de la reddicion d'Utrecht, xlv m livres. » *Revenus et dépenses de Charles-Quint,* 1520-1530. fo ij c lvj.

[3] « A messire George Schenck, baron de Tautenbourg, gouverneur de Frise, pour le voyage qu'il a fait en février xxvij en Overissel, pour la réception du pays, ij c l livres. » *Ibid.,* fo ij c lj.

[4] Reg. no 120, aux *Archives du royaume.* fo l vo. — *Reg. Aert Van der Goes.*

[5] *Reg. Aert Van der Goes.* — [6] *Ibid.* — [7] *Ibid.*

Se voyant menacé d'une invasion dans ses états, Charles d'Egmont voulut détourner le danger ou, par quelque grand succès, se ménager un accommodement. Le maréchal de Gueldre, Martin Van Rossem, réunit secrètement, à Utrecht, 2,000 piétons et 500 chevaux, qui, prenant la croix de Bourgogne et des enseignes impériales, passèrent devant Montfoort et Woerden, cheminèrent, sans être inquiétés, sous le canon de Leyde, et parurent inopinément devant La Haye, le 6 mars 1528, le jour même où l'on publiait, dans les Pays-Bas, un placard prononçant la confiscation des biens des Gueldrois et des Utrechtois [1]. Les habitants de La Haye, dit Guicciardin, n'avaient point voulu s'entourer de murailles, préférant, à l'exemple de César, être les seigneurs du plus beau et du plus puissant village de l'Europe, que les bourgeois d'une petite ville close. Ils expièrent cruellement cette ambition. Les Gueldrois y pénétrant de trois côtés, livrèrent la place au pillage et, pour se préserver de l'incendie, il fallut payer 20,000 florins. Puis, sans être davantage inquiété, Martin Van Rossem revint à Utrecht chargé de butin et des contributions militaires d'un grand nombre de villages [2].

Cette expédition répandit une telle consternation en Hollande, que les états accordèrent, sans conditions, l'aide qui leur était demandée, on leva aussitôt 3,000 piétons et 500 cavaliers [3]; des milices du Brabant, une partie des bandes d'ordonnances [4], accoururent se joindre à ces

[1] « A la trompette de Malines, pour, le vj[e] de mars xv [c] xxviij, avoir publié la confiscation des biens des Franchois, de Gheldres et Utrecht. » Compte de J. Van der Aa, précité, f[o] iiij.

[2] *Die nieuwe Chronyck van Brabant.* — LE PETIT. — DAVITY. — SLICHTENHORST. — WAGENAAR.

[3] WAGENAAR.

[4] Compte de J. Micault (n° 1887).

troupes, et un corps d'armée considérable étant prêt à entrer en campagne, l'indignation succéda à la panique. Attribuant le désastre de La Haye à l'incurie de Jacques de Thiennes, et prétendant que l'âge avait affaibli son énergie, les états de Hollande lui substituèrent, de leur autorité privée, Pierre de Bailleul, seigneur de St-Martin, gendre de Jean de Wassenaar. Il en résulta un conflit avec le comte d'Hoogstraeten, qui prétendit maintenir son lieutenant. Pour tâcher d'apaiser les partis, Marguerite confirma Jacques de Thiennes dans sa charge, mais donna à de Bailleul le commandement de la cavalerie. Cet arrangement ne satisfit point les états, et la princesse fut bientôt obligée de rappeler le seigneur de Castre, que remplaça le comte de Rennenberg, protégé de de Buren. De plus, pour donner pleine satisfaction à l'opinion publique, un échevin d'Amsterdam, Pierre Colyn, fut nommé commissaire aux revues des nouvelles levées [1]. L'irritation était si vive que ces concessions furent encore jugées insuffisantes, et quelques provinces résolurent de pourvoir elles-mêmes à leur défense.

En même temps que la Flandre et la Zélande se liguaient pour la protection de leurs pêcheurs [2], la Hollande proposa au Brabant d'entretenir, à frais communs, une armée, et demanda au gouvernement d'y joindre 2,000 piétons et 500 cavaliers (mars 1528). La proposition fut accueillie, et l'on convint d'employer cette armée à la conquête d'Utrecht. Anvers et Bois-le-Duc adhérèrent à ce projet; mais les autres chefs-villes de Brabant, Louvain et Bruxelles, peu intéressées à l'annexion d'Utrecht aux états de l'empereur, refusèrent

[1] *Reg. Aert Van der Goes.*
[2] *Ibid.*

d'entrer dans la confédération. On perdit plus d'un mois en vaines démarches près de ces villes, et en débats au sujet de la contribution de chaque province. Enfin, dans une assemblée tenue à Malines, le 29 mai, il fut arrêté qu'outre l'artillerie nécessaire, le Brabant entretiendrait 1,200 chevaux et 5,250 piétons; la Hollande, 500 chevaux et 5,000 piétons, du 1er juin au 31 août [1]. Anvers et Bois-le-Duc allouèrent, à cet effet, 48,000 florins par mois; la Hollande, 32,000, et le gouvernement se chargea provisoirement de la quote-part de Louvain et de Bruxelles. Il fut bien stipulé que cette armée ne servirait que contre la Gueldre et sur les frontières de la Hollande et du Brabant; en cas de paix, elle devait être licenciée [2]. Le comte de Buren en reçut le commandement, et d'Hoogstraeten lui transmit l'autorité militaire qu'il exerçait en qualité de stathouder de Hollande.

Le gouvernement n'était pas resté inactif, et l'heureux coup de main de Van Rossem allait être chèrement payé. En exécution de l'édit du 6 mars, il avait été ordonné (2 mai) « à tous les sujets de l'empereur tenant des biens de Gueldrois ou d'Utrechtois, d'en faire déclaration et rapport [3]. » Un prêt de 9,000 livres, arraché aux facteurs de messire Jacques de Grovenberg, qui venait d'être arrêté en Espagne, sous l'inculpation d'hérésie, avait permis d'envoyer de la

[1] « Et ont accordé par ensemble pour employer à l'exécution de Gheldres, à scavoir : pour le Brabant, le payement de 1,200 chevaulx et 5,250 piétons pour trois mois; et pour Hollande, 500 chevaulx et 5,000 piétons, lesquels trois mois ont commencé le premier de juing et finiront en la fin d'aoust. » Mémoire donné par la duchesse de Savoye, gouvernante des Pays-Bas, à M. de Montfort, de ce qu'il doit dire à l'empereur de la part de ladite dame, 9 juillet 1528. Reg. *Correspondance*, f° 233.

[2] *Reg. Aert Van der Goes.* — Comptes de Conrad Dekeyser et de Guillaume Du Fay (nos 15753 et 15754). *Archives du royaume.*

[3] Compte de J. de Berghes, de 1528, f° xxiij.

poudre à l'armée de Frise [1]; on avait recruté des piétons et des gendarmes dans toutes les provinces [2]; et, dès la conclusion de la ligue de Malines, Georges Schenck et de Buren prirent simultanément l'offensive. Secondés par la colère des populations, ils eurent de rapides succès. Schenck enleva d'assaut les forts de Hoeburg, Wilsen et Zwartendyk, dont la chute amena la reddition de Hasselt, la seule ville de l'Overyssel encore occupée par les Gueldrois. A la sollicitation des états de Frise, qui offraient d'entretenir, pendant trois mois, 2,200 piétons pour attaquer Coeverden et Groningue, ce vaillant capitaine était sur le point de courir à la conquête de ces places; mais Marguerite lui enjoignit de se conformer au plan de campagne primitivement arrêté, et de rejoindre le comte de Buren. Celui-ci s'était emparé du fort et du château de Ter Eem, où il avait laissé un gros détachement pour couper les communications d'Utrecht avec Amersfoort, et il avait envahi ensuite la Weluwe. Les deux généraux opérèrent leur jonction près de Hattem, dont ils formèrent aussitôt le siége. Après trois assauts, qui coûtèrent la vie à un frère de Schenck et à une foule d'assiégeants; où furent blessés le seigneur de Houffalize, François de Mérode, le bailli du Brabant wallon, Philippe d'Orley [3], « et autres gens de bien en grand nombre, » cette ville et le château se rendirent [4]. Les

[1] Lettre de Marguerite, du 7 juillet, précitée.

[2] *Ibid.* — Compte de l'hôtel de Marguerite (n° 1804) et compte de Jean Van Kessel et de Henri Van Deventer (n° 15775). *Archives du royaume.*

[3] Philippe d'Orley, seigneur de Seneffe, de Tubize, de la Follie, etc., avait succédé à Jean de Trazegnies dans ces fonctions, qu'il exerça du 24 septembre 1520 au 18 décembre 1554. *Voir* ses comptes aux *Archives du royaume.*

[4] Lettre du 7 juillet, précitée. — Henrica ab Erp, *Ann. vern.*, 107. — Ce succès causa la plus vive joie à Marguerite qui, par lettres du 20 juin 1528, gratifia de six carolus d'or, le messager qui lui en avait apporté la nouvelle. Compte de l'hôtel de Marguerite (n° 1804), f° cxiij v°.

vainqueurs se portèrent alors sur Elburg, qui leur ouvrit ses portes, et, maîtres de ces importantes positions, ils investirent Harderwyk [1]. En moins de vingt-quatre heures, leurs batteries ouvrirent quatre brèches, et l'assaut fut livré. Les assiégés le soutinrent, mais, bien qu'elle comptât 600 lansquenets et 200 reîtres, outre les milices de la ville et des villages voisins, la garnison ne tarda pas à battre la chamade, et elle dut se rendre à discrétion (30 juin) [2].

La marche victorieuse des Impériaux jeta le découragement parmi les Gueldrois. Sans attendre l'ennemi, ils évacuèrent les châteaux d'Altena et de Morgesterre, que les habitants de Deventer s'empressèrent de raser. Marguerite apprit même plus tard que les magistrats de Bommel et de Tiel avaient prévenu Charles d'Egmont « qu'ils n'étoient délibérés de tenir [3]; » elle regretta vivement sans doute alors de n'avoir point cédé aux instances de Bois-le-Duc, qui était prête à tous les sacrifices pour se débarrasser du mauvais voisinage de ces villes [4]. Il était impossible à Charles d'Egmont, réduit à ses propres forces, de tenir longtemps devant cette furieuse attaque. Aussi, lorsqu'il avait été question de le comprendre dans la trève de Hampton-court, Marguerite avait-elle exigé préalablement l'évacuation d'Utrecht, de Groningue, des Ommelandes, de toutes les villes et forteresses, de toutes les terres et seigneuries qu'il occupait au delà de l'Yssel. De plus, le duc devait se soumettre aux peines qu'il avait encourues par la rupture de la trève, par les exactions de ses gens

[1] Lettre du 7 juillet, précitée.

[2] *Ibid.* — Henrica ab Erp, l. c. — *Reg. Aert Van der Goes,* ad ann. 1528, 162.

[3] Lettre du 7 juillet, précitée.

[4] Steph. Hannewinkel.

de guerre, par les dommages causés aux peuples des Pays-Bas. En attendant son acceptation, les hostilités devaient être continuées et les conquêtes des armées des Pays-Bas restaient acquises à l'empereur [1]. Charles d'Egmont espéra trouver des conditions moins dures dans un traité de paix; mais Marguerite refusa d'entreprendre aucune négociation, avant qu'il se fût prononcé sur ces préliminaires. « La trêve lui sera dure, écrivait-elle à Charles-Quint, car il ne peut que se mettre entièrement à votre service ou vous assurer dès maintenant la Gueldre [2]. »

Loin de se reposer sur un premier succès, la princesse redoubla d'efforts. A la suite de l'arrestation d'un serviteur du duc, qui cherchait à passer à Sedan, des ordres réitérés prescrivirent aux officiers du comté de Namur et du Luxembourg d'empêcher, par tous les moyens possibles, le passage de soldats français en Gueldre [3]. Avertie que l'ennemi se recrutait dans les pays de Clèves et de Juliers, Marguerite requit Jean le Pacifique de lui fournir, en conformité des recez de l'empire, 200 à 300 chevaux; sur son refus, elle le somma dans les formes voulues. Mais ce prince convoitait l'héritage de Charles d'Egmont et, se bornant à de vagues promesses, il ne discontinua pas ses menées. « Ses gens, ses sujets, quelques-uns même de ses domestiques firent des excursions sur les frontières, arrêtèrent et volèrent les marchands des Pays-Bas, tant dans le pays de Juliers qu'au dehors. » Au moment même où Balthazar Merklin, prévôt de Waltkerke et secrétaire de l'empereur, venait de lui adresser, au nom de la régente, de nouvelles représentations sur sa conduite, qu'elle

[1] Du Mont et Rymer, l. c. — [2] Lettre du 7 juillet, précitée.

[3] Compte de J. de Berghes. f° xx, xx v°, xxj et xxij. — Compte de J. de Laitre, f° xv v°.

taxait de violation des lois de l'empire, des marchands des Pays-Bas, revenant de Cologne, furent arrêtés à Hambach, résidence de ce prince, puis dépouillés et rançonnés par l'entremise de son écoutète. Ce fait, aggravé par « d'autres pilleries et brigandages, » exaspéra Marguerite. Elle fit signifier au duc, par voie légale, « afin qu'il ne prétextât pas ignorance, » un mémoire relatant ses nombreux griefs, et exigea qu'il mît un terme à ces violences, qu'il indemnisât les sujets de l'empereur de leurs pertes, et rappelât sans délai les soldats clévois au service de Charles d'Egmont. Elle demanda une réponse prompte et catégorique, afin de déterminer la conduite à tenir à son égard. Le ton menaçant de ce mémoire imposa au duc; il s'empressa d'annoncer l'envoi d'un ambassadeur chargé d'attester son empressement à complaire à la princesse, et ses sentiments de fidélité envers l'empereur [1]. Durant ces débats, Aix-la-Chapelle et Cologne, d'autres villes du Rhin avaient proposé de se confédérer avec les Pays-Bas pour la sûreté de leurs marchands. Marguerite promit de s'occuper de cet objet [2], et en écrivit à Charles-Quint, qui approuva le projet de confédération [3].

Charles d'Egmont ne désespérait cependant pas de sa fortune; informé par François I[er] de l'impossibilité de le comprendre dans le traité de Hampton-court, il opposa aux exigences de Marguerite des prétentions non moins exorbitantes. Pour conditions de paix il réclama la restitution des places prises par les Impériaux, la cession définitive de Coeverden et de ses dépendances, de Groningue et des Ommelandes; de plus, il demandait une compagnie de cent

[1] Lettre du 7 juillet, précitée.
[2] *Ibid.*
[3] Lettre du 9 octobre 1528. *Correspondenz*, I, 286.

hommes d'armes et une pension de 16,000 carolus ; il ne stipulait même pas qu'après sa mort ses états reviendraient à l'empereur. « A ces conditions seulement, disait-il, j'accepterai la paix, autrement je me donnerai plutôt au Turc. » Marguerite, indignée, ordonna de poursuivre la guerre à outrance, et, à une nouvelle démarche du duc, elle répondit par le refus d'accorder des sauf-conduits à ses envoyés. En même temps, elle défendit à ses capitaines d'accueillir aucune nouvelle ouverture : « De ma vie, s'écria-t-elle, et aussi longtemps que je représenterai l'empereur dans les Pays-Bas, je ne permettrai que l'affaire de Gueldre se traite en dehors de ma présence[1]. » Puis, pour montrer sa ferme résolution d'en finir, elle renforça l'armée de troupes levées dans le Brabant, dans le comté de Namur, dans le Hainaut[2], et d'un corps de milices bruxelloises conduites par leur châtelain, Robert de la Marck[3].

La prise de Harderwyk avait entraîné l'évacuation de la plupart des châteaux voisins, et tout le littoral du Zuiderzée se trouva aux mains des Impériaux[4]. Le succès était désormais attaché à leurs armes, et les diversions tentées par l'ennemi tournèrent à son désavantage. Pour venger la capture de bateaux, naviguant sur la Meuse, et de marchands brabançons revenant de la foire de Francfort, les milices d'Anvers et de Bois-le-Duc portèrent le ravage jusqu'aux portes de Zutphen[5]. Peu de temps après, à leur tour, les Guel-

[1] Lettre du 7 juillet, précitée.

[2] Compte de Jean de Berghes, f^os^ xxvj et xxvj v°. — « A Philippe de Sonastre, maistre d'hostel de madite dame, pour vacations par luy faites, le xviij^e^ de septembre xxviij, à Louvain, passer à monstre les piétons wallons. » *Revenus et dépenses de Charles-Quint*, f° ij^c^ xliij v°.

[3] Elles y restèrent jusqu'en février 1529. Compte de J. Micault (n° 1887).

[4] Lettre du 7 juillet, précitée.

[5] STEPH. HANNEWINKEL.

drois, au nombre de 3,000 lansquenets, 300 à 400 chevaux, renforcés par les milices des quartiers de Ruremonde et de Venloo, et traînant avec eux une nombreuse artillerie, entrèrent dans la mairie de Bois-le-Duc, sous la conduite d'un de leurs plus vaillants capitaines, Henri van Wyssche. Mais les Impériaux avaient été prévenus, et le lieutenant de de Buren, Thierry de Batenburch, ayant réuni la bande d'ordonnances du comte, celle de Henri de Nassau, sous Lubert Turck, quelques lansquenets « et des paysans, » les Gueldrois, qui menaçaient Helmond et Eindhoven, furent assaillis entre Heze et Leende. Ils y perdirent 1,400 à 1,500 hommes et furent rejetés dans la Meuse, où une foule de fuyards périrent. Toute l'artillerie devint la proie des vainqueurs, qui recueillirent, dans le camp ennemi, 40 haquebutes à croc, un grand nombre d'échelles et de claies destinées au passage des fossés, de leviers de fer appelés pieds de chèvre, beaucoup de cordes destinées aux prisonniers, et une énorme quantité de vivres et de munitions. Franchissant le fleuve, à son tour, Thierry de Batenburch entra dans le quartier de Ruremonde, avec les deux bandes d'ordonnances et les lansquenets; il fut rejoint par les milices de Bois-le-Duc, de Limbourg, de Fauquemont et de Daelhem, et, placé ainsi à la tête de 5,000 à 6,000 hommes, il pilla, brûla, saccagea toute la contrée, étant secondé par « les paysans voisins du pays de Gueldre, qui firent grandement leur devoir[1]. » Une seconde tentative des Gueldrois n'eut pas une meilleure issue; après avoir pris Megen, réduit en cendres Oss et Nieuwland, ils furent surpris, près de ce dernier village, par l'écoutète de Bois-le-Duc, Arnould Heym, qui les mit en déroute, et cette défaite

[1] Lettre du 7 juillet, précitée. — LE PETIT, VII. — *Die nieuwe Chronyck van Brabant.* — DAVITY. — STEPH. HANNEWINKEL.

en purgeà définitivement le pays [1]. Enfin la prise d'Utrecht vint couronner cette série de succès.

Les Utrechtois avaient répudié le traité de Schoonhoven, proclamé la déchéance de Henri de Bavière et élu pour évêque le comte de Bilg, chanoine de Cologne [2]. Mais celui-ci s'était montré peu désireux d'occuper un siége si périlleux, et, dans la crainte de rencontrer moins de scrupules chez d'autres plus ambitieux, Marguerite avait engagé Charles-Quint à prier le pape de ne rien innover au sujet de cet évêché, sans l'avoir préalablement consultée [3]. Bientôt les insurgés, bloqués par les hommes d'armes de Henri de Bavière unis aux Impériaux, en proie à la disette [4], menacés de pillage par leurs soldats mutinés, tombèrent dans le découragement, et les partisans de l'évêque relevèrent la tête. Le 1er juillet 1528, pendant qu'une partie de la garnison courait au pillage de cantons voisins, une porte de la ville fut livrée au commandant du fort d'Oostbroek, Guillaume Turck [5]. Après une courte résistance, les Gueldrois et leurs adhérents prirent la fuite, laissant aux mains des vainqueurs le comte de Meurs, le doyen de St-Martin, Nyvelt Dobbelsteyn, le docteur Wynant et d'autres chefs de l'insurrection [6]. La rentrée de Henri de Bavière dans sa métropole fut signalée par de cruelles exécutions et par le pillage des

[1] Steph. Hannewinkel.

[2] Davity, l. c.

[3] Lettre du 7 juillet, précitée.

[4] In die stadt van Utrecht was groot gebreck van alreley cost, want uyt Holland en quam hem niet dan by tyden een weynich visch, dat sy steels gewys op hoer lyf hier brochten. Men gaf voor een pont boter drie ende vier stuvers, vier ende vyf eyeren voor eenen stuver. Henrica ab Erp, 406.

[5] Op ten zelven tyt es tydiuge gecommen dat.... Utrecht met subtilheyt den eersten July by Willem Turck ingenomen was. *Reg. Aert Vander Goes*, 462.

Les auteurs donnent la date du 2 à cet événement.

[6] Lettre du 7 juillet, précitée.

biens de ses ennemis : douze notables furent décapités et deux chanoines, enfermés dans des sacs, jetés dans la Leck [1]. D'autres supplices étaient commandés, quand l'arrivée du comte d'Hoogstraeten arrêta le cours de ces vengeances; il déclara que le châtiment des rebelles appartenait au souverain temporel, et, au nom de l'empereur, se réserva le soin de les poursuivre [2]. La nouvelle de la prise d'Utrecht fut apportée, le 3 juillet, à Marguerite, qui ordonna, le même jour, de célébrer cet événement par des processions et par des réjouissances publiques [3].

Outre Hasselt, Hattem, Elburg, Harderwyk, Utrecht, les Impériaux avaient pris vingt et un châteaux et forts, brûlé le pavillon de chasse du duc de Gueldre et le château de Poederoyen, seigneurie de Martin Van Rossem. Il suffisait de soutenir quelque temps encore cet élan pour assurer la sécurité des Pays-Bas, quand malheureusement l'argent vint à manquer, et des intérêts privés refroidirent le zèle des généraux. Après la conquête de Harderwyk, les Brabançons pressèrent de Buren d'assiéger Tiel et Bommel, points de départ de tant d'excursions fatales à la mairie de Bois-le-Duc [4]. Le comte, qui voyait, à la vérité, le mécontentement gagner son armée, resta d'abord sourd à ces instances, et, pour qu'il

[1] Doemen die stadt innam bleven daer doot Willam van Gent, Dobbelstein, Keppel, ende veel knechten, Gerrit Van Zwol, ende die Vercken-dryver, ende meer ander, ik niet al en weet.

En de veel goede luiden werden gevangen, ende Gysbert Vander A, Godaert de Coninck, Jan van Wyck, ende Cornelis Van Merthem, ende meer ander liet den Bisscop richten en de onthalten. Ende M. Anthonius Van Venrode, ende M. Guert Kuynretorf, liet syn Genade te Wyck in een sack steeken ende drenken in de Lecke. HENRICA AB ERP, l. c., 108.

[2] Lettre du 7 juillet, précitée. — LE PETIT, VII.

[3] Compte de J. de Berghes, f° XXV v°.

[4] STEPH. HANNEWINKEL.

s'y rendît, il fallut que les états prissent un ton menaçant. Alors il investit Tiel à la tête de 20,000 hommes, et Marguerite lui envoya 400 mineurs des pays de Namur et de Liége [1]. Mais bientôt la mutinerie éclata dans l'armée: depuis le 21 juillet, on cessa de la payer, et la défection devint telle, qu'on craignit de voir les Gueldrois, renforcés par les transfuges, reprendre à leur tour l'offensive [2]. La situation était dangereuse et, pour en sortir, le 12 août, de Buren ordonna l'assaut, qui, livré par des troupes démoralisées, échoua complétement; les assaillants perdirent 600 hommes [3], et furent réduits à transformer le siége en blocus.

Cependant les états de Hollande et de Brabant s'étaient réunis à Malines, pour statuer sur une proposition du gouvernement demandant la continuation de l'aide allouée par la confédération de Malines. Cette proposition souleva d'orageux débats. Les députés accusèrent de ménagements envers l'ennemi, le comte de Buren, qui avait pris des sauvegardes pour son comté de Cuyck et pour ses terres situées dans la Weluwe, ainsi que le comte de Rennenberg, qui avait suivi cet exemple. On leur répondit que l'empereur ne retirait aucun profit de ces sauvegardes; qu'il s'agissait de ses intérêts et non de ceux de ses généraux; puis, opposant récriminations à récriminations, les commissaires de la régente [4] accusèrent les Hollandais d'enfreindre la défense de fournir des vivres aux Gueldrois.— « Il nous importe peu, répliquèrent les députés, que le profit revienne à l'empereur ou à ses officiers! Au surplus, puisqu'il est le plus intéressé dans cette guerre, qu'il

[1] A. Cuperinus.
[2] *Reg. Aert Vander Goes,* ad ann. 1528. — Wagenaar.
[3] A. Cuperinus.
[4] De Buren, d'Hoogstraeten et du Blioul.

en supporte la dépense! » — Ils se calmèrent pourtant à la nouvelle que le seigneur de Rœulx venait d'amener à Georges Schenck environ 2,000 Espagnols à la solde de ce prince. En les informant de l'arrivée de ce renfort, d'Hoogstraeten fit remarquer que la fidélité de ces troupes n'était point douteuse, « puisqu'elles n'avoient pas d'amis en Gueldre [1]; » il ajouta, de plus, que Charles-Quint se chargeait de payer l'armée de Frise. Sur ces assurances, les états accordèrent la continuation de l'aide pour un terme de deux mois; mais ils insistèrent pour l'abolition des sauvegardes, et demandèrent qu'on incendiât le Bommelerweerd et le Tielerweerd, avant de terminer la campagne. Or, ni de Buren, ni de Rennenberg ne voulurent se charger d'une exécution qui eût attiré sur leurs terres de terribles représailles [2].

Le débat menaçait de s'envenimer, quand Charles d'Egmont proposa une trêve de dix jours pour traiter de la paix [3]. Les dispositions agressives des états; la mutinerie des troupes; la pénurie du trésor; la crainte même de perdre les avantages acquis; tout porta Marguerite à bien accueillir cette ouverture, et la situation respective des deux parties facilita les négociations. Par un traité conclu à Gorcum, le 3 octobre 1528, Charles d'Egmont reconnut la suzeraineté de Charles-Quint sur Utrecht et sur l'Overyssel, et sa souveraineté sur la Gueldre et ses dépendances. Non-seulement il renonça, à charge de réciprocité, à toute alliance préjudiciable à l'empereur, mais encore il lui promit fidélité et assistance en cas de besoin, sans pourtant s'obliger à le servir en personne, ni se soumettre à des taxes ou exactions; de plus il l'autorisa à lever,

[1] Die geen vrienden in Gelderlant en hebben. *Reg. Aert Vander Goes*, 176.
[2] *Ibid.*, 174-178, 185-189.
[3] *Ibid.*

avec son concours, des troupes dans ses états. Le duc conservait la souveraineté de la Gueldre et du comté de Zutphen, sous la suzeraineté de Charles-Quint, qui, sans renoncer à ses droits, s'engageait à lui en accorder l'investiture au nom de l'empire. De plus, il autorisait Charles d'Egmont à les transmettre à ses enfants et à leurs successeurs procréés en légitime mariage. A leur défaut, l'empereur, en qualité de duc de Brabant, était appelé à lui succéder dans ces états, ainsi que dans la possession de Groningue, des Ommelandes, de Diepenheim, de Coeverden et du pays de Drenthe, que le traité laissait au duc sa vie durant. S'il lui naissait des enfants légitimes, ils ne pourraient, sous peine de déchéance, se marier sans le consentement de l'empereur, qui se réservait la faculté de les unir à ses enfants ou à d'autres membres de sa famille. En cas de minorité, l'enfant ou les enfants du duc seraient placés sous la tutelle des états de Gueldre, à moins de décision contraire de leur père. Après la ratification du traité, le duc rentrerait sur-le-champ en possession des villes, des forts et des châteaux de la Gueldre, occupés par les troupes impériales; un an après, le château de Montfoort lui serait également remis. L'empereur lui assurait une pension annuelle de 16,000 livres [1] et une compagnie de 50 hommes d'armes, dont la solde serait réglée trimestriellement [2], au taux de

[1] « Au duc de Gheldres, à cause de demy an de sa pencion, viij mil livres. » Compte de J. Micault, de 1529 (n° 1887). — « Au duc de Gheldres, xvj mil livres. » *Revenus et dépenses de Charles-Quint* (répété de 1531 à 1536).

[2] « Au duc de Gheldres, pour trois mois de la solde de cinquante lances d'ordonnances qu'il avoit soubz luy, ij m ix c livres. — Au duc de Gheldres, pour trois mois de la solde de cinquante lances d'ordonnances qu'il avoit soubz luy, à la charge dudit seigneur empereur, iiij m livres. — Au duc de Gheldres, pour trois mois de gaiges des cinquante lances d'ordonnances qu'il avoit soubz luy, vj m iij c livres. » — *Voir* aussi les Comptes de J. Micault.

celle des autres bandes d'ordonnances, à la condition de l'affecter exclusivement au service des Pays-Bas.

D'autres dispositions générales stipulèrent le renvoi sans rançon des prisonniers de guerre, la remise des compositions qui restaient à payer, et le renvoi des otages qui en garantissaient le payement. De ce chef il était accordé au duc une indemnité de 13,000 florins d'or. On proclama une amnistie générale comprenant toutes les personnes compromises dans les troubles d'Utrecht et leur rendant la possession de leurs biens; seulement, les bannis et les émigrés d'Utrecht, de Zwolle, de Rhenen, n'étaient autorisés à rentrer dans ces villes, les émigrés qu'après le 1er janvier, les bannis qu'après le 1er mai, et la restitution de leurs biens était subordonnée à l'obligation de prêter serment à l'empereur. Aucune imposition extraordinaire ne pouvait frapper exclusivement les biens des sujets de l'empereur en Gueldre, ni ceux des sujets du duc dans les Pays-Bas. Le traité rétablissait les communications et les relations commerciales entre les Pays-Bas et la Gueldre, sous la seule réserve du payement des anciens tonlieux et des impôts accoutumés; les deux princes s'interdirent réciproquement le droit de délivrer à cet égard aucune lettre de marque, de contre-marque, de représailles, hors les cas de déni de justice. Les réclamations pécuniaires de Charles d'Egmont et de ses gens de guerre à charge de la ville d'Utrecht, celles des habitants de cette ville à charge du duc, furent déférées aux tribunaux, et les différends particuliers à des arbitres. L'empereur jurerait le traité, un an après qu'il aurait été juré par Charles d'Egmont; en cas d'absence de Charles-Quint, ce serment serait prêté par la régente des Pays-Bas un mois après celui du duc. Ce dernier s'engagea à délivrer des lettres d'approbation, d'acceptation et de confir-

mation du traité, dont l'entière exécution serait garantie, dans les six mois de sa publication, par trois chevaliers de la Toison d'or, trois seigneurs bannerets des Pays-Bas, six villes principales du Brabant et de la Hollande, de la part de l'empereur; par trois bannerets, trois chevaliers, quatre chefs-villes de la Gueldre, Groningue et les villes de la Drenthe, de la part de Charles d'Egmont. Enfin, l'empereur renonçait aux titres de duc de Gueldre et de comte de Zutphen, sans préjudice de ses droits éventuels de succession. Les alliés des deux princes eurent la faculté d'adhérer au traité, et l'on convint de le publier dans les cinq jours de sa conclusion, aux frontières des Pays-Bas et de la Gueldre [1].

Le 5 octobre, les ambassadeurs gueldrois rapportèrent l'homologation de leur maître, et dès le lendemain la paix fut publiée à Gorcum, où les états de Hollande se trouvaient assemblés [2]. Marguerite en reçut avis le même jour, et elle récompensa largement le porteur de cette bonne nouvelle [3].

[1] Reg. n° 107 aux *Archives du royaume*. — Du Mont, IV, 1re partie, 514-515, en donne la substance.

Ce traité fut négocié par les comtes de Buren, d'Hoogstraeten, Laurent du Blioul, ambassadeurs des Pays-Bas; le maréchal héréditaire de Gueldre, Henri de Groeff, dit Erkenlents; Herman Kiespenninck, le docteur Henri Collart et Jean Van Virssen, ambassadeurs de Charles d'Egmont.

« A luy (comte d'Hoogstraeten), pour deux voyages par luy faits, assavoir : le premier de Malines, le xvje de juillet xxviij à Utrecht, touchant le transport; et le second dudit Malines, le xe de septembre à Gorchem, pour la paix de Gheldres et de là à Utrecht, pour la réception du pays, v m v c xxxviij livres. » *Revenus et dépenses de Charles-Quint,* 1520-1530, f° ij c xxviij.

« A luy (Laurent du Blioul), pour iij voiages par luy faits, le dernier, le ixe de septembre xxviij, à Gorchem, Utrecht et Gheldres, touchant les traictez d'Utrecht et de Gheldres. » *Ibid.*, f° ij c xxxiiij v°.

[2] *Reg. Aert Vander Goes*, 190.

[3] Elle lui donna une gratification de 20 carolus d'or. Compte de l'hôtel de Marguerite (n° 1804), f° cxvj v°.

Une circulaire du 7 annonça aux villes des Pays-Bas « qu'il avoit été conclu avec messire Charles de Gheldres, une paix, ligue et confédération perpétuelle, par laquelle il abandonnoit du tout le roi de France, prenoit le parti de l'empereur et promettoit de le servir envers et contre tous et sans nulles réserves. » On les informa, en même temps, de « la destruction des François en Italie, » et elles furent invitées à célébrer ces événements « par des grâces et louanges à Dieu, comme à celui de qui tous biens procèdent. » Les paroisses et églises, les cloîtres et monastères reçurent l'ordre « de faire à ceste fin processions générales [1]. » La publication du traité eut lieu, le 13 et le 14, avec les solennités accoutumées, et dans toutes les villes elle donna lieu à des réjouissances publiques [2].

Charles d'Egmont avait envoyé Martin Van Rossem instruire François I[er] des circonstances qui l'avaient porté à la paix [3]. Le vaillant capitaine, à son retour de France, vint à Malines avec le maréchal héréditaire, Henri de Groeff, et le docteur Henri Collart, recevoir par réciprocité, le serment que le duc avait prêté ; ils étaient accompagnés d'un serviteur de ce prince chargé d'offrir « certains joyaux » à Marguerite [4]. Les ambassadeurs gueldrois furent reçus avec beaucoup de distinction, et de Buren, d'Hoogstraeten, Georges Schenck,

[1] Lettre au magistrat de Malines. M. Gachard, *Anal. hist.*, l. c., 731.

[2] Compte de J. Van der Aa, précité, f° iiij. — Azevedo. — *Antw. chron.*

[3] Le Petit, VII, 75.

[4] « Pour la quantité de xviij aulnes de bon velours noir, lequel madame a fait prendre et acheter de luy au pris de lxvj s. l'aulne, et icelluy délivrer de sa part à ung de la chambre de monsieur de Gheldres, auquel elle en a fait don, pour en faire une robe pour luy, en faveur de la paine par luy prinse et eue à luy avoir appourté, de la part dudit sieur son maistre, certains joyaulx qu'il a envoyés à icelle dame. » Compte de l'hôtel de Marguerite (n° 1805), f° viij xx xv v°.

Laurent du Blioul les traitèrent magnifiquement. Le lendemain de leur arrivée, la régente, après avoir communié avec eux dans l'église de Saint-Rombaut, jura le traité sur les saints évangiles, devant le Saint-Sacrement. Le 28 octobre, il y eut une procession générale, pour remercier Dieu de la fin de ces guerres désastreuses, et les jours suivants de somptueux banquets et des fêtes populaires. Lorsque les ambassadeurs prirent congé de Marguerite, elle leur donna à chacun une coupe d'argent remplie de carolus d'or [1], et, par lettres du 6 décembre suivant, elle prescrivit aux cours de justice d'omettre les titres de duc de Gueldre et de comte de Zutphen dans les patentes dépêchées au nom de l'empereur [2].

Le traité de Gorcum mit un terme aux calamités qui depuis un demi-siècle désolaient la Hollande et le Brabant. Si les circonstances n'avaient point permis de conquérir la Gueldre, si elles avaient même forcé le gouvernement des Pays-Bas de faire à Charles d'Egmont d'importantes concessions, le coup n'en était pas moins décisif. L'implacable ennemi de la maison d'Autriche était réduit à se reconnaître le vassal du prince dont il avait tenté de balancer la fortune, et dès ce moment il cessait d'être redoutable. Après la prise d'Utrecht les Hollandais avaient demandé l'incorporation de cette ville et du bas évêché à leur comté, en se fondant sur l'onéreux concours qu'ils avaient prêté au gouvernement. Cette demande fut appuyée par le comte d'Hoogstraeten et par Laurent du Blioul, dont ils avaient acheté l'appui par l'offre d'une somme considérable. Mais les états de Brabant s'y refusèrent énergiquement; ils exposèrent qu'ils avaient contribué tout autant que les Hollandais aux frais de la guerre, et le titre de

[1] Azevedo.

[2] M. Gachard, *Doc. inéd.*, I, 289.

duché ou d'autres considérations déterminèrent la préférence en leur faveur. Le 21 novembre, le comte d'Hoogstraeten prit possession des pays d'Utrecht et d'Overyssel au nom de l'empereur, agissant comme duc de Brabant [1], et l'empire investit Charles-Quint et ses successeurs de ce fief impérial [2]. Marguerite obtint de la cour de Rome [3] un bref qui, en homologuant la transaction de la temporalité de l'église d'Utrecht, donna au traité de Schoonhoven la sanction apostolique [4]. Quant à Henri de Bavière, il ne tarda pas à céder son évêché au cardinal Guillaume Enckevoort [5] et se retira en sa coadjutorerie de Worms, où il mourut le 11 juin 1552. Un château, élevé par le comte d'Hoogstraeten sur l'emplacement du cloître de Sainte-Catherine, près de la porte de ce nom [6], avec le concours d'ouvriers

[1] *Reg. Aert Van der Goes*, ad ann. 1528, 191, 200, 201, etc. — Davity, — Vinchant. — Wagenaar, etc.

[2] Davity.

[3] Elle y envoya, à cet effet, Jean de Slacheeke, prévôt d'Utrecht. Compte de J. Micault (n° 1887).

[4] Hoynkt van Papendrecht, l. c., 117.

[5] G. Enckevoort ou Vander Thusen, de Mierle, prévôt de la collégiale de Saint-Rombaut, à Malines, et curé commandataire d'Assche, avait été promu au cardinalat par son ami Adrien VI (1523). Charles-Quint lui avait donné l'évêché de Tortose. Obligé de séjourner à Rome, il prit possession de l'évêché d'Utrecht par procureur.

[6] « Aux carmes d'Utrecht, sur et en tant moins de iij m livres à eulx ordonné, pour faire un nouveau cloistre au lieu du leur, qui a esté donné au commandeur de Sainte-Catherine audit Utrecht, au lieu du sien qui a esté prins pour en faire le chasteau, par lettres du xxe de may xxix, v c livres. » *Revenus et dépenses de Charles-Quint,* f° ij c lxiiij.

« Au commandeur de Sainte-Catherine à Utrecht, par lettres du xiiije d'avril xxix après Pasques, pour vacations par luy faites pour le fait de son cloistre dont l'on a fait un chasteaul, cent livres. » *Ibid.*, f° ij c iiij xx ij v°.

« Au mois de janvier 1529 on changea toutes les serrures des portes d'Utrecht comme on l'avait fait à Tournai. « A deux serruriers demourans audit Malines,

belges [1] et l'argent des Hollandais [2], assura Charles-Quint de la soumission de ses nouveaux sujets, qui perdirent tout à la fois leur indépendance et les formes républicaines de leur ancien gouvernement. Ainsi, une guerre ruineuse pour les Pays-Bas aboutit encore à l'accroissement de la puissance de leur souverain, et c'est à Charles d'Egmont qu'il dut l'annexion de deux nouvelles provinces à ses pays patrimoniaux.

pour dix-neuf grosses serrures garnies de verroux, crampons et clefz pour Utrecht, en janvier xxviij (V. S.), xviij livres x sols. »

« A ung aultre de Bruxelles, pour quinze gros nocquets avec les crochetz et xxx clefz pour le semblable, xxx livres. » *Revenus et dépenses de Charles-Quint*, ij c iiij xx xiij v°.

[1] « Le xx<sup>e</sup> de mars audit an xxix à l'hostel de Liége, furent audit bailly apportées lettres, tant de par madite très-redoubtée dame que de monseigneur de Hoogstraete, par lesquelles lui fut ordonné lever et mectre sus audit pays et comté jusques à deux cens piétons pyonniers pour tirer en la cité d'Utrecht. » Compte d'Antoine de Berghes (n° 15207), f° xxj v°.

[2] WAGENAAR.

# CHAPITRE XIV.

## PAIX DE CAMBRAI OU DES DAMES.

(1528-1530.)

Ces importantes acquisitions avaient été chèrement payées, surtout par le Brabant et par la Hollande, qui y contribuèrent plus que toutes les autres provinces[1]. » La détresse du trésor, déjà grande au début des dernières guerres, s'était accrue des dépenses énormes faites pendant leur durée[2]; le numéraire était si rare que des changeurs fermèrent leurs comptoirs et qu'il fallut contraindre « les bourgeois de leur prester argent pour furnir de la monnaie au peuple[3]. » Lors de la reprise des

[1] *Voir* les propositions de Marguerite adressées aux états de Hollande en 1527. *Reg. Aert Van der Goes* et WAGENAAR.

[2] De 1521 au 31 décembre 1530 le trésorier des guerres reçut, pour solde des gens de guerre, 6,562,403 livres 7 sols 5 deniers de 40 gros, monnaie de Flandre; les receveurs de l'artillerie 368,827 livres 6 sols 3 deniers; les commis aux fortifications 70,943 livres 5 sols 5 deniers. Ces sommes avaient été presque intégralement fournies par des aides extraordinaires. *Revenus et dépenses de Charles-Quint,* 1520-1530.

[3] « Pour avoir esté, à l'ordonnance de mondit seigneur le lieutenant, porter ses lettres à Berghes vers ledit seigneur gouverneur, affin de savoir coment l'on recouvreroit argent pour les changeurs de Namur et de Bouvignes, qui rapporta lettres dudit seigneur gouverneur à sondit lieutenant, luy ordonnant soy transporter au lieu de Bouvignes et illecq comectre changeurs. » Compte de J. de Berghes, de 1527, f° xviij. — « A noble hôme Thiery de Brandburgh, escuier, seigneur du Châsteau Thiery, sur Meuze, de Hubines, de Bioul, etc., lieutenant de mondit seigneur le gouverneur et souverain bailly de Namur, pour soy avoir transporté, ensuivant les lettres de madame en la ville de Bou-

hostilités avec la France, Marguerite venait d'obtenir 40,000 livres du Hainaut; 10,000 de Valenciennes; 80,000 de la Hollande [1]. Il restait à recouvrer, après déduction des grâces ordinaires et des sommes affectées à l'amortissement des rentes, environ 35,000 livres de la dernière aide accordée par le Brabant; mais quant aux subsides alloués par les autres provinces, ils avaient été entièrement dépensés. On eut à payer un à-compte aux bandes d'ordonnances de Nassau et de Buren, et, pour préparer les armements d'une double guerre, il ne restait pas 150,000 livres de disponibles. Aussi fut-on obligé de suspendre la liquidation des rentes; en outre, pour fournir à la solde de l'armée de l'Overyssel et des renforts envoyés à l'évêque d'Utrecht, le gouvernement s'empara d'une somme de 80,000 livres réservée à l'amortissement des rentes créées par le Brabant [2].

La gravité des circonstances arracha néanmoins aux états de nouveaux sacrifices : le Brabant accorda (1er février 1528) 100,000 livres, que les grâces ordinaires réduisirent à 60,000 [3]. Namur, 5,000 (30 mars); Malines, 3,000; Tournai, 2,000; le clergé du Tournaisis, 600; Lille, Douai et Orchies, 15,000; le clergé des diocèses de Thérouanne, Tournai, Cambrai et Utrecht, 14,600 (avril); la Flandre, 200,000 (7 avril); et le clergé de ce comté, 21,000; enfin le Luxembourg établit, pour en affecter le produit aux dépenses de la guerre, un impôt d'un florin d'or ou 28 sous de Brabant sur chaque feu [4]. Ce n'était

vignes, et illecq pourveoir de changeurs, et faire prester par les bourgeois de ladite ville aux changeurs argent pour furnir de monnoie au peuple. » Compte précité f° xviij v°.

[1] *Revenus et dépenses de Charles-Quint.* — M. Gachard, *Inventaire*, etc.

[2] Lettre de Marguerite, du 23 avril 1528, précitée. — [3] *Ibid.*

[4] *Ibid.* — *Revenus et dépenses de Charles-Quint.* — M. Gachard, *Inventaire*, etc. — Compte de Jacques de Laitre (n° 15906). *Archives du royaume.*

point sans difficultés que le pays se résignait à augmenter ainsi ses charges extraordinaires. Les états de Namur mirent à leur consentement des conditions telles, que Marguerite refusa de les accepter; s'ils cédèrent enfin, ce fut uniquement à cause des dangers qui menaçaient leur comté [1]. Les quatre membres de Flandre avaient demandé que « les monastères, cloîtres et colléges, quant aux biens qu'ils tenoient comme amortis, ne les pussent eux-mêmes cultiver, ni labourer; qu'il leur fût interdit de mettre sur les terres ou prairies de l'espèce, des bêtes, pour en tirer profit, ou d'autrement en faire métier ou commerce, sans contribuer, de ce chef, aux aides comme les laboureurs et les autres laïques. » On accueillit cette réclamation, et un édit du 20 février 1528 défendit « aux monastères et aux gens d'église de faire ni marchandise, ni négoce pour en faire quest, ni de prendre aucunes terres ou prés à ferme ou louage, sous peine de contribuer aux impôts, charges et aides comme les laïques [2]. » Puis, en votant l'aide, que les grâces et les exemptions réduisaient à 120,000 livres, les états stipulèrent qu'elle serait consacrée exclusivement, d'après l'avis du gouverneur de la Flandre et sous la surveillance de leurs commissaires, au payement des bandes d'ordonnances de Ravenstein et de Gavre, des garnisons de Saint-Omer, Aire, Tournehem, Lilliers, et des villes maritimes, ainsi que des équipages des vaisseaux de guerre du comté [3].

L'insuffisance de ces ressources obligea Marguerite à s'adresser derechef aux états de Brabant; mais, au lieu de 300,000 livres qu'elle demandait, ils se bornèrent à créer

[1] Lettre de Marguerite, du 3 avril 1528. Compte de J. de Berghes, f^os xx-xxj v^o. — Compte de N. Rifflart (n° 16656). *Archives du royaume.*

[2] *Plac. de Flandre,* I, 747.

[3] Lettre du 23 avril, précitée.

une nouvelle rente de 6,000 livres (mars 1528), qui devait produire un capital de 96,000 livres, destiné à entretenir, pendant trois mois, 4,000 piétons et 1,000 chevaux. Or, Louvain, Bruxelles, Anvers ne satisfirent que pour une faible partie à leurs obligations[1], et l'acte de consentement établit des restrictions qui jetèrent le gouvernement dans un étrange embarras. Les états exigèrent que la nouvelle rente fût amortie par leurs subsides futurs, qu'elle tînt lieu de l'aide récemment accordée, et que le reliquat de celle de 1527 contribuât aussi au payement de ces troupes. « Quelque remontrance que Marguerite fît et fît faire, tant en sa présence qu'en son absence, par les gens du conseil privé et du collége des finances, les députés brabançons n'y voulurent rien entendre, » et l'on dut aviser à d'autres expédients. La régente emprunta 100,000 livres au clergé; 60,000 livres à Érard de la Marck; et 40,000 à quelques membres du conseil privé. Elle se procura en outre 100,000 livres en vendant 1,000 livres de rentes sur la forêt de Soignes; 1,000 sur le tonlieu de terre du Brabant; 1,000 sur le tonlieu d'Anvers; 2,000 sur les tonlieux et le domaine de Hollande; 1,000 sur les tonlieux de Zélande. Cette dernière mesure même rencontra beaucoup d'obstacles; en Hollande, où les états venaient de créer également des rentes, afin de se procurer les fonds nécessaires au payement des aides votées pour la guerre d'Utrecht, on ne trouva pas d'acheteurs; et, afin de suppléer

[1] « Desdits des estatz, lesquelz, en mars xv $^{c}$ et xxvij, avant Pâsques, accordèrent de vendre sur ledit pays de Brabant la somme de vj $^{m}$ livres de rente, au rachat du denier xvj montant iiij $^{xx}$ xvj $^{m}$ livres, en mettant pour ce au néant ung aide de cent $^{m}$ livres de xl gros, accordé en février pardevant, desquelles vj $^{m}$ livres ne fut vendu par ceulx de Louvain, de Bruxelles et d'Anvers, que seullement ij $^{m}$ vj $^{c}$ lxxviij livres iiij sols de xl gros, dont a esté reçeu xlij $^{m}$ viij $^{c}$ lj livres iiij sols. » *Revenus et dépenses de Charles-Quint*, f$^{o}$ lj v$^{o}$.

au déficit, Malines fournit sa garantie qui procura le capital d'une rente de 1,200 livres. D'un autre côté, le domaine diminuait de plus en plus, et Marguerite prévint Charles-Quint que si la guerre était de longue durée, il lui faudrait de toute nécessité recourir à d'autres aliénations [1]. Pourtant, à la suite du pillage de La Haye, le gouvernement obtint quelques nouveaux subsides; la Zélande lui accorda 24,000 livres [2]; les Hollandais, outre la part contributive qu'ils fournirent à la confédération de Malines, vendirent encore 6,000 livres de rente, qui en produisirent 96,000 [3]. Il n'en fut pas de même du Brabant : la régente n'y triompha de l'opposition que par un coup d'état, moyen immoral qui, substituant la force au droit, la violence à la justice, retombe tôt ou tard sur ceux qui usent de ce condamnable procédé.

Le clergé et les nobles du Brabant avaient accueilli la pétition adressée aux états, après la conclusion du traité de Schoonhoven, et autorisé l'émission d'une nouvelle rente de 6,000 livres; de plus, ils avaient stipulé que, s'il ne se présentait pas d'acquéreurs, on lèverait le capital (96,000 livres) sur la généralité du duché. Anvers et Bois-le-Duc, intéressés à mettre un terme aux ravages des maraudeurs gueldrois, se rallièrent à cette opinion; Louvain n'adopta que la première partie de la proposition; Bruxelles les rejeta toutes les deux. Bientôt l'opposition de ces deux villes réveilla celle des prélats; ils réclamèrent la jouissance de leurs anciennes grâces et exemptions; au lieu de 12 pour cent dans la contribution, ils prétendirent ne payer que le tiers de

[1] Lettres des 23 avril et 7 juillet, précitées.
[2] *Revenus et dépenses de Charles-Quint.*
[3] *Voir* l'acte de compréhension, du 27 juin 1528. Reg. int. *Correspondance*, f° 219.

cette cote ; enfin, ils accusèrent le gouvernement de manquer à ses promesses, de violer les transactions passées en matière d'impôts. Les Louvanistes déclarèrent sur-le-champ qu'ils retiraient leur consentement, si l'on accueillait des prétentions préjudiciables aux villes [1]. Ils demandèrent en outre que les rentes à créer fussent amorties par le gouvernement. Bruxelles persista dans son refus et, donnant un dangereux exemple, qui devait trouver des imitateurs, elle offrit au lieu d'argent de « fournir quelque nombre de compaignons de ladite ville. » Marguerite, effrayée de cette proposition, la combattit de toutes ses forces, alléguant « que le nombre étoit petit, les compaignons non duys à la guerre, et qu'en les payant cinq ou six patards par jour, comme le vouloit la commune, on s'exposeroit à des inconvéniens de la part des piétons, à la solde de l'empereur, qui ne recevoient que sept gros [2]. »

Cette opposition annihilait les votes des autres membres des états, et l'impossibilité de payer l'armée eût amené de graves conséquences, si l'union de Malines n'avait permis de poursuivre la guerre de Gueldre [3]. Mais il restait toujours

[1] Acte de compréhension, précité. — Lettre du 7 juillet, précitée. — « Bien est vrai que puis quelque temps, pour les difficultez que lesdits prélatz ont toujours mis à l'accord des aides, afin de parvenir plus facilement à icelles, du temps de l'empereur et de celluy du roy dom Philippe, l'on soit entré en cette mauvaise conséquence de leur faire grâces de leur porcion, si que aucune fois ils n'ont payé que quatre de cent et autres fois moins et rien, ce que maintenant iceulx prélats veulent tirer à conséquence, qu'est très-mauvaise chose, car ils sont plus puissans et riches pour payer leurs portions que aucuns des autres. » Mémoire donné par la duchesse de Savoye, gouvernante des Pays-Bas, à M. de Montfort, de ce qu'il doit dire à l'empereur de la part de ladite dame, 9 juillet 1528. Reg. *Correspondance,* f° 233.

[2] Acte de compréhension, précité.

[3] « Pour autant que les prélats de Brabant sont esté tardifs en leur accord du dernier aide, que ceux de la ville de Louvain ont trainé la chose, et ceux de Bruxelles l'ont absolument refusée, fussions-nous à faute de payement pour

à pourvoir à la solde arriérée des garnisons du Luxembourg et du Hainaut, « provinces dont les aides étoient trop minces pour y suffire [1]; » et des troupes établies sur les frontières du Brabant, qui menaçaient de se jeter sur le plat pays, si l'on ne les payait pas promptement. Aussi, dès que la trêve de Hampton-court eut rassuré Marguerite sur les attaques de la France et de l'Angleterre, elle résolut de briser toutes les résistances. « Bien que, pour me conformer à vos ordres et à la requête de plusieurs bons personnages, écrivit-elle à Charles-Quint, j'eusse accordé aux prélats du Brabant la mainlevée de leurs biens, sans leur imposer aucune amende ni composition pour leurs fautes, ils ont fait et font pis que devant. Malgré mes remontrances, malgré les représentations du cardinal de Liége, des nobles et des députés de quelques bonnes villes, ils n'ont, en façon du monde, voulu accorder l'aide pétitionnée; ils ont déclaré ouvertement qu'ils n'étoient d'intention de l'accorder, dût tout le pays se perdre [2]. J'ai été obligée en conséquence de sévir encore une fois contre eux, sinon vous n'auriez plus eu d'aide en ce pays [3]. » Les prélats

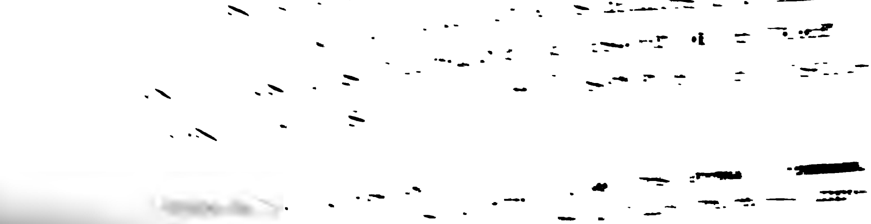
notre armée, tombés en inconvéniens, n'eust été que le comte de Hoogstrate, le seigneur de Berghes et l'audiencier, au nom du comte de Nassau, et tous les nobles de Brabant, et les députés de vos villes d'Anvers et Bois-le-Duc, et les états de Hollande se sont joints et ont assùré la somme de 140,000 livres, pour l'entretenement de 5,200 hommes à pied et 1,200 chevaux, et la dépense de l'artillerie, pour l'espace de trois mois, commencés le 1er du mois de juin dernier, sous la charge et conduite dudit comte de Buren, sur la promesse que je leur ai faite de leur donner toute adresse et assistance au recouvrement de ladite somme sur les aides qui s'accorderont au pays de Brabant. » Lettre du 7 juillet, précitée. — La lettre du 9 juillet, précitée, et le compte de Jean Van Kessel et Henri Van Deventer, précité, portent le contingent à 5,250 piétons, et la somme avancée à 144,000 livres. — Le compte de Conrad Dekeyzer (n° 15753) dit 4,000 piétons.

[1] Lettre du 7 juillet, précitée.

[2] Mémoire donné à M. de Montfort, etc., l. c. — [3] Lettre du 7 juillet.

furent prévenus que leur obstination provoquerait de nouveau la saisie de leurs biens temporels, et, sur leur refus de céder, la régente mit incontinent cette mesure à exécution [1]. L'effet en fut complet, car, même après s'être soumis, les prélats n'obtinrent mainlevée qu'à la condition « de se conduire désormais plus décemment envers l'empereur [2]. »

Vint ensuite le tour des villes récalcitrantes. Dans une assemblée tenue le 4 juin 1528, les prélats, les nobles et les villes d'Anvers et de Bois-le-Duc avaient accueilli la proposition du gouvernement, en y mettant pour condition « qu'il plût à l'empereur de prendre à sa charge la quote-part des villes de Louvain et de Bruxelles, si l'on ne parvenoit à les induire, par voie amiable, à se conformer au vote d'Anvers et de Bois-le-Duc, et de forcer au payement de leur portion [illegible]



tionnel, et l'enfreindre était chose pour eux fort dangereuse. Afin de lever leurs scrupules, la princesse promit de les garantir, eux et leurs héritiers, envers et contre tous, des suites de leur soumission à ses volontés, et même, « si besoin étoit, de leur faire avoir l'absolution de leurs sermens, de tels ou tels personnages à ce puissans et ayant autorité. » Peu rassuré par cette promesse, Jérôme Van der Noot s'excusa néanmoins, de sceller un acte notoirement illégal : « Je ne puis, dit-il, transgresser un serment que j'ai prêté d'après les ordres de l'empereur. » Marguerite, irritée de cet obstacle, lui arracha le sceau des mains, et, en présence du conseil privé, scella elle-même les lettres patentes [1]. Cet acte arbitraire réussit, et, comme il ne se trouva pas d'acheteurs pour créer des rentes, on recourut aux impositions, qui produisirent 102,080 livres [2]. Charles-Quint approuva la conduite de sa tante, tant envers les villes qu'envers les prélats [3] : « Il faut, lui dit-il, comme avez accoustumé, faire de nécessité vertu, et employer tout pour la deffension et garde de mesdits pays [4]. »

Les ressources ainsi obtenues par la violence étaient loin cependant de suffire aux besoins du gouvernement, et de le tirer de sa position embarrassée. Non-seulement on ne trouvait pas d'acquéreurs pour les rentes créées par les provinces [5], mais les adjudicataires des tonlieux renonçaient à leurs fermes, dont la guerre et l'interruption du commerce avaient considérablement diminué les produits. Charles-Quint

[1] *Archives du royaume,* l. c. — Lettre du 7 juillet, précitée. — *Histoire de Bruxelles.*

[2] Compte de Conrad Dekeyser (nº 15753). *Archives du royaume. — Revenus et dépenses de Charles-Quint.*

[3] Lettre du 9 octobre, précitée.

[4] Lettre du 6 juillet 1528. Reg. *Correspondance,* fº 213.

[5] Lettre du 7 juillet, précitée.

refusa de résilier leurs contrats : « Ils ont gagné précédemment, dit-il, et il n'est pas convenable qu'ils se retirent dès qu'il y a apparence de perte [1]. » Il résulte d'un rapport sur les dépenses de la guerre d'Utrecht, que, durant les sept mois qu'il tint la campagne, le seul corps d'armée du comte de Buren coûta 1,272,276 livres. On y consacra, outre les fonds alloués par les états, 24,000 livres du dernier terme de l'aide votée par le Brabant, le 16 juin 1527; 172,000 provenant des rentes créées par ce duché, en mars et en juin 1528; 90,000 qu'il alloua, à cet effet, le 12 octobre 1528 [2]; 143,000 avancées par Bois-le-Duc sur les aides futures; 7,000 accordées par Anvers, en sus de sa part dans les aides [3]; et 303,000, produit de ventes de rentes et d'avances faites par les états de Hollande. En outre, usant des pouvoirs que Charles-Quint lui avait envoyés, Marguerite constitua, sur le tonlieu de Louvain, la forêt de Soignes, le tonlieu d'Anvers, les domaines et les aides de Malines, la terre de Blaton, les domaines du Hainaut et de la Zélande, des rentes qui produisirent un capital de 139,896 livres. Enfin, elle avança, de ses deniers, pour le terme d'un an, sans intérêt, 30,000 livres, et emprunta : 78,000 livres à Érard de la Marck; 10,000 à la marquise d'Aerschot; 3,000 à madame de Stambeke; 3,500 à la chambre des comptes de Brabant; 2,000 à celle de Lille; 800 à celle de La Haye.

Malgré les subsides fournis par la confédération de Malines, malgré tant d'aides, d'engagères et d'emprunts, on avait vu par la pénurie du trésor compromettre les succès obtenus sur Charles d'Egmont, et la mutinerie, la désertion faire manquer

[1] Lettre du 9 octobre, précitée.
[2] Compte de Conrad Dekeyser. — *Revenus et dépenses*, précité.
[3] Cette part s'élevait à 47,000 livres. M. KREGLINGER, l. c.

le siége de Tiel. Il fallait de l'argent à tout prix; or, après avoir vendu ou hypothéqué les meilleures parties du domaine, engagé les tonlieux les plus productifs, le gouvernement n'avait plus à offrir, aux bailleurs de fonds, que de « petites villes, terres et seigneuries. » Encore le conseil privé estima-t-il qu'il serait dangereux de les vendre : « car, dit-il, quand le domaine est vendu, on n'en rachète jamais que peu ou rien, comme se démonstre par les ventes passées, et quand on a vendu villes, terres ou seigneuries, qui ne sont achetées que par de grands seigneurs et à petit prix, les acquéreurs empeschent les rachatz. » S'adressant alors aux marchands étrangers, le gouvernement obtint (des Hoogsteders) 126,000 livres à charge de leur en rendre 200,000 en 5 années; comme garantie il fallut que l'acte fût conclu en présence de la gouvernante, du cardinal de Liége, du seigneur de Berghes, de l'archevêque de Palerme, du chancelier de Brabant et d'autres grands personnages. Pour le remboursement de cet emprunt, on assigna aux prêteurs, durant cinq années, les tonlieux de Hollande jusqu'à concurrence de 10,000 livres par an; la recette des aluns, également jusqu'à concurrence de 10,000; la recette de Flandre, jusqu'à concurrence de 4,000 ; celles de la Brielle et de Cassel, jusqu'à concurrence de 1,500 chacune, et l'impôt sur les blés, jusqu'à concurrence de 3,000. Si ce dernier article ne produisait pas la somme stipulée, le déficit était recouvrable sur les recettes de la Brielle et de Cassel. De plus, Marguerite et les autres personnages présents à la signature de l'acte, souscrivirent cinq obligations annuelles de 20,000 livres, payables dans le cas où les engagères ne produiraient pas les sommes convenues. Ces engagères, « le plus clair de la finance, » ne garantissaient que 150,000 livres, et comme il ne s'en trouvait plus d'accep-

tables pour les 50,000 livres restantes, « qu'il n'y avoit plus une seule pièce du domaine à offrir, » Marguerite recourut à l'extraordinaire réservé à l'Épargne. Jean Hannaert, qui avait le maniement de ce fonds, résista longtemps; mais « après plusieurs communications et nonobstant ses excuses, » il fut contraint de remettre aux prêteurs une obligation de 25,000 livres, payable en cinq années. Marguerite lui promit « de contenter l'empereur de ladite obligation; car c'étoit plus son profit de se aider dudit extraordinaire à tel besoing, que de vendre les pièces du domaine, puisque le domaine vendu, l'extraordinaire seroit aussi vendu. » Le restant de la somme fut mis à la charge des receveurs généraux de la Flandre, du Hainaut, des receveurs de Cassel et de Namur [1].

Grâce à cet emprunt, les opérations militaires aboutirent à la paix de Gorcum et, dès qu'elle fut conclue, le gouvernement s'empressa de licencier les corps d'armée du comte de Buren et de Georges Schenck; mais de nouvelles difficultés s'élevèrent alors. Les troupes de ce dernier, que Charles-Quint avait promis d'entretenir à ses frais, refusèrent de recevoir leur congé avant d'être entièrement payées. On leur avait donné un à-compte de 40,000 livres, et il leur en était encore dû 86,000. Comme leur solde s'élevait à 800 livres par jour, Marguerite, fort pressée de s'en débarrasser, chargea Georges Schenck et Gérard Mulart de négocier avec leurs capitaines. Elle emprunta 40,000 livres à Anvers, sous sa garantie et celle des comtes de Buren, d'Hoogstraeten, des seigneurs de Berghes, de Beveren, du trésorier et du receveur général. Moyennant ce nouvel à-compte, joint à la promesse d'être payées à prochain terme, ces troupes se soumirent à

[1] Reg. n° 120, précité, f^os^ lv–ciiij.

l'ordre de licenciement. Outre les 46,000 livres dont elles restaient créancières, il y avait à payer 22,000 livres pour poudre, artillerie et transports, et 28,000 aux garnisons de l'Overyssel, dont on avait réduit à cette somme les prétentions, qui s'élevaient d'abord à 80,000 florins d'or [1]. Cependant le peuple avait encore plus d'un sacrifice à faire. Les états de Brabant eurent à allouer : 150,000 livres pour payer les dettes résultantes de cette guerre (25 mars 1526) [2]; 50,000 pour l'arriéré de la solde des bandes d'ordonnances des comtes de Buren et de Nassau (16 juin 1529) [3], et enfin 150,000 livres pour achever cette onéreuse liquidation (13 avril 1530) [4].

Par lettres du 8 avril 1529, Charles-Quint approuva toutes les mesures prises par sa tante en cette occurrence [5]. Certes le but avait été atteint; mais, pour renverser les obstacles, il avait fallu employer de regrettables instruments : la violence et la corruption [6]. D'une part, la régente recourait à un acte de compréhension; de l'autre, elle récompensait, par des gratifications, « les peines que s'étoient données divers personnages pour obtenir le consentement à des dons gratuits et à des aides de la Hollande, de la Zélande, du Hainaut, de Lille, du comté de Namur : » le comte de Gavre reçut 600 livres; le seigneur de Beveren, 400; le marquis d'Aerschot, 400; l'archevêque de Palerme, 300; le comte d'Hoogstraeten, 2,000; le bailli de Hainaut, 300; Pierre de Rosimbos, 1,100; la dame d'Hoogstraeten, 500; l'archidiacre d'Arras, 500; Nicolas Perrenot,

[1] Reg. nº 120, précité, fº l vº-liiij.
[2] Compte de Conrad Dekeyser, précité.
[3] *Ibid.* — Avis des prélats de Brabant. Reg. *Correspondance*, fº 270.
[4] Compte de Conrad Dekeyser, précité.
[5] Reg. nº 120, précité, l. c.
[6] *Voir* chap. XIII, p. 113, note 2, et p. 229, note 2.

200; le trésorier, Jean Restaut, 1,000; le receveur général, Jean Micault, 5,500; Laurent du Blioul, 200; Antoine de Montcut, aumônier et confesseur de Marguerite, 300; la femme du receveur des aides de Flandre, Charles Claissonne, 100; le receveur de Zélande, Adolphe Hardinck, 125; et Jean de Marnix, 1,000 [1].

Ainsi, quand le peuple succombait sous le poids des impôts, que tant d'arrérages étaient dus, que les hommes d'armes des bandes d'ordonnances mêmes ravageaient les campagnes, « pour manger à faute de payement, [2] » on trouvait de l'argent pour payer les complaisances des serviteurs de la cour. « Les exactions, accablantes au delà de toute mesure, sont devenues communes à tous! s'écrie Érasme, et nous les supportons d'autant plus impatiemment, que l'argent qu'elles produisent est transporté en Allemagne et en Espagne [3]. » Ces mécontentements, ces plaintes si légitimes du peuple, n'étaient aux yeux de Marguerite que des actes de rébellion. Elle brisait brutalement l'opposition de Bruxelles, et prenait en même temps des mesures pour en prévenir le retour. « Considérant que la mauvaise conduite de ceux de cette ville procédoit en partie de l'authorité qui ci-devant, du temps de la minorité de l'empereur, avoit esté bailliée au peuple d'icelle, y joint qu'ilz en avoient mesuzé [4], » elle mutila le grand conseil communal de la cité. Un règlement du 18 juin 1528 remit en vigueur l'ancienne organisation que le gouvernement avait dû

[1] Lettres patentes du 30 avril 1528. Compte de l'hôtel de Marguerite (nº 1804), fº vj xx v vº.

[2] « Je vous aye aussi escript comme aucunes des compaignies de gens d'armes de vos ordonnances se mectent sur le plat pays pour manger à faulte de payement. » Lettre de Marguerite, du 27 mai 1529. Reg. *Correspondance*, fº 237.

[3] M. Kervyn de Lettenhove, *Histoire de Flandre*, V, 88.

[4] Lettre du 7 juillet, précitée.

modifier autrefois, pour remédier au désordre des finances, et rétablit deux bourgmestres, un patricien et un plébéien; le souverain eut la nomination du premier, et celui-ci la nomination de son collègue plébéien. Le troisième membre de la commune, les neuf nations, « dont les assemblées, disait Marguerite, avoient toujours été tenues d'une manière indécente et contraire au bon ordre, et étoient une source de séditions, » furent surtout l'objet de dispositions restrictives : on leur interdit d'examiner entre elles les objets soumis à leurs délibérations, et de les discuter en commun « suivant leur coutume mauvaise et déraisonnable, » sous peine de vingt années de bannissement. Leurs réunions furent mises sous la surveillance de l'amman, officier du souverain, et dé ses agents, et le nombre des doyens appelés à leurs assemblées extraordinaires, réduit de 700 ou 800 personnes à 300. Enfin, il fut décidé que, pour former la majorité il suffirait des deux premiers membres et de quatre nations, ou de cinq nations avec un des deux premiers membres. L'esprit qui dicta ce règlement se révèle dans les peines sévères portées par chaque article : la destitution, les amendes, le bannissement[1]. Les résultats prévus par le pouvoir en découlèrent immédiatement : les nouveaux membres de la commune votèrent sans opposition les aides demandées aux états[2], et Marguerite conçut l'espoir que « les affaires de l'empereur dans cette ville, et par conséquent dans le Brabant, s'en trouveroient mieux[3]. » Charles-Quint loua naturellement une mesure qui avait « retiré l'authorité du peuple[4]; » mais

[1] *Hist. de Bruxelles*, I, 338-340. — [2] *Ibid.* — [3] Lettre du 7 juillet, précitée.
[4] « Vous avez fait une très-bonne et louable œuvre d'avoir fait la nouvelle ordonnance sur la conduite de Bruxelles et retiré l'autorité de la main du peuple, ce que je trouve très-bon. » Lettre du 9 octobre, précitée.

l'opinion publique ne s'accorda guère avec la satisfaction de l'empereur, le mécontentement qui se manifestait, malgré l'impitoyable rigueur déployée contre quiconque proférait des propos injurieux au prince [1], présageait au contraire de terribles explosions.

Ayant frappé le clergé et les communes, Marguerite voulait atteindre également les grands qui entravaient l'action de l'autorité souveraine. Elle tenait surtout à se venger des contrariétés que lui occasionnaient les jeunes marquis de Bade; mais les atteindre était plus difficile, et l'irascible princesse eut le dépit d'échouer complétement. Persévérant dans ses louables efforts pour arracher le Luxembourg à sa misérable situation, elle n'avait cessé de presser Charles-Quint d'y racheter les parties du domaine engagées à des étrangers, ou de conclure des arrangements pour mettre ces biens aux mains de seigneurs des Pays-Bas plus enclins à l'obéissance. « Si vous ne le faites, lui disait-elle, vous verrez tout ce pays se soustraire à votre autorité, ou du moins estre tout gasté et en tout désordre [2]. » Elle cherchait, en même temps, à réprimer la turbulence des nobles luxembourgeois; en 1527, par exemple, des poursuites rigoureuses furent dirigées contre le comte de Reifferscheidt qui, à la suite de quelques

[1] « Prins Josse le Thollenaare et a esté condempné par les hommes de fiefz et eschevins de ladite ville de Tenremonde, le viij^e de novembre xv^c xxx, d'estre mis une demye heure à l'estargue et de lui bruller un fer brullant parmy sa langue, et après d'estre battu de verges jusques au sang autour du marché et ainsy hors de la porte de Bruxelles, et banny dix ans hors de la ville et terroir de Tenremonde sur sa teste, parce que ledit Josse avoit juré et blasphémé de Notre-Seigneur plusieurs sermens, et aussi parce que ledit Josse avoit dit beaucoup d'injures de l'empereur notre sire et grandement exalté le duc de Gueldres. » Compte d'Adrien Bets, bailly de Termonde (n° 14373), f° xj v°. *Archives du royaume*.

[2] Lettre du 22 avril 1526, précitée.

démêlés particuliers, avait ravagé les terres du seigneur de Houffalize [1].

Malheureusement ces tentatives furent traversées par Philippe et Bernard de Bade, qui gouvernaient alternativement le Luxembourg au nom de leur père. S'y conduisant moins en gouverneurs qu'en princes indépendants, ils semblaient non-seulement se complaire à contrarier Marguerite dans toutes ses mesures, mais ils exploitaient encore les avantages de leur position d'une manière désastreuse pour le pays. Bernard, qui avait refusé de sévir contre les émeutiers de Luxembourg, dépouillait les marchands et les voyageurs, les sujets de l'empereur comme les autres, sans égard pour leurs lettres de passe; établissait, au mépris des décisions du conseil privé, des impôts pour son propre compte; s'emparait des bois vendus au profit de l'empereur; disposait de tous les offices et bénéfices; destituait les officiers et les remplaçait à son gré. Aux remontrances de la régente, il répondit qu'il ne sortait pas des limites de ses pouvoirs, et que les marchandises, dont il s'était emparé, avaient été dûment confisquées. « Quant à vos autres reproches, ajoutait-il, je suis prêt à justifier ma conduite devant le capitaine général ou devant le conseil de Luxembourg, et aultrement, non [2]. »

Dans d'autres circonstances encore, les marquis avaient montré un arrogant mépris pour les ordres de la régente. En récompense des services de guerre et d'argent rendus par

[1] « Il donnera à cognoistre à Sa Majesté que le procureur général fait son devoir de procéder contre le comte de Riverscheyt, et a conclu contre lui ban perpétuel et confiscation de ses biens, à l'occasion de ce que ledit comte, sujet du Luxembourg, a pillé et brûlé en la terre du seigneur de Houffalize audit pays de Luxembourg. » Instruction donnée à d'Espleghem, l. c.

[2] Lettre du 7 juillet, précitée.

Christophe de Bade, Maximilien et Philippe le Beau (par lettres patentes du 15 novembre 1492) lui avaient transporté irrévocablement et à perpétuité la terre et seigneurie de Rodemacheren, confisquée sur Bernard de Rodemacheren, qui, de concert avec son tuteur, Vincent de la Marck, avait favorisé la rentrée de Charles d'Egmont en Gueldre. Ces princes avaient mis pour condition que cette terre serait à toujours tenue en fief du Luxembourg [1]. Plus tard, les comtes de Wede et de Nieuwenaar attaquèrent la validité de cette donation. L'affaire fut portée devant « les Juge et nobles du Luxembourg; » mais Philippe de Bade déclina la compétence de ce tribunal, et, malgré les défenses réitérées de Marguerite et de Charles-Quint, il s'adressa à la chambre impériale. Après de longues procédures, celle-ci se prononça en faveur du marquis, et commina de fortes peines contre les deux comtes, dans le cas où ils maintiendraient leurs prétentions; de leur côté, les juges du Luxembourg condamnèrent Philippe par défaut (1527).

Ces deux jugements contradictoires aigrirent le débat. Philippe de Bade résolut de s'opposer par la force à l'exécution de l'arrêt des juges luxembourgeois. Son lieutenant, à Luxembourg, reçut ordre de se transporter à Rodemacheren; des soldats allemands entrèrent dans les forteresses voisines, qui furent ravitaillées et mises sur le pied de guerre. Marguerite menaça de saisir les biens que le marquis possédait dans les Pays-Bas, et Charles-Quint lui ordonna de se soumettre à la

[1] « Dira comme feu l'empereur par cy-devant, donna le droit que escheu luy povoit estre, à tiltre de confiscation à la terre et seigneurie de Rodemack, et des appartenances, à feu marquis Christoffle de Bade, dont il feist foy et hommaige audit feu empereur comme duc de Luxembourg. » Instruction donnée a d'Espleghem. — Le P. Bertholet, l. c., VIII, 10-12.

sentence des juges du Luxembourg; mais Philippe, soutenu par ses amis d'Allemagne, brava ces ordres et ces menaces. « Si l'empereur, écrivait Marguerite, ne se hâte de pourvoir à ces choses de grand préjudice à son autorité et tournant à sa grande désestime, il perdra, par succession de temps, toute obéissance en ce duché, où déjà elle est bien petite, et conséquemment il pourra perdre ledit pays. »

Sur ces entrefaites mourut Christophe de Bade (19 avril 1527). Dans le conseil privé « il sembla à tous qu'il falloit profiter de la circonstance, pour nommer au gouvernement du Luxembourg un autre personnage, homme d'état et uniment vassal et sujet de l'empereur. On lui adjoindroit un conseil, formé de clercs purement sujets du pays et n'ayant biens, service, obligations ni retenue en Allemagne, et, afin de donner plus d'autorité à ce gouverneur, on mettroit sous ses ordres une compagnie de 50 hommes d'armes d'ordonnances. Cette compagnie seroit formée de gentilshommes du Luxembourg, qui, de la sorte, seroient rendus plus obéissans; et, s'ils montroient de la répugnance pour ce service, on le rendroit obligatoire. La création de ce corps auroit encore l'avantage de préserver le pays des pilleries et foules de ceux qui le vouloient oppresser, et permettroit de diminuer le nombre des bandes d'ordonnances préposées à sa garde. » Quant à Philippe de Bade, il importait « de faire exécuter réalement et de fait la sentence des juges du Luxembourg. » Le conseil opinait même pour la confiscation des biens du marquis, coupable d'avoir faussé les serments de fidélité qu'il avait prêtés comme homme lige et comme délégué de son père. S'il répugnait à Charles-Quint d'user de cette rigueur, il convenait, du moins, de déduire des créances du marquis, l'équivalent de ses exactions, notamment le produit des

impositions illégalement levées sur les marchands ; elles montaient, disait-on, à environ 50,000 florins d'or [1].

L'idée de retirer le Luxembourg des mains des marquis de Bade germait depuis longtemps dans les conseils de Charles-Quint, et ce prince avait déjà refusé à Philippe de Bade de le confirmer dans son gouvernement. L'empereur voulait toutefois éviter des débats de nature à réagir en Allemagne ; au lieu donc de recourir à des moyens extrêmes, il prescrivit à sa tante de charger « quelque bon personnage, bien instruit, » de traiter avec les marquis, sous la médiation de l'archiduc Ferdinand, « afin de parvenir, par quelque honnête et raisonnable somme d'argent, à éteindre leurs prétentions et à obtenir l'évacuation des forts qu'ils occupoient dans le Luxembourg. » Du reste, Charles-Quint n'était pas éloigné de leur demander compte de leurs exactions, et un privilége impérial annula les procédures provoquées par Philippe au sujet de la terre de Rodemacheren. En attendant l'issue des négociations, Marguerite fut autorisée à nommer provisoirement « quelque bon personnage des Pays-Bas » au gouvernement du Luxembourg, et à donner suite au projet de former une compagnie d'hommes d'armes de gentilshommes de ce duché. La princesse ayant signalé à l'empereur le comte Guillaume de Nassau, comme l'un des plus capables pour régir cette province, qu'il défendait, en ce moment, contre les Français, Charles-Quint engagea sa tante à s'entendre avec le comte afin qu'il déboursât l'argent nécessaire au rachat des créances des marquis de Bade, et prît en engagère, jusqu'à remboursement, l'administration du duché [2].

Marguerite résolut d'user de cette autorisation, dès que la

[1] Instruction précitée.

[2] Apostille de Charles-Quint. Reg. *Correspondance*, f° 91.

guerre de Gueldre serait terminée et qu'il lui serait permis de « mectre ordre aux garnisons des frontières du Luxembourg et aultres pays. » En attendant, elle traita avec le comte Félix de Werdenberg, à qui ce gouvernement avait été promis, et elle l'amena à renoncer à ses prétentions, sous la condition de conserver la pension d'attente dont il jouissait. Elle se proposait alors de mander à Bruxelles Bernard de Bade, successeur de Christophe, et quoiqu'il « ne fût si sage, meismement attendu son commencement marqué par de nouvelles exactions, » elle comptait si bien réussir, qu'elle conseilla d'avance à Charles-Quint de restreindre les prérogatives et le traitement du nouveau gouverneur [1]. L'empereur approuva fort cette proposition; il recommanda surtout la formation d'une « compagnie de nobles du duché, afin de tenir le pays en paix et en justice [2]. » Mais la régente s'était fait illusion sur le succès de ses démarches; Bernard de Bade déjoua si bien ses efforts, que, par lettres patentes du 28 octobre 1528, il fut nommé « gouverneur et lieutenant général du duché de Luxembourg et du comté de Chiny, et capitaine du château de Luxembourg, aux mêmes gages que son père [3]. » Il prit aussitôt en mains l'administration de cette province [4], que son frère avait abandonnée depuis le 19 février [5]. Ce dernier resta en possession de Rodemacheren, et Marguerite ne vit point la fin des négociations que Charles-Quint entama ensuite directement avec ces princes. Peu de temps avant sa mort, elle lui écrivit encore que tout était en désarroi dans le

[1] Lettre du 7 juillet, précitée.

[2] Lettre du 9 octobre, précitée.

[3] Compte de Nicolas le Gouverneur, de 1528-1529 (n° 2636), f^os x v° et xj. *Archives du royaume.*

[4] *Ibid.* — [5] *Ibid.*, compte de 1527-1528, f° viij.

Luxembourg, et il répondit à ses plaintes qu'il était toujours « sans nouvelles des jeunes marquis de Bade [1]. »

Les marquis de Bade n'étaient point seuls à pressurer le peuple; beaucoup d'autres encore abusaient de leurs fonctions pour satisfaire leur cupidité; en effet, les plaintes incessantes des états et des villes attestent les dilapidations, les concussions des gouvernants, et expliquent le désordre permanent des finances de l'état. L'action répressive du pouvoir central s'était aussi affaiblie; Marguerite, « devenue vieille et accablée d'infirmités, » ne gouvernait plus par elle-même; ses mandataires, les principaux seigneurs étaient divisés entre eux; la justice abreuvée de dégoûts et sans force; tous les ordres de l'état dépourvus de zèle pour le service du souverain [2]; en un mot, le pays tout entier en proie à une agitation profonde. Elle devint même tellement menaçante, qu'un mandement, du 20 janvier 1528, défendit « de porter hacquebutes, arbalestes ou aultres armes, à peine de confiscation et d'amende arbitraire [3]. » En présence des colères provoquées par les persécutions religieuses et des atteintes portées aux libertés publiques, de la détresse du trésor, des mutineries des armées,

[1] Lettre de Marguerite, du 12 septembre 1530, et lettre de Charles-Quint, du 7 octobre suivant. Reg. *Correspondance*, f^os 335 et 337.

[2] « Certes, madame Marguerite, notre tante, avoit longtemps et fort bien gouverné les Pays-Bas: mais devenue vieille et étant accablée de maladies, elle ne put plus régir ces provinces par elle-même, ainsi qu'il eût convenu et qu'elle l'avoit fait jusqu'alors, et elle se vit forcée d'en confier le soin à d'autres. Il résulta de là et des longues absences de l'empereur que, lorsqu'il vint aux Pays-Bas, après la mort de notre tante, il y trouva les principaux seigneurs divisés entre eux, la justice dégoûtée et sans force, tous les ordres de l'état mal disposés pour le service du souverain. » Lettre de Marie de Hongrie à Philippe II, du 7 septembre 1558. M. Gachard, *Retraite et mort de Charles-Quint au monastère de Yuste*, I, 348.

[3] Compte de J. de Berghes, f^o xxx.

alors que le gouvernement tombait des mains de Marguerite en celles de favoris méprisés, que seraient devenus les Pays-Bas, si les rois de France et d'Angleterre avaient exécuté leur premier plan de campagne et envahi simultanément ces provinces? Heureusement pour nos contrées que la situation intérieure de la France était pire encore, et que sa politique n'était point dirigée par le génie d'un homme supérieur. L'Italie avait absorbé toutes ses forces, et de la trêve de Hampton-court sortit la paix de Gorcum.

Ces traités ne mirent pourtant pas un terme définitif aux maux de la guerre. De part et d'autre, il y eut de nombreuses infractions à la trêve, et chaque parti poursuivit longtemps le cours de ses brigandages. Ainsi, le 14 juillet 1528, il fallut publier un édit enjoignant « à tous ceux qui, depuis la trêve, avoient fait courses et pilleries en France ou ailleurs, d'en faire restitution [1]. » Les bandes de Robert de la Marck, devenues le refuge des mécontents des Pays-Bas [2], et les garnisons de la Champagne envahissaient, à chaque instant, le Luxembourg et le comté de Namur [3]. Sommé par Marguerite de déclarer s'il adhérait à la trêve de Hampton-court : « Ouy ou non, répondit le seigneur de Sedan (7 juillet 1528) : de ladite trêve jusques ores n'ai eu nouvelle du roy de France, mon maistre; pourtant, puisqu'ainsy est, j'ai volunté

[1] Compte de J. de Berghes, f° xxvj v°.

[2] « De Jehan Jacqmin le josne, lequel s'estoit advanché luy estant bourgeois de Hânut, de laissier sa femme et enffans et soy aller rendre Franchois avec les Robertins, et courir avecq iceulx sur les pays de l'empereur et y prendre buttins, par quoy, pour cestuy cas et mesus, a esté condempné par les eschevins de Louvain à la vollonté de l'empereur, et a esté exécuté audit Hânut. » Compte de Philippe d'Orley, de 1526-1530 (n° 12813), f° iiij v°.

[3] « Pour ce que, nonobstant et au préjudice de la trêve, les François couroient et pilloient de nouvel (25 février 1529). » Compte de J. de Berghes, f° xix v°. — *Ibid*, f° xxiiij, et Compte de N. le Gouverneur, précité, f° xv.

d'entretenir ladite trève, jusques que par icellui seigneur roi me sera aultrement commandé [1]. » Néanmoins, peu de temps après, des lansquenets, se disant licenciés de son service, s'établirent aux confins du pays de Namur, et l'on ne déjoua leurs projets de pillage qu'en réunissant « en toute diligence, gens induiz à la guerre, pour les rebouter et leur rompre passages [2]. » Ce fut ensuite un corps d'environ 5,000 Allemands qui quitta la Gueldre pour passer en France, et traversa le Luxembourg, où sa présence causa les plus vives alarmes [3]. Dans les campagnes s'étaient aussi répandus une foule de soldats débandés, qui s'y livraient à d'affreux brigandages. En vain, un placard, du 12 octobre 1528, ordonna-t-il à « tous gens de guerre mengeans le povre peuple de se rethirer à l'hostel, sous peine de la hart [4]; » en vain fut-il enjoint de les « ruer jus au son de la cloche et aultrement [5], » il fut impossible d'en purger le pays.

La trève de Hampton-court avait été suivie cependant de négociations secrètes qui promettaient une solution favorable. En effet, les parties belligérantes ne dissimulaient guère leurs désirs d'accommodement. En Italie, où les revers des Français avaient été plus rapides que leurs succès, la guerre se poursuivait mollement. François I[er] avait vu périr

[1] Compte de J. de Berghes, f° xxv.

[2] *Ibid.*, f° xxvij.

[3] Ordre au maréchal du duché, Ernest Schenck, de se jeter dans Thionville avec les gentilshommes des environs. Compte de N. le Gouverneur, f[os] xviij v° et xix.

Envoi de trois tonneaux de poudre, pesant 642 livres, de 517 livres de plomb et de 60 hacquebutes à croc à Damvillers. *Ibid.*, f° xix v°. — Ordre à Gilles de Sapoigne de couvrir, avec les milices des environs, les nouvelles fortifications qu'il élevait à Charancy. *Ibid.*, f° xx, etc.

[4] Compte de J. de Berghes, f° xxix.

[5] *Ibid.*, f° xxxij.

ses armées, devant Naples, par la peste, à Averse, à Landriano par le fer, et il n'était guère en état de réunir de nouvelles forces. Charles-Quint n'était pas moins épuisé, et pour lui la paix c'était la conservation de ses conquêtes; il était en outre pressé de faire face aux grands événements qui agitaient l'Allemagne et menaçaient l'empire. L'Angleterre était restée indifférente à la lutte, d'autres événements préoccupant alors son roi. Quant à Clément VII, il avait cruellement expié sa malencontreuse politique, et il lui tardait d'autant plus de faire sa paix avec l'empereur, qu'il avait pénétré les intentions de François I^er^. Pour Charles-Quint, vider ses démêlés avec Rome, c'était hâter un arrangement avec la France; dans ces conditions il était facile de s'entendre, et bientôt on put « rendre grâces à Dieu que notre saint père le pape et l'empereur s'estoient retrouvez bons amis ensemble [1]. »

Le traité de Barcelone (29 juin 1529) rétablit complétement les anciens rapports du Vatican et de l'empire, aux dépens de l'indépendance de l'Italie. Les deux parties contractantes formèrent une alliance perpétuelle; Clément VII donna à Charles-Quint l'investiture du royaume de Naples; le dispensa de venir recevoir la couronne impériale à Rome, et promit de le couronner à Bologne, au mois de janvier suivant. Il proclama une absolution générale au sujet du sac de Rome, et accorda à l'empereur et à son frère la faculté de lever les décimes ecclésiastiques dans leurs états. De son côté, Charles-Quint restitua les places enlevées à l'église; abandonna le duc de Ferrare; s'obligea à rétablir dans Florence Alexandre de Médicis, et à lui donner en mariage sa fille naturelle

[1] Compte d'Antoine de Berghes, f° xxv v°.

Marguerite [1]. « Par ce traité, l'empereur ne cédait que ce qu'il voulait; le pape obtenait tout ce qu'il voulait; le duc de Ferrare, les Vénitiens et les Florentins étaient sacrifiés [2]. »

Avant l'issue des négociations ouvertes avec la France, avant même d'avoir signé le traité de Barcelone, Charles-Quint s'occupa des préparatifs de son voyage en Italie. Il lui importait de ceindre au plus tôt la couronne impériale, et cette ambition, justifiée à la vérité par les circonstances, fut pour ses sujets l'occasion de nouveaux sacrifices. Les seigneurs de Mouscron et de Montfort vinrent, de sa part, demander à Marguerite des troupes et de l'argent, et inviter l'évêque de Liége et les principaux seigneurs des Pays-Bas à assister à la cérémonie du couronnement. La plupart se montrèrent enclins à acquiescer à ce désir, mais Érard de la Marck s'excusa sur son âge et ses infirmités [3]. Marguerite envoya en Italie un corps de troupes, entre autres les bandes d'ordonnances d'Aerschot, de Rœulx et de Vianen [4]. Quant à

[1] Du Mont, IV, 6e partie. — Ce traité fut négocié au nom de l'empereur par Gattinara, Granvelle et le seigneur de Praet. *Papiers d'état de Granvelle*, I, 458.

[2] Gaillard, II, 343.

[3] Lettre du 27 mai 1529, précitée.

[4] « En tout feray tel devoir que pour riens vos gens de guerre ne tarderont leur partement d'une heure par faute d'argent. » Lettre de Marguerite, du 13 juin 1529. Reg. *Correspondance*, fo 242.

« Que estant très-honoré seigneur le sieur de Berghes avecq madite très-redoubtée dame au lieu de Cambray, icellui despescha lettres vers ledit de Brandburgh son lieutenant, à cette fin que, pour le bien du pays lui fust escript pour mander de la conduite des gens de guerre passant par la conté, tirant en Ytalie, soubz les bendes du seigneur marquis d'Aerscot et seigneur du Reux, et de la bende du sieur de Viaene, qui encore n'estoit passée, affin de selon ce en advertir madame, à cause du bruit courant de la gaste qu'ilz y devoient avoir fait. » Compte d'Antoine de Berghes, de 1529 (no 15207), fo xxv.

« Pour employer au paiement des gens de guerre de cheval et de piet qui alloient au service de sa majesté en Italies, xvj c livres. »

« Pour faire paiement aux gens de guerre de cheval et de piet, qui alloient

l'argent, il fut plus difficile de se le procurer. Charles-Quint réclamait 300,000 écus d'or, et il comptait sur des promesses d'Érard de la Marck pour en obtenir le tiers de cette somme. Le cardinal ne voulut d'abord prêter que 100,000 florins; il finit pourtant par en avancer 600,000, remboursables le 1$^{er}$ octobre 1533. Comme il exigea une bonne hypothèque, il fallut, « vu les charges pesant sur le domaine, » réduire ou supprimer même les traitements des membres des conseils, de la chambre des comptes et d'un grand nombre d'officiers, ainsi que les pensions dépassant six patards par jour. Pour compléter la somme demandée par son neveu, Marguerite obtint de quelques seigneurs et fonctionnaires, la garantie de leurs biens pour la vente des rentes; malheureusement elle ne tira guère avantage de leur dévouement : la plupart « ne trouvèrent pas d'acheteurs, chacun serrant sa bourse et attendant quel temps il feroit. » La princesse était autorisée à vendre « même le plus beau et meilleur du domaine; » mais elle n'eut ni la volonté ni la possibilité de profiter de cette latitude, et elle préféra recourir au pays [1]. Du reste, l'occasion était favorable à ce dessein : pour la plupart des provinces, le mariage de Charles-Quint, la naissance de son fils aîné (21 mai 1527) et le couronnement justifiaient des pétitions d'aides.

Les états généraux furent convoqués à Bruxelles (mai

lors en Italies par devers sadite majesté, xij $^{m}$ livres. » (Très-souvent répété.)

« A vingt-neuf archiers des ordonnances, soubz feu le seigneur de Ravestain, qui avoient promis aller en Italie, ij $^{m}$ iij $^{c}$ xvij livres vj sous. »

« A vingt quatre hommes des ordonnances de l'empereur soubz le marquis d'Aerscot, qui alloient faire le voyage en Italie, pour leurs gaiges de trois mois, iiij $^{c}$ iiij $^{xx}$ xviij livres viij sols. »

« A cinquante-cinq archiers des ordonnances de l'empereur, soubz le marquis d'Aerscot, qui faisoient le voyage en Italie, à cause de leurs gaiges de trois mois, iiij $^{c}$ iiij $^{xx}$ ix livres x sols. » Compte de J. Micault, de 1529 (n° 1887).

[1] Lettres du 27 mai et du 13 juin, précitées.

1529) et Marguerite présida en personne à la séance d'ouverture. On y exposa d'abord le motif de la réunion, qui n'était autre que la demande d'une aide générale pour *la Ceinture, la Naissance* et *le Couronnement;* puis, les seigneurs de Montfort, de Mouscron, de Rosimbos, et le secrétaire Guillaume des Barres, récemment revenus d'Espagne, informèrent l'assemblée « du vouloir et du désir de l'empereur. » — « Les seigneurs, à qui il en avoit écrit, firent aussi leur extrême devoir d'induire et pratiquer les députés[1]. » —La demande rencontra cependant de grandes résistances de la part de quelques provinces. Les députés du Luxembourg refusèrent même de comparaître à l'assemblée générale[2]. Les Hollandais, à qui l'on demandait, outre leur quote-part dans cette aide, 80,000 florins pour l'entretien des garnisons de leurs frontières et pour la construction du château d'Utrecht, représentèrent l'état misérable de leur pays, ruiné par de longues guerres, ravagé par une épidémie, désolé par une épizootie qui tarissait une des principales sources de sa richesse. L'avocat des états, maître Aert Van der Goes, démontra aussi que les charges imposées à ce comté n'étaient nullement en rapport avec son territoire[3]. Le Limbourg refusa nettement de se soumettre à de nouvelles contributions[4], et l'opposition ne fut pas moins énergique de la part des villes du Brabant, « état difficile à conduire, parce que, dit Marguerite elle-même, elles étoient toutes chargées et à l'arrière[5]. »

La régente ne s'émut guère de ces obstacles. Aux doléances

[1] Lettre du 27 mai, précitée.
[2] Lettre du 13 juin, précitée.
[3] *Reg. Aert Van der Goes,* 209, 265.
[4] Lettre du 13 juin, précitée. — [5] Lettre du 27 mai, précitée.

des états de Hollande, elle répondit sèchement que l'empereur avait besoin d'argent. L'arrogance de cette réponse, empreinte d'un ton de menace, montra les dangers d'un refus, et il fallut céder [1]. Avec les villes brabançonnes, la princesse montra moins de hauteur; ce fut surtout par des moyens de corruption qu'elle obtint leur consentement [2]. Le Luxembourg et le Limbourg résistèrent davantage; Marguerite reconnaissait « qu'il convenoit un peu supporter de ces provinces, ainsi que du Brabant, parce qu'elles avoient été fort foulées des gens de guerre [3]. » Elles finirent pourtant par suivre l'exemple des autres provinces, et le consentement se trouva complet.

Le Brabant accorda 200,000 écus (240,000 livres); la Flandre, la même somme [4]; l'Artois, 34,766 livres 6 sous, par an, durant six ans; le Hainaut, 48,000 livres [5]; la Hollande, 120,000 écus, et les 80,000 florins demandés pour les garnisons et le château d'Utrecht; la Zélande, 40,000 livres,

[1] *Reg. Aert Van der Goes,* 263 et suiv.

[2] « A aucuns personnages d'Anvers, pour services par eulx faits en l'anticipation de l'ayde de l'empereur en Brabant, pour son voyage d'Ytalie, par lettres du xxviij^e^ d'aoust xxix, vij ^c^ xx livres. — A aultres des villes de Louvain et Bruxelles, et des ville et mayerie de Bois-le-Duc, par lettres du x^e^ de novembre xxix pour le semblable, xv ^c^ lxxvij livres xiij sols. » *Revenus et dépenses de Charles-Quint*, f° ij ^c^ iiij ^xx^ ij v°.

La part des prélats, fixée à 24,000 écus, fut réduite à 16,000 par les grâces et exemptions qu'il fallut leur accorder, et quelles que fussent les instances que leur fit Marguerite, il lui fut impossible d'en obtenir l'anticipation de cette aide. « Mémoire par manière d'avertissement fait par madame en la ville de Malines, le 12^e^ de juing l'an 1530. » Reg. *Correspondance,* f° 321.

[3] Lettre du 13 juin, précitée.

[4] Le 22 février, elle avait voté une aide de 100,000 écus. *Revenus et dépenses de Charles-Quint.* — M. Gachard, *Inventaire*, etc.

[5] Le clergé de ce comté avait accordé, au mois de février, 6,500 livres. *Revenus et dépenses de Charles-Quint.*

bien qu'elle fût endettée de 57,000 écus [1]; le comté de Namur, 9,000 livres par an, durant six années; Lille, Douai et Orchies, 24,000 [2]; les enclaves de la châtellenie de Lille, 1,000; Tournai, 3,000; le Tournaisis, 9,000; Valenciennes, 12,000, et Malines, 6,000 [3]. Les comptes n'indiquent point les sommes votées par les états de Limbourg et de Luxembourg; on trouve seulement qu'en 1531 il fut reçu 12,600 livres « venant de l'aide naguère accordée, par ceux dudit Limbourg, à l'empereur, pour son mariage, etc. [4]. » Quant au Luxembourg, le peuple s'opposa violemment à la levée de l'aide et maltraita les percepteurs de l'impôt [5]. Or, les villes du Brabant ne s'étaient pas encore prononcées sur la pétition, qu'un fâcheux incident vint accroître leurs charges. Les troupes allemandes, créancières de huit mois de solde, se mutinèrent et pillèrent les campagnes de ce duché, ainsi que celles du Limbourg. Pour les faire rentrer dans le devoir, on promit de les payer dans les deux mois, et, à cet effet, Marguerite demanda au Brabant 50,000 livres. Les prélats se montrèrent « bien volontaires parce qu'ils estoient mangez, et les nobles suivirent [6]; » mais les villes déclarèrent d'abord « ne pouvoir fournir à deux aides [7]. » Cependant, effrayées des excès de la soldatesque, elles se résignèrent derechef à se ranger à l'opinion des deux premiers membres [8].

[1] *Reg. Aert Van der Goes.*

[2] Elles venaient de voter une aide de 3,000 livres. *Revenus et dépenses de Charles-Quint.*

[3] *Ibid.* — M. Gachard, *Inventaire*, etc. — *Reg. Aert Van der Goes.* — Lettres des 27 mai, 13 et 16 juin, précitées. — Compte de J. Micault (nos 1887, 1888) et de Conrad Dekeyser (no 15753).

[4] Compte de J. Micault (no 1888).

[5] Lettre du 13 juin, précitée.

[6] Lettre du 27 mai, précitée.

[7] Lettre du 13 juin, précitée. — [8] Lettre du 16 juin, précitée.

Suivant les prévisions de Charles-Quint, le traité de Barcelone avait activé les négociations avec la France. Les premières ouvertures faites après la trêve de Hampton-court, étaient restées sans résultat, et l'on prêtait même à François I^er des intentions fort agressives, lorsque Guillaume des Barres vint échanger les ratifications de ce traité, avec la mission secrète de sonder les véritables dispositions de la cour de France. Le roi reçut fort bien cet envoyé, et l'assura que, de son côté, la trêve serait scrupuleusement respectée. Puis il « entra en devise des injures et choses que l'empereur avoit dites et écrites contre son honneur, et qui l'avoient contraint d'y répondre et de lui envoyer un cartel. Il tint plusieurs autres propos, par lesquels il vouloit imputer le tort à sadite majesté, disant qu'il lui déplaisoit d'avoir été contraint d'en venir à de tels effets, car il avoit plus désiré et cherché l'amitié de sadite majesté que de prince du monde. » — « Quant à M^me Marguerite, votre maîtresse, ajouta-t-il, je lui vouldrois faire tout plaisir. » Dans la soirée, des Barres fut appelé chez la duchesse d'Angoulême, qui lui demanda si l'archiduchesse ne l'avait chargé d'aucune lettre ou mission pour elle; sur sa réponse négative, elle se plaignit des mauvais traitements que les princes français, prétendait-on, essuyaient en Espagne, et des attaques injurieuses dirigées contre l'honneur de son fils. « J'ai usé de tout mon crédit, dit-elle, pour apaiser les justes ressentimens du roi, et je suis prête à le faire encore pour éteindre les haines des deux souverains, car ces haines causeront la foule et ruine non-seulement de leurs états, mais de toute la chrétienté. Nul plus que votre maîtresse et moi n'est tenu de travailler à la réconciliation de ces princes; moi je ne négligerai rien à cet effet, et je vous requiers de prier, de ma part, Madame Marguerite

de faire le pareil vers l'empereur. Je suis certaine que, si elle se veut employer en cet endroit d'aussi bonne affection que moi, nous mettrons lesdits princes en paix. »

Des Barres était à peine de retour à Malines, qu'y arriva, sous prétexte d'affaires privées, l'évêque d'Avranches, Gilbert Bayard. Il demanda à Marguerite une audience particulière, pour lui communiquer « aucunes choses de très-grosse importance de la part de Mme d'Angoulême; » cette audience lui fut accordée, le soir même de son arrivée. Il déclara à la régente « que ladite dame d'Angoulême l'avoit envoyé secrètement, sans le sçu du roi ni d'autres, pour, de sa part, l'entretenir de la paix, lui remontrer les regrets que la duchesse avoit de la guerre, des reproches et des injures qui envenimoient la querelle, et des malheurs qui en étoient déjà résultés et qui menaçoient de s'étendre à toute la chrétienté. » Enfin, il demanda si elle était disposée à seconder les efforts de la mère du roi, pour réconcilier ce prince avec l'empereur. Marguerite répondit « comme il appartenoit; puis, après plusieurs devises, elle s'enquit s'il avoit apporté aucuns moyens et expédiens de paix. Il dit que oui, et les communiqua à madite dame, qui n'y trouva apparence, ni fondement, ni raison. » Elle lui notifia en conséquence que « s'il n'avoit autre chose, ce n'estoit le chemin pour parvenir à un bon résultat, et que, sur cela, elle ne s'en vouldroit en aucune manière mesler. Lors il dit qu'il s'en iroit le lendemain à Anvers, d'où il reviendroit le jour suivant; entretemps la princesse auroit le loisir d'aviser à quelque autre moyen à proposer à Mme d'Angoulême, qui s'engageoit à amener le roi à condescendre à toutes choses raisonnables. »

Ce voyage d'Anvers inspira des soupçons à Marguerite, et supposant à l'envoyé français la mission d'y négocier un

emprunt, elle ordonna à Guillaume des Barres de l'accompagnér, « comme de lui-même, sous ombre de lui tenir compagnie, tant pour tâcher de tirer de lui plus avant, que pour remédier qu'il ne fit aucun change. » De plus, elle lui remit des lettres enjoignant « au margrave et aux bourgmestres d'Anvers de défendre aux marchands, sous peine de la hart et de confiscation de corps et de biens, de faire aucun change en faveur du roi de France. » Des Barres « tint si bonne compagnie audit Bayard [1], qu'il ne l'abandonna pas d'un pas, et ne fit ledit Bayard autre chose, sinon visiter la ville, acheter un cheval et quelque vaisselle et tapisserie. » A son retour à Malines, l'évêque d'Avranches demanda à Marguerite « si elle s'estoit avisée d'aucun expédient. Laquelle respondit que non, et qu'elle n'y avoit même voulu penser.» — « Il convient, dit-elle, en bonne raison, que l'expédient vienne du roi, attendu qu'il sait le tort qu'il a causé à l'empereur et les engagemens qu'il a contractés. Si Madame d'Angoulême a réellement grand désir de se mêler de cette affaire, qu'elle me mette en main si bonne étoffe que je ne m'en mêle pas à faux; je ne veux pas m'exposer à perdre tout crédit auprès de mon neveu, en lui soumettant chose qui ne soit honnête et raisonnable. »

Ces premières ouvertures restèrent quelque temps sans effet; seulement la comtesse douairière de Vendôme, Marie de Luxembourg, étant venue, sur ces entrefaites, prendre possession de l'héritage de son beau-frère, le seigneur de Ravenstein, entretint plusieurs fois Marguerite de la paix,

[1] « A luy (Guillaume des Barres), pour, le xxvij[e] d'octobre xxviij, estre allé en Anvers avec l'éleu Bayard, pour le deffroyement dudit Bayard en sa maison et aultres parties, xxxvij livres xviij sols. » *Revenus et dépenses de Charles-Quint*, f[o] ij [c] xxxvj v[o].

mais « sans entrer en aucune chose particulière. Madite dame luy respondit de même. » Il était évident néanmoins que tout s'acheminait vers un accommodement. Déjà Charles-Quint, alarmé des progrès des Turcs et de l'essor progressif de la réforme, s'était montré disposé à ne pas exiger la restitution de la Bourgogne; ce point obtenu, François Ier avait donné à entendre qu'il abandonnerait facilement ses alliés et renoncerait à se mêler des affaires d'Italie, où sa cause, du reste, semblait tout à fait perdue. Il était dès lors d'autant plus facile de prévoir une prochaine solution, qu'oubliant leurs provocations et l'acharnement de leur lutte, les deux souverains en étaient venus à désirer la paix avec une égale impatience. Après avoir épuisé les ressources de leurs états, tous deux peut-être craignaient de voir cesser chez les peuples la résignation habituelle aux malheureux et qui aboutit cependant à maintenir la plupart des abus des sociétés humaines.

Environ cinq semaines après son départ, l'évêque d'Avranches revint à Malines, avec de pleins pouvoirs de la duchesse d'Angoulême, pour traiter en son nom de la paix. Dans une audience secrète, il exposa verbalement à Marguerite les préliminaires, sur lesquels la duchesse désirait conférer avec elle, et, à sa demande, il les indiqua par écrit. Le lendemain, Marguerite les communiqua à de Buren, d'Hoogstraeten, de Beveren, de Berghes et de Rosimbos. « Pour ce que lesdits articles se référoient partie au traité de Madrid, partie à d'autres conclusions; que quelques-uns étoient nouveaux; qu'ils étoient subtilement couchés et fort sommaires; enfin considérant aussi que les François crestiennement interprètent ce qu'ils disent, mettent en avant après coup autrement qu'ils ne profèrent au commencement, et tournent les choses

comme ils veulent, » ces conseillers furent tous d'avis que « pour mieux connaître l'intention de la cour de France, et même l'ordre de procéder, on devoit persuader ledit Bayard de mettre par écrit, en forme de minute, le traité tout entier comme il entendoit qu'il se dût faire, depuis le commencement du préambule jusqu'à la date. »

L'envoyé français prétendit d'abord que ce serait dépasser ses pouvoirs; il finit pourtant par minuter un projet de traité, qui fut trouvé « bien maigrement et simplement couché, et contenant plusieurs articles captieux et ambigus. » En conséquence ce projet lui fut renvoyé pour qu'il « l'étendît et le dressât au plus près possible de la forme du traité de Madrid. » Il acquiesça encore à cette demande, et « la nouvelle minute fut examinée par Marguerite, en présence desdits seigneurs, qui y firent ôter et ajouter ce qu'il leur sembloit, la réformant au mieux selon leur opinion. Après, elle fut montrée audit Bayard, qui la trouva bonne, sauf en aucuns mots à la charge du roi, lesquels il requit être réformés et couchés plus doucement et honnêtement : disant que, en traités de paix et d'amitié, ne se devoit mettre mots qui fussent reprochables aux contractans. Et furent aucuns desdits mots réformés. » Le projet ayant été soumis ensuite à Érard de la Marck, il partagea « l'opinion desdits autres seigneurs, qu'il y avoit bonne matière et raison d'envoyer vers l'empereur ladite minute, pour y sçavoir son bon vouloir et plaisir. »

Marguerite transmit ce projet de traité à Charles-Quint, en y joignant un rapport contenant les diverses considérations émises par ses conseillers. « Adopter ce parti, disaient-ils, c'est tout terminer avant la délivrance des princes françois; l'empereur mettra la paix en la chrétienté, assurera l'état du roi de Hongrie, son frère, contre le Turc, et fera courir après

lui les Anglois sans qu'il lui en coûte rien. Il demeurera libre et quitte de tant de grosses offres qu'il a faites naguère à Henri VIII et au cardinal Wolsey, tant du mariage de sa nièce, la princesse de Danemark, pour qui l'on trouvera meilleure alliance, que d'autres choses, et il remédiera plus facilement à l'affaire de la reine, sa tante. En outre, il affoiblira d'une grosse somme de deniers le roi de France, qui, ayant tant perdu de gens de son royaume et estant si purgé d'argent, n'aura vraisemblablement de longtemps moyen ni pouvoir, encore qu'il en ait la volonté, de reprendre les armes. L'empereur, au contraire, se renforcera desdits deniers, qui lui viendront fort à propos pour son voyage d'Italie et pour ses autres grandes affaires; il s'en servira même pour combattre avantageusement, au cas où ledit roi de France voudroit recommencer la guerre; en même temps, l'empereur s'acquittera des dettes d'Angleterre, ce qui mettra un terme aux reproches de Henri VIII. D'un autre côté, il désarmera, s'il lui plaît, les ports et havres de France, en se servant des navires que le roi s'offre à lui bailler pour son voyage. Toute l'Italie demeurera à l'empereur; les Vénitiens, les Florentins, le duc de Ferrare seront soumis à sa volonté; le Saint-Père, abandonné par la France, sera plus maniable à la dévocion de Sadite Majesté; et les rebelles subjets plus faciles à châtier. En traitant isolément, le roi de France perdra tous ses alliés, et il sera désormais facile à l'empereur de se liguer avec eux. Libre dans son action, Sadite Majesté sera en mesure de réprimer les hérésies et de rétablir l'église en son dû état, et pareillement l'empire. Enfin, ajoutaient-ils, de ce traité il reviendra à l'empereur d'autant plus d'honneur et de réputation, qu'après avoir été menacé, injurié et contempné, il se sera vu cherché, prié et requis par son ennemi. » Il restait

d'ailleurs libre d'accepter ou de refuser le projet, dont l'envoi fournissait à la régente l'occasion de l'informer de l'état de ses affaires dans les Pays-Bas; en effet, de Rosimbos et des Barres, qui le lui apportaient, devaient traverser la France, « sans estre en dangier de l'incertaineté de la mer. » Marguerite ne se prononça pas; seulement elle pria Charles-Quint « d'avoir regard à toute la chose publique chrétienne, aux maux et foulles qu'elle supportoit à l'occasion des guerres, à l'extrême danger du roi son frère, qui venoit de demander assistance aux Pays-Bas, et aux intérêts de la reine d'Angleterre sa tante. » Quant à la possibilité de la part des Pays-Bas de continuer la guerre, « elle ne lui en voulut rien dire, attendu qu'il en jugeroit lui-même par l'état de leur situation financière, que de Rosimbos et des Barres étoient chargés de lui remettre. »

Devancés par le négociateur français, qui avait emporté une copie du projet de traité, les envoyés de Marguerite partirent bientôt pour Paris, où il était convenu qu'ils auraient une entrevue avec la duchesse d'Angoulême. Elle eut lieu, en grand mystère, dans une campagne voisine; mais ce n'était qu'une comédie tendante à sauver l'amour-propre de François I^er^. Comme cette comédie ne pouvait se prolonger, on profita des réclamations de l'ambassadeur d'Angleterre pour présenter officiellement les envoyés au roi, et ceux-ci, après avoir objecté que leurs instructions ne comportaient pas cette présentation, produisirent des lettres les chargeant de réclamations au sujet de prises faites sur des marchands de Zélande, et dont la régente demandait réparation, avec menace d'user de représailles sur les biens des marchands français dans les Pays-Bas. Ces lettres, ainsi que la demande d'un sauf-conduit pour traverser la France, chargés qu'ils

étaient, disaient-ils, d'affaires particulières de l'archiduchesse, couvrirent tout à la fois d'un voile officieux leur présence en France et leur entrevue publique avec le roi. Il ne fut toutefois question que de leurs réclamations, qui furent bien accueillies; et, le même soir, ils eurent une conférence secrète avec la duchesse d'Angoulême, son trésorier et l'évêque d'Avranches.

« Après avoir récité les grands regrets qu'elle avoit de l'aigreur et inimitié existantes entre l'empereur et le roi, son fils, des maux et inconvéniens de la guerre; après avoir dit plusieurs louanges de Madame Marguerite, pour la bonne volonté qu'elle avoit toujours montrée au bien de la paix et à la réconciliation des deux princes; après avoir exprimé la grande et fervente affection que pareillement elle y avoit, » la duchesse pressa de Rosimbos et des Barres de hâter leur voyage, et d'appuyer près de l'empereur ces préliminaires de négociations. Ils lui demandèrent le contre-seing d'un de ses secrétaires, sur le projet minuté par l'évêque Bayard. Ils alléguaient certains changements apportés dans la copie emportée par cet agent, et dont ils exigèrent la suppression, en menaçant de se retirer. La duchesse déclina cette demande, « disant qu'elle n'estoit raisonnable, d'autant que Madame Marguerite ne se faisoit fort de rien pour l'empereur; or, s'il n'agréoit pas les offres, il pourroit tirer parti d'une minute signée, vers tous les alliés et confédérés du roi. D'ailleurs la lettre qu'elle avoit adressée à l'archiduchesse, la minute du projet écrite de la main même de l'évêque d'Avranches, mentionnoient assez expressément ce projet de paix. » Elle s'engagea, de plus, à envoyer à Malines un gentilhomme porteur d'une lettre autographe, par laquelle elle promettait de faire agréer et accomplir par le roi toutes les dispositions

contenues en cette minute, pour autant que l'empereur voudrait les admettre [1]. Les envoyés partirent ensuite pour l'Espagne et, en attendant la décision de Charles-Quint, le traité de Hampton-court donna aux deux princesses l'occasion d'une entrevue à Cambrai (mai 1529), où elles prolongèrent la trêve jusque deux mois après sa dénonciation par une des parties contractantes [2].

De Rosimbos et des Barres rapportèrent à Marguerite de pleins pouvoirs pour négocier et traiter [3]; mais les instructions de Charles-Quint contenaient des prétentions telles, qu'elle résolut de les tenir secrètes, dans la crainte de rompre les négociations. Il exigeait l'évacuation immédiate et complète des places du royaume de Naples et du Milanais, encore occupées par les Français; le remboursement des créances de Henri VIII, et il se refusait à prendre le roi de Portugal pour garant de l'exécution du traité. « Il est douteux, disait la princesse, que ledit roi de France veuille rendre Hesdin, le comté d'Asti et ce qu'il tient dans le royaume de Naples et dans le Milanois, et renvoyer ses gens de guerre étant en Italie, sans avoir sûreté de ravoir ses enfans après avoir ce accompli. » François Ier lui ayant officiellement envoyé Gilbert Bayard pour s'enquérir des préliminaires posés par l'empereur, elle éluda une réponse catégorique, et, « de l'advis du cardinal

[1] Rapport fait à l'empereur par les sieurs de Rosimbos et Guillaume des Barres. Reg. *Collection de documents historiques,* IV, fos 173-195 vo. — *Nég. dipl.*, II, 676.

[2] Compte d'Antoine de Berghes, de 1529 (no 15207), fo xxiij. — Simonde de Sismondi, l. c.

[3] Lettres du 8 avril 1529, datées de Saragosse. Du Mont, IV, 2e partie, 44. — *Voir* Lettre de Marguerite du 26 mai 1529. Manuscrit (no 16072) de la bibliothèque royale, et *Correspondenz,* I, 300. — M. Altmeyer, *Marguerite d'Autriche.*

de Liége, du marquis d'Aerschot, des seigneurs de Gavre, de Buren, de Rœulx, d'Hoogstraeten, de Berghes et de Rosimbos, lesquels elle prit pour la conseiller et l'assister en ceste affaire, » elle convint de se rencontrer à Cambrai, le 15 juin, avec Louise de Savoie.

En agissant ainsi, elle comptait non-seulement « beaucoup mieulx pratiquer l'effect des intérêts de l'empereur, de degré en degré avec ladite dame d'Angoulême, que par aultre main tierce et par envoyer et renvoyer. Puis, d'une part, l'espoir que le roi de France nourrissoit sur la paix, l'empêcheroit d'envoyer des renforts et de l'argent en Italie; d'autre part, ladite journée de Cambrai donneroit vraysemblablement occasion à tous les Italiens, gens vigilans, de prévenir le roi et d'appoincter avec l'empereur. » De cette manière, « alors même que cette journée resteroit sans conclusion, elle auroit fort servi en cest endroit. » En même temps, « afin d'entretenir les Anglois en meilleure volonté vers l'empereur, et de non leur donner occasion de hayne, » elle envoya Jean de le Sauch à Henri VIII pour « l'advertir de ladite journée et lui signiffier qu'elle n'entendoit y conclure aucune chose répugnant à la bonne et ancienne amitié de la maison de Bourgogne et de la sienne, ni l'exclure de ce qui s'y pourroit traiter. » Néanmoins, de concert avec François Ier et sa mère, qui ne se fiaient guère au monarque anglais ni à son ministre, elle avisa aux moyens d'empêcher Wolsey d'assister aux conférences. A cet effet, ils convinrent « de prendre la journée si briefve qu'il n'eust temps pour y estre; ce qui fut fait [1], » et Henri VIII se borna à envoyer, le 3 juin, une procuration pour traiter de sa réconciliation avec l'empereur [2].

[1] Lettre du 26 mai, précitée.

[2] *Archives de l'Audience.*

Marguerite voulut se montrer à ces conférences dans un grand apparat. Toute sa maison, ses dames, son premier écuyer d'écurie, ses neuf pages d'honneur, ses laquais, et jusqu'à « Neuteken, son passe-temps [1], furent habillés à neuf [2]. » Elle renouvela ses écuries, les harnachements de ses chevaux et les garnitures de sa litière, de celles de ses dames, ainsi que de son chariot de voyage [3]. Le tambourin de ses filles d'honneur, Raimond Fabry, reçut « ung beau tambour d'argent armoyé de ses armes [4]; » et les archers de sa garde, de brillants uniformes [5]. Enfin, son organiste, avec ses orgues, la suivit dans tout le cours de son voyage [6]. Elle quitta Bruxelles vers la mi-juin, accompagnée d'Érard de la Marck ; de l'archevêque de Palerme; des comtes de Gavre, de Buren, d'Hoogstraeten; des seigneurs de Berghes, de Rœulx, de

[1] « Item, pour xiij aulnes de bon et beaul satin rayé de couleur changeant, duquel madite dame a voulu estre fait une robe à Neuteken son passe-temps, xix livres x sols. » Compte de l'hôtel de Marguerite (n° 1805), f° ix xx x v°.

[2] *Ibid.*, f°s viij xx vj et suiv.

[3] *Ibid.*

[4] « A Remond Fabry, tamburin des filles d'honneur de madame, la somme de cinquante livres dud. prix de laquelle somme madite dame lui a fait don, pour d'icelle faire et avoir ung beau tamburin d'argent armoyé de ses armes. » *Ibid.*, f° vj xx x v°.

[5] « Pour xxvij bonnetz couverts de taffetas blanc, quy ont été délivrez au capitaine des archers de corps de madame, à sesdits archers qui sont xxiiij, et à deux serviteurs dudit capitaine, xlv livres xviij sols. » — « Pour xxvij paires de chaulses, l'une moitié drap blanc et tanney (tanné), et l'aultre toute blanche, pour lesdits capitaine, archers et serviteurs dudit capitaine, liiij livres. » — « Desquels bonnets et chaulses madite dame leur a fait don, afin d'estre honnestement accoustrés au voiage, qu'elle entend de brief faire à Cambray, où se trouvera madame la régente de France. » *Ibid.*, f° ix xx xiiij.

[6] « A l'organiste de la chapelle de madame. pour avoir fait porter lesdites orgues et autres parties de lieu en autre durant le voyage de Cambray et autres, xviij livres. » *Revenus et dépenses de Charles-Quint*, 1520-1530, f° ij c viij xx xix.

Rosimbos, d'un grand nombre de gentilshommes, de conseillers et de députés des états, chargés de la défense des intérêts de leurs provinces [1]. A son arrivée à Valenciennes, le 23, le bruit se répandit que François Ier, alors aux environs de Laon, avait formé le projet d'enlever la princesse et sa suite [2]. Elle ne tint aucun compte de ces rumeurs offensantes pour l'honneur du roi, et, le 29, une convention régla le cérémonial de réception des négociatrices et leurs positions respectives dans Cambrai. Marguerite séjourna jusqu'au 4 juillet à Valenciennes, où les habitants et les sociétés de rhétorique donnèrent de nombreuses fêtes en son honneur [3].

Le 5, vers trois heures de relevée, après avoir été complimentée au village d'Escaudœuvres par l'évêque Robert de Croy, elle entra à Cambrai, où l'avaient devancée la plupart des seigneurs de sa suite. Deux heures plus tard, arrivèrent, en brillant cortége, la duchesse d'Angoulême et la reine de Navarre, qui vinrent immédiatement la visiter. Marguerite était descendue à la célèbre abbaye de St-Aubert, et les princesses françaises s'établirent : Louise d'Angoulême, à l'hôtel St-Pol, et Marguerite de Navarre, à l'hôtel d'Anchin. L'hôtel St-Pol était situé en face de l'abbaye Saint-Aubert, et, au-dessus de la rue qui les séparait, on avait pratiqué une galerie de commu-

[1] *Reg. Aert Van der Goes.*

[2] M. Le Glay, *Esquisses biographiques.*

[3] « Aux rhétoriciens et autres gens de la ville de Valenciennes, la somme de dix-huit carolus d'or de xx sols pièce, ausquels madite dame en a fait don de grâce spécial, en faveur de ce qu'ils sont venuz jouher farces et faire plusieurs esbatemens devant elle pendant qu'elle a esté audit Valenciennes. » Compte de l'hôtel de Marguerite, précité, fº cxv. — « A quatre compaignons d'Amiens jouheurs de farces, la somme de ij philippus d'or de xxv sols, auxquels madite dame en a fait don, en faveur de ce que, le premier jour de juillet 1529, ils sont venus au lieu de Valenciennes jouher certaines farces moralisées devant elle. » *Ibid.*, fº cxij.

nication donnant aux négociatrices la faculté de se voir et de conférer à l'insu de tout le monde. Louise de Savoie avait réclamé les clefs de la ville et des otages pour sa sûreté; mais la municipalité de Cambrai avait éludé ces demandes, et Marguerite, plus confiante ou plus habile, ne s'exposa point à un semblable refus [1].

L'importance des négociations se concilia à merveille avec les plaisirs, et la ville de Cambrai retentit du bruit des bals et des concerts. On y vit réunis huit cardinaux, quatre princes, dix archevêques, trente-trois évêques, quinze ducs, soixante-douze comtes et quatre cents seigneurs d'un rang moins élevé [2]. L'Angleterre y était représentée par l'évêque de Londres, Cutbert Tunstall; le chancelier de Lancaster, Thomas Moore; et messire Jean Halket. Non-seulement tous ces grands personnages, mais leurs suites se donnèrent réciproquement des fêtes. Ainsi, Marguerite gratifia « Pirotin de la Fontaine, lieutenant de ses archers de corps, de la somme de douze livres pour eulx récréer et faire honnestement bonne chère avec les souysses hallebardiers de madame la régente de France [3]. » Louise et Marguerite, liées déjà par d'anciennes relations de famille, se traitèrent avec beaucoup d'amitié, et cette dernière, qui connaissait l'influence des présents, ne les épargna pas;

[1] M. Le Glay, l. c.

[2] « Aux jouheurs de tamburin, fifres et rebectz de madame de Vendosme, la somme de six carolus d'or de xx sols pièce, auxquels madite dame en a fait don en faveur de ce que, le xxviij^e jour du mois de juillet 1529, ils sont venus jouher de leurs instrumens devant elle à son soupper. » Compte de l'hôtel de Marguerite, précité, f° c xij, etc., etc. — *Notice sur les principales fêtes et cérémonies qui ont eu lieu à Cambrai depuis le* XI^e *siècle jusqu'à nos jours*, in-4°. Cambrai, 1827. — Jean Le Carpentier, *l'Estat de Cambray et du Cambrésis*, I, 143. in-4°. Leide, 1669. — Notice extraite d'un manuscrit de la bibliothèque de Lille, par M. Le Glay, *Nég. dipl.*, I, cxcvj note.

[3] Compte de l'hôtel de Marguerite, précité, f° vj ^xx viiij v°.

elle les étendit des plus importants [1] aux plus infimes personnages [2].

Les deux princesses n'admirent personne à leurs conférences. « Après avoir été trois semaines ensemble et plusieurs choses débattues, tant d'un côté que d'autre, estant quelquefois les affaires prêtes à se terminer, d'autrefois désespérées, » le 24 juillet, à dix heures du matin, elles venaient d'arrêter la rédaction du traité, lorsque survinrent des incidents d'une nature telle, que Louise de Savoie se disposa à quitter Cambrai. On parvint heureusement à aplanir les difficultés, et la paix fut conclue le 31. Les négociatrices ne la signèrent toutefois que le 3 août, et elle fut publiée, le surlendemain, en grand appareil, au jubé de la cathédrale [3]. Ce nouveau traité, qui « fut moins un traité de puissance à puissance, qu'une suite de conditions imposées au vaincu par le vainqueur, » conservait à Charles-Quint la position obtenue par la victoire de

[1] « A Estienne Cappelle, geolier (joaillier), résident à Anvers, la somme de deux cent cinquante trois livres dix sols dud. pris, pour une belle et hautte coppe d'argent à moult belle façon, garnie d'istoires antiques, aussi de la couverte de même dorée dedans et dehors, pesant dix marcs iiij onces, laquelle coppe madite dame a fait prendre et acheter de luy audit prix et de sa part icelle fait délivrer au trésourer de madame la régente de France nommé Babau, sieur de la Bourdaisière, auquel madite dame en a fait don, pour aucunes causes à cela mouvans. » Compte précité, f° ij c ix. — *Voir* plus loin.

[2] « Item, pour une aulne de satin cramoisy, duquel madite dame a voulu estre fait ung chapperon pour la sotte de madame la régente de France, à laquelle elle en a fait don, iiij livres. » — « Item, pour demye aulne de satin pour servir audit chapperon, xvj sols. » — « Item, pour la façon dudit chapperon, vj sols. » — « Item, pour une demye aulne de taffetas noir, pour aussi faire ung bonnet pour la sotte de la duchesse de Vendosme, à laquelle madite dame en a aussi fait don, y comprins la doublure d'icelluy, xiij sols. » — « Item, pour la façon dudit bonnet, iiij sols. » *Ibid.*, f° ij c xviij v°.

[3] M. Altmeyer, l. c. — M. Le Glay, l. c. — Martin Du Bellay. — Simonde de Sismondi.

[4] Gaillard, II, 344.

Pavie; c'était « le traité de Madrid renouvelé, moins la cession de la Bourgogne, plus une somme de deux millions d'écus d'or pour la rançon du roi, » et « révélant, en outre, dans sa teneur, les défiances les plus injurieuses[1] » pour le roi chevalier.

Charles-Quint se contentait de réserver tous ses droits sur le duché de Bourgogne, pour les invoquer par voie amiable ou de justice; François I^er^ renonçait à une rente de 1,000 livres viennoises, que la couronne prétendait sur la saunerie de Salins, à cause de ce duché. La rançon des princes français était fixée à 2,000,000 d'écus d'or au soleil, « à 71 $\frac{1}{2}$ par marc, et l'or à 22 $\frac{3}{4}$ carats; » 1,200,000 écus étaient payables à la rentrée des otages en France[2]. Pour le restant de la somme, le roi s'engageait à donner à l'empereur, en garantie d'une rente de 25,500 écus d'or, représentant un capital d'environ 500,000 écus, certaines terres situées dans la Flandre, l'Artois, le Hainaut et le Brabant, qui avaient passé, par des alliances, dans les branches de Bourbon-Montpensier et de Bourbon-Vendôme; mais il conservait la faculté de les racheter toutes

[1] M. Le Glay, *Précis hist. des Nég. dipl.*

[2] « A Thomas Grammaie, général maistre des monnoies de par deçà, et Thomas Muller, escuyer particulier de la monnoye d'Anvers, en prest pour le xvij^e^ de janvier xxix (V. S.) aller à Bayonne pour la réception des xij^e^ mille escus d'or. » *Revenus et dépenses de Charles-Quint*, f° ij^e^ liiij v°. — François I^er^ ayant envoyé, en à-compte de ces 1,200,000 écus, de la vaisselle estimée à une valeur d'environ 100,000 écus, Jean Noirot, tailleur des coins de la monnaie de Flandre, et Marc Kackart, maître de la monnaie de Malines, ne purent tomber d'accord avec les députés français sur la valeur de cette vaisselle, et l'on se sépara sans rien conclure. M. Pinchart, *Biographies*, I, 220.—Or, ce ne fut pas la seule circonstance dans laquelle la dignité de la France se trouva compromise à ce sujet. « A l'essayage il se trouva que les écus étaient d'un aloi trop faible, et il fallut compenser la tare par une indemnité de 40,000 écus. On accusa le chancelier Duprat de cette fraude, dont la honte rejaillissait jusque sur le roi lui-même. » M. Le Glay, *Précis hist.*, l. c., ccviij.

à la fois[1]. En outre, il prenait à sa charge 290,000 écus, que Charles-Quint devait à Henri VIII[2], et promettait de payer 200,000 écus pour aider l'empereur à passer en Italie. Il s'obligeait à rappeler toutes ses troupes d'Italie, avant la délivrance de ses fils, six semaines après la ratification du traité, et à restituer Hesdin et son château, sans en enlever ni l'artillerie, ni les munitions, quinze jours après que cette ratification lui aurait été notifiée. Abdiquant formellement la suzeraineté sur la Flandre et sur l'Artois, il renonçait à tous droits quelconques sur ces comtés et sur leurs habitants, en les cédant et transportant à l'empereur. Il renonçait également à tout droit de rachat sur les châtellenies et villes de Lille, Douai et Orchies, et abandonnait à l'empereur Tournai et le Tournaisis. Le *service* ou aide ordinaire de 14,000 livres tournois qu'il percevait annuellement dans l'Artois, les droits d'aubaine levés en France sur les natifs des Pays-Bas, furent abolis; mais une clause, dont le danger échappa alors à Charles-Quint et qu'il s'empressa d'annuler à la première occasion, confirma tous les privilèges octroyés aux peuples de la Flandre et de l'Artois par les rois de France. De son côté, l'empereur se désistait de ses prétentions sur Péronne, Montdidier et Roye, sur les comtés de Boulogne, Guines et Ponthieu, sur les villes et les rives de la Somme. On convint de renvoyer devant les cours de justice des Pays-Bas les procès pendants à Paris entre

[1] *Voir* l'évaluation de ces biens. M. Le Glay, l. c., ccvi, note. Ce fut pour satisfaire à cette condition que François Ier échangea, le 11 avril 1530, les comtés d'Auge et de Mortain, qui étaient des biens du domaine royal, contre la terre de Leuze et celle de Condé, dite *Seigneurie du château*, appartenant à Louis de Bourbon, depuis duc de Montpensier. Bulletins de la Commission royale d'histoire, XVI, 96.

[2] Par une convention du 6 août, les ambassadeurs anglais, au nom de leur maître, consentirent à remettre les obligations de l'empereur au roi, qui s'engageait à les rembourser dans un temps déterminé.

sujets de Flandre et d'Artois, sans donner toutefois à cette disposition un effet rétroactif. Les sujets des deux princes furent admis, réciproquement dans leurs états, à succéder en tous biens, héritages et hoiries. Enfin, la jouissance et la souveraineté du comté de Charolais furent laissées à Marguerite et à l'empereur, leur vie durant, avec retour à la couronne après leur mort.

Jusqu'à la veille du traité, François Ier avait promis, avec force protestations, à ses alliés d'Italie, de ne pas séparer leur cause de la sienne. Il avait même refusé aux Florentins la permission de conclure une paix particulière; néanmoins il les abandonna tous, et s'engagea, non-seulement à évacuer l'Italie, mais à rendre les galères qu'il avait capturées, à requérir des Vénitiens et de ses autres alliés la restitution des places occupées par eux dans le royaume de Naples, et, s'ils s'y refusaient, à les déclarer ses ennemis et à payer à l'empereur 30,000 écus d'or par mois, jusqu'à ce qu'il les eût recouvrées. Il promit formellement de ne soutenir ni défendre les Napolitains rebelles; de n'entretenir aucune pratique préjudiciable à l'empereur, soit en Italie, soit en Allemagne; enfin, étendant cet abandon à tous ses alliés, de n'aider en aucune manière les de la Marck, s'ils attaquaient le duché de Bouillon, rendu par l'empereur à l'église de Liége. Il consentit même à comprendre Charles d'Egmont dans le traité comme confédéré de l'empereur, en vertu de la paix de Gorcum, qui l'en avait fait le vassal, bien qu'au mépris de ce traité, Charles-Quint prît, en cette circonstance, le titre de duc de Gueldre. Celui-ci, au contraire, mit un soin particulier à ménager les intérêts de tous ses partisans ou sujets : leurs droits furent garantis quant aux biens situés en France; la principauté d'Orange était rendue à Philibert de Châlons; François Ier

s'obligeait à réhabiliter la famille et la mémoire du connétable de Bourbon ; à remettre à ses héritiers ses terres confisquées, ainsi qu'à rétablir dans leurs biens les confédérés, les alliés et les serviteurs ecclésiastiques ou laïques, qui s'étaient rendus ses complices.

Enfin, une disposition qui le réduisait à une sorte de vasselage, imposait au roi l'obligation de fournir à Charles-Quint, deux mois après qu'il en serait requis, un contingent naval pour combattre les Turcs. Il fut dispensé d'y ajouter 6,000 payes de piétons pendant six mois, à la condition d'augmenter de 100,000 écus le douaire d'Éléonore, lors du mariage destiné à sceller ce traité, et de renoncer à l'héritage des père, mère et aïeul paternel de cette princesse [1]. De part et d'autre, les prisonniers furent relâchés sans rançon ; mais les biens meubles, rentes ou revenus, donnés durant la guerre à titre de confiscation, demeurèrent acquis à leurs possesseurs. Le pape, les rois d'Angleterre, de Hongrie, de Danemark, Marguerite d'Autriche, le duc de Savoie, les Suisses, les princes et états de l'Allemagne furent compris dans le traité qui, en omettant de toucher à la question de Navarre, confirma tacitement l'usurpation de ce royaume [2]. Par une singularité extraordinaire, alors que Marguerite s'était préoccupée d'assurer aux Pays-Bas la possession de Tournai et de Hesdin, il ne fut point question de Thérouanne, cette autre enclave si préjudiciable à la Flandre et à l'Artois.

Telles sont les dispositions du traité de paix conclu à Cambrai ou de la *Paix des Dames*, qui fut aussi avantageux et honorable pour Charles-Quint, qu'humiliant, déshonorant

[1] François I[er] lui donna l'autorisation nécessaire à cet effet, le 16 octobre 1530. *Papiers d'état de Granvelle,* I, 484.

[2] *Ibid.*, I, 464. — Du Mont, etc.

même pour François Ier. Si la Bourgogne restait au roi, sous la réserve expresse des droits de l'empereur maintenus dans toute leur intégrité, la Flandre, l'Artois, Tournai, le Tournaisis étaient définitivement séparés de la France; l'Italie, ainsi que les de la Marck et Charles d'Egmont, abandonnés; la rançon des princes français chèrement obtenue; les traîtres réhabilités; la suprématie d'un ancien rival définitivement établie. « La violation du traité de Madrid n'avait donc servi qu'à étendre et à consolider la puissance impériale, devenue l'unique arbitre de l'Europe [1]. » Comme toujours, l'or ne contribua pas moins que l'habileté de Marguerite à ces brillants résultats; le « bon et notable personnage, » qui reçut 1,000 livres « pour services par luy faits touchant la paix [2]; » le grand maître de France, Montmorency, à qui la princesse promit et donna un riche présent en argenterie [3], n'avaient certes pas été étrangers à ce succès diplomatique.

Le jour de la publication du traité (5 août), les ambassadeurs anglais signèrent avec Marguerite, les comtes de Gavre, d'Hoogstraeten et Jean de Berghes un traité de paix, d'amitié et d'alliance, rétablissant les anciennes relations commerciales entre les sujets des deux princes. Après les formules d'usage, Henri VIII et Charles-Quint s'engageaient mutuellement à ne point donner asile aux rebelles, et à les expulser

[1] ANCILLON, l. c., 1re partie, ch. X, 2e période.

[2] « A ung bon et notable personnage, pour services par luy faits touchant la paix, par lettres du vje d'aoust xxix, quitance et certiffication de madame, mil livres. » *Revenus et dépenses de Charles-Quint*, fo ij c iiij xx ij vo.

[3] « Pour v c iiij xx xvj m xij esterlins de vasselle d'argent présentée au sieur de Montmorency, grand maistre de France, auquel elle avoit esté promise par madite dame à Cambray, pour les bons devoirs par luy faits à la journée de paix, par lettres du xxvije de décembre xxix, vij m iiij c l livres xviij sols. » *Ibid.*, fo ij c iiij xx iij.

de leurs états à la première réquisition. Ils se promettaient aussi d'interdire réciproquement l'impression et la publication de tous livres et brochures hérétiques, écrits en langue teutonique ou en langue anglaise [1]. Enfin, le même jour, les princesses et leurs suites assistèrent à une messe solennelle célébrée dans l'église de Notre-Dame, « à la solempnization de la paix faite entre l'empereur et le roy de France [2]. » Après un sermon de l'évêque Robert de Croy sur les bienfaits de la paix, Marguerite, Louise d'Angoulême et les ambassadeurs d'Angleterre s'agenouillèrent devant le grand autel, sur un banc couvert de drap d'or; là, les mains étendues sur une hostie consacrée et sur les évangiles, tous jurèrent d'observer fidèlement les traités signés [3]. Le chœur entonna le *Te Deum*, accompagné de cymbales et de trompettes, et la voix sonore des hérauts d'armes termina la cérémonie religieuse par ce cri : « La paix est faite [4] ! »

François Ier attendait à l'abbaye du Mont-Saint-Martin, près des sources de l'Escaut, l'issue du congrès. Dès que le traité fut signé, il vint visiter Marguerite, et sa présence à Cambrai

[1] Du Mont, IV, 2e partie, 42-44. — A la suite de cet arrangement Marguerite offrit de riches présents de vaisselle aux ambassadeurs anglais. — « Pour vasselle présentée au nom de l'empereur, par ordonnance de madame, à l'évesque de Londres, monseigneur Mor et messire Jehan Hacquet, ambassadeurs du roy d'Angleterre, à la journée de Cambray, par lettres du xxiiije de septembre xxix, xij c xxxvj livres v sols viij deniers. » *Revenus et dépenses*, etc., fo ij c iiij xx ij vo.

[2] « Aux chantres de la grande église de Notre-Dame en la ville de Cambray, la somme de quarante livres, du service qu'ils ont le ve jour du mois d'août 1529 fait à la solempnization de la paix faite entre l'empereur et le roy de France. » Compte de l'hôtel de Marguerite, précité (no 1805), fo cxiij.

[3] L'acte authentique du serment prêté par ces princesses existe dans les *Archives de Lille*. Celui de Marguerite a été publié par M. Le Glay, dans sa notice sur cette princesse.

[4] M. Altmeyer, *Marguerite d'Autriche*.

donna aux fêtes un nouvel aliment. A la suite « d'une belle farce moralisée, jouée le 8 août, par les rhétoriciens de la ville [1], » quatre serviteurs du roi, « joueurs de grosses fluttes [2], » donnèrent un concert à Marguerite. Le lendemain, ce fut le tour de ses « joueurs de hautbois, sarbottes et cornets [3]. » Le 10, il envoya successivement à l'archiduchesse » quatre joueurs de vyole [4], » et ses trompettes [5], pendant que « certains compaignons, joueurs de farces de la ville de Douay, représentoient certaines farces devant ses filles d'honneur [6]. » Après avoir nommé des commissaires pour recevoir le serment de Charles-Quint et assister à l'entérinement du traité par les cours de justice et les

[1] « Aux réthoriciens de la ville de Cambray, la somme de cinq carolus d'or de xx sols, pour ausquels madite dame en a fait don, en faveur de ce que, le viij^e jour d'août 1529, ils sont venus, après son disner, devant elle jouher une belle farce moralisée. » Compte de l'hôtel de Marguerite, précité (n°1805), f° cxiij.

[2] « A quatre compaignons, jouheurs de grosses fleutes, serviteurs du roy de France, la somme de dix carolus d'or, ausquels madite dame en a fait don, pour leur paisne d'estre, le viij^e jour d'aoûst, venu jouher de leurs instrumens devant elle à son soupper. » *Ibid.*, f° cxij v°.

[3] « A neuf compaignons italiens, serviteurs du roy de France, jouheurs de haubois, sarbottes et cornets, la somme de quarante carolus d'or de xx sols pièce, en faveur de ce que, le ix^e jour d'aoûst, ils sont venuz jouher de leurs instrumens devant elle à son soupper. » *Ibid.*, f° cxiiij.

[4] « Aux quatre jouheurs de vyole du roi de France la somme de quinze livres du pris de quarante sols la livre, auxquels madite dame en a fait don, en faveur de ce que, le x^e jour d'aoust xv^c xxix, ils sont venus jouher de leurs instrumens devant elle. » *Ibid.*, f° cxiiij v°.

[5] Aux trompettes du roy de France, la somme de trente carolus d'or de xx sols pièce, auxquels madite dame en a fait don en faveur de ce que, le x^e jour d'août xv^c xxix, ils sont venus à son disné sonner devant elle. » *Ibid.*, f° cxiiij.

[6] « A certains compaignons jouheurs de farces de la ville de Douay, la somme de quarante-cinq sols du prix de deux gros, en faveur de ce que, le x^e jour d'aoust xv^e xxix, ils sont venus jouher certaines farces devant ses filles d'honneur. *Ibid.*

chambres des comptes des Pays-Bas [1], François Ier quitta Cambrai, le 20 [2], et les trois princesses n'y firent plus qu'un court séjour.

A son retour à Bruxelles, Marguerite ordonna de publier (31 août) un avis invitant les personnes « ayant été pillées et adommagées depuis la paix, » à se rendre à Cambrai devant la commission mixte établie pour connaître de leurs réclamations [3]; cet avis fut réitéré, le 14 octobre, et la date du 8 décembre fixée pour terme de déchéance [4]. Des lettres des 25 et 26 septembre annoncèrent la ratification des traités, événement qui fut célébré par des fêtes religieuses et par des réjouissances publiques [5]. Puis, lorsque des délégués du prince eurent reçu les serments de Henri VIII et de François Ier [6], la régente convoqua (31 décembre) les états

[1] Du Mont, l. c., 17.

[2] Christianus Massoeus, cité par M. Altmeyer.

[3] Compte d'Antoine de Berghes, fo xxvij vo.

[4] *Ibid.*, fo xxix.

[5] *Ibid.*, fo xxix. — « Par autres lettres (du 8 septembre) vous avez entendu que l'empereur, monseigneur et neveu, eust nostre besoignié à Cambray en la paix d'entre luy et les royz de France et d'Angleterre pour agréable, qu'il l'eust fait publier, et que tost il nous en envoyeroit ses lettres de rattification. Nous vous avertissons qu'il l'ait fait..... » Lettres de Marguerite, du 26 septembre 1529. M. Gachard, *Anal. hist.*, l. c., VII, 134.

[6] « A luy (Pierre de Rosimbos), en prest pour, le xxvije d'octobre xxix, aller vers le roy d'Angleterre (sic), pour luy veoir jurer le traicté de paix, iij c lx livres. » *Revenus et dépenses de Charles-Quint*, fo ij c xxviij vo.

« A luy (maistre Jehan Delsauch), en prest pour, le xxvje d'octobre xxix, aller avec le sieur de Rosimbos vers le roy de France, pour luy veoir jurer le traicté de paix. » *Ibid.*, fo ij c xxxv vo.

« A luy (maistre Guillaume des Barres), en prest pour, le iiije d'octobre xxix, aller devers le roy de France pour luy veoir jurer le traicté de paix. » *Ibid.*, fo ij c xxxvij.

François Ier ratifia le traité le 20 octobre 1529. Du Mont, l c., 19. — Le 6 décembre suivant, Henri VIII annonça à Marguerite qu'il avait accepté, ratifié et juré le traité. *Ibid.*, 47.

généraux, pour leur communiquer « les traités de Madrid et de Cambrai, leur faire jurer de les entretenir et, au surplus, de ce expédier lettres sous leurs scelz [1]. » Le 24 novembre, Jean de Humières, commissaire de François Ier, avait remis la ville et le château de Hesdin aux commissaires impériaux : Philippe de Lannoy, gouverneur de Tournai ; Hugues de Bulleux, capitaine du château d'Aire, et Georges d'Esplechin, secrétaire de l'empereur [2]. Marguerite, de son côté, ne perdit pas un instant pour assurer les dispositions du traité détachant la Flandre et l'Artois de la France. Au mois de janvier 1530, en même temps qu'elle envoyait à son neveu un projet d'organisation du conseil provincial d'Artois [3], elle délégua des commissaires à Paris, pour le recouvrement des seigneu-

[1] « En décembre, le dernier jour audit an xxix, autres lettres closes de ma très-redoubtée dame despêchées, par lesquelles fut audit bailly enjoint mander et assembler les prélatz, nobles, bonnes villes et membres des estatz dudit pays, pour iceulx assembler, et la lecture des traictez de Madrid et de Cambray à eulx faire jurer entretenir, et au surplus de ce expédier lettres soubz leurs scelz. » Compte d'Antoine de Berghes, f° xxxij v°.

« Pour avoir porté les lettres scellées desdits estatz de Namur, touchant le jurement et ratification desdits traitez, et ce en court vers madite très-redoubtée dame. » *Ibid.*, f° xxxiij v°.

En conformité de l'art. 47, portant que le traité serait enregistré et entériné par les parlements et cours des comptes du royaume de France, cette formalité fut remplie le 20 septembre à Dijon ; le 18 novembre à Paris ; le 7 décembre à Rouen ; le 18 janvier 1530 à Grenoble ; le 4 février à Toulouse ; le 10 à Bordeaux ; et le 26 à Aix. Il fut, en outre, ratifié par les villes de Montargis, Sens, Vitry, Orléans, Agen, Périgueux, Nevers, Blois, Chartres, Angers, Senlis, Amiens, et par les provinces de Bourbonnais et de Périgord, les bailliages d'Autun et de Montcenis. » Du Mont, IV, 2e partie, 20 et suiv.

[2] *Voir* l'inventaire de l'artillerie qu'y trouvèrent les Impériaux. M. Le Glay, l. c., cci, note 2.

[3] « A Michel de Gast, en prest pour, le xxiije de janvier xxix (V. S.), aller en poste à Bolongne devers l'empereur, luy porter le concept de l'institution du conseil provincial d'Artois. » *Revenus et dépenses de Charles-Quint*, f° ij c liiij v°.

ries de Flandre et d'Artois, et des pièces des procès pendants devant le parlement [1]. Charles-Quint récompensa le zèle et l'habileté de sa tante, par une gratification de 4,000 livres [2], et, le 15 octobre 1530, les états du Brabant lui allouèrent 30,000 livres, en reconnaissance de ses services dans ces négociations, « et aussy pour le bon ordre qu'elle avoit maintenu dans le pays [3]. » Enfin, une médaille frappée à son effigie consacra le souvenir de ses heureux efforts pour faire cesser les horreurs de la guerre [4].

Comme conséquence indirecte de la paix avec la France, un traité conclu à Malines, le 13 avril 1530, « à la demande du roi d'Écosse, et de l'avis des gouverneurs et des états des Pays-Bas, » confirma et renouvela les « alliances neutres et communications anciennes » entre les deux pays, pour un terme de cent ans. Chacune des parties contractantes conserva toutefois la faculté de dénoncer ce traité avant l'expiration de ce terme; dans ce cas, il restait en vigueur un an encore.

[1] « A maistre Denis Vander Sarre, conseiller commissaire en Flandres, en prest pour le xv[e] de janvier xxix (V. S.), aller à Paris pour le recouvrement des procès de Flandres et d'Artois, cent livres. » *Revenus et dépenses*, f° ij [c] liiij.

« A luy, pour la parpaye dudit voyage, où il a vacqué jusques au xv[e] de may ensuivant. » *Ibid.*, f° ij [c] liiij v°.

« A maistre Alexandre de Flers, pour vacacions par luy faictes en France pour le recouvrement des procès de Flandres et d'Artois, du xij[e] de janvier xxix (V. S.) au xvij[e] de may xxx. »

« A luy, pour semblables vacacions faictes en aoûst et septembre xxx. » *Ibid.*, f° ij [c] liiij v°.

[2] « A madame l'archiducesse d'Austrice... A elle, par autorisation du viij[e] de juing xxx, en considéracion des services par elle faits sur la composition à Cambray, iiij [m] livres. » *Ibid.*, f° ij [c] lv v°.

[3] Compte de Conrad de Keyser (n° 15753).

[4] « On voit sur une des faces trois fleurs appelées marguerites, et sur l'autre deux mains jointes surmontées d'un caducée, avec la légende : *Pacis ego studiosa, quâ bella horrida pressi.* MARCHAL, *Histoire politique du règne de l'empereur Charles-Quint*, 469.

Marguerite permit aux marchands écossais d'établir dans les Pays-Bas un Conservateur chargé d'y prendre connaissance de leurs différends en matière civile ; quant aux procès avec des sujets de ces provinces, il leur fut promis la plus briève justice possible, sans préjudice des priviléges locaux. Une disposition complémentaire les autorisait à s'établir dans toutes les villes des Pays-Bas. Charles-Quint ratifia le traité le 24 juillet 1531 [1].

La paix de Cambrai était si avantageuse à l'empereur, si honteuse pour son ancien adversaire, que « aucuns, et c'estoient la plupart, doubtoient qu'il y eût tromperie [2] ; » on n'était pas d'ailleurs sans ignorer qu'elle avait été l'objet de protestations indiquant peu de sincérité de la part du roi [3]. Aussi ne ramena-t-elle qu'une sécurité d'autant plus chancelante, que les frontières restèrent longtemps encore exposées aux brigandages des gens de guerre. Vers la fin de 1529, le capitaine du château de Saussy, que les Pays-Bas avaient conservé, fut assassiné avec sa mère et son frère, par des soldats de la garnison ; puis la place fut livrée à Robert de la Marck [4]. Le seigneur de Sedan y entretenait des intelligences, et l'on vit aussitôt en lui le fauteur du crime. Bernard de Bade ordonna à Gilles de Sapoigne et au maïeur de Marange de reprendre le château à tout prix, et les prévôts d'Arlon, de Chiny, de Neufchâteau, de Virton, de Montmédy, de Thionville, de Damvillers, d'Yvoy appelèrent

[1] Du Mont, l. c., 83.

[2] Lettres du seigneur de Praet à Granvelle, du 31 août 1529 ; de Charles de Poupet à Charles-Quint, du 23 septembre ; et de ce prince à ses ambassadeurs en France, du 28 octobre. Reg. *Correspondance* et *Nég. dipl.*, II, 693, 698 et 723.

[3] Du Mont, l. c., 52.

[4] Lettre de Marguerite, du 18 janvier 1530. *Correspondenz*, I, 373. — Compte de N. le Gouverneur, de 1529-1530, f° xvj v°.

sur-le-champ leurs milices aux armes. Il n'en fallait pas davantage pour attribuer aux Français le projet d'envahir le Luxembourg; le gouvernement lui-même s'en émut au point de prescrire la mise en état de défense des places frontières. Ces craintes étaient justifiées, à la vérité, par des rassemblements de troupes en Champagne, et par la réunion en Lorraine d'un grand nombre d'Allemands licenciés du service de France. Le voisinage de ces derniers était si menaçant, que la ville de Metz demanda des piétons au gouverneur du Luxembourg [1].

Au premier avis de l'assassinat du capitaine de Saussy, Marguerite avait invoqué le traité de Cambrai et réclamé l'intervention de François Ier contre les de la Marck [2]. On n'attendit cependant pas sa réponse pour agir, et le château fut repris, non sans résistance, par Gilles de Sapoigne [3]. Les meurtriers, qui s'étaient réfugiés en Lorraine, furent livrés aux officiers de l'empereur, et conduits à Marange, pour être confrontés avec les prisonniers faits à la prise du château. Désireux de connaître les instigateurs du crime, le gouvernement ordonna une enquête; on n'épargna ni les interrogatoires ni les tortures, suivies de terribles exécutions [4]. Les fortifications de Saussy furent augmentées, et la garde en fut confiée par Gilles de Sapoigne à Jean de Boussut, dit de Messancourt, « qui s'étoit distingué dans les guerres [5]. »

[1] Compte de N. le Gouverneur, précité, fos xvj, xvj v°, xvij, xviij et xix.

[2] Lettre du 18 janvier, précitée.

[3] On usa à ce siége 480 livres de poudre à canon. Compte de N. le Gouverneur, f° xxj v°.

[4] *Ibid.*, f° xxiij.

[5] *Ibid.*, f° xxij. — Il lui laissa deux tonnes de poudre et 500 livres de

Cependant l'impuissance des deux souverains à recommencer la lutte assurait le maintien de la paix; mais, si les tumultes de la guerre tendaient à se calmer, le pays restait livré à une profonde agitation, et d'autres fléaux frappaient les malheureuses populations. A la suite d'effroyables tempêtes, Ostende et toute la côte de Flandre [1], les rives de l'Escaut [2], la Hollande et la Zélande [3] furent désolées par de désastreuses inondations; la plupart des digues furent rompues, et soixante-douze villages, dans le Sud-Beveland, submergés [4]. La peste sévissait dans les provinces du midi [5], et dans celles du nord et du centre apparaissait une épidémie plus meurtrière encore.

Après avoir décimé l'Angleterre, la suette [6] l'avait aban-

plomb. Compte précité. — Ce commandement fut confié ensuite au capitaine Alexandre de Manteville, « à cause de sa prudence, vaillance et expérience en fait de guerre. » *Ibid.* de 1530-1531, f° xx v°.

[1] M. Belpaire, *Notice historique sur la ville et le port d'Ostende*. Mém. de l'Académie, X, 18.

[2] Pour contribuer à la reconstruction des digues, la ville d'Anvers fit creuser un bassin et leva à cet effet 3,000 florins. M. Kreglinger, *Notice sur la dette constituée d'Anvers*.

[3] Le Petit. — Wagenaar.

[4] *Ibid.* — Consimilis plane calamitas et atrocior multo pervasit Batavos, iisque finitimos populos, quum per aggeres quibus constringitur iis locis mare, perrupisset, ac omnia secum longè latèque involveret. Sleidanus, l. c., 112 v°.

[5] De Boussu, l. c., I, 182. — Vinchant, V, 237.

[6] La suette, nommée aussi *sudor anglicus, morbus sudoriferus, ephemera anglica pestilens, peste britannique*, parut pour la première fois en Angleterre, en 1483, et se développa d'abord dans le pays de Galles, d'où elle s'étendit dans d'autres parties du pays, mais surtout à Londres. Elle ravagea ce royaume pendant environ 70 ans, mais à divers intervalles, notamment en 1483, 1485, 1506, 1518, 1528 et 1551. En cette dernière année, elle sévit avec tant de fureur qu'on assure qu'il mourait plus de 120 personnes par jour à Westminster, et qu'un historien parle de dépopulation.

En France, cette maladie reparut plusieurs fois aussi, surtout en Picardie, mais avec des modifications dans les symptômes, et avec beaucoup moins de

donnée pour se porter en Allemagne, d'où elle gagna les Pays-Bas, la France, le Danemark, la Norwége. Elle pénétra par Hambourg (où 1,100 habitants avaient péri en vingt-deux jours [1]) en Zélande et en Hollande, et se propagea bientôt avec une effrayante rapidité dans le Brabant et la Flandre. La maladie se développait par des sueurs partielles, qui devenaient bientôt générales; une soif inextinguible, une angoisse et une agitation extrêmes, un penchant invincible au sommeil survenaient ensuite; diverses éruptions se montraient souvent sur le corps. Enfin, la sueur disparaissait; mais ce symptôme était le présage de la mort, qui arrivait rapidement. Après vingt-quatre heures, le danger était ordinairement passé. Les individus sanguins et robustes étaient plus prédisposés à la maladie que les valétudinaires, les enfants, les vieillards ou les pauvres. Elle saisissait ses victimes à table, à la promenade, au lit, partout en un mot, comme si Dieu avait voulu, dit Fisen, par un nouvel et terrible exemple, montrer aux hommes qu'ils sont mortels et doivent toujours être préparés à mourir. Les médecins, qui ont laissé de nombreux traités sur cette maladie, recommandaient de se tenir légèrement couvert et d'éviter la grande chaleur. Le traitement, reconnu comme le plus efficace alors, fut l'action sur le moral, un régime sévère, l'usage des sudorifiques et de tous les moyens propres à empêcher la suppression de la sueur, phénomène toujours mortel [2].

Au mois de septembre 1529, au moment même où

gravité. Elle s'est reproduite en Allemagne en 1648, 1715, 1732, 1742; en Hollande, en 1666; en Piémont, en 1755; dans le Languedoc, en 1782; etc. Dans une de nos dernières épidémies de choléra, on l'a observée de nouveau en Belgique, dans le Borinage.

[1] A Dantzig, 3,000 personnes succombèrent.

[2] Le traitement a été tout autre pour les épidémies plus modernes.

Marguerite ordonnait de « faire prières à Dieu, afin que, par sa bénigne grâce, il voulût préserver le pays de certaine maladie de suerye, qui régnoit ès pays voisins, et d'autres maladies pestilentielles et contagieuses [1], » la suette éclata à Anvers [2]; dans l'espace de trois jours, elle enleva plus de 500 personnes [3]. A Gand, à Bruges [4], à Malines [5], ses ravages ne furent ni moins rapides, ni moins grands. A Bruxelles, où l'on avait interdit toute communication avec ces villes, en poussant même la précaution jusqu'à murer les portes, le fléau apparut bientôt, et sans admettre le chiffre exagéré des victimes donné par les chroniqueurs, on peut juger par l'épouvante des populations combien il fut considérable. Ne trouvant plus de recours qu'en Dieu, les affligés remplirent les églises, se soumirent à des jeûnes extraordinaires, et coururent en foule aux nombreuses cérémonies religieuses ordonnées pour implorer la miséricorde du ciel [6]. Cette maladie, une des plus terribles dont les annales médicales fassent mention, sévit durant une année, et à sa disparition, Marguerite ordonna, le 3 octobre 1530, une procession solennelle à laquelle assistèrent la cour et tous les corps constitués de l'état [7].

[1] Lettres du 26 septembre 1529, précitées.

[2] *Antw. Chron.*, 31.

[3] M. Kreglinger, l. c. — *Geschiedenis van Antwerpen.*

[4] *Antw. Chron.*

[5] « A ladite trompette, quant l'on publia, le xxix^e jour de mars, pour la chaulde maladie, qui lors regnoit, que l'on bannit hors de la ville (de Malines) les blitres allant pour Dieu. » Compte de Jean Van den Daele, écoutète de Malines, de 1531 (n° 15666), f° viij. *Archives du royaume.*

[6] *Voir* Azevedo. — Fisen. — Miræi, *Chron. Belg.* — Grammaie, *Antiq. belg.* — Marcus Van Varnewyck, *De Historie van Belgis.* Anvers 1665. — C. De Smet, *Histoire de la religion catholique en Brabant.* — Le P. Cafmeyer, *Histoire du Très-Saint Sacrement de Miracle.* — L'abbé Mann. — Foppens, Manuscrit. — Manuscrits de la bibl. royale, n^os 10247, 13474, 17121. — *Histoire de Bruxelles.*

[7] *Histoire de Bruxelles.*

A peine délivré de ce fléau, le pays fut menacé de la famine. La cherté des subsistances devint excessive; pour y remédier, le gouvernement interdit l'exportation des céréales [1], mesure inefficace qui ne prévint pas les émeutes, et n'amoindrit en rien les souffrances publiques. Au mois de juillet 1530, il y eut à Malines une émotion populaire excitée par 400 à 500 femmes, que la faim avait poussées au désespoir [2]. Le mouvement fut comprimé par la force, mais l'effervescence résista à la compression; après avoir ordonné le désarmement des tisserands et des foulons [3], le magistrat prit une mesure plus utile, celle d'acheter des blés en Hollande et de les revendre au prix coûtant [4].

La situation financière continuait aussi à être des plus mauvaises. En 1529, les gens de guerre restaient créanciers de plus de 100,000 livres, et dans l'impossibilité d'acquitter cette dette, on avait été obligé de suspendre leur licenciement. Le trésor se trouvait ainsi grevé de nouvelles charges, et l'on était à la veille d'abandonner les forteresses du pays d'Utrecht et de l'Overyssel, faute d'argent pour y entretenir des garnisons. Les aides rentraient difficilement; dans le Luxembourg et les pays d'Outre-Meuse, il ne fallait même pas songer à les lever. Les ravages de la suette empêchaient la régente de convoquer les états, et pour comble de malheur, cette épi-

[1] Compte de N. le Gouverneur, de 1529-1530, f° XV. — WAGENAAR.

[2] AZEVEDO. — *Anecdota Bruxellensia,* Manuscrit de la bibl. royale.

[3] « Au regard des amendes faictes et ordonées par la loy et consauls de la ville de Malines sur les tisserans et foulons illecq, à savoir quiconcque soit tisseran ou foulon porte sur luy ou tient en sa maison aucunes armures à pointes, le doit amender de deux moutons d'or à chacune fois que l'on les peut trouver. » Comptes de Jean Van den Daele (n°s 15666 et 15667).

[4] Il acheta entre autres à Amsterdam 16 tonneaux de seigle, mesurant 550 boisseaux, à 36 florins d'or le tonneau; et à Gorcum, 1120 boisseaux à 7 et 8 escalins le boisseau. AZEVEDO.

démie enleva la plupart des prêteurs habituels du gouvernement. Ses serviteurs les plus dévoués voyaient leurs biens à la merci des créanciers de l'état, dont ils avaient endossé les obligations pour des sommes supérieures à leurs ressources; la plupart des traitements et des pensions avaient été réduits ou supprimés, et si l'on ne pourvoyait promptement à cet état de crise, une catastrophe était inévitable [1]. Or, au lieu de réformes économiques, devenues indispensables, surgirent de nouvelles demandes d'argent.

Marguerite reçut des lettres de Charles-Quint la prévenant qu'à son arrivée à Gênes, il avait tiré sur les Pays-Bas des lettres de change pour la valeur de 112,700 ducats d'or payables dans les deux mois; il lui enjoignait de les acquitter et, de plus, de rembourser sur-le-champ 10,000 ducats empruntés au seigneur de Rœulx. « Pour éviter le reboutement de crédit que l'empereur pouvoit en éprouver, » Marguerite chercha à négocier un emprunt à Anvers; mais sa signature et celle du collége des finances étaient si discréditées, que « les marchands d'icelle ville ne s'en voulurent contenter; » ils exigèrent la garantie des principaux seigneurs de la cour, des membres du conseil privé et d'autres hauts fonctionnaires. Aussi, en informant son neveu de l'accomplissement de sa volonté, la princesse lui exposa, avec amertume, sa fâcheuse position. Elle rappela comment, depuis 1522, il avait « délaissé sur les Pays-Bas la guerre de France et aussi celle de Gueldre, qu'ils avoient soutenues sans perdre un pouce de terrain, en lui conquérant au contraire les pays de Frise, d'Utrecht, d'Overyssel, qui n'estoient terres de petite estime. » Ces résultats, on ne les avait obtenus qu'en accablant les

[1] Lettre de Marguerite à Charles-Quint, du 21 octobre 1529. Reg. *Correspondance*, f° 253.

peuples « de grosses charges, qui lui avoient été trop souvent indiquées, pour qu'il pût les avoir mises en oubli. » Elle lui montra le domaine « si chargé et hypothéqué que, quelque peu qu'on y touchât encore, il n'y demeureroit plus rien. » — « Si sçaviez, dit-elle, la peine et travail que j'ai eus, pour me procurer les 194,000 écus d'or, que je vous ai dernièrement envoyés en à-compte des 300,000 que vous m'avez demandés, pour votre voyage d'Italie; si vous vous rendiez compte des obligations que j'ai contractées envers ceux des finances et d'autres vos bons et loyaux serviteurs, certes vous estimeriez de beaucoup les services qui, en ces circonstances, vous ont été rendus. Considérez, je vous supplie, l'état de vos affaires en ces pays; après cet examen, vous ne serez plus disposé à leur imposer des charges telles que le payement de ces lettres de change; vous ne presserez plus ceux de vos finances au-delà de ce que la raison et la possibilité peuvent porter. Soyez-en bien persuadé, à moins de mettre vos pays d'embas en totale ruine, désolation et perdition, on n'en sauroit tirer plus que je n'ai fait pour votre service [1]. »

Charles-Quint voulait user immédiatement du bénéfice de ses transactions avec le pape, et il enjoignit à sa tante de lever le décime sur le clergé des Pays-Bas, pour la guerre contre les Turcs. Mais la princesse lui objecta que les prélats du Brabant et du Hainaut contribuaient déjà à toutes les aides, « ès cas permis de droit écrit, » et qu'ils « s'en trouvoient si travaillés que c'étoient eux qui le plus empêchoient l'accord des états. » — « Au moyen d'aucunes querelles qu'ils avoient prétendu être préalablement vidées, on n'avoit encore rien pu recouvrer des aides accordées en 1528, bien qu'elles fussent

[1] Lettre du 21 octobre, précitée.

dépensées par anticipation. » La même cause avait empêché le recouvrement de la part du clergé sur l'aide de la Ceinture, de la Naissance et du Couronnement; cette part s'élevait à environ 60,000 livres, et si « tout à ung coup on levoit ladite décime, il ne seroit plus conduisable de recouvrer ce qui avoit été précédemment accordé. » Ce décime d'ailleurs « rapporteroit peu et n'aideroit guère à si grande affaire. » Marguerite proposa en conséquence d'adopter d'autres mesures qui, exécutées successivement, atteindraient mieux le but [1]. Elle eût préféré, par exemple, que l'empereur sollicitât le pape de délivrer, pour la croisade contre les Turcs, un bref autorisant la vente « d'une partie des biens des gens d'église par toute la chrétienté, en leur permettant de cy après en racheter d'autres pour admortir, jusques à la valeur de ceux qui se vendroient, mesure qui s'étendroit aux biens de l'ordre de Rhodes et de l'ordre de Prusse. » La princesse allait plus loin encore; elle proposait de lever ensuite, dans chaque cloître, « un, deux ou trois religieux des plus dispos pour les mesler aux gens de guerre, dont on recouvreroit ainsi un grand nombre [2]. »

Au mois d'octobre 1529, Marguerite avait convoqué les états de Brabant, pour leur demander une aide de 200,000 écus, payable, une moitié à la Noël, et l'autre moitié à la Saint-Jean 1530. Cette aide, déduction faite des grâces et exemptions, devait produire environ 160,000 livres, destinées au payement: 1° d'un emprunt de 14,000 livres, effectué par eux-mêmes pour solder l'armée de Gueldre, et s'élevant, avec les intérêts et les frais, à 16,000 livres; 2° d'un second emprunt de 9,500 livres, qui avait également servi à « payer les gens de guerre,

[1] Lettre du 10 octobre 1529. Reg. *Correspondance*, f° 249.
[2] Lettre du 2 octobre 1529. *Correspondenz*, I, 341.

quand ils vouloient venir sur le paysan, » et qui s'élevait, avec les intérêts et les frais, à environ 15,000 livres; 3° d'un à-compte d'environ 3,000 livres sur les sommes prêtées à l'empereur par les prélats; 4° de 11,000 livres d'arrérages dus à la ville de Bois-le-Duc; 5° de 8,000 livres d'arrérages dus à la ville d'Anvers; 6° de 21,000 livres de rentes créées sur le duché; 7° de 22,000 livres de rentes vendues par la ville d'Anvers; 8° de 2,000 livres pour la solde de la garnison du château de Ravenstein; 9° de 1,800 livres pour la solde de la garnison de Grave; 10° de 3,000 livres pour la part du Brabant dans le traitement du comte de Buren; 11° de 2,400 livres pour sa part dans la pension du prévôt des maréchaux; 12° de 22,000 livres pour sa part dans l'entretien, pendant six mois, de la bande d'ordonnances promise au duc de Gueldre; 13° de 25,300 livres pour six mois de solde des bandes d'ordonnances de Nassau et de Buren, en attendant le règlement de leurs arrérages; 14° de 7,500 livres pour les gages des receveurs chargés de la recette de l'aide et pour les frais de nouveaux emprunts destinés à apurer le plus tôt possible les créances de ces gens d'armes.

La suette fit proroger la réunion des états au mois de décembre, et, dans l'entre-temps, Marguerite saisit chaque corps d'état en particulier de sa pétition. « Nonobstant les grandes charges ès quelles ils avoient été, étoient et pouvoient être, pour le service de l'empereur et pour le profit des pays de Brabant, » les nobles accordèrent 160,000 livres, « pour une fois, en deniers comptans et sans aucune diminution; » ils stipulèrent aussi que chacun en payerait sa part[1]. Les

[1] Advis de l'estat noble de Brabant, sur ce que a esté proposé par ma très-redoubtée dame de la part de la majesté impériale aux estatz dudit Brabant, à Bruxelles, le 20 novembre anno 1529. Reg. *Correspondance*, f° 277. —

prélats représentèrent que « le pays de Brabant, les sujets d'icellui, les villes, qui souffroient beaucoup, à cause de la grande faulte des cours de la marchandise, et le plat pays, étoient fort chargés des aides des autres provinces, des aides courantes et de celles qui étoient proposées. » Néanmoins, « prêts, dirent-ils, à s'employer, en toutes manières possibles, pour secourir sa majesté impériale, voulant même faire plus que en eulx étoit, dans l'espoir que les autres pays feroient aussi le semblable, » ils annoncèrent l'intention de voter une aide de 100,000 livres Artois; mais ils y mirent de nombreuses conditions. Ils demandèrent que leur part, dans cette aide, fût réduite à 4,000 livres; « que le pays de Brabant, avec les manans, ecclésiastiques et laïques, fussent et demeurassent libres de tous gens de guerre; » que le duché fût déchargé du payement des rentes courantes; que chacun des trois états restât en jouissance des priviléges assurés par la Joyeuse Entrée; que l'on exemptât de toute nouvelle contribution les monastères « appauvris par les pensions dont le gouvernement les avoit chargés; » qu'il en fût de même de l'abbé de Tongerloo, « pour le grand dommage souffert en son monastère par le fait des gens de guerre; » enfin, que l'on déduisît de la part des prélats le montant des sommes qu'ils avaient prêtées à l'empereur. En même temps, ils invitèrent les nobles et les villes « à les assister, près de la régente, afin que les monastères du Brabant ne fussent plus avant détruits, par la pratique de nominations contraires à la Joyeuse Entrée; pareillement aussi sur le fait des dîmes[1]. »

Lettre de Marguerite, du 16 avril 1530. Registre, précité, f° 313. — Mémoire et instruction du 12 juin, précité.

[1] Advis des prélatz sur ce qui a esté proposé, etc. Reg. *Correspondance*, f° 269.

Le troisième membre ne se prononça pas; et lorsque les états se réunirent, au mois de décembre, il fallut proroger l'assemblée au 12 janvier suivant, pour permettre aux députés des villes de conférer encore avec leurs principaux. Dans la nouvelle réunion, ils rejetèrent la proposition du gouvernement, « s'excusans sur faulte de faculté [1]. » Marguerite s'attendait à ces résistances et, dans la prévision de difficultés avec les prélats, elle avait prié Charles-Quint de lui envoyer une lettre exprimant la ferme résolution de ne souffrir aucune atteinte à ses droits relativement à la collation des offices et des bénéfices monastiques, ainsi qu'aux règlements sur les dîmes [2]. L'empereur se prêta à ses vues, et cette lettre[3] fut sur-le-champ notifiée aux prélats. Elle eut tout l'effet désiré : le clergé se rangea à l'opinion de la noblesse. Il fut moins facile de triompher de l'opposition des villes; elles ne consentirent qu'au mois d'avril à accorder 150,000 livres. Encore cette aide n'était payable qu'à la St-Jean et à la Noël 1530, et les exemptions, stipulées dans les actes de consentement, la réduisirent à environ 82,000 livres. Après payement des arrérages des rentes et des dettes échues, il ne devait rien rester pour la bande d'ordonnances du duc de Gueldre, ni pour les autres gens de guerre, « à qui il étoit largement dû et qui de longtemps n'avoient rien reçu. » Aussi la régente hésita-t-elle à accepter cet accord; mais son conseil fut d'avis que, « pour ne point rebouter les états, elle feroit bien de ne pas refuser [4]. »

Déjà « en grande perplexité » à cet égard, Marguerite le

[1] Lettre du 16 avril, précitée.
[2] Lettre du 17 septembre 1529. Reg. *Correspondance*, f° 285.
[3] Elle est datée de Bologne, 23 janvier 1530. *Ibid.*, f° 299.
[4] Lettre du 16 avril, précitée.

fut davantage encore, à la nouvelle d'une résolution des états d'envoyer à l'empereur une députation composée de deux prélats (les abbés de Villers et du Parc), de deux nobles (les seigneurs de Walhain et de Beersel), d'un bourgmestre et d'un pensionnaire de chacune des chefs-villes. L'intention avouée était de complimenter Charles-Quint, au sujet de son couronnement et de son arrivée en Allemagne; mais le secret de la délibération et le choix des deux abbés « les plus rebelles et les plus contredisans, » décelait le véritable but de cette démarche. La princesse s'enquit des instigateurs de cette idée, et lorsqu'elle les connut, il ne lui resta plus de doute. Elle sut que la députation devait « parler de quatre choses : la première, du privilége d'or; la deuxième, des concessions attribuées à l'empereur relativement à la collation des bénéfices et des dignités ecclésiastiques; la troisième, des dîmes; la quatrième, de la demande de transférer le grand conseil à Bruxelles. » Alarmée de ce projet, Marguerite avisa tout de suite aux moyens d'en entraver l'exécution. N'osant le combattre ouvertement, « elle dit aux états qu'elle avertiroit l'empereur de leur résolution pour en savoir son bon plaisir, » et qu'en attendant il convenait d'ajourner un voyage qui coûterait au duché environ 20,000 livres. Toutefois, « chacun, pour son cas particulier et à ses dépens, pouvoit y aller. » Elle informa, en effet, son neveu de cette résolution des états, en ayant soin de lui représenter la « pouvreté de ce pays de Brabant et de lui démontrer que de ladite ambassade il pourroit recevoir plus de travers et de regret que de plaisir [1]. » Charles-Quint admit ses observations, et la chargea « de faire entendre gracieusement auxdits estats, que ce seroit pour

[1] Lettre du 16 avril, précitée.

le mieulx de différer et attendre son arrivée dans les Pays-Bas, où il auroit regard à leurs affaires [1]. »

Le 21 décembre 1529, les états de la Flandre avaient voté une aide de 100,000 écus; le gouvernement obtint aussi 40,000 livres des nobles et des petites villes du Hainaut; 10,000 de Valenciennes [2], et 7,400 du comté de Namur [3]. C'était peu pour les besoins du moment; c'était beaucoup pour le pays, car le Brabant n'était point la seule province tombée dans « la pouvreté » signalée par Marguerite. Les villes étaient la plupart hors d'état de satisfaire à leurs engagements. Ainsi, une ordonnance du 22 juin 1529, qui fut renouvelée à diverses reprises, autorisa Bruxelles à suspendre le remboursement de ses arrérages et à se borner à en payer les intérêts [4]. La ville de Mons et les prélats du Hainaut refusèrent de participer à l'aide votée par les autres membres des états, et elle fut réduite à 20,000 livres [5]. La détresse de la ville de Namur est exposée dans une requête de ses maïeurs et échevins, la représentant accablée sous d'énormes charges « résultat des guerres et divisions qui avoient régné tant dans le pays de France que dans le pays de Liége, tellement qu'il avoit fallu vendre sur le corps d'icelle ville, avec la garantie de ces magistrats, plusieurs rentes héréditaires et viagères montant à grandes sommes de deniers par an. » Par

[1] Lettre du 14 mai 1530. Reg. *Correspondance,* f° 316.— Mémoire et instruction par manière d'advertissement, etc., l. c.

[2] M. Gachard, *Inventaire,* précité.

[3] Compte d'Antoine de Berghes.

[4] *Histoire de Bruxelles.*

[5] « Desdits nobles et petites villes de Haynaut, pour ung accord par eulx fait en février xxx, de xx m livres, saulf la ville de Mons, quelque devoir que on ait sceu faire devers, n'y ont voulu consentir, ni pareillement les preslatz, icy pour la porcion desdits nobles et villes escheu à la Saint-Jehan et Noël xxx, xx m livres. » *Revenus et dépenses de Charles-Quint.*

suite de cette réclamation, et comme il était « de toute nécessité d'achever les tours et murs commencés du costé de la rivière de Meuse, » Charles-Quint prolongea (14 mai), pour un terme de douze années, et à charge d'une redevance annuelle de 30 livres, l'octroi accordé, en 1518, aux maïeurs et échevins, « pour asseoir et lever les impôts et assises sur les vins, cervoises, harengs, draps, fer, cuirs et autres denrées passant et repassant par la ville et sa franchise, par eau et par terre, ainsi que sur celles qui s'y vendoient, s'y débitoient et s'y consommoient journellement [1]. »

Dans les campagnes, ravagées par la soldatesque, la misère était affreuse [2]; le commerce et l'industrie, surchargés d'impôts, languissaient; les sources de la fortune publique étaient taries, et alors que tant de fléaux accablaient le peuple, le gouvernement n'avait d'autre souci que d'étendre l'autorité souveraine; on n'usait même plus de voies détournées pour restreindre les franchises, si chèrement acquises par la démocratie; on la refoulait brutalement. Se jugeant assez forte pour se montrer à découvert, l'action du prince se substituait partout à celle de la féodalité territoriale et des patriciens bourgeois. Tantôt il brisait les obstacles que lui opposaient les priviléges des provinces et des communes, les immunités du clergé, les droits de la noblesse; tantôt il interprétait à sa guise les lois qu'il eût été imprudent de révoquer; tantôt il se faisait délier de ses engagements les plus sacrés; et, à cet effet, Rome devenue l'appui de la tyrannie, lui fournit des complices.

[1] M. Dandoy, *Notice sur les anciens octrois de la ville de Namur.*

[2] *Voir* les comptes des officiers de justice et les rapports des gouverneurs de province et des magistrats du plat pays. Nos 15206, 15207, 2635, 2636, 15753, etc. *Archives du royaume.*

Charles-Quint était parti pour l'Italie, sur une flotte fournie en grande partie par les Pays-Bas [1], auxquels ce voyage fut des plus onéreux [2]. Il entra à Bologne escorté par « mille hommes d'armes des vieilles ordonnances de Bourgogne, tous bien montés et bien armés, couverts de leurs belles et riches casaques d'armes, la lance sur la cuisse [3]. » Une circulaire, du 27 février 1530, annonça aux peuples des Pays-Bas que le 24, anniversaire de sa naissance, il avait « reçu la couronne impériale de la main de notre saint-père le pape, » et ils furent invités à en rendre au ciel des actions de grâces [4]. Marguerite ordonna des processions générales [5], et les villes célébrèrent cet événement par des réjouissances publiques [6].

[1] WAGENAAR.

[2] « Je confie que, selon que m'avez escript, adviserez et tiendrez main soigneusement. avec l'ayde et assistance desdits seigneurs et notables personnaiges de par delà et ceulx de mes finances, que tout le surplus des deniers provenans dudit accord, se puissent emploier et convertir pour mondit voiaige et non en aultre chose, dont très-affectueusement encoires je vous prie de regarder par tous moyens comme il se pourra avancer et anticiper, et le me faire tenir en Italie, soit comptant ou par lettres de change, comme mieulx et plus convenablement se pourra faire. » Lettre de Charles-Quint à Marguerite, du 23 juillet 1529. Reg. *Correspondance*, f° 246.

[3] BRANTÔME, I, 14. — C'était, on l'a vu, les bandes d'ordonnances d'Aerschot, de Rœulx et de Vianen. — Dès leur arrivée en Italie, ces troupes avaient trouvé l'occasion de déployer leur valeur, ainsi que le prouve un rapport du 29 septembre 1529 adressé à l'empereur par le comte Félix de Werdenberg, lieutenant du marquis d'Aerschot, au sujet d'une victoire remportée sur Galéas Visconti par le bailli d'Aumont, son lieutenant, le seigneur de Ransonnières, le seigneur d'Aultrey, et les lieutenants d'Adrien de Croy, les seigneurs de Varax et de Vianen *Correspondenz*, I, 339.

[4] Compte d'Antoine de Berghes, de 1531, f° xxiij.

[5] *Ibid.* de 1530, f° xxvj.

[6] A Malines, le magistrat accorda une gratification de 28 escalins au messager qui lui apporta la nouvelle de cet événement, et donna 25 escalins à Gilles Vander Jeucht, qui composa une joyeuseté de circonstance; il chargea, en outre, le peintre Grégoire Vellemans d'exécuter un tableau représentant le couronnement de l'empereur. — Ce tableau fut payé deux livres. AZEVEDO.

C'était à la vérité de l'enthousiasme officiel, qui s'éteignit vite, et l'on ne tarda pas à apprendre ce que valait à la nation l'alliance de son empereur avec le pape.

Marguerite avait conseillé à son neveu de profiter des circonstances, pour obtenir de la cour de Rome des indults réglant les affaires ecclésiastiques des Pays-Bas, d'une manière conforme aux droits et aux prérogatives de son autorité; de plus, elle n'avait cessé de l'engager à se faire relever « du desraisonnable serment qu'il avoit prêté à son avénement au duché de Brabant [1]. » — « Il importe, lui disait-elle, que vous et vos officiers soyez relaxés des sermens prêtés aux états de ce pays, attendu que, lors de votre réception, ils vous ont assez contraint faire et promettre plusieurs choses et priviléges desraisonnables [2]. » — « Je vous assure, lui écrivit-elle encore, que la chose est bien nécessaire pour garder votre autorité, qui se diminue fort en Brabant, à l'occasion de ces sermens que vous et vos officiers avez faits à votre Joyeuse Entrée; sont les prélats de Brabant, à ceste cause, en toutes choses plus arrogans que jamais ne furent [3]. » Cette insistance était superflue : Charles-Quint n'avait pas besoin d'être sollicité pour de semblables mesures. Lorsqu'il demanda à Clément VII d'être relevé, ainsi que ses officiers, de ces serments, comme il ne s'agissait que de libertés publiques, le saint-père « accueillit gracieusement cette demande [4], » et cette faveur lui fut accordée, le 15 septembre 1530. Mais,

[1] Lettre du 18 janvier 1530, précitée.

[2] Lettre d'octobre 1529. Reg. *Correspondance*, f° 265.

[3] Lettre du 4 janvier 1530. *Ibid.*, f° 289.

[4] Apostilles de Charles-Quint sur « l'instruction donnée par madame Marguerite aux sieurs de Rosimbos, conseiller et chambellan de sa majesté impériale, et Georges d'Esplechin, secrétaire de l'empereur, du 29 juillet 1530. » *Ibid.*, f° 329.

lorsque l'empereur pria le pape de délivrer les indults depuis si longtemps sollicités pour l'érection de nouveaux évêchés, pour l'homologation des édits sur les lettres de placet, pour la confirmation de la bulle de Léon X, et d'autres mesures touchant ou aux intérêts ou à la puissance du clergé, ce fut en vain qu'il allégua « que c'estoit pour obvier aux abus et sans vouloir empescher l'autorité apostolique, Clément VII expressément le refusa à sa majesté [1]. » Il fallut beaucoup d'habileté diplomatique et l'appui de certains événements pour lui arracher à cet égard quelques concessions [2].

Or, la résignation des peuples était arrivée à sa dernière limite, alors que les deux grands luminaires du monde (comme le pape et l'empereur s'intitulaient eux-mêmes) s'unissaient, non pour éclairer, hélas! mais pour faire prédominer cet abus du principe d'autorité, le despotisme, qui, en enchaînant l'intelligence, abâtardit les nations les plus glorieuses et dessèche les cœurs les plus généreux. Menacés ou attaqués dans leurs droits, exaspérés par les exigences croissantes du fisc, ébranlés dans leurs anciennes croyances, épouvantés des persécutions dirigées plus encore contre les idées de liberté que contre les doctrines nouvelles, les bourgeois des grandes communes ne tardèrent pas à opposer d'énergiques résistances à la marche du pouvoir, et déjà les prolétaires frémissaient d'espoir, ou aspiraient à la vengeance au cri d'Égalité des anabaptistes.

[1] Apostilles de Charles-Quint, précitées.

[2] *Voir* ch. XXIX.

# CHAPITRE XV.

## COMMENCEMENTS DE LA RÉFORME.

(1500-1530.)

De religieuse qu'elle était à son origine, la réformation préludait déjà à cette révolution politique qui changea les rapports de tous les états et le système général de l'Europe. Il ne s'agissait d'abord que d'amener l'église à la réforme d'abus depuis longtemps reconnus [1], vainement dénoncés aux conciles [2], aggravés par l'impunité. Les papes, après avoir déconsidéré, ruiné la puissance du saint-siége par de déplorables excès, essayèrent de la relever en rattachant leur cause à celle des dominateurs de la terre; mais cet abandon des principes qui avaient été la force et la gloire de la papauté, lui fit au contraire perdre son pouvoir [3]. Il en était de même du clergé : oubliant sa mission, il avait délaissé la vertu

[1] « Il y avoit plusieurs siècles qu'on désiroit la Réformation de la discipline ecclésiastique. Qui me donnera, disoit saint Bernard, que je voye avant que de mourir, l'Église de Dieu comme elle estoit dans les premiers jours ? Si ce saint Homme a eu quelque chose à regretter ç'a esté de n'avoir pas veu un changement si heureux. Il a gémi toute sa vie des maux de l'Église. Il n'a cessé d'en avertir les Peuples, le Clergé, les Évêques, les Papes mesmes. » Bossuet, *Histoire des Variations des églises protestantes,* Paris, 1688, I. L. I, 1.

[2] J. Lenfant, *Histoire du Concile de Constance.* Amsterdam, 1727.

[3] « Lorsque les papes se rangèrent du côté des rois, ils perdirent leur pouvoir, parce qu'ils se détachèrent de leur principe naturel. » Chateaubriand, *Mémoires d'Outre Tombe.*

pour la domination et la richesse [1]; sa dépravation lui avait enlevé le respect des peuples [2]. Peu lui importait, du reste; l'église n'éprouvait plus que la soif de l'or. Tandis que Rome soutirait à l'Europe d'énormes contributions à titre d'annates, de dîmes, de dispenses, d'indulgences, les prêtres et les ordres monastiques, fort enrichis déjà par l'accroissement de valeur des fondations primitives, tendaient à l'accaparement de la propriété territoriale, en exploitant la faiblesse ou le remords.

Cet état de choses, longtemps favorisé par l'ignorance et le fanatisme des masses, ne résista pas aux progrès des lumières; l'opinion publique s'éclaira; on s'aperçut que les institutions avaient été complétement faussées ou altérées; on s'indigna de voir la plupart des établissements créés dans un

[1] « Potentia quidem et divitiis major, sed virtutibus minor facta est. » Saint Jérôme, *Vita Malchi*, IV, 2e partie.

[2] « Je m'étonne, écrivait (27 décembre 1540) un des coopérateurs d'Ignace de Loyola, le père Lefèvre, je m'étonne qu'il n'y ait pas deux ou trois fois plus d'hérétiques qu'il n'y en a, et cela parce que rien ne conduit si rapidement à l'erreur dans la foi que le désordre dans les mœurs; car ce ne sont ni les fausses interprétations de l'Écriture, ni les sophismes qu'emploient les Luthériens dans leurs sermons et leurs disputes, qui ont fait apostasier tant de peuples et fait révolter contre l'Église Romaine tant de villes et de provinces; tout le mal vient de la vie scandaleuse des prêtres. » M. Crétineau-Joly, *Histoire de la Compagnie de Jésus*, Paris, 1844, I, chap. III, 166.

« Le 10 janvier 1541, le père Lefèvre continuait : « Plût à Dieu que dans cette cité de Worms il y eût seulement deux ou trois ecclésiastiques qui ne fussent pas concubinaires ou souillés d'autres crimes notoires, et qui eussent un peu de zèle pour le salut des âmes ! car, dans ce cas, ils feraient tout ce qu'ils voudraient de ce peuple simple et bon. Je parle des villes qui n'ont pas encore aboli toutes les lois et les pratiques de la religion, ni secoué entièrement le joug de l'Église Romaine; mais la partie du troupeau qui, par devoir, serait tenue de conduire les infidèles dans le bercail, est celle-là même qui par ses mœurs dissolues, invite et pousse les Catholiques à se faire Luthériens. » *Ibid.*

*Voir* aussi Gaillard, l. c., et M. de Potter, *Histoire du christianisme*, l. c., et *Mémoires de Scipion de Ricci*.

but de charité, devenir le refuge de l'oisiveté, le théâtre des plus honteux désordres [1]. De timides et circonspects qu'ils étaient d'abord, les doutes se formulèrent bientôt en violentes protestations. « Les églises cathédrales, s'écriait, déjà en 1381, un théologien allemand (Henri de Hesse), sont devenues des cavernes de brigands; les monastères des cabarets et des lieux de prostitution. » — « Voiler une fille, c'est la déshonorer, » disait, quelques années plus tard, un chanoine de Langres (Nicolas de Clémengis). — « N'est-ce pas une chose bien ridicule, demandait le chancelier de l'université de Paris, Jean Gerson, qu'un homme simoniaque, avare, menteur, exacteur, fornicateur, superbe, fastueux, pire en un mot qu'un démon, prétende avoir la puissance de lier et de délier dans le ciel et sur la terre [2]? » Bien d'autres encore s'élevèrent avec non moins d'énergie contre ces vices et cette corruption. Ces protestations, comme l'œuvre de Jean Wiclef, de Jean Huss, de Jérôme de Prague, furent d'abord étouffées par les papes et par les rois, réunis dans un intérêt commun, les uns défendant dans l'état le principe d'autorité que les autres défendaient dans l'église; mais les dominateurs ne tardèrent pas à se désunir, et cette scission rendit l'essor à la liberté humaine. Alors, tous, princes, nobles et peuple réclamèrent la réforme de l'église; si le peuple, à la vérité, désirait voir le clergé, plus vertueux, revenir aux vrais principes du

[1] *Voir* chap. XIX. — Les archives des couvents, qui sont aux *Archives du royaume* et aux *Archives des hospices,* contiennent à cet égard de précieux enseignements. Classées aujourd'hui avec beaucoup de soins et d'intelligence par M. l'archiviste adjoint Wouters, elles offrent une mine féconde pour l'histoire du catholicisme en Belgique.

[2] J. Lenfant, l. c.. II, 288. — M. J. Blaes, *De l'influence exercée par Charles-Quint sur le développement de la civilisation.* Revue trimestrielle, 4e année, IV.

christianisme, moins avide, employer ses biens au soulagement des misères humaines; les princes ne poursuivaient que l'abaissement d'une puissance longtemps redoutée; c'était une pensée de convoitise, partagée par les nobles, qui les portait à redemander les mœurs de l'église primitive, et ils ne prétendaient la ramener à sa pauvreté première, que pour s'attribuer ses immenses richesses.

L'invention de l'imprimerie précipita le mouvement; rallia les penseurs de tous les pays; donna la circulation aux idées; brisa les obstacles entravant le développement de l'intelligence. Auparavant les dernières traces des hérésies s'effaçaient dans le sang des adeptes; l'imprimerie déjoua ce système d'extermination : elle fixa et rendit permanentes les doctrines qui mouraient jadis avec leurs apôtres. Facilitée par elle, l'étude des langues mortes permit de comparer les dogmes dominants avec les livres qui en étaient la source; on découvrit combien ces dogmes avaient été altérés. Aussitôt l'esprit humain, condamné naguère à l'immobilité, se sentit pris d'un ardent besoin de liberté; on écrivit dans les langues vulgaires, et un vaste champ s'ouvrit à la critique restreinte jusqu'alors aux cercles intimes, ou réduite à se révéler dans les sculptures monumentales, qui nous montrent encore la révolte du sentiment public contre les vices des moines. De toutes parts surgirent une foule d'écrits sérieux ou satiriques, dissertations et commentaires, chansons et pamphlets, n'épargnant ni le clergé, ni le pape, appelant l'indignation, le mépris, la colère sur les abus de l'église romaine.

Dès la fin du xv^e siècle, l'explosion était imminente; après avoir si longtemps senti le besoin d'une réforme de l'église, la société en travail était arrivée aux douleurs de cet enfantement qui bouleversa le vieux monde. Luther allait

révéler un mal latent, rendre éclatantes les protestations des martyrs du moyen âge. Dans leurs outrages à la réforme, les catholiques romains ont-ils oublié qu'Adrien VI avoua lui-même « qu'il s'était glissé dans l'église beaucoup de corruption par le canal de Rome? » Ont-ils remarqué que cet aveu fut confirmé par Paul III, par le concile de Trente, par les champions accourus, à la voix de Pie V, pour soutenir le principe d'autorité qui allait s'anéantir? La foule d'ordres nouveaux qui, par d'effrayantes austérités, prétendirent mettre un frein aux mauvaises passions; les décrets de réformation du concile, ne montrent-ils pas toute la profondeur de l'ulcère? Le rapide développement de la réforme envahissant, en moins de dix ans, l'Allemagne, les états scandinaves, la Suisse, les Pays-Bas, la France, l'Angleterre, s'étendant jusqu'en Italie, jusqu'en Espagne, ne prouve-t-il pas qu'elle n'était point un fait accidentel, mais le résultat inévitable d'une cause générale et active? On se tait sur les causes originelles; on ne s'arrête qu'aux effets immédiats; ici, comme dans toutes les révolutions, on ne remonte pas aux véritables auteurs, c'est-à-dire qu'on ferme les yeux sur les fautes, sur les excès, sur les infamies, sur les tyrannies qui ont provoqué les bouleversements sociaux.

Dans les Pays-Bas, où la liberté avait hâté la diffusion des lumières, des doutes s'étaient fréquemment élevés sur certains dogmes. Tanchelin, les Stadings, les Lollards, les Vaudois y avaient tour à tour ébranlé les bases du catholicisme; pour extirper leurs doctrines, il avait fallu recourir aux plus affreux supplices, prêcher de terribles croisades, verser des flots de sang. Réprimé un instant, l'esprit d'opposition s'était sans cesse réveillé, et des classes souffrantes, toujours promptes à se bercer des idées d'espérance et d'amélioration sociale, il

avait gagné la cour [1] et le clergé, qui fournit son contingent d'apôtres et de martyrs [2]. D'un autre côté, les croisés des Pays-Bas, à leur retour des expéditions contre les hussites, en rapportèrent les doctrines [3] qu'ils étaient allés combattre, et l'œuvre du glaive et des bûchers resta constamment impuissante contre le courant des idées [4].

Pendant que se grossissait encore le martyrologe des Vaudois [5], une foule d'autres sectaires périssaient aussi pour

[1] On vit la femme du duc de Brabant Jean III favoriser la célèbre Bloemardine de Bruxelles, qui créa la secte des esprits libres, tandis que le peuple, captivé par l'éloquence de la réformatrice, chansonnait ses adversaires et les menaçait de ses ardentes colères *Histoire de Bruxelles*, I, 86 et 189.

[2] En 1251, le chanoine Guillaume Cornelisz, accusé de prédications hérétiques, fut brûlé à Anvers. En 1432, Thomas Conecte, de l'ordre des carmes, fut brûlé pour avoir parcouru la Flandre, en annonçant que l'église avait besoin de réformes, qu'on se livrait à Rome à des abominations, et que si l'on servait Dieu, l'on n'avait rien à craindre des excommunications du pape.

[3] M. Z. Van Boxhorn, *Nederl. Historie*, 230. Utrecht, 1770.

[4] En 1429, des hérétiques sont brûlés à Lille, en vertu d'une sentence de l'évêque de Tournai et du vicaire de l'inquisiteur de la foi, Lambert de Campo. Mandement de Philippe le Bon, du 24 mars 1429. Reg. int. *Sur le fait des Hérésies et Inquisitions*, f° 658. *Archives du royaume*.

En 1461, on exécuta à Arras comme vaudois, trente et une personnes, entre autres un vieillard sexagénaire, Colard, dit Payen, chevalier, seigneur de Ransart et de Beauffort. Dom Devienne, *Histoire d'Artois*, 3e partie, 98. 1784-1787.

[5] « Au chastelain du chasteau dudit Bouvignes, pour avoir tenu prisonnières deux wadoises, lesquelles furent bannyes par justice. » — « Aux maires d'Auveloys, pour avoir aussy tenu prisonnières deux wadoizes, par l'espace de trois jours entiers, et lesquelles furent semblablement bannyes. » Compte de Jean Gobelet, seigneur de Bioul, bailli de Bouvignes, de 1510-1512, f° vj v° (n° 15351) aux *Archives du royaume*.

« Pour syx jours de prison de Margheritte le Hallière, apréhendée sur renômée d'estre vaudoise, à ceste cause bannye du pays. » Compte de Jean de Hun, prévôt de Mons, de 1511-1512, f° iij v° (n° 15171), l. c.

« A Jehan de Bar, tourrier et garde des prisons de la ville, pour avoir tenu prisonnière Mareie le Blancq, famée de estre wauldoise, pendant lequel terme (de 28 journées) par advis des clercqs de droit et légistes fut fait son procès et finallement condempnée à estre exécutée criminellement par feu. » — « Pour

leurs croyances. En 1502, « en la ville de Bruxelles, fut brûlé publiquement un quidam qui nioit la vierge Marie

avoir mis par deux fois ladite Mareie à torture. » Compte de Jean de Romeignot, maïeur de Bouvignes, de 1512-1517, f° ij v° (n° 15392), l. c.

« Pour les despens d'une nomée Jacqué Naufve, demorant à Broingne, prinze pour vauldoise. » — « Pour les despens d'une autre femme prinse sur fame qu'elle estoit vauldoise. » Compte de Jacques de Hemptinnes, maïeur de Namur, de 1523-1527, f° xxvij v° (n° 15548), l. c.

« Fut prinse et constituée prisonnière, une appelée Mareye Dupont, à cause qu'elle estoit suspitionnée d'estre vaudoise. » — « A maistre Jehan, maistre de la haulte œuvre de Namur, pour avoir mis ladite Mareye sur le bancq par deux fois ensemble, pour avoir fait ladite exécution par feu. » Compte de Jean de Salmier, bailli de Fleurus, de 1526, f°s vij et vij v° (n° 15465), l. c.

« Fut prinse et constituée prisonnière une fême appellée Jehanne Mandart, pour ce qu'elle estoit suspictionnée d'estre vaudoise, laquelle fut exécutée par le feu. » Compte de Jean de Feroz, bailli de Fleurus, de 1536-1543, f°s ix et ix v°, l. c.

« Fut prinse prisonnière une femme nômée Marye de Beauvoleu, pour ce qu'elle avoit nom de estre sorcière et vaudoise, laquelle at esté arse et brûlée. » Compte de Jean de Niquet, dit de Langle, maïeur de Fleurus, de 1526-1527, f° ij (n° 15469), l. c.

« Fut prinse la devant nomée Pierette Pourreau, sur le malvaix bruyt et malvaise fame qu'elle avoit d'estre sorcière et vaudoise côme elle estoit, et fut ordonné qu'elle fust de rechief mise au bancq et qu'elle fuist bien tyrée comme elle fut, et que quant meisme elle ne congnoistroit plus avant qu'elle n'avoit fait, qu'elle fuist exécutée, arse et bruslée comme avoit esté l'autre. » *Ibid.*, f° iij.

« Le xije jour de février xv c xlij, stille de Liége, fut prins et constitué prisonnière une femme appelée Jehenne Ernaux, pour ce qu'elle estoit famée et suspictionnée estre vaudoise. » Compte de Jean de Feroz, maïeur de Fleurus, de 1537-1547, f° xij v° (n° 15470), l. c.

« Pour soy informer de la vie et conversacion de Hansken Luyckx, natif de Gand, chargié de plusieurs vaudoiseries. » Compte d'Antoine de Ghistelles, bailli de Furnes, de 1526, f° xv (n° 14030), l. c.

« Freden Else de Gorlingen, a esté exécutée par le feuz pour une vauldoise. » Compte de Georges de la Roche, justicier de Grevenmacher, de 1526-1527, f° xxvj v° (n° 13321), l. c.

« Le xxve jour du mois d'août ladite Marye Concludt, eaigiée de xlviij ans, pour ce qu'elle avoit heu communication et hantises à aucunes sorcières et vaudoises, dont justice n'en a peü savoir la vérité, a esté banie tant de ladite

encore vierge après son enfantement [1]. » Peu de mois après, un ouvrier serrurier de Gand, « homme fort dévot et fort honnête, mais ne tenant compte ni de l'église, ni de la messe, ni des sacremens, » fut arrêté sur la dénonciation de son maître, et ayant été appliqué à la torture, il ne nia aucun des faits qui lui étaient imputés; mais soutint que Jésus-Christ avait été fait homme juste et non pas Dieu. Comme on lui demandait d'où lui était venue cette croyance : « De mon bon ange, qui me parle souvent, » répondit-il. Condamné à être brûlé vif, il s'écria qu'il n'avait rien à craindre des

chastellenie comme des pays de Hainnau. » Compte de Charles Caroudelet, seigneur de Potelles, châtelain d'Ath, de 1527, f° xvij v° (n° 14935), l. c.

« Pour les despens d'une femme appellée Jehenne de Perlees, prisonnière, famée et chargée estre vauldoise. » Compte de J. de Hemptinnes, l. c. (n° 15547), f° xxj v°.

« Pour une appellée Jehên Quirn, laquelle fut appréhendée et mise en prison, pour cause qu'elle estoit suspictionnée et famée d'estre sorchière et vaudoise, et dont pour ce que l'on ne sceut atteindre bônement dudit cas, par l'advis et consentement du grand bailli de Namur, fut bannie hors du pays et comté de Namur à tousjours. » *Ibid.*, f° xvij v° (n° 15549).

« Item, pour la femme Henry le Placqueur, qui fut prinse et constituée prisonnière, pour ce qu'elle estoit suspitionnée et famée d'estre grande vaudoise, laquelle on ne la sceut atteindre de nulz cas, pour quoy fut bannye hors de la ville et comté. » *Ibid.*, f° xviij (n° 15551).

« Item, que le xxij^e dudit mois de juing audit an xv ^c xl fut prinse et constituée prisonnière, une appellée Maignon le Hordier, pour cause qu'elle estoit famée d'estre grand sorcière et vaudoise, laquelle fut aussi par trois fois à torture; nonobstant ce elle ne voulut jamais riens cognoistre et aussy on ne la sceut atteindre du cas. Pour quoy elle fut seullement bannye hors de la ville et franchise. » *Ibid.*, f° xiij v°.

« Pour en l'an quinze cens quarante et ung, au mois de mars, le vj^e jour, avoir prins informations sur la fame de une nommée Gertrud, femme Zielre, laquelle estoit famée estre vauldoise. Pour luy donner le bancq par deux fois et sur deux jours... Ladite Gertrud ayant confessé aucuns cas à elle imposez, fut bannye à tousjours du baillyage dudit Wasseiges. » Compte de Claude de Bersacques, bailli de Waseiges, de 1540-1542, f^os x v°-xj (n° 15634), l. c.

[1] VINCHANT, V, 188.

flammes, se déshabilla lui-même et monta avec fermeté sur le bûcher. La douleur pourtant finit par dompter son courage, et il expira en poussant des cris affreux [1]. Le 30 août 1518, dans la même ville encore, on décapita, après lui avoir percé la langue d'un fer rouge, un nommé Lauken van Moeseke, qui niait la sainteté du sacrement de l'Eucharistie, et l'appelait « le diable de l'enfer [2]. » A Louvain, en 1527, on exposa sur l'échafaud six hommes et deux femmes « qui, suivant la chronique, avoient vécu dans l'hérésie, où étoient tombés leurs parens, depuis plus de quatre-vingts ans, et n'avoient jamais approché des saints sacremens. » Ils eurent la vie sauve, à condition de se soumettre « à certaines grandes choses sous peine de mort [3]. » Une foule d'autres exécutions [4] attestent, non moins sûrement que les rigueurs déployées pour réprimer les blasphèmes et les propos tenus contre les objets vénérés par le catholicisme [5], le discrédit où la religion était tombée.

[1] MOLINET. — *Histoire de Bruxelles*, I, 317.

[2] M. WAUTERS, *Histoire des environs de Bruxelles*, I, 378-379.

« Item, xviij^en augusti, betaelt om te examineren Lauken Van Moeseke, die t'heylich Sacrament geplasphemeert hadde.... Item, betaelt, xxx^en augusti, om den voirscreven Lauken te Bruessel op de Mert, met een geloyende yser door zyn tonge te steken.... Item, betaelt om terstond daerna den voirscreven Lauken metten sweerde te justicieren ende daer na by sinte Quiryns den dooden lichaem op een rat te stellen. » Compte de Guillaume de Mérode, amman de Bruxelles, de 1518, f° xviij v° (n° 12706), l. c.

[3] Zyn verbonden in groote dingen op hun lyf. *Antwerpsche Cronyck*.

[4] MOLINET.

[5] « Audit pendeur, d'avoir mis à torture ledit Gilles Bailly, attaint de énormes juremens et d'avoir dict injures à Dieu notre créateur; en après d'avoir mis ledict Gilles en pillory l'espace de iij heures, de luy avoir perchié la langue d'ung fer chault, et en après batu de verges aultour du marchié dudit Courtray. » Compte d'Antoine de la Barre, bailli de Courtrai, de 1509-1510, f° xiij (n° 13821), aux *Archives du royaume*.

« Payé audit officier, d'avoir batu de verges Pieter Danebrouck, à cause des

Ce mouvement vers l'émancipation religieuse, né du caractère moral des peuples des Pays-Bas, de leur ardent amour pour l'indépendance et la liberté, n'était point empreint de ces débordements, de cette furie de désirs, de ce déchaînement d'ambitions, de ce délire d'orgueil qui brisent tous les freins, renversent toutes les barrières; il tendait uniquement à une application plus vive, plus libre, plus intime des doctrines chrétiennes et des principes religieux. Là comme partout, la dépravation du clergé était extrême; on le voyait livré à tous les vices, à toutes les passions, et ce n'était pas seulement dans les couvents, que régnaient « la diffamation

inhumaines et énormes paroles par luy proférées et dittes sur la bénoite vierge Marie, sur son Filz notre rédempteur, dont, par sentence de messieurs du conseil en Flandres, il fut condemné d'estre pylorisé, batu de verges, sa langue perchiée et d'estre banny du pays de Flandre. » Compte précité, de 1514-1515, f° viij v°.

« Audit maistre Wessel, pour avoir batu de verghes et en après perchié la langhe d'ung nommé Jehan, natif de Gand, pour ce qu'il estoit blasphémateur du nom de la Vierge Marie, xl sols. » Compte de Philippe Pinnock, écoutète de Bruges, de 1511-1512, f° viij (n° 13783), l. c.

« Au même, d'avoir perchié la langue d'ung fer ardant audit Andrien Baert, à cause des grands juremens qu'il faist coustumièrement et blasphême de Dieu et ses saints, ij livres. » Compte de Jean de Flandre, seigneur de Honnelede, bailli de Bruges, de 1511-1512, f° xj (n° 13712), l. c.

« Au même, d'avoir perchié la langue dudit Anthoine d'ung fer ardant, à cause des grands et énormes sermens par luy faicts en blasphêmes de Dieu Notre-Seigneur, xx sols. » *Ibid.* 1512-1513, f° xij v°.

« Michel Bailge, à cause qu'il avoit dit aucune blasphême à la Vierge Marye, dont il fut mis en justice par cedit bailly et condempné en plusieurs amendes honnourables, et par-dessus ce en l'amende de v livres viij sols p. » Compte d'Antoine de Ghistelles, précité, de 1513, f° v v° (n° 14017).

« Torreken Van der Perre, qui, à cause qu'il avoit pronunché certaines parolles et blasphêmes du Saint-Sacrement de l'autel, fust, à la calenge dudict bailly, par sentence des eschevins d'Audenaerde condampné d'estre battu de verges et de porter une chandelle de cire en la procession d'illecq. » Compte de Charles, seigneur de Lalaing, bailli d'Audenaerde, de 1517, f° vj (n° 13607), l. c.

mauvaise, la damnée et dissolue vie [1]. » Le clergé séculier, obligé d'être plus pur, étant plus en évidence, avait cédé lui-même à ces entraînements; d'irrécusables témoignages [2]

[1] « Ayant regard à la diffamation mauvaise et dampnée vie que ont accoutumé mener les religieux dudit prieuré de Sauve, en aliénant tous les biens d'icellui prieuré et menant vie dissolue sans garder aucune forme de religion. » Lettre du cardinal d'Amboise à Marguerite, du 8 avril 1508. *Lettres de Louis XII*, I, 168.

[2] « A Huntze Morgin qui, le x^e jour d'avril, a porté lettres à monseigneur l'évesque de Trèves, par lesquelles l'on le requéroit de pugnir certains prebstres, à cause de leur insolente et malvaise vie, xxvj gros viij deniers. » Compte de V. de Busleyden, précité (nº 2634), fº xvij.

« Audit bailly pour, au mois d'avril xv ^c dix-huit, avoir apprébendé et prins prisonière une nommée Élisabeth Tspaens, femme mariée, à cause que son mary se plaindoit à la justice que messire Jacob de Hont, curé de la paroiche de Saint-Pol, luy détenoit sadite femme et ses biens contre sa volonté; pour laquelle cause elle fut menée à Rupelmonde et banye x ans hors du pays et comté de Flandres, sur le premier membre de son poulx de sa main senestre. » Compte de Paul Hauwe, bailli du pays de Waes, de 1518, fº xj vº (nº 14463), l. c.

« De Lysbette Jude Mirke, hostesse, à cause que, en la keure et vérité tenue audit Alost, elle estoit trouvée tenir logis deshonneste, logeant tous venans tant prestres, hommes et femmes mariez que autres, pourquoy on luy demandoit le ban de trois ans hors du pays d'Alost, mais à la requeste des bonnes gens et pour sa povreté, elle fust prinse en grâce en paiant la somme de vj livres. » Compte d'Étienne de Liedekerke, bailli d'Alost et Grammont, de 1526, fº iij (nº 13568), l. c.

« Pour avoir prinses et appréhendées Jehenne, femme Lelait, mechine (servante) d'un prebtre. » Compte de Jacques de Glymes, bailli de Waseiges, de 1522-1525, fº vj vº (nº 15634), l. c.

« A huit compaignions ayant vacqué quatre jours aux lieux de Saint-Denis et Namur, pour avoir cherché et fait dilligence d'apréhender au corps une nommée sœur Jehenne de Tryvier, ensuivant les lettres de la royne et dudit gouverneur, pour la vie dissolue qu'elle usoit journellement avec plusieurs gens d'église, le tout suivant le rapport qu'en avoit fait le provincial de son ordre à la majesté de la royne et à son conseil, et pour laquelle cause elle s'estoit fouye de son cloistre, et laquelle sœur Jehenne fut faillie d'estre prinse estante en la maison d'un prestre audit Namur, appellé (le nom est laissé en blanc), parcequ'elle trouva moien de rompre le thois de ladite maison et se saulva par illecq en la maison d'un sien voisin, et le lendemain se saulva et s'en alla avecq ledit

attestent sa concupiscence sans scrupule ni vergogne, sa brutalité, son avidité, ses jongleries propres à justifier

prestre à la ville de Louvain, où illecq venu firent citer en Liége, lesdits huit compaignons alleghant par ledit prestre avoir par eulx faict exploict séculier dedans sa maison privilégiée. » Compte d'Antoine de Berghes, précité, de 1536 (nº 15212), fº xxv vº.

*Voir* l'énorme quantité de légitimations (actes de reconnaissance) d'enfants naturels de prêtres que mentionnent les comptes du grand sceau aux *Archives du royaume.* Il nous suffira d'en fournir un exemple tiré du registre nº 647 des Archives de la chambre des comptes : c'est un curé reconnaissant six enfants naturels dans le même mois.

« *Breda.* — Legitimatie voor Roelant Montens, naturelycken soon van heer en meester Engelbrecht Montens , pbr. ende canonick tot Breda. Septembre 1567. — En Petronella Joris, vermunts dochtere. » Fº 41.

« *Breda.* — Legitimatie voor Anna Montens, natuerlycke dochter van heer ende meester Engelbrecht, pbr. ende canonick tot Breda. » Septembre 1567. — (Même mère). Fº 43 vº.

« *Breda.* — Legitimatie voor Maria Montens, natuerlycke dochter van den voorschreven heer canonick Montens. (En de zelve moeder.) » — Septembre 1567. Fº 44 vº.

« *Breda.* — Legitimatie van Elisabeth Montens, natuerlycke dochter van heer Engelbrecht Montens, canonick, en van Petronella Joris, vermunts dochtere. » Septembre 1567. Fº 45 vº.

« *Breda.* — Legitimatie van Zebrecht Montens, natuerlycke dochter van heer Engelbrecht Montens, pbr. en canonick te Breda, en Petronella voorschreven. » Septembre 1567. Fº 47.

« *Breda.* — Legitimatie voor Peter Montens, natuerlycke soon van Engelbrecht Montens, pbr. en canonick tot Breda, en Petronella voorschreven. » Septembre 1567. Fº 48.

En cela, du reste, les curés suivaient les exemples de leurs évêques. *Voir* M. Wauters, l. c. II, 30,

« Le xiijᵉ jour de juing xv ᶜ xl, fut prins et constitué prisonnier ung prebstre, messire Jehan des Cosses, à l'occasion de ce qu'il avoit tué une joesne fille de ung nommé Hubert le Barbier, lequel pendant le temps que cedit mayeur envoia à Liége en advertir monsieur l'official de monseigneur de Liége de son cas, fut en la prison l'espace de vj jours, et pour ce que pour l'honneur sacerdotal le convenoit mieulx traicter que ung aultre homme. » Compte de Jacques de Hemptinnes, précité, de 1536-1540 (nº 15551), fº xx vº.

« Le xxjᵉ jour du mois de décembre xv ᶜ xxx, fut prinse et appréhendée une nommée Margo Louchette, à cause qu'elle estoit famée d'avoir meurdry

un jour le fameux décret de la commune de Bruxelles supprimant le catholicisme, jusqu'à ce qu'on prouvât qu'il était d'accord avec les saintes écritures [1].

son maryt, lequel cas elle cognut avoir fait avec ung prebstre, curé de l'église de Marchovelette, nommé Grégoire, qui aussy fut prins. » (Tous deux furent exécutés.) Compte du même, de 1528-1532 (n° 15549), f°s v v° et vj.

« A quatre compaignons de la ville de Marche, pour avoir amené par force ung homme d'église de Lenninghen, ayant battu jusqu'à la mort un homme dudit lieu. » Compte de Jacques de Laitre, précité, de 1521-1522 (n° 2635), f° xvij.

Aux exemples de cumul que nous avons donnés et qui se produiront encore, ajoutons celui de Nicolas de Ruttere, évêque d'Arras, qui était tout à la fois archidiacre de Bruxelles, curé de Haarlem, prévôt de Saint-Pierre à Louvain, avait une prébende à Courtrai, une chapellenie à Flobecq, un canonicat à Termonde et un personat dans la Campine. *Correspondance*, I, 217.

« Par cedit bailly a esté prins deux belittres brimbant en la chastellenie, en contempt du placart de l'empereur, dont l'ung se disoit nommer Henri le Marischal, ayant esté une fois pendu en walon Brabant, de ce monstrant certaines lettres de certification contenant que ayant ferme foy en Notre-Dame de Haulx (Hal), et la priant pour délivrance de la mort, que, par vray miracle, les baillys et justiciers estant partis, les cordes rompirent et cheit à terre et fust ainsy délivré et en monstrant encoires les marques de la corde en son col; à cause de ce et pour en sçavoir la vérité lesdits hommes de fief et eschevins ordonnèrent d'envoier audit pays et aussi à Haulx, et pour enquerre de la vie et conduitte dudit Henry, auquel voiage estoit envoyet Jacop Vaelde, et apportat certiffication que ainsy estoit. » Compte de Jean de Langhemarck bailli de West-Ypres, de 1529-1530, f° vij (n° 14613), aux *Archives du royaume*.

« D'ung nommé Pieter Van den Hommelicq, questeur des reliques de Sainte-Barbe, qui fut prins allant par le pays et mené ès prisons d'Alost, à cause qu'il s'avoit avanché de porter par le pays le reliquaire de la Sainte-Trinité et de Sainte Barbe de Quiévrain, dont il n'avoit point de charge, ne commission, faisant à entendre aux povres paisans plusieurs bourdes et tromperies, dont, par advis des hommes de fief, il fut fustigué de vergues trois fois autour du marchié et, ce faict, banny hors le pais d'Alost, sur un euil. » Compte de Gérard du Bosch, bailli d'Alost et Grammont, de 1536, f° xxj (n° 13568), l. c. — *Voir* M. WAUTERS, l. c., III, 25. — Ce beau travail abonde en détails curieux montrant les étonnantes superstitions que le catholicisme avait répandues dans les masses.

[1] *Histoire de Bruxelles.*

Pressentant le danger, des esprits élevés et purs avaient essayé en vain de corriger le mal; ces honorables tentatives ont illustré les noms vénérables de Jean Van Ruysbroeck, Gérard Groot, Florence Radewius, Thomas a Kempis, Thierry de Munster, Nicolas Roberti, Jean Wesel, Jean de Goch, Érasme. L'entreprise n'était pas sans danger, et Jean Wesel la paya même de la tête (1484). D'autres pourtant, secondés par le gouvernement, qui comptait en tirer avantage pour son autorité, réussirent à apporter des améliorations dans certaines corporations du clergé régulier. Nicolas Roberti, prieur de Sept-Fontaines et confesseur de Maximilien, donna de nouveaux statuts à l'abbaye de Forêt et aux religieux desservant l'hôpital Saint-Jean, à Bruxelles. Thierry de Munster substitua aux récollets de cette ville des colétans, à la règle sévère; ceux-ci eux-mêmes furent remplacés, en 1518, par des frères de l'étroite observance. Avec le concours de cet homme estimable, la maison de Bethléem, occupée par des sœurs grises du tiers ordre de Saint-François, fut transformée en un couvent de pauvres claires (1503). A l'hôpital Saint-Pierre, où les malades étaient soignés par des religieux des deux sexes, on supprima les frères (1500), et, en 1503, la clôture fut imposée aux sœurs noires [1]. En 1508, à la prière du magistrat de Malines, l'évêque de Cambrai, Jacques de Croy, réforma l'hôpital de Notre-Dame [2], et, dans la plupart des autres villes, les établissements religieux reçurent également des modifications. Mais il était trop tard; la plaie était trop gangrenée pour se guérir par de tels remèdes.

En présence de milliers de faits qui prouvent combien le clergé, par ses débordements, avait contribué aux progrès de

[1] *Histoire de Bruxelles*, I et III.
[2] Azevedo.

la réforme, si quelque doute était encore possible, il suffirait de lire les préambules des édits les plus sanguinaires de Charles-Quint contre les protestants, pour se rendre compte du rapide succès des doctrines évangéliques. Écoutons le gouvernement des Pays-Bas lui-même parlant au plus fort des persécutions : « Trouvant, dit-il, que la principale cause de toutes lesdites erreurs est l'insuffisance des curés et autres qui, pour ce jourd'hui, ont charge d'âmes....; que ung curé, pour bien régir le peuple qui lui est commis, doibt avoir nécessairement trois qualités, sans lesquelles est impossible qu'il satisfasse à son état : être de bon âge, afin d'avoir expérience, prudence et discrétion; être de bonne vie et conversation, afin que le peuple y prenne exemple; être lettré et docte...., et combien que les curés dussent être qualifiés comme dessus, toutefois peu de telz s'en trouvent, au grand regret de ladite majesté et confusion du peuple, car pour la plupart ils sont jeunes gens légers, inexpérimentez et indiscretz...; les autres sont lubriques, donnés à ébriété et aultres vices notoires et manifestes, en qui la commune ne voit que mauvais exemples...; les aultres sont si ignorans et si indoctes, que à grand peine savent lire leurs heures ou chanter messe, de sorte que souvent l'on voit que leurs paroissiens sont plus clercs et doctes que ne sont leurs curés pasteurs, et sont journellement repris ceux qui devroient reprendre les autres. — Davantage les curés propriétaires, pour la plupart ne résident sur les lieux, mais en sont dispensés par les évêques, et commettent, en leur absence, gens pouvant leur rapporter de grosses sommes, ne regardant ni au salut des âmes, ni à ce que les cures soient bien desservies, mais seulement au plus offrant et dernier enchérisseur. Aussi aujourd'hui les curés sont tellement chargés et hypothéqués de pensions et réserves des

fruits, qu'il ne leur est possible de vivre sans faire tort aux pauvres paroissiens, lesquels étant simples gens et mal édifiés de la qualité, vie déshonnête, excès et abus de leurs curés, et présumans que en un ort et sale vaisseau si précieuse relicque que le saint sacrement du corps de notre Créateur et Rédempteur Jesu Christ ne se voudroit loger, en sont scandalisés et tombent en grosses erreurs, tellement que de ce procède l'erreur des sacramentaires, anabaptistes et autres [1]. »

L'apathie de Léon X; la politique de Maximilien, qui disait de Luther : « Il pourra un jour être bon à quelque chose [2], » et qui s'écriait dans sa colère contre Rome : « Les vela les beaux pratikes de la sainte mère de église [3]! » l'interrègne qui, après la mort de ce prince, laissa le vicariat de l'empire à Frédéric de Saxe, l'ami du réformateur; le refus de cet électeur, qui plaça Charles-Quint dans une certaine dépendance morale; la fougue maladroite des champions de Rome, furent autant de circonstances qui rendirent aussi plus décisifs les premiers coups du célèbre moine de Wittemberg. Luther était déjà tout puissant quand, sortant de sa longue

[1] « Articles conçus par le conseil privé, sur l'ordre de la reine gouvernante, pour servir d'instruction aux prélats et évêques des divers diocèses, dans la réforme que les progrès de l'hérésie mal combattue nécessitent parmi le clergé. » Reg. *Sur le fait des Hérésies et Inquisitions,* f° 513.

[2] *Mémoires de Luther.* Addit. et éclairc., II. — VETTORI, cité par CÉSAR CANTU, *Histoire universelle,* XIV, 175.

[3] M LE GLAY, *Notice sur Maximilien,* 27. — Une autre fois il écrivait : « Le maudit preter pape pour nulle chose du monde peult souffrir que nous allions en armes pour notre coron impérial à Rome, accompaigné des François; car il craint d'y estre chapitré de nous deux, veu ses grands péchés et abusions que luy et ses prédécesseurs ont fait et font journellement et aussy aulcuns cardinaux, lesquels crindont tourtous la réformation, combien yl ount tort de nous, et sur cela je seré bientôt d'opinion de mettre la chose du Toison d'or en pratike. » Lettre du 29 juin 1510. *Correspondance,* I, 294.

insouciance, Léon X le déclara coupable d'hérésie et ordonna de brûler publiquement ses écrits. La résistance des papes à d'indispensables réformes avait produit l'aigreur; la violence appela la violence. Aux foudres du Vatican, Luther oppose d'autres foudres plus redoutables; et dès lors ce n'est plus une réforme partielle qu'il poursuit, c'est une révolution. Il attaque le principe d'autorité; il refuse au saint-siége l'interprétation du dogme révélé; il détrône le pape, que l'on s'était habitué à considérer comme consacré par le Ciel même, le pape qu'environnait le respect de plusieurs siècles. Il combat sa primauté, niant qu'elle soit de droit divin; rejette la tradition ecclésiastique, et, adoptant quelques-uns des principes de Jean Huss, il proclame ses trois fameuses déclarations : « J'accorde que l'église militante est une monarchie; mais son chef, ce n'est pas un homme, c'est Christ. — Si, en parlant de l'édification de l'église, saint Augustin et les autres pères, tous ensemble, ont voulu désigner par le mot *pierre* l'apôtre saint Pierre, je leur résisterai, moi seul. — Il est certain que parmi les articles de Jean Huss ou des Bohémiens, beaucoup sont parfaitement chrétiens et conformes à l'Évangile [1]. » A dater de cette proclamation le code du droit canonique est brûlé, et les bases du vieil édifice s'écroulent devant le libre examen, « l'épouvante et le fléau de toute puissance qui n'est pas avouée par la raison [2]. »

Dans le Nord, les progrès du protestantisme furent prompts et irrésistibles. Aux yeux des peuples, c'était une régénération du christianisme et un affranchissement; pour les princes,

[1] M. L. Blanc, *Histoire de la Révolution française*, I, 32.

[2] Ph. Lesbroussart, *Discours prononcé à la distribution des prix aux élèves de l'Athénée de Bruxelles*, en 1818.

c'était un accroissement de puissance; pour les nobles, c'était une abondante source de richesses. Le Midi resta l'Espagne dévoué au catholicisme : l'Italie lui devait son éclat; et le Portugal y rattachaient leur indépendance. Le centre de l'Europe fut le champ clos des deux grands principes. En Belgique, les provinces flamandes et brabançonnes, libres, riches, éclairées, ayant vu de bonne heure fleurir les arts et l'imprimerie, offraient aux nouvelles doctrines une terre toute préparée; elles y pénétrèrent par infiltration, et poussèrent de solides et nombreuses racines. Dans les provinces wallonnes, soumises au régime féodal, pauvres, généralement ignorantes et privées du sentiment des arts, la réforme eut d'abord peu de prosélytes, si ce n'est à Valenciennes et à Tournai, puissantes communes rattachées à la Flandre, par les relations de voisinage et de commerce, et par l'analogie des franchises. Bien que, depuis longtemps, les Pays-Bas aussi se fussent élevés contre le scandale des indulgences [1], au point que Philippe le Beau en avait interdit la vente, « sous des peines grièves [2], » ce ne fut point cette cause qui provoqua le mouvement destiné à enlever une partie de ces provinces à la domination de Rome. Le bruit des discussions de Luther et de ses antagonistes éveilla l'attention sur des doctrines attaquant un ordre de choses blâmé, méprisé ou détesté par tous les cœurs honnêtes; on lut avec

[1] On voit, suivant C. Commelin (*Beschrijving der stad Amsterdam*), dès l'époque des premières croisades, les magistrats d'Amsterdam se plaindre à ceux de Haarlem, de ce que des sauf-conduits étaient délivrés aux plus grands scélérats, pour qu'ils pussent venir acheter des indulgences. » — Ces lettres nous semblent apocryphes ou sont d'une date postérieure à celle qui leur est attribuée; mais l'abus qu'elles signalent est attesté par de nombreuses autorités. *Voir* l'abbé Fleury, *Discours sur l'histoire ecclésiastique* (4e disc. n° XVI).

[2] 20 janvier 1504. *Archives du Hainaut.* M. Gachard, *Notice sur ces Archives.*

avidité les factums des deux partis, et les œuvres luthériennes, dont le comte d'Embden favorisa la publication, se répandirent rapidement de la Frise orientale dans les contrées voisines.

La lutte commença par des disputes théologiques. La renaissance des lettres avait exercé une heureuse influence sur la marche des études, et ébranlé les chaires vermoulues des vieux docteurs de Louvain. Aussi, frémissaient-ils de douleur et de colère à la moindre innovation : toucher à une pierre de leur édifice, c'était en compromettre la solidité. Ces hommes s'effrayèrent naturellement de doctrines donnant une nouvelle extension à l'esprit humain ; et ils les repoussèrent avec un extrême emportement. Irrités des malicieuses répliques de Luther, de leurs échecs réitérés dans la lice où ils s'étaient fourvoyés [1], ils virent une compensation à leurs défaites dans l'ordre de brûler les écrits du réformateur. Cet auto-da-fé eut lieu le 7 novembre 1519; mais, au lieu d'anéantir la doctrine, il redoubla la curiosité publique. Toutes les anciennes oppositions se réveillèrent, se fortifièrent, et une vive polémique s'engagea entre les partisans de la réforme et les défenseurs de la papauté. L'université fut bouleversée, et dans l'acharnement de la querelle on n'admit plus de neutralité : ne pas se ranger sous l'une des deux bannières, c'était s'aliéner les deux partis [2]. Si Jacques Masson (Latomus), que Luther réfuta lui-même, Eustache Van de Rivieren (Zicheius), Jean Driedo (Dridæus), dit Turenholt, dont Érasme loue les bons procédés de controverse, apportèrent dans cette lutte un caractère de dis-

[1] Luther appelait sans cesse de leurs sentences à leur bonne foi, et l'on rapporte qu'Œcolampade envoya des grains d'ellébore à Latomus, seule réponse qu'il jugea convenable de faire à l'avocat des persécutions.

[2] *Voir* De Reiffenberg, *Archives philologiques*.

cussion raisonnée, la fougue des moines y substitua bientôt la violence la plus grossière [1].

La réforme eut des défenseurs plus dignes et plus influents. A Anvers, ce fut le prieur des augustins, Jacques Spreng (Præpositus), qui le premier (1519) se déclara luthérien et professa des principes évangéliques purs et libres. « C'est un homme suivant le Christ, écrivait Érasme à Luther, qui t'aime sincèrement et se glorifie d'avoir été au nombre de tes disciples. Il est pour ainsi dire le seul qui prêche la loi de Notre-Seigneur. Les autres discourent sur les inventions humaines, ou bien ne s'occupent que de leurs intérêts [2]. » Malheureusement le courage lui fit défaut. Arrêté, à la réquisition de l'évêque de Cambrai, menacé du dernier supplice, affaibli par les privations et par les tortures, il rétracta ses opinions (février 1520), en présence du commissaire romain, Jérôme Aléandre, du confesseur de l'empereur, Jean Glapion, et d'autres théologiens. Sa rétractation est remarquable en ce qu'elle indique les thèses opposées aux doctrines défendues par Luther : « Je crois, dit Spreng, que les œuvres des

[1] On lit dans une brochure imprimée en 1521, que les dominicains de Louvain s'étaient mis en frais pour acheter des livres de Luther, afin de les brûler publiquement. Beaucoup de monde accourut pour ce spectacle, et plusieurs apportèrent des livres, pour les confondre dans le même auto-da-fé. Mais ce n'étaient pas tous livres de Luther : des étudiants, d'autres spectateurs, jetèrent dans le bûcher qui : les *Sermones discipuli;* qui le *Tartaretum;* qui le *Dormi secure;* qui le *Paratum;* et une foule d'autres livres, les Délices des docteurs de Louvain, si spirituellement bafoués par Érasme et les *Obscuri viri*. Au milieu de cette scène, un carme eut l'impudence d'uriner sur le bûcher. Un spectateur, Brassicanus le jeune, indigné, suivit le frère lorsqu'il retournait à son monastère, le prit à la gorge et, le frappant du plat de son épée, le laissa pour mort. De Reiffenberg, *Archives philologiques*, I, 44.

[2] Lettre du 30 mars 1519. *Epist.*, L. VI, ep. 4. — *Études sur le caractère et les vicissitudes de la réforme à Anvers*. L'Union, Revue religieuse, octobre 1855.

saints, étant pures de toute culpabilité, sont méritoires pour la vie éternelle. Quant aux œuvres de la volonté libre, je pense que toutes ne sont pas entachées de péché; que quelques-unes, dégagées de tout mélange de culpabilité, suffisent pour obtenir la vie éternelle, et peuvent se passer de la grâce qui pardonne. » Cet acte était une lâcheté, qui entache la mémoire de Spreng, et il le reconnut lui-même lorsqu'il écrivit plus tard à ses auditeurs d'attribuer son apostasie à la faiblesse humaine et non à sa doctrine; il les exhorta, en conséquence, à ne pas suivre en matière de foi les prescriptions des hommes, à ne se conformer qu'à la parole divine révélée dans les saintes écritures. Aussi, dès qu'il fut rendu à la liberté, cet adversaire de la contrainte religieuse reprit-il son rôle, et Bruges l'entendit défendre les principes de Luther avec plus de force et de véhémence que jamais. Arrêté de nouveau et ramené dans les cachots de Bruxelles, il parvint à s'échapper, grâce à l'assistance d'un moine franciscain de ses amis; après avoir passé quelque temps auprès de Luther, à Wittemberg (avril 1522), il occupa la chaire de l'église de Sainte-Marie, à Brême, au profit de la cause évangélique.

Vers la même époque, parut sur la scène illustrée déjà par Jean Wesel, un homme éminent et doué d'une érudition extraordinaire : c'était Guillaume Frédériks (Frédérici), pasteur de l'église de Saint-Martin, à Groningue. Érasme le représente comme le modèle du pasteur chrétien, zélé, candide et désintéressé, dont le mérite, relevé par ses qualités naturelles, exerçait la plus salutaire influence sur les collègues qui se groupaient autour de lui. « Tu brilles par la pureté de ta vie, lui écrivait-il, en 1521, tu nourris, avec un zèle infatigable, ton troupeau de la doctrine de l'évangile, tu t'entoures

de prêtres qui, non-seulement ornent l'église par l'innocence de leurs mœurs et par l'érudition sacrée qu'ils possèdent, mais se rendent capables de te remplacer auprès de tes brebis, sans qu'il faille recourir à ce nouveau genre de prédicateurs que le Christ n'a point installés, que la négligence seule des pasteurs a introduits dans le monde. Tu n'es pas un convive du peuple ; tu es son docteur, son soutien, son exhortateur, son conseil le plus sincère et le plus dévoué. » L'illustre auteur de cette allocution la termina par le souhait de voir le nombre de prédicateurs semblables à Frédériks s'augmenter, afin que le monde répudiât les pasteurs déréglés, ou que la force des choses les contraignît à se convertir et à passer de leur molle oisiveté à une piété véritable et édifiante [1].

Concurremment avec Spreng et Frédériks, et dans la même ville que le premier, Corneille Graphée (de Schryver ou Scribonius) d'Alost, se prononçait en faveur de la réforme. En 1520, il publia la traduction flamande du livre de Jean Goch, de Malines, *de libertate religionis christianæ,* en l'accompagnant d'une préface polémique [2]. L'année suivante, il la fit suivre du texte même, avec des prolégomènes, dont son abjuration indiquera les pensées principales. Ce livre venait de paraître, lorsque Charles-Quint se décida à poursuivre dans ses états héréditaires les doctrines qu'il était obligé de tolérer en Allemagne, et la position prise par Graphée le signala tout d'abord au zèle des persécuteurs. Arrêté à Anvers, il fut transféré à Bruxelles, et un rigoureux emprisonnement détendit les ressorts de son âme. Il supplia alors (18 octobre 1521) l'archevêque de Palerme d'intercéder

[1] *Epist.*, L. VI, ep. 8.
[2] Jean Goch était directeur des religieuses du couvent de Thabor, à Malines.

en sa faveur auprès de la régente, protestant de son innocence, demandant grâce d'une faute résultant plutôt, dit-il, d'une erreur que d'une intention coupable, conjurant le prélat, au nom de ses enfants innocents, de sa jeune épouse, de son mérite acquis au service de l'empereur, par l'amour de Dieu et de Jésus-Christ, d'avoir pitié de son état, pire que celui d'un juif ou d'un païen qui aurait blasphémé le Sauveur. Si ses juges restaient inflexibles, il demandait du moins à être emprisonné à Anvers, où il lui serait possible d'assister sa famille, plongée dans la misère et la honte [1]. Cette humble requête resta sans effet. Ce fut postérieurement à celle-ci sans doute que le prisonnier composa, sans plus de succès, la complainte ou l'élégie latine dont le texte a été récemment découvert [2]. Bientôt il tomba dans le marasme, et l'on saisit ce moment pour lui faire signer une rétractation (23 avril 1522). Cet acte, où se retrouvent en substance les principes émis dans sa préface au livre de Goch et dans ses prolégomènes, avait été rédigé, selon toute apparence, par ses juges; il montre les principes avancés du luthéranisme et les injonctions déshonorantes imposées dans les formules abjuratoires.

Graphée avait dit : Depuis plus de huit siècles, depuis le jour où Boniface III le premier reçut de l'empereur Phocas la qualification de prêtre suprême, titre invoqué par ses successeurs, pour s'arroger l'autorité de donner des lois à l'église, les chrétiens ont échangé leur liberté contre un misérable esclavage. Aucun pape n'a le droit de prescrire aux

[1] G. Brandt, *Hist. ref. belg.*, I, 71-79.

[2] *Querimonia, in carceris angustia, non sine lachrymis effusa.* On y retrouve les mêmes manifestations de douleur, mais elle est empreinte de plus de calme et de résignation; elle s'exhale en pensées touchantes sur l'assistance divine, qui doit soutenir l'homme dans la plus extrême affliction.

hommes, moins encore aux chrétiens, une loi quelconque, sous la sanction d'une condamnation éternelle. Il est fort douteux que saint Pierre ait eu un pouvoir supérieur à celui des autres apôtres ; la supposition n'en est aucunement fondée sur l'écriture sainte. — Le pape jouit d'une adoration idolâtre. — Tous les laïques sont prêtres ; à l'exception des femmes et des enfants, ils sont aptes à bénir le sacrement, aussi bien que les ecclésiastiques ; toutefois ils pécheraient s'ils le faisaient sans permission. — Comme dans les temps primitifs, chacun avait le droit d'enseigner en public et d'interpréter les Écritures, chacun encore y est autorisé aujourd'hui. — La forme de prières suivie dans le chant et la lecture des heures par les ecclésiastiques, ainsi que l'usage des chapelets, est superstitieuse ; elle appartient au système des cérémonies juives. — Il est attentatoire à la liberté d'ordonner de se réunir à l'église, à certaines heures, dans un but de prière, puisque jadis on priait partout, sans aucune prescription. — Le jeûne, l'obligation de se confesser au moins une fois l'an, les vœux monastiques, et une foule d'autres préceptes de l'espèce, ne sont valides qu'autant que la Bible les commande. — Il est illicite d'exiger de l'argent pour l'administration des sacrements, la prédication et le concours des prêtres à l'inhumation des morts. — Les prédicateurs de la parole de Dieu sont blâmables de citer si souvent dans leurs sermons les assertions des scolastiques. — Nos œuvres ne sont pas méritoires, et notre mérite ne sauve pas, comme le prouve l'admonition de saint Paul aux Galates : « Si vous êtes circonscrit, le Christ ne vous est point à profit ; » c'est-à-dire : « Si vous comptez sur vos œuvres, le Christ ne vous en accorde aucun avantage. » — Les lettres d'indulgence sont sans effet. — L'Évangile a reparu, et Paul est ressuscité dans

les œuvres de Luther et de ses disciples; elles ont mis au jour la liberté évangélique. Il importe donc de lire ces œuvres, qui enseignent le Christ et rejettent toutes les subtilités de l'école.— La condamnation de Luther par le pape, et l'édit de l'empereur sont iniques, paraît-il avoir ajouté oralement, car la doctrine du réformateur est saine, surtout dans les points censurés [1].

Ces thèses furent désavouées par Graphée, comme hérétiques, scandaleuses, offensantes pour les gens pieux, et dangereuses pour les simples. Dans son abjuration publique, faite sur le jubé de l'église de Notre-Dame, à Anvers, le même jour où l'on brûlait dans cette ville les livres de Luther (6 mai 1522)[2], il condamna toute espèce d'hérésie, principalement la doctrine du réformateur et les principes qu'il avait articulés dans sa fameuse préface au livre de Goch. De plus, il s'obligea, par serment, à persister à jamais dans la vérité de l'église catholique, et déclara que quiconque se trouvait en contradiction avec elle, s'attirait la malédiction divine. Il se soumettait, en cas de rechute, à toute la rigueur des lois ecclésiastiques et aux peines éternelles. Cette abjuration, lue en présence des inquisiteurs François Van der Hulst et Nicolas Van Egmont, du docteur Florent Van den Wyngaert, et d'une foule de peuple accourue à ce spectacle, influa tristement sur le moral de Graphée. Quoiqu'il n'eût à cette époque que 39 ans (et il vécut jusqu'à 76 ans), dès lors son activité perdit cette force, ce caractère élevé qui avaient signalé ses

[1] DAN. GERDESII *Historia reformationis*. Groningue et Brême, 1744-1752, III. — Gerdesius reçut communication de l'abjuration de Graphée, de Guillaume te Water, pasteur à Axel, auteur d'une *Histoire de l'Église réformée et des Écoles de Gand,* qui parut à Utrecht en 1756.

[2] *Antw. Chron.* — PAQUOT, *Mém. littér.*

débuts littéraires. Sans être convaincu de la fausseté de ses principes, il les renia pour se soumettre, de la manière la plus absolue, à une autorité qu'il avait naguère si vigoureusement combattue. Cette abnégation l'empêcha de censurer désormais les abus hiérarchiques, lui imposa un silence réprouvé par la voix de sa conscience, sans le mettre à l'abri des vexations qui le poursuivirent jusqu'à la fin de ses jours.

Graphée se trouva à cet égard dans la position fausse et ambiguë, où se plaça son ami Érasme, pendant la seconde période de sa vie. Aux époques critiques de la société, dans les grandes transformations intellectuelles, morales ou politiques, certains hommes sont appelés à remplir une mission bornée souvent à quelques années de leur existence. Leur tâche accomplie, ils rentrent dans l'obscurité. Ils vivent, mais ils sont morts pour l'histoire, et dans le for de la conscience la stérilité de leur rôle incomplet les voue à d'affreux désespoirs. Cette position, dont il y a tant d'exemples, fut celle d'Érasme, et, dans une moindre proportion, celle de Graphée. Érasme, dont le génie avait contribué puissamment à préparer la réforme religieuse par la voie de la science et des lettres, ne fut plus à sa place quand sonna l'heure de l'action. Il flotta indécis entre les partisans et les antagonistes du mouvement qui emportait la société, et malgré sa haute intelligence, son immense savoir, il dut, avec un dépit manifeste, céder la place au moine fougueux de Wittemberg. Sur une échelle moins grande, Graphée n'avait été destiné qu'à répandre les théories réformatrices d'un théologien resté inconnu jusqu'alors; il avait rallumé le flambeau de Jean Goch, pour répandre la lumière dans son pays. Cette mission fut remplie par lui avec enthousiasme, jusqu'au jour où la force brutale détruisit l'harmonie de son être. D'autres, plus

forts que lui, le supplantèrent alors, et cet éphémère météore disparut complétement [1].

Après l'abjuration de Graphée, des hommes nouveaux, à la pensée généreuse, au cœur enthousiaste, d'une trempe plus vigoureuse, se levèrent pour résister aux impitoyables rigueurs qui allaient s'appesantir sur les Pays-Bas. A Anvers, la doctrine évangélique trouva de courageux défenseurs dans Henri de Zutphen et dans les jeunes martyrs, Henri Voes et Jean Van Essche, si justement glorifiés par Luther [2]. En 1523, on vit à Groningue de dignes ecclésiastiques et de nobles penseurs, Herman Abring, Timmermans, Pistoris, Nicolas Lesdorp, disputer solennellement avec les dominicains, sur le pouvoir du pape et les institutions catholiques. Le jurisconsulte Corneille Honius et Guillaume Gnaphée, recteur de l'école de La Haye, ne proclamèrent pas avec moins de zèle et de talent les principes de la réforme, et ce dernier faillit payer ses succès de la vie [3]. La polémique était trop favorable au

[1] *Voir* pour ces premiers adeptes de la réforme, au sujet desquels notre ami A. Scheler nous a fourni des notes curieuses : Erasmi *Epistolæ*.—Gerdesii *Historia reformationis*, III. — Brandt, *Hist. reform. belg.*, I. — Kist en Royaards, *Archief voor kerkelyke geschiedenis*, VI.—Hoeufft, *Parnassus latino-belgicus*. — Perlkamp, *Vita Belgarum*. etc., II. — *Catalogus hæreticorum*, 1523. — *Catalogus testium veritatis*, 1556. — *Actiones et monumenta martyrum*, 1560. — *Illustrium Germaniæ scriptorum catalogus*, 1581. — *Mandement des livres réprouvés*, 1546. — *Hypotheses sive argumenta*. Anvers, 1520. — Dirckxsens, *Chron. Antw.*, II. — Valère André, *Biblioth. Belg.* — Foppens, *Bibliotheca Belgica*. — Sweertius, *Athenæ Belg.* — Paquot, *Mém. litt.*, VI.

[2] *Voir* le cantique qu'il composa au sujet de leur martyre. *Nederlandsche Geschiedzangen*. Amsterdam, 1852, I, 176.

[3] « En 1525, Guillaume Gnapheus, qui avait déjà essuyé plus d'une persécution pour ses opinions religieuses, prit la fuite, averti qu'il était qu'on allait l'arrêter. Sa demeure fut visitée et l'on y trouva, en carême, une saucisse dans un pot. L'enquête fit connaître qu'elle y avait été mise par une femme enceinte qui avait une envie. Cette affaire occupa longtemps les juges, qui appelèrent des médecins et leur demandèrent s'il était possible qu'une femme grosse eût

développement des idées, pour ne point effrayer un pouvoir jaloux de son autorité; pour l'étouffer, il ne reculera devant aucune atrocité. Jusque-là le mouvement avait été purement intellectuel; mais, sous la pression des bourreaux, la réforme dévia bientôt de sa route primitive. Les masses, restées d'abord en dehors de discussions trop subtiles ou trop compliquées pour être à leur portée, s'émurent à la voix de Luther. La rudesse de sa parole, sa trivialité, les barbarismes même que lui reprochait Érasme, agirent sur la multitude; ses discours, si populaires en Allemagne, eurent un prompt retentissement aux Pays-Bas; le peuple partagea son indignation, ses colères; s'exalta à ses emportements; la persécution ne multiplia pas seulement les prosélytes, elle enfanta le fanatisme: aux flammes des bûchers s'allumèrent les torches des disciples de Thomas Muncer et des iconoclastes.

Charles-Quint s'était montré d'abord assez indifférent en matière de religion; il semblait plus disposé à se servir de Luther qu'à le proscrire. Il lui importait alors de caresser l'opinion publique favorable au réformateur, de ne pas arrêter un mouvement donnant à Rome de l'occupation et de l'inquiétude. « Reconnaissant que le pape avait grand'peur de cette doctrine de Luther, il s'en voulut faire un frein pour le tenir[1]. » Si, à la diète de Worms, Luther avait réussi à conquérir ses sympathies, le catholicisme eût été frappé à mort; de sanglantes révolutions, prévenues; la face du monde, changée. Mais un brusque revirement s'opéra dans

envie de manger de la viande en carême. Après avoir agité cette question, les juges portèrent une sentence ordonnant d'arrêter Gnapheus mort ou vif partout où on le trouverait. Heureusement il était loin. » De Reiffenberg, *Archives philologiques*, IV, 71-72. — G. Brandt, l. c.

[1] *Mémoires de Luther*, l. c.

l'esprit de ce prince, et l'intérêt de sa politique domina tout autre sentiment. Peu de jours après le départ de Luther, le 8 mai 1521, il signa un édit déclarant le réformateur criminel endurci et excommunié; le privant des priviléges de l'empire; défendant de lui donner assistance ou asile, et prescrivant de l'arrêter, à l'expiration du délai de son sauf-conduit [1]. Toutefois, si ses vues sur l'Italie commandaient des ménagements envers le pape; s'il jugeait déjà que, pour établir l'unité politique, il fallait bien se garder de porter atteinte à l'unité religieuse, la Turquie menaçante l'obligeait à une grande réserve envers les protecteurs de Luther. De là cette politique en partie double, dont il ne se départit jamais sans danger. Tandis que la liberté religieuse prévalait en Allemagne, un implacable système d'intolérance pesa sur ses états héréditaires. Dans les Pays-Bas surtout, lancé dans la voie de la rigueur, entraîné sur une pente rapide, il dépassa toutes les limites. L'impuissance de ses persécutions l'irrita; il crut n'avoir pas suffisamment frappé, et il redoubla ses coups. Vains efforts, dont son fils portera la peine! Aux martyrs, se bornant à réclamer le libre examen en matière religieuse, succéderont des agitateurs attaquant l'ordre politique, discutant l'origine et la légitimité des princes, comme avait été discutée d'abord l'autorité prétendue par le pape sur le monde chrétien. Alors, menacé à son tour, Charles-Quint deviendra forcément le champion de Rome, lui « qui n'avait pourtant de catholicisme que ce qu'il fallait pour n'être point damné [2]. »

Le 22 mars 1521, parut dans les Pays-Bas un placard prescrivant, en conformité de la bulle de Léon X et des

[1] Cet édit fut promulgué le 26. Du Mont, IV, 1re partie, 335-338.

[2] M. Borgnet, *Philippe II et la Belgique*. Mém. de l'Académie, XXV.

déclarations des facultés de théologie de Louvain et de Cologne, « de brûler tous livres et écrits provenans de la secte hérétique d'un nommé Martin Luther, religieux de l'ordre de Saint-Augustin, » et d'en interdire l'impression, la vente, l'achat, la conservation, la lecture, sous peine de confiscation et autre punition arbitraire [1]. Moins de deux mois après, le jour même où il mettait Luther au ban de l'empire (8 mai 1521), l'empereur signa à Worms un édit ordonnant la publication de cette mesure dans ces provinces, et y posant les funestes prémisses d'une déplorable conclusion. Les schismatiques, de quelque qualité et condition qu'ils soient, nonobstant toute immunité ou tout privilége contraire, sont punis de la confiscation de biens; les délateurs viennent prendre leur part dans les dépouilles des condamnés. C'était un appel direct à la cupidité, et il ne fut que trop bien entendu: les ministres de l'empereur reconnurent eux-mêmes la nécessité de réprimer d'infâmes abus, d'empêcher les inquisiteurs de se baigner dans le sang, de recourir à la destruction plutôt qu'à la correction et à l'instruction [2]. Il est défendu d'imprimer, de vendre, d'acheter, de lire, de posséder aucun livre de Luther ou contenant des opinions suspectes d'hérésie ou des attaques directes ou indirectes contre l'église romaine, le pape, les prélats, les princes et les universités; il est enjoint

[1] Reg. *Hérésies et Inquisitions*, f° 650.

[2] « Que votre majesté labeure, lui dit le chancelier, que en l'office de l'inquisition les ministres soient qualifiez comme la raison veult, et qu'ilz ne prendent salaire, ne porcion sur les confiscations, ains soient stipendiez de ailleurs, de manière qu'ils n'aient cause de mandier leurs vies, ne se nourrir du sang des hommes, et qu'ilz tendent à la correction et instruction, et non à la destruction, afin de non rebouter les autres infidèles qui se vouldront réduire à la religion chrestienne. » Avis donné à l'empereur Charles V par les premiers seigneurs, conseillers et ministres, pour bon gouvernement de ses royaumes et états. Reg. *Collection de documents historiques*, II, f° 88 v°.

de les brûler publiquement. L'impression de toute espèce de livres est soumise à l'autorisation préalable de l'Ordinaire du lieu, ou des autres autorités préposées à la censure. Les contraventions à ces dispositions sont considérées comme crime de lèse-majesté et punies en conséquence [1]. Cet édit, qu'on s'abstint de communiquer aux états, constituait une infraction manifeste aux privilèges du pays, en distrayant les inculpés de leurs juges naturels [2]. C'était un nouveau pas dans la voie de l'arbitraire, et le prétexte de lèse-majesté divine allait donner carrière aux prétextes de lèse-majesté souveraine [3].

Le corollaire de cet édit fut la nomination d'un inquisiteur. François Van der Hulst, conseiller au conseil de Brabant, fut investi de ce ministère, et s'adjoignit Nicolas Van Egmont, de l'ordre des carmes : Érasme appelait le premier, un grand ennemi des sciences ; le second, un fou aux mains duquel on avait mis une épée. Par la commission donnée à Van der Hulst, le 23 avril 1522, et par ses instructions, datées du même jour, il lui fut enjoint « de rechercher tous les individus infectés du venin de l'hérésie et de les châtier, comme l'empereur pourroit le faire lui-même. » A cet effet, il eut plein pouvoir de citer, arrêter, emprisonner les hérétiques ; de faire saisir et inventorier leurs biens ; de procéder contre eux par inquisition, par dénonciation, et même par la torture,

[1] *Plac. de Flandre*, I, 88-102.

[2] « Ceux de Hollande et d'Anvers, selon leurs priviléges, dient que de leurs bourgeois doit estre congneu sur le lieu. » Lettre de Marguerite du 22 avril 1523. Reg. *Correspondance*, f° 114.

[3] En 1527, les états de Hollande ayant protesté contre les édits et représenté que leurs priviléges ne permettaient pas de poursuivre criminellement un citoyen hors de sa juridiction, Marguerite répondit que, depuis que leur comte était empereur, les Pays-Bas formaient une seule et même province, et que dès lors les Hollandais étaient justiciables des autres tribunaux. *Reg. Aert Van der Goes*, 35, 49, 88, 103.

affranchi qu'il était, au besoin, d'observer les formes légales ordinaires; de les bannir, pour un certain temps ou à perpétuité, de quelques-unes ou de toutes les provinces des Pays-Bas; de prononcer la confiscation de corps et de biens, et de faire exécuter ses sentences, rendues sans appel. Il ne pouvait toutefois prononcer des sentences interlocutoires ou définitives, ou composer avec les délinquants, sans l'avis du président du grand conseil de Malines. Il lui était recommandé de se faire assister, quand il en aurait l'occasion, de docteurs en théologie, ou de deux autres personnes notables, instruites dans les saintes écritures et la théologie, afin de ramener dans le giron de l'église, par une instruction suffisante, les personnes que les erreurs de Luther avaient séduites. Enfin, l'inquisiteur fut autorisé à se choisir, dans les lieux où il le jugerait nécessaire, un ou plusieurs délégués, qui seraient investis de son autorité. Un mandement, du 30 du même mois, ordonna à tous les officiers de lui prêter leur concours[1]. L'inquisition, dans ses rapports avec l'autorité civile, se trouvait ainsi nettement établie; dirigée par un laïque, elle acquérait un caractère fort différent de l'office exercé jusqu'alors par les évêques.

Grâce à ces mesures, grâce au zèle des hommes chargés de leur exécution, Charles-Quint put se faire un mérite auprès de Clément VII, d'avoir cherché à tirer le peuple des Pays-Bas de ses erreurs, en livrant aux plus terribles supplices les individus convaincus d'impiété [2]. Le 29 avril

[1] Reg. *Hérésies et Inquisitions*, f^os^ 619, 640, 645. — M. Gachard, dans son rapport à M. le ministre de l'intérieur sur les archives de Simancas, a donné une analyse de ces pièces.

[2] « Sed tanta seculi labes, ajoute-t-il, his affecta referri debent, qui cum adolescentes monstra a primo tollere potuissent, vitiorum novitate allecti damno fovere atque alere voluisse videntur. Nos a pietatis studio et instituto

1522, à la requête de François Van der Hulst et en vertu de l'édit de l'empereur, parut un mandement ordonnant de citer et d'arrêter toutes les personnes qui soutiendraient en public les doctrines de Luther; d'inventorier leurs biens; de saisir leurs livres et leurs images, et défendant de donner asile ou logement aux sectaires [1]. Antérieurement déjà une foule de malheureux avaient été jetés dans les cachots, en même temps que Jacques Spreng, Graphée et les premiers disciples de la réforme. Les bourreaux ne tardèrent pas à se mettre à l'œuvre. Afin de frapper les esprits par un exemple éclatant, des poursuites furent dirigées contre les augustins d'Anvers, dont les prédications avaient activement propagé les principes évangéliques. Nicolas Van Egmont se rendit à cet effet dans cette ville, et, sur son rapport [2], Henri de Zutphen, successeur de Jacques Spreng, fut arrêté au milieu d'un sermon (29 septembre). On l'emprisonna dans un cachot du cloître Saint-Michel [3]. Le sort d'un de ses serviteurs, récemment exécuté à Malines, ne laissait nul doute

nostro et S. V. præcepto nulla in re discedemus, cum oratoribus civitatum imperii ad nos missis prætermittemus, ut cognita sententia nostra populos suos ad sanitatem revocare contendant. Lettre du 22 décembre 1523. *Correspondenz*, I, 80.

[1] *Repertorium*, II, 2.

[2] « A maistre Nicolas d'Egmont, carmélite et docteur en théologie, lequel fut envoyé par madame et messeigneurs du conseil privé et ledit maistre Anthoine (de Waudripont), par ensemble pour prendre information des prédications du prieur des Augustins dudit Anvers, pour le chariage et despense de bouche de luy et de son serviteur, depuis ledit Anvers jusques à Audenaerde, où ils allèrent devers l'empereur faire leur rapport, et aussi despens de bouche, feu et logis, par l'espace de six jours entiers qu'il y séjourna, la somme de dix livres. » Compte d'Antoine de Waudripont, Conrad de Mayere, Jean Vander Eycken et Henri de Hane, des biens des Français confisqués en 1521, f° xiij (n° 19783 aux *Archives du royaume*).

[3] *Antw. Chronycke.*

*sur l'arrêt de ses juges*; mais à peine connut-on le lieu de *son incarcération*, que son auditoire, composé en grande *partie de femmes*, courut l'en arracher; il réussit à gagner *Brême, où* il « enseigna la parole de Dieu, à la prière du *peuple*, sur l'ordre du conseil et en dépit de l'évêque [1]. »

Tous les religieux du couvent avaient été arrêtés, en même temps que leur prieur. A la suite de cette émeute, la plupart des prisonniers furent transférés dans d'autres localités; on laissa seulement à Anvers, incarcérés dans le couvent des bogards, les moines nés dans cette ville, et justiciables, en vertu de privilèges respectés encore, de leurs juges naturels [2]. Les plus influents : Jacques de Proost, Henri Voes, Jean Van Essche et Lambert Thoren, furent conduits au château de Vilvorde [3], où s'instruisit leur procès. Le premier faillit et abjura publiquement (9 février 1523) [4]; d'autres encore imitèrent sa faiblesse [5]; mais ni la contrainte morale, ni les tortures n'abattirent la fermeté des trois compagnons de captivité de Jacques de Proost. Le 1er juillet 1523, Henri Voes et Jean Van Essche furent dégradés par l'évêque de Ross, suffragant de Cambrai, et brûlés vifs sur la grand'place de Bruxelles, en présence de toutes les corporations religieuses de cette ville [6]. « Oh! que ces deux hommes ont péri

[1] *Antw. Chron.* — Lettre de Luther, du 19 décembre 1522. *Mémoires de Luther*, l. c., I, 81. — Il fut tué par des paysans du Holstein, à l'instigation du clergé. G. Brandt, l. c.

[2] Lettre de Marguerite, du 22 avril 1523, précitée. — Lettre de Luther, du 19 décembre, précitée.

[3] « Pour charriages et despens faits pour mener les Augustins d'Anvers à Vilvorde en septembre xxij, xxxvj livres j sol » *Revenus et dépenses de Charles-Quint*, 1520-1530, f° ij c iiij xx v.

[4] *Histoire de Bruxelles.*

[5] Lettre de Luther, précitée. — *Antw. Chron.*

[6] *Histoire de Bruxelles.*

misérablement! mais de quelle gloire ils jouiront auprès du Seigneur! » écrivit Luther « aux chrétiens de la Hollande, du Brabant et de la Flandre. » — « C'est peu de chose d'être outragé et tué par le monde, pour ceux qui savent que leur sang est précieux et que leur mort est chère à Dieu!... Quelle joie, quelles délices les anges ont-ils ressenties en voyant ces deux âmes! Dieu soit loué et béni dans l'éternité de nous avoir permis, à nous aussi, de voir et d'entendre de vrais saints, de vrais martyrs, nous qui jusqu'ici avons adoré tant de faux saints! Vos frères d'Allemagne n'ont pas encore été dignes de consommer un si glorieux sacrifice, quoique beaucoup d'entre eux n'aient pas été sans persécutions. C'est pourquoi, chers amis, soyez allègres et joyeux dans le Christ, et tous rendons-lui grâces des signes et miracles qu'il a commencé d'opérer parmi nous. Il vient de relever notre courage, par de nouveaux exemples d'une vie digne de lui. Il est temps que le royaume de Dieu s'établisse, non plus seulement en paroles, mais en actions et en réalité [1]. »

Le sort de Lambert Thoren était resté inconnu; suivant les uns, il avait abjuré et s'était retiré dans un couvent; suivant d'autres, il avait été exécuté dans son cachot. Il nous est permis de laver sa mémoire du reproche de lâcheté, de disculper ses juges d'un nouveau crime : il mourut dans son cachot, inébranlable dans ses convictions, et fut enterré sous le gibet [2]. Le couvent et l'église des augustins avaient été fermés immédiatement après leur arrestation, et les objets consacrés,

[1] Juillet 1523. *Mémoires de Luther,* Add. et éclairc., I, 191.

[2] « Item, xv septembris, om onder de galghe op Flotzenbergh te graven Lambrechte, de augustyn, die in zyn quaet ongeloovich propoest ende luteriaenscap sterf sonder hem te willen bichten. » Compte de Guillaume de Mérode, précité, 1528 (nº 12707), fº xv vº.

transportés en grande pompe dans l'église de Notre-Dame, « comme si on les tirait d'un lieu hérétique [1]. » On vendit le mobilier du couvent [2], et, à la demande de Marguerite, le pape permit de détruire l'édifice de fond en comble [3]; toutes ces mesures eurent le complet assentiment de Charles-Quint [4]. On avait arrêté, en même temps, « des bourgeois et des femmes, qui furent torturés et punis [5]; » le 11 octobre 1522, un peintre et un graveur avaient péri du dernier supplice [6], et Leyde, Haarlem, Amsterdam, Muiden, Amersfoort, Rupelmonde avaient vu conduire à la mort une foule d'autres victimes [7].

Le couvent des augustins d'Anvers n'était point le seul où les doctrines évangéliques comptaient des adeptes. Elles étaient adoptées par les six autres maisons de cet ordre dans les Pays-Bas, et, comme celles-ci se trouvaient placées

[1] Lettre de Luther, du 19 décembre, précitée. — *Antw. Chron.*

[2] *Ibid.*

[3] Lettre de Marguerite, du 22 avril 1523, précitée. — « A messire Pierre de Rosimbos, pour, le xvj^e de janvier xxij (V. S.) avoir esté en Anvers pour faire desmolir le cloistre des Augustins. » *Revenus et dépenses de Charles-Quint*, 1520-1530, f° ij ^c xxviij v°.

[4] « Je vous sçay bon gré des procédures que faites faire contre les augustins d'Anvers, et de ceulx qui ont aydé à rescouvrer le pryeur pour les hérésies luthérianes, èsquelles ils ont esté trouvez. Et est mon intencion que faites bien pugnir tous les délinquans ainsi que par droit se verra appartenir. Et quant à la démolicion que désirez faire dudit cloistre et de l'église, pour une perpétuelle mémoire du cas y advenu, je suis bien d'aviz, quand en aurez eu le congié de notre saint-père, que les habitacions des religieux soient desmolies en réservant seulement en son entier l'église, pour en faire une paroisse, et en ce complaire à ceulx de ladite ville qui vous en ont requiz. » Lettre de Charles-Quint à Marguerite, du 10 janvier 1523. Reg. *Correspondance*, f° 64.

[5] Lettre de Luther, précitée.

[6] *Antw. Chron.*.

[7] *Historien der martelaeren die om het ghetughenisse des H. Evangeliums haer bloed vergoten hebben* Dordrecht, 1608.

sous l'obédience du vicaire d'Allemagne, « qui de ladite erreur estoit pareillement diffamé et suspect, » on les avait déjà obligés de se choisir un autre vicaire et supérieur [1]. Au bourg de Bruges, un religieux des environs d'Audenaerde avait été pilorisé, en 1521, « parce qu'il estoit de la querelle de Luther [2]. » En 1525, un prêtre de Woerden, nommé Jean de Bakker, qui distribuait la traduction du Nouveau Testament, fut pendu et brûlé à Bruxelles [3]. Le 31 juillet de la même année, le curé de Melsen fut cousu dans un sac de cuir et jeté dans l'Escaut [4]. Trois ans après encore, on voit « des nonnes des Pays-Bas, pieuses vierges

[1] « Pour extirper l'erreur et hérésie de Martinus Luther de ses pays d'embas et mesmement des cloistres de la réformacion de l'ordre de Saint-Augustin, estans en nombre de sept couvens, lesquelz estoient suspectz dudit erreur, à cause que lesdits couvens estoient dessoubs l'obédience du vicaire d'Allemagne, qui dudit erreur estoit pareillement diffamé et suspect. » Lettre du magistrat de Gand à Marguerite, du 8 août 1522. *Documents relatifs à la réforme religieuse,* I, f° 10 (*Archives allemandes*).

Leurs délégués, réunis à Dordrecht le dimanche après la Sainte-Madeleine 1522, élurent Jean Mechelen, prieur du couvent des augustins de cette ville. *Ibid.*

[2] « Audit maistre Wessel, pour avoir mis sur ung eschavot au bourg de Bruges, ung religieux de auprès de Audenaerde à publyck de chacun, pour ce qu'il estoit de la querele de Luther, payé xx sols. » Compte de Jacques de Halewin, précité, 1521-1522 (n° 13783), f° vj.

[3] *La description de l'estat, succès et occurrences, advenues au Pais-Bas au faict de la religion*, imprimé en aougst 1569 (par Jacques de Wesembeke, conseiller pensionnaire de la ville d'Anvers, de 1545 à 1567). Cet ouvrage parut en même temps en flamand : *De Beschryvinge van de Geschiedenissen in der religie saecken toe gedragen in de Nederlanden*, door Jacobus Van Wesembeke, august. 1569.

[4] *Antw. Chron.*, 24. — Cet ecclésiastique attirait un tel nombre d'auditeurs, qu'il était parfois obligé de prêcher en plein champ. Un jour il osa dire qu'il s'amendait devant son troupeau de ce que lui et ses collègues étaient pires que Judas, qui, ayant vendu son maître, le livra, « *tandis que nous,* dit-il, *nous le vendons sans le livrer.* » *Le protestantisme belge.*

craignant Dieu, se nourrissant du travail de leurs mains et vivant dans l'union, » écrire à Luther au sujet de la fermeture des couvents, et se recommander à ses prières. Le réformateur en eut grande pitié, et dit à cette occasion : « On doit laisser de pauvres nonnes comme celles-ci vivre toujours à leur manière [1]. » La même année, un augustin, nommé Henri Vlaminck, qui avait jeté le froc et s'était marié, fut, après vingt-sept mois de captivité, « brûlé vif, à petit feu, tournoyant autour d'une estache, afin de lui faire le plus de tourment possible. » Ses cendres furent jetées dans l'Escaut « pour n'avoir pas voulu confesser que celle qu'il avoit prise pour femme, estoit sa paillarde [2]. » Le chartreux, Jean Ammonius, de Gand, s'étant exprimé avec franchise sur les principales controverses agitées par Luther, fut réprimandé d'abord; puis consigné dans sa cellule, avec privation d'une partie de sa nourriture; jeté enfin dans la prison du monastère, où il termina sa malheureuse existence [3].

Dès que la voie des persécutions s'était ouverte, les inquisiteurs s'y étaient jetés avec une frénésie telle, que Marguerite elle-même en fut épouvantée. « Pour la rigoureuse conduite de M. François Van der Hulst en l'état d'inquisiteur, écrivit-elle à Charles-Quint, tous les sujets des Pays-Bas, principalement ceux de Flandre, de Hollande, d'Anvers et autres, ont conçu un grand regret contre lui, au point qu'il n'ose point se trouver dans ces provinces, ni à Anvers [4]. » Par une dérogation aux canons excluant les laïques de ce ministère, Adrien VI l'avait nommé inquisiteur universel et général dans

[1] *Mém. de Luther,* I, 84, extrait des *Tischreden* (Francfort, 1568, 271).
[2] M. Chotin, *Hist. de Tournai,* II, 121-123. — J. de Wesembeke.
[3] M. Goethals. *Lectures relatives à l'histoire des sciences,* etc , II, 110.
[4] Lettre du 21 février 1524. *Correspondenz,* I, 84.

le Brabant, la Flandre, la Hollande, la Zélande, le Hainaut, l'Artois, « et dans tous les autres lieux de la basse Allemagne, soumis à la domination de l'empereur. » Il lui avait conféré l'autorité des inquisiteurs ordinaires et apostoliques, pour punir, des peines ordinaires établies par les lois, les hérétiques, leurs fauteurs et leurs adhérents, et le droit de poursuivre et de condamner les membres du clergé et les dignitaires ecclésiastiques eux-mêmes, jusqu'au rang d'évêque; seulement, s'il s'agissait de prononcer leur dégradation, il lui fallait la coopération d'un évêque et de deux abbés ou prieurs. Quant aux clercs, il procédait contre eux avec une ou deux personnes constituées en dignité ecclésiastique ou graduées en théologie, qui seules avaient qualité pour fulminer les censures; mais il était directement autorisé à réconcilier à l'église les hérétiques qui solliciteraient leur pardon avec humilité. En conférant ces pouvoirs extraordinaires à un laïque, le pape déclara expressément qu'il n'entendait, ni par cette délégation, ni par celle qui était conférée à d'autres personnes chargées de l'office d'inquisiteur, préjudicier en rien au droit des évêques d'exercer dans leurs diocèses l'inquisition contre les hérétiques [1].

En l'investissant exceptionnellement de ces fonctions, Adrien VI avait proclamé « la religion, la doctrine, la prudence, l'expérience et ce qui, dans l'occurrence, était le principal, le zèle pour la maison de Dieu [2], » de l'homme de son choix. Van der Hulst voulut se montrer digne des éloges du souverain pontife, et déploya, en effet, comme le dit Marguerite, une rigueur qui souleva la réprobation générale. Les Hollan-

[1] Bref daté du 1er juin 1523. Reg. *Sur le faict des hérésies*, f° 612.

[2] Ea religione, doctrinâ, prudentiâ et rerum experientiâ, et, quod in hâc re principium est, eo domus Dei zelo.... *Ibid.*

dais refusèrent de reconnaître sa compétence en qualité d'inquisiteur de la foi, et les états, prenant fait et cause pour les détenus, les soutinrent avec tant de fermeté que la régente enjoignit à l'inquisiteur et à ses acolytes de se faire assister dans leurs procédures par un conseiller de la cour provinciale. Cette mesure ne calma pas les esprits. Van der Hulst, « averti que s'il se trouvoit à La Haye, il lui cousteroit la vie, » s'enfuit précipitamment de la Hollande [1]. A Anvers il fut si mal accueilli, qu'il quitta sur-le-champ cette ville, et « plus ne s'y voulut retrouver, quelque sûreté que pour ce on lui voulût bailler [2]. » En vain Marguerite et ses ministres lui ordonnèrent-ils, à diverses reprises, de remplir sa mission; rien ne put le déterminer à exposer ses jours; la régente finit par reconnaître elle-même qu'il « estoit venu à si grande malveillance, que la chose n'estoit traitable. » En conséquence elle lui ordonna de surseoir à toutes procédures contre les Hollandais, et elle demanda au pape de le remplacer dans ses fonctions « par un homme d'église attempéré et autrement vertueux [3]. »

Qu'on juge du reste de la moralité de cet homme appelé à soutenir la foi catholique : « Ledit Van der Hulst, manda la régente à Charles-Quint, s'est avancé vouloir falsiffier ung acte du différend d'entre les Hollandois et luy, expédié par l'audiencier; lequel acte, à cognoissance de cause, en ma présence, par tous ceux de votre conseil privé, a esté trouvé tel que ordonné avoit esté et conforme aux lettres que à ce propos vous aviez escript. Et Dieu sait la patience dudit audiencier de

[1] Lettre de Marguerite, du 6 septembre 1523. Reg. *Correspondance*, f^os 160-165.

[2] Lettre de Marguerite, du 19 septembre 1523. *Ibid.*, f° 172.

[3] Lettre du 6 septembre, précitée.

ce mesment qu'il lui semble, ou que en faveur ou pour crainte du pape, l'on ait simulé avec ledit Hulst de la réparacion [1]. » Charles-Quint se montra justement irrité de cette conduite; il répondit aussitôt : « Vous en ferez faire la réparacion et pugnition telle qu'il appartient et trouverez estre à faire pour le service, sans permectre simulation pour respect du pape, ou autre faveur que ledit de Hulst pourroit avoir obtenue de Sa Sainteté [2]. »

Après ce triste essai d'inquisition, Marguerite et son conseil proposèrent de « choisir un notable, mûr, modéré et bien renommé personnage ecclésiastique, avec trois ou quatre adjoints, bien qualifiés, pour connoître de ceux qui abuseroient ou erreroient en la foi, et qui, au dire de tous les gens de bien, estoient en petit nombre [3]. » L'empereur ne parut pas moins répugner à cette juridiction exceptionnelle, qui lui avait déjà porté ombrage [4]; il eut l'intention de rendre la connaissance des cas d'hérésie aux évêques et aux conseils de justice. « Ce seroit, disait-il, plus honorable que le premier expédient d'un exprès inquisiteur, qui estoit une chose nouvelle au quartier de là [5]. » En attendant la décision du pape, Marguerite enjoignit à Van der Hulst de discontinuer son office, et de remettre au président du grand conseil de Malines « ses écritures et informations commencées [6]. »

[1] Lettre du 19 septembre, précitée.

[2] Lettre du 15 janvier 1524. Reg. *Correspondance*, f° 176.

[3] Lettre du 19 septembre, précitée.

[4] « Je désire bien estre adverty de l'avis de vous et de ceulx de mon conseil, de la commission bailliée par notre saint-père, à maistre François Van der Hulst, d'inquisiteur de la foy en mes pays de par delà, avant de luy permectre user de ladite commission, si ce n'estoit seulement contre la secte luthériane. » Lettre de Charles-Quint à Marguerite, du 18 août 1523. Reg. *Correspondance*, f° 149.

[5] Lettre du 15 janvier 1524, précitée.

[6] Lettre de Marguerite, du 21 février 1524. Reg. *Correspondance*, f° 190.

Le successeur d'Adrien VI, Clément VII, dont l'avénement fut marqué par un relâchement dans les rigueurs contre les réformés, consentit sans difficulté au remplacement de Van der Hulst, et demanda à la régente de lui désigner des candidats propres aux fonctions d'inquisiteurs. Elle présenta Olivier Buedens, prévôt de St-Martin à Ypres, Nicolas Houseau, prieur des écoliers à Mons, et Jean Coppin (*de Montibus*), doyen de Saint-Pierre à Louvain; mais, instruite par l'expérience, elle supplia le pape de choisir le plus modéré de ces docteurs. Elle le pria aussi de prescrire au nouvel inquisiteur d'adjoindre aux théologiens, ses assistants, « quelques conseillers, choisis par le gouvernement, prud'hommes modérés, vertueux et pour tels renommés et tenus tels par le peuple [1]. » Dans les conseils de cette princesse, et conformément, du reste, aux vues de l'empereur, on estimait « que, sans avoir inquisition, il valoit mieux laisser la connoissance des cas de luthéranisme aux évêques diocésains. » Mais Marguerite craignit d'augmenter l'autorité des « diocésains, déjà si âpres et extraordinaires à usurper, et surtout énerver la juridiction de l'empereur, et à faire compositions, à leur particulier profit, plus que à punition. » La majorité du conseil partagea ces craintes; on jugea « que le plus sûr seroit d'avoir pour inquisiteur l'un des susnommés, surtout le prévôt d'Ypres, pour l'employer, quand on le voudroit, à tenir les diocésains en sujétion, et s'en aider quand il y auroit matière [2]. » Les vues du gouvernement se dessinent nettement dans cet avis, et Marguerite pressa Charles-Quint de donner des instructions en ce sens à son ambassadeur près de la cour de Rome [3]. Ce prince

[1] Lettre de Marguerite du 21 février 1524, précitée.

[2] Lettre de Marguerite, du 4 avril 1525. Reg. *Correspondance*, f° 238.

[3] Lettre du 21 février, précitée.

adopta cette opinion; mais irrité des progrès de la réforme [1], il ordonna à sa tante, dans un moment où il lui importait de ménager le chef de la catholicité, de poursuivre « les corrections de rigueur. » Il parut même regretter d'avoir consenti à la révocation de Van der Hulst, laquelle avait eu pour conséquence de « réveiller et multiplier la secte de Luther [2]. »

Clément VII chargea son légat en Allemagne, le cardinal de Saint-Anastase, de statuer sur les réclamations de Marguerite [3]; au lieu de donner un successeur à Van der Hulst, le cardinal nomma inquisiteurs les trois candidats présentés par la princesse [4]. En outre, Jean Macquet, de Binche, fut institué « procureur et promoteur du saint-siége allencontre des luthériens [5]. » Peu de temps après, le pape délivra, *proprio motu*, au cardinal-évêque de Liége un bref lui conférant « charge plénière de l'inquisition générale, avec faculté de continuer ceux qui y avoient été déjà commis, de les révoquer et de les remplacer comme bon lui sembleroit. » Lorsque ce bref fut communiqué au conseil de la régente, la plupart des conseillers de longue robe proposèrent de refuser les lettres de placet : « Les inquisiteurs, dirent-ils, ayant été nommés à la requête de l'empereur et s'acquittant bien de leur office, leur révocation seroit pour eux une grosse honte. » Cet avis fut combattu par le comte de Buren et par Jean de Berghes, qui surent faire prévaloir leur opinion favorable au bref papal.

[1] Lettre du 21 février 1524, précitée.

[2] Lettre du 15 mai 1524. Reg. *Correspondance*, f° 200.

[3] Bref du 19 mars 1524. Reg. *Sur le faict des Hérésies et Inquisitions*, f° 605.

[4] Lettres datées de Stuttgart. *Ibid.*, f° 592.

[5] « A Johannes Macquet, de Binche, procureur et promoteur de notre saint père le pape, allencontre des lutherians, pour emploier aux despens nécessaires pour procéder à leur pugnition et correction, ij c livres. » Compte de J. Micault, de 1525 (n° 1886).

Seulement il fut stipulé, dans les lettres de placet, que l'inquisiteur général n'informerait contre aucun accusé, à l'insu de la régente, sans l'avis du conseil, ni hors du lieu de sa résidence, et que les confiscations provenant de ses poursuites reviendraient à l'empereur. « Dans la pensée de ceux qui firent ajouter ces additions, monseigneur le cardinal ne les accepteroit pas. »

Érard de la Marck déclara qu'il n'ambitionnait nullement cette charge, mais que, l'ayant reçue du pape, il était tenu, « en vertu de sainte obédience, » de l'accepter. Quant à la condition relative aux confiscations, il s'en remit à la décision du souverain pontife. Le conseil supposa, au contraire, que le cardinal avait sollicité cette commission, et lui prêta l'intention de déférer l'exercice de sa charge à son scelleur et à d'autres officiers de l'évêché. Or, ceux-ci « ne manqueroient pas, sous couleur de ladite commission, d'amplier grandement la juridiction de l'évêque, et, en temps à venir, pourroient et voudroient attirer et attribuer à cette juridiction plusieurs choses que ce bref mettoit momentanément de leur compétence. Ainsi, comme le faisoit présager leur conduite au temps passé, l'évêque et ses successeurs, et, à leur exemple, les autres évêques, dont le ressort s'étendoit sur les Pays-Bas, usurperoient entièrement la hauteur et la juridiction du souverain. » En conséquence, le conseil estima que « nullement du monde, » il ne fallait homologuer la décision du pape; Marguerite, se rangeant à cette opinion, écrivit à son neveu : « A l'aventure, si le sieur cardinal ou autres en sa faveur vous en escripvent, je vous supplie, si chier que aymez retenir votre jurisdiction et haulteur, que ne consentez à l'admission dudit bref [1]. »

[1] Lettre du 12 avril 1525. Reg. *Correspondance*, f° 271.

Érard de la Marck, qui avait alors dans ses états d'assez graves sujets de préoccupations, n'insista guère, paraît-il, pour exercer cette charge, et le pape confirma dans leurs fonctions les trois inquisiteurs nommés par son légat. Par extension des pouvoirs donnés à leur prédécesseur, il les autorisa à procéder avec ou sans le concours des ordinaires; soumit à leur juridiction les évêques et les archevêques eux-mêmes, avec pouvoir de les faire arrêter et emprisonner, sauf à envoyer les pièces de leur procès au saint-siége, qui déciderait; leur permit de faire exécuter les sentences de dégradation contre les gens d'église par un abbé seul, à défaut de l'évêque diocésain, ou par tout autre. Ainsi que Van der Hulst, ils eurent la faculté d'établir dans les provinces des délégués, et de leur conférer leur autorité entière ou partielle [1]. L'inquisition reprit son caractère clérical, et les inquisiteurs, ne recevant plus d'instructions que du saint-siége, cessèrent les rapports officiellement établis avec l'autorité civile; l'inquisition était reconnue, mais non établie par l'état; celui-ci la laissait agir, la secondait, mais n'agissait point directement avec elle.

Les nouveaux inquisiteurs prouvèrent bientôt qu'ils étaient à la hauteur de leur mission : Lamph Motton, décapité à Ypres (1526) [2]; Jeannette de Santhove, enterrée vive à

[1] Bref du 13 des calendes d'avril 1525. Reg. *Sur le faict des Hérésies et Inquisitions*, f° 534.

[2] « Payé à Dieryc de Poure, clerc de ce bailly, lesquel fust envoyé à cheval pour consulter l'affaire entre ledit bailly d'une part, et ceux de la court de Therrouwane d'autre part, touchant ung prisonnier nommé Lamph Motton, lequel fust constitué prisonnier par ledit bailly, à cause d'avoir soustenu les propositions et querelles contraires à la sainte église.—Pour avoir fait exécuter de l'espée ledit Lamph. — Payé à maistre Moreel, exécuteur criminel, d'avoir miz à torture violente ledit Lamph. » Compte de Nicolas de Halewin, bailli d'Ypres, de 1526, f° xij v° (n° 14553), aux *Archives du royaume*.

Malines (1526)[1]; une jeune fille condamnée au même supplice à La Haye (1527)[2]; Hector Van Dommenne, bonnetier à Bruges (1527-1528)[3]; Jean Wouters (1528)[4], et Guillaume de Zwoll[5], brûlés vifs; une foule de malheureux, incarcérés[6],

[1] « Au bourreau, pour avoir exécuté Janneken de Santhove, lutérienne, laquelle fut enfouye toute vive. » Compte de Jean Van der Aa, précité, de 1526, f° vj v° (n° 15666). — [2] J. DE WESEMBEKE.

[3] « Audict pour son sallaire d'avoir faict l'exécution par le feu, au bourg de la ville de Bruges, deung nommé Ector Vandommenne, bonnetier, et consommé le corps dudit Ector en cendre et à néant que rien ne y demoura; lequel Ector estoit héréticque et abstrait de la franche foy catholicque, payé pour icelle justice, lx s. par. — Payé pour groz bois et fagotz pour brusler et consumer ledict Ector, dont il en avoit beaucoup de gros bois et fagotz, vj livres p. — Icy aux broûteurs de leurs services, pour avoir porté grant quantité de gros bois hors du cellier de la ville, pour y consomer ledit corps quy bruslolt jusques au soir, xx sols p. — Audit pour son sallaire d'avoir bruslé xxxvj livres appartenans auditEctor Vandommenne, la somme de iij livres p. » Compte de Jacques de Halewin, précité, de 1527-1528 (n° 13784), f°s vij et viij.

[4] « Au bourreau de la ville de Malines, pour avoir exécuté par le feu Jan Wouters, alias Deckers, lequel fut ars et bruslé comme lutérien. » Compte de Jean Van der Aa, de 1528, f° iij v°.

[5] « Pour avoir déclaré que l'église chrestienne n'estoit tant seulement sous le pape. » J. DE WESEMBEKE, 20.

[6] « Item, gegeven van sekeren costen by den scouthet gedaen in den processe beleyt tegen meesteren Clause de Bueckelaere, die gevangen was van der secten der lutheryen daer om zeer lanck processe geweest is, nae uytwesene der particulierder rekeningen daer af zynde, de soo van xxxj ponden xj st. vj deniers. » Compte de Nicolas Van Liere, écoutète d'Anvers (n° 12905), aux *Archives du royaume.*

« Pour avoir esté aux enquestes pour ung censsier demorant en la franchise de Namur, chargié estre héréticque, dont ne sceult estre attaint. » Compte de Jacques de Hemptinnes, précité (n° 15548), de 1523-1527, f° xxxij.

« Et premiers envoyé ung messaige devers monsieur le comte de Gavere, gouverneur de Flandres, lui advertissant coment qu'il avoit prins et constitué prisonniers deux compaignons estraingiers estans de la secte luthérienne, pour savoir ce que ce bailly en debvoit faire, lequel manda qu'on les mist en justice devant ceux de la loy de Furnes. Lesquelz ont estez depuis envoyez à la cour de Therrevane à Ypre. » Compte d'Antoine de Ghistelles, précité, de 1527 (n° 14031), f° xix.

« Item, envoyé à Gand une instruction et la citacion de la court espirituelle,

dépouillés de leurs biens [1], pilorisés [2], fustigés [3], marqués [4], bannis, soumis à d'ignominieuses expiations, toujours

à cause qu'ilz vouloient avoir la cognoissance d'un Adrien Cluysse, prisonnier à Furnes, chergié et rataint estant de la secte luthérienne. et ce à cause qu'il estoit clercq ayant seullement simple tonsure. » Compte de 1528, f° xxj (n° 14032).

Suit une longue discussion entre l'autorité civile et l'autorité religieuse.

« Audit tourneur, le xj[e] jour d'avril audit an (1529), pour avoir tenu prisonnier par l'espace de xix jours ung nommé Jehan Allard, drappier, et Colinet son filz, pour xv jours, à cause qu'ilz estoient réputés lutériens. — A deux sergens, pour avoir mené lesdits Jehan et Colinet Allard vers la grace de monseigneur le cardinal de Liége. » Compte de 1528-1530, f° ij (n° 15392).

[1] « De maître Henry de Hane, secrétaire de l'empereur et receveur des exploix de son conseil en Brabant, la somme de six cens livres dudit pris, sur ce qu'il pouvoit et pourroit devoir à l'empereur, à cause de sa dicte recepte des deniers venant des confiscations, amendes et autres parties, qui estoient et seroient adjugées à l'empereur par les chancellier et gens dudit conseil en Brabant, tant des biens et confiscations des luthérians, brasseurs de vin, comme des autres confiscations audit pays, vj [c] livres. — De luy (même libellé), vij [c] livres. » Compte de 1527. — « De luy (même libellé), ix [c] iiij [xx] xiij livres vj sols iij deniers. » Compte de J. Micault (n° 1886).

[2] « Audit pour avoir eschavoté ung nommé Jaques Van Schoenhove, pour ce qu'il se mesloit de lutherye, payé xx sols p. — Audit pour avoir eschavoté ung nommé Adrien Vandervenne de lutherye, payé xx sols p. — Audit pour semblablement avoir eschavoté ung nommé Lanchelot, aussy de lutherye, payé xx sols p. — Audit pour semblablement avoir eschavoté ung nommé Adriaen Peeld, aussy de lutherye, payé xx sols p. » Compte de Jacques de Halewin, précité (n° 13784), f° vij.

[3] « Item, betaelt, xvij july, Peeteren Cybenssone, die voer een luteriaen gevangen was om te examineeren, vj deniers gros. — Item, betaelt om van op de merct tot buyten Coelsscher poerten te gheesselen, den vornoemden Peeteren Cybenssone, navolgende der senten. gegeven by meesteren Adolve Van der Noot ende meesteren Joosen Vanderdussen. » Compte de Henri de Witthem, amman de Bruxelles, f[os] xxj et xxj v[o] (n° 12707), aux *Archives du royaume*.

« Item, au bourreau, d'avoir batu de verges Jehan de Tommere, lutérien. » Compte de François Van der Gracht, bailli de Gand, de 1528-1529, f° v (n° 14121), l. c. Etc. — *Voir* M. J. B. Cannaert, *Bydragen tot kennis van het oude strafrecht in Vlaenderen.*

[4] Le 25 juin 1527, un fabricant de courroies, de Gand, nommé Jacques Key-

suivies d'amendes profitables à leurs juges et ruineuses pour leurs familles [1]; d'autres affreusement mutilés sous la pré-

molen, fut fustigé et marqué à la figure après qu'on lui eut brûlé les cheveux, pour avoir dit que les messes dites pour les morts ne leur profitaient pas et n'étaient avantageuses qu'aux prêtres. M. J. B. Cannaert, l. c.

[1] « Audit escoutète, d'avoir constitué prisonnier en ladite ville Pierre Notebart, supchonné de luterie. — Audit pendeur, d'avoir pillorisé ledit Notebart, lutérian, et de ce attaint, par deux livres de tres-maulvaise sorte de Luter sur luy trouvez, contenans en effect grandt blasme et injure à la vye de tous sains et vierges, du sainct-père le pape et ses cardinals, et pour ce ledit Pierre pillorisé l'espace d'une heure, et iceulx deux livres bruslez devant ses piez, et incontinent après ledit Pierre banny ung an hors du pays de Flandre. » Compte d'Antoine de la Barre, précité (nº 13821), de 1525-1526, fº x.

« Item, d'avoir bruslé ses livres et fut condemné par ban comme lutherian. » Compte de Fr. Van der Gracht, précité (nº 14121), de 1528-1529, fº v.

Lievin de Somere, banni pour 50 ans, pour avoir dit qu'il voudrait bien trouver un homme assez grand ou assez instruit, pour lui prouver que Luther avait mal enseigné (1524). — Jean Lodewyckx, banni pour 50 ans, pour avoir accusé les frères de Notre-Dame d'avoir prêché faussement, comme il était prêt à le prouver, d'être des hypocrites, de méchants coquins incrédules et des hérétiques (1524). — Balthazar Van Steene, et sa femme, Monique Van Opstaele, bannis pour 50 ans, « pour avoir soutenu divers points hérétiques relatifs à l'Eucharistie, à la confession, à la Vierge et aux saints. » M. J. B. Cannaert, l. c.

« Au mois d'apvril xv c xxix, stil de Liége, pour la fame qui couroit sur les personnes de Henin de le Batte, Jehan de Thoux, dit Gavache, ung appellé Magy Piet le Pointre, et ung autre appellé Wandelin, de user de propos luthériens et d'hérésie, faisant pour ceste affaire plusieurs congrégations et assemblées ensemble, après deux informations préparatoires pour ce tenues, iceulx cincq personnages furent par le sergent dudit bailly et quatre ses halbardiers constituez et appréhendez prisonniers, et si avant a esté procédé pardevant ledit bailly président et gens du conseil dudit Namur, que, après plusieurs communications sur ce tenues et advis de ma très-redoubtée dame madame la régente y obtenu, l'un desdits cincq compaignons fut connu non coulpable et laissé hors prison; les aultres quatre furent condempnez à faire sur eschaffault au milieu de la ville escondis, et brusler les livres luthériens dont ilz estoient portatifs, comme appert de la sentence dactée du vingt-deuxième de may xv c xxix. » Compte d'Antoine de Berghes, précité, de 1529, fº xviij. — *Voir* M. J. B. Cannaert, 498.

« Chartre de pardon pour Janneken Jans, dochter, d'avoir contrevenu au

vention de blasphème, de jurement, ou exécutés comme sacriléges, quelquefois même sur un simple soupçon; ainsi

placart contre les sectes, moyennant amendes honnourables et proufflttables avec confinement de trois ans à Dordrecht. » Registre du contrôle, tenu par François du Quesne, secrétaire ordinaire du grand conseil de Malines, « des audiences du scel ordonné pour le conseil privé (n° 20688), » aux *Archives du royaume.*

« A ce bailly pour, au mois de novembre xv c xxix, avoir appréhendé et prins prisonnier en la paroiche de Saint-Gillys, Symon Van Grethem et Jehan Gheerts, à cause que lesdits prisonniers avoient usé diverses doctrines de Martin Luther et autres, plaines de malice et hérésie, et aultres personnes informé et volu tirer à leur mauvaise opinion et hérésie, ce que, par les placarts et mandemens de l'empereur notre sire, estoit expressément deffendu, lesquelles pour ses démérites et delitz estoient jugé, par sentence, de porter des torches et en beaucoup d'aultres réparations criminel et civil. » Compte de Louis de Steelant, bailli du pays de Waes, de 1528-1529, f° xv v° (n° 14463), l. c.

« Item, que le vendredy xxiij^e jour du mois d'avril xv c xxix, fut prins et constitué prisonnier audit Fleru ung jousne filz aaigé de xvj ans ou environ, nommé Toussaint de Brulle, pour ce qu'il estoit famé d'estre héréticq et luthérien (ce quy estoit vray); lequel fut en prison depuis le vendredy xxiij^e jour dudit mois d'avril jusques au xxviij^e jour du mois de may après ensuivant; pendant lequel temps l'on fist informacion de sa vie, estat, fame et renommée, et pour ce qu'il a esté trouvé vray qu'il avoit esté par plusieurs fois aux sermons des héréticques et luthériens, et fréquentez avec eulx audit Nivelle, et aussy qu'il a confessé avoir tenu oppinion contre la sainte foy catholicq en mesprisant la glorieuse Vierge Marye et Notre-Seigneur Jeshu-Crist, et coment aussy bien souvent et par plusieurs fois le déauble s'estoit apparu à lui en lui disant beaucoup de choses comme par sa confession appert, pour lesquelz mesus en ensuivant le mandement et ordonnance de l'empereur notre sire, sur ce expédié, considérant qu'il s'estoit réduyt à la sainte foy catholicque et qu'il a promis qu'il ne persisteroit plus en la dicte erreur, en priant à Dieu merchy et à la glorieuse Vierge Marye, et aussy en préférant miséricorde à justice, a esté dit et condempné que le dimance xxiij^e jour dudit mois de may il yroit à la procession après le presbtre, en chemise, nue teste et nudz pietz, aiant une chandelle de chirre en sa main et lui retournant à l'église, présent tout le peulple, feroit un escondit priant à Dieu et à la glorieuse Vierge Marye merchy, à l'empereur et à tous bons crestiens et que, au jour du Saint-Sacrement après ensuivant, seroit encoires tenu de aller le tour de la procession tout allentour de la ville après le Saint-Sacrement, aussy en chemise, nue

que l'ardeur mise à détruire les livres traitant des nouvelles doctrines, et les portraits de Luther[1] : tout justifia la confiance

teste et nudz pietz, aiant aussy une chandelle de chirre à sa main ; et à son retour en l'église feroit encorre un tel escondit comme devant, en priant à Dieu, à la Vierge Marie et à l'empereur merchy, et dont le lendemain, à ceste cause, fut bany hors de ladite ville dudit Fleru pour l'espace du demy an, sans povoir rentrer, à paine d'estre attaint du cas » Compte de Jean de Niquet, précité (n° 15469), de 1528-1530, f° ij.

[1] *Voir* les condamnations de Pierre Aerens, Adrien Devreese, Lucas Van Loo, rapportées par M. J. B. Cannaert, l. c.

« Pour avoir flastry par marque d'une ymaige de fer chault ung appellé Jehan Adam au droit costé de la fache, le xv[e] jour de septembre audit an xxvj, et après demora en tel estat sur l'eschaffault une heure durant et puis fut bany ung an endedans la ville, sans en povoir partir, et ce pour avoir parlé contre l'honneur et révérence de la Vierge Marie, aussi des saints. » Compte de Jacques de Hemptinnes, précité (n° 15548), de 1523-1527, f° xix v°.

« Pour avoir perchié la langhe à Jehan le Barbier, natif et demorant à Namur, et après flastry encoires ledit Jehan aux deux costés du visaige, pour avoir juré et blasphémé contre l'honneur révérence de Dieu, meismes convaincu de avoir renié Dieu et aultres blasphèmes. » *Ibid.*, f° xxj.

« Au bourreau de la ville d'Anvers, lequel, par che que pour lors n'avoit en ladite ville de Malines aucun bourreau, fut mandé venir audit Malines pour illecq exécuter un Philippe Goossens, lequel estoit prisonnier audit Malines, à cause de plusieurs énormes et détestables sermens par lui dits et proférez de sa bouche en despit de Dieu, blasphémant son digne nom ; lequel bourreau fut par diverses journéez attendant audit Malines, tant que la sentence fust pour che rendue, qui fut telle que ledit Philippe seroit tout nut batu de verges autour du marchiet, et en aprez miz sur ung hourt et illecq lui copper la langue, laquelle sentence fut par ledit bourreau mise à exécution. » Compte de Jean Van der Aa, précité, de 1526, f° iiij.

« Audit pour avoir eschavoté, ugne heure de long, devant la maison de la ville et puis batu de verghes et perchié la langhe à ung nommé Wouter, couvereur d'estain, pour ce qu'il avoit juré grans et orribles sermens, iij livres. » Compte de Jacques de Halewin, précité, de 1519-1520, f° vj.

« Le xx[e] de janvier audit an, payé à maistre Wessel, à cause d'avoir batu de verges et perchié la langue à ung Moddaert de Brievere, prins de grands juremens par luy continuellement faits à la blasphême de Dieu notre Saulveur, ij livres. » Compte de Jean de Flandre, précité (n° 13713), de 1522-1523, f° xij.

« Aultre despense, à cause de la callenge de Arnoul Marin, lequel, pour les

du pape dans les successeurs de Van der Hulst. Dès le principe, se manifesta cependant l'impuissance des mesures

blasphèmes par lui dicts et proférez contre l'honneur de Dieu et de la Vierge Marye, a eu la langue perchiée et banny de tout le pays et comté de Haynaut. » Compte de Ferry de Croy, seigneur de Rœulx, châtelain de Braine-le-Comte, de 1524, fº v (nº 15038), aux *Archives du royaume*

« Payé à maistre Wessel, à cause d'avoir eschaffoté et batu de verges ung Alardyn Ackerman, et persé sa langhe à cause de blasphême. » Compte de Robert Van Rokeghem, bailli de le Hondsche, de 1522-1525, fº viij (nº 14251, l. c.).

« Item, betaelt, den iiijen dach van junio, van een geloyen yser te steken daer de tonge van Huben Van den Walle, mits den quaden eeden by hem gesworen, xij deniers gros. » Compte de Henri de Witthem, précité, de 1528, fº xviij vº.

« Item, betaelt om den selven een geloyende yser daer zyn tonge te steken mitz zyn quaed eeden. » *Ibid.* de 1529, fº xvj.

« Audit maistre Wessel, pour avoir mis à torture ung Adriaen Laurent Sleymans, accusé d'avoir blasphémé et injurieusement parlé de Notre-Seigneur et du Sainct-Sacrement, xxiij sols. — Audit maistre Wessel, pour, sur trois vendrediz l'ung ensuivant l'aultre, avoir mis sur ung eschaffot ledit Adrien Laurent Sleymans et, à chacune fois, l'avoir battu de verges et, au derrenier vendredy, après l'avoir batu de verges, avoir perché sa langue d'ung fer ardent, à cause qu'il s'estoit vanté et dit : « Si je avois le Sacrement icy je le partiroye en quatre, » iiij livres. » Compte de Louis de Flandre, bailli de Bruges, fº xv vº (nº 13714), l. c.

« Van Kerstiaen Voye van Wilrick, van dat hy tegen Theyligen Sacrament blaspheme gesproken heeft, mits welcken hy geweesen is van zyn tonge te wordden afgesneden en gebannen op zyn hals. » Compte de Nicolas Van Liere, précité (nº 12905), de 1528-1529, fº viij.

« Audit escoutète et soubz bailli, de avoir prins la femme de Mathys Spillebeen, pour et à cause de certaines paroles et blasphèmes de Vierge Marie, laquelle fut condempnée de porter ungne chandelle devant la procession, et après bannye hors de ladite ville et chastellenie de Courtray six ans sur ung membre. » Compte de Pierre Bouckaert, sous-bailli de Courtrai, de 1527-1528, fº x (nº 13821), l. c.

« Payé au bailly de Courtray, d'avoir prins Jean Brughyn, à cause d'avoir dict injures et blasphèmes de la bénoicte Vierge Marie, duquel cas fust eschavoté, batu de verges, perchié langue et banny sur la hart. » *Ibid.* de 1529-1530, fº ix vº.

« Que le xxviije d'aougst audit an xv c xxix, ayant ung nommé Amando

violentes. Jamais il n'y eut plus de placards pour empêcher le blasphème [1]; jamais peut-être il n'y eut plus de blasphémateurs. Les doctrines proscrites germaient de toutes parts; la sympathie pour les victimes éclatait dans les résistances des magistrats communaux [2], et sur les bûchers même, les

Thiery, prisonnier ès mains du chastelain du chastel de Namur, pour cause que il avoit proféré paroles contre l'honneur de Dieu et de la bénoiste Vierge Marie; fut condempné à avoir la langue pierchée sur ung eschaffault, et les deux joues flastries de chaulx-fers, et au surplus à estre banny du pays et comté l'espace de trois ans. » Compte d'Antoine de Berghes, précité, de 1529, f° xix v°.

« A maistre Wessel, à cause d'avoir exécuté à l'espée ung George Van den Berghe, chargé de sacrilége. » Compte de Robert de Roleghem, bailli d'Ostende, de 1525-1527, f° iij v° (n° 14311), aux *Archives du royaume.*

« Audit, pour avoir fait l'exécution par feu de grandes multitudes de livres enpreintes de la doctrine dudit Luter, payé iij livres par. — Audit, pour le même instance, avoir ·bruslé la figure dudit Luter, iij livres par. » Compte de J. de Halewin, précité (n° 13783), de 1521-1522, f° vj.

« Audit, pour avoir bruslé sur ung eschavot au bourg de Bruges grande quantité de livres appartenans aux avantdistes personnes de lutherye, payé iij livres. » *Ibid.* (n° 13784), f° vj.

[1] Voir *Plac. de Flandre,* I, 37 et suiv.

« Pour avoir porté le double du placart du roy notre sire aux officiers du pays, affin de le faire cryer ès leurs offices que nulz ne fussent sy hardis de regnier, magréer le nom de Dieu, de la glorieuse Vierge sa mère, aux paines contenues audit placart. » Compte de J. de Berghes, de 1517-1518, f° x v°.

« Nouvelle défense de blasphémer, regnier, maugréer Dieu notre créateur et sa sainte Mère et saints du paradis. » *Ibid.* de 1519-1520, f° xj.

Lettre de Marguerite, du 29 octobre 1519, ordonnant « de faire punir et corriger ceux qui seront trouvés avoir juré, renié, maugréé et blasphémé le nom de Dieu. » *Ibid.*, f° xj v°.

Ordre de la régente, prescrivant « de faire punition et correction de ceux ayant renié, maugréé et blasphémé le nom de Dieu, de sa glorieuse mère et des saints du paradis. » *Ibid.*, f° xij v°.

« A ladite trompette, quand l'on fist deffense à tous de non blasphémer le nom de Dieu, lequel commandement a esté fait par deux fois, assavoir en l'an xv c xvj et xvij, en novembre. » Compte de J. Van der Aa, de 1517, f° vij v°. (*Voir* aussi les comptes suivants.)

[2] *Voir,* entre autres, la lettre de Marguerite au grand bailli de Hainaut, au

martyrs faisaient des prosélytes. Lorsque l'augustin Henri Vlaminck fut brûlé à Tournai, l'atrocité du supplice, le courage et la constance du patient, émurent profondément la multitude et gagnèrent plus d'un cœur à la cause évangélique. Comme on menait le condamné au bûcher, un berger touché de son sort, enthousiasmé par sa douceur et par sa fermeté, courut à lui, et se jetant dans ses bras : « Frère, s'écria-t-il, je crois ce que vous croyez, et je veux mourir avec vous ! » Arrêté sur-le-champ, il fut enfermé dans les cachots de l'évêché ; mais on trouva moyen de triompher de cette conversion instantanée, et l'on se borna à condamner le berger à faire amende honorable [1]. A Anvers, des personnes s'étaient assemblées (30 juillet 1525) pour entendre prêcher un autre augustin qui attaquait les erreurs de l'église romaine ; comme ce religieux, dont on avait mis la tête à prix, ne paraissait point, un homme du peuple, nommé Nicolas, monta sur le mât d'un navire et prêcha l'évangile. Il paya cher son inspiration : deux bouchers, le prenant sans doute pour le moine et alléchés par l'appât d'une prime de 100 florins, le livrèrent aux magistrats ; il fut cousu dans un sac et jeté dans l'Escaut [2]. Cette dernière exécution faillit provoquer une émeute, et, pour apaiser le tumulte, il fallut appeler aux armes les serments et les gardes bourgeoises [3].

A ce moment déjà, Luther est débordé, et partout de terribles réactions se préparent. Ferdinand a prévenu Charles-Quint « que les affaires de religion sont si avancées en mal

sujet de la prétention des magistrats de Valenciennes d'assister aux procès des habitants de cette ville accusés de luthéranisme, 29 octobre 1527, publiée par M. Arsène Loin. Bulletins de la commission royale d'histoire, 2e série, VIII, 23.

[1] M. Chotin, l. c., II, 121. — J. Van Wesembeke, l. c.

[2] G. Brandt, l. c. — *Antw. Chron.* — [3] *Antw. Chron.*, 25.

qu'elles se sont propagées dans toutes les villes et tous les villages de l'empire; les paysans se rassemblent par bandes de 10,000 à 20,000 hommes; ils disent ne plus vouloir obéir à leurs seigneurs, attendu que la loi divine et évangélique ne permet pas de les tenir en sujétion; en définitive, ils prétendent être libres. Le mouvement s'est étendu de l'Alsace et du pays de Ferrette au Tyrol; leur ligue compte plus de 200,000 hommes; elle a une bourse commune et attend de l'artillerie du duc de Wurtemberg [1]. » L'orage s'approche des Pays-Bas, et Marguerite tremble, car les réformés et les mécontents se joindront aux paysans qui ont envahi la Lorraine. Leur défaite même, qu'elle ordonne de célébrer par des prières publiques [2], ne la rassure pas; elle pressent qu'ils trouveront de terribles vengeurs [3]. A Anvers avait paru « une nouvelle espèce de prophètes proclamant que l'esprit saint n'étoit autre chose que le génie et la raison naturelle [4]; » et, tandis que ces sectaires allaient propager leur doctrine en Allemagne, le fougueux Carlostadt trouvait dans cette ville de nombreux adhérents [5]. L'anabaptisme gagnait les classes

[1] Lettre du 14 mars 1525. *Correspondenz*, I, 155-156.

[2] « Pour avoir esté porter lettres dudit lieutenant aux prélatz et officiers dudit pays, affin que, en vertu des lettres de madame, ilz volsissent prier Dieu et le remerchier de la victoire donnée au duc de Loraine et ses frères et amys, contre les lutériens qu'ilz ruèrent jus environ de xx m. » Compte de Jean de Berghes. 1524-1526, f° xxxviij (n° 15204).

[3] Lettre du 15 juin 1525. *Correspondenz*, I, 200.

[4] *Mém. de Luther*, l. c. Add. et éclairc., II, 136.

[5] Luther écrivit à ce sujet « aux chrétiens d'Anvers, » une lettre où il dit: « Chers amis, il est venu aussi parmi vous un de ces esprits de vacarme qui ont chair et sang. Il veut vous égarer dans les inventions de son orgueil; gardez-vous de lui. D'abord il dit que tout homme a le Saint-Esprit. Secondement, que le Saint-Esprit n'est autre chose que notre raison et notre intelligence. Troisièmement, que tout homme a la foi. Quatrièmement, qu'il n'y a pas d'enfer; que du moins la chair seule sera damnée. Cinquièmement, que toute âme aura

inférieures, disposées à voir dans toutes les réformes l'aurore d'une régénération sociale; il se répandait activement dans la Westphalie, le Brabant, la Gueldre, la Hollande, la Frise, tout le littoral de la Baltique jusqu'en Livonie [1]; il semblait près d'envahir le monde entier [2]. Dans le principe « gens menant une vie d'excellente apparence et mourant avec une grande audace par l'eau et par le feu [3], » les frères du baptême ne tardèrent pas à tirer l'épée à leur tour; le soulèvement des paysans de la Franconie, cet affreux cri de détresse de l'humanité opprimée, allait avoir de lugubres échos.

la vie éternelle. Sixièmement, que la simple nature nous enseigne de faire au prochain ce que nous voulons qu'on nous fasse; c'est là, dit-il, la foi. Septièmement, que la foi n'est pas violée par la concupiscence, tant que nous ne consentons pas au plaisir. Huitièmement, que celui qui n'a pas le Saint-Esprit, est aussi sans péché, car il n'a pas de raison.

» Tout cela ce sont des propositions audacieuses, de vains jeux de la fantaisie; si l'on excepte le septième, les autres ne méritent pas de réponse. Il nous suffit de savoir que Dieu ne veut pas que nous péchions. Pour la manière dont il permet, ou veut qu'il y ait du péché, nous ne devons pas toucher cette question. Le serviteur ne doit pas savoir le secret du maître, mais seulement ce qu'il ordonne. Combien moins une pauvre créature doit-elle vouloir scruter et approfondir la majesté et le mystère de son Dieu ! » *Mém. de Luther*. Add. et éclairc., I, 167.

Carlostadt, qui se réfugia dans les Pays-Bas pour se soustraire à la protection hautaine et menaçante de Luther, s'arrêta en Frise, « joyeux et triomphant, » et y appela sa femme, « par une lettre de gloriole et de félicitation. » (Lettre de Luther, du 6 mai 1529.) Il n'y resta toutefois pas longtemps et, en 1529, sa femme s'adressa à Luther pour obtenir, par son entremise, un sauf-conduit qui permît à son mari de revenir en Saxe (Lettre du 18 juillet.). *Ibid.*, I, 180.

[1] *Ibid.*

[2] « Et certes je vy le péril si très-grand qu'il est plustost à croire que ladite secte s'espanchera par tout le monde que aultrement, et mesmes aux pays de par delà, comme sçavez par expérience, le feug y seroit tost allumé plus avant qu'il n'est. » Lettre de Ferdinand à Marguerite, du 10 août 1526. *Documents relatifs à la réforme*, l. c., I, f° 141.

[3] Lettre de Luther, du 31 décembre 1527.

Ainsi, les persécutions avaient détourné à sa source un ruisseau paisible, qui, grossi par des flots de sang, se transformait en torrent et menaçait d'engloutir la société. Les questions sociales primaient déjà les questions religieuses; c'était moins de l'autorité du pape qu'il s'agissait, que de celle des princes, des nobles et des riches. En Belgique toutefois le sentiment religieux dominait encore généralement; l'action de la réforme se développait surtout dans les classes éclairées de la société, et son influence politique se manifestait plus dans l'opposition des états que dans l'agitation des masses [1]; il fallut les excès de la persécution pour provoquer les représailles. En même temps les relations commerciales donnaient sans cesse de nouveaux aliments à la réforme; Charles-Quint lui-même contribuait à la propager dans les classes inférieures, en les mettant en contact avec les troupes levées en Allemagne et composées en grande partie de luthériens. On se rappelle Georges von Frundsberg jurant d'étrangler le pape avec la chaîne d'or qu'il portait au cou, et la soldatesque proclamant Luther pape au sein même de la ville éternelle. « Au moyen de la conversation des Allemands, écrivait Marguerite à Charles-Quint, la secte luthérienne, joint que de soi en plusieurs cas elle est agréable, s'espare et multiplie fort [2]. — Elle fait de grands progrès dans les Pays-Bas, principalement à Gand, Anvers, Bois-le-Duc, Amsterdam, Delft, Berg-op-Zoom, dans toute la Hollande, dans le Hainaut et dans le Luxembourg [3]. » Le Nouveau Testament et la bible de Luther,

[1] « Ceux de Brabant et le reste de Flandres, sont tous plains de mauvais vouloir et sont enclins à commotion, tant à l'occasion des aydes, comme aussi à cause des erreurs lutheranes dont plusieurs sont infectez. » Instruction pour me Richart, précitée (Reg. *Correspondance*, fº 279).

[2] Lettre du 4 avril 1525. *Ibid.*, fº 258.

[3] « L'erreur et abus de la secte luthérane est en plusieurs lieux de par deçà.

traduits en français et en flamand, circulaient de main en main, et l'exécution d'un typographe [1] n'en arrêta pas plus la réimpression que la lecture. Loin d'éteindre l'enthousiasme des prosélytes, les supplices le surexcitaient; loin d'étouffer les doctrines évangéliques, le sang des martyrs semblait les féconder partout.

A Anvers [2], et aussi bien dans les provinces wallonnes [3], que dans les provinces flamandes [4], les arrestations ne discontinuaient pas; les inquisiteurs, les commissaires spéciaux couraient de ville en ville s'informer des luthériens [5], et ils

principalement à Gand, en Anvers, à Bois-le-Duc et Amsterdam, à Delft, à Berghes-sur-le-Zom et autres lieux de Hollande, en Haynnau et au pays de Luxembourg. » Mémoire au seigneur de Praet et à J. Hannaert, précité.

[1] De Reiffenberg, *Archives philologiques*, IV, 71.

[2] Lettre de Marguerite, du 6 mars, précitée.

[3] « Que ledit bailly de Namur, adverty que certains personnages résidens en la ville de Bouvingnes, se dresschoient à voloir soustenir l'erreur et follie lutériane, icellui envoia audit lieu Fremin Fourdin, huissier d'armes audit conseil, pour du tout en prendre et faire bonne information, comme il fist. — Pour avoir porté lettres, ensemble lesdites informations d'iceulx lutériens vers madite très-redoubtée dame et seigneur de Palerme, pour sçavoir qu'il en estoit de faire, à cause que la plus grant partie d'iceulx personnages et complices se tenoient au lieu de Dynant, pays de Liége, et dont pour response l'on eult que ceux prins audit Bouvingnes seront envoyez vers le seigneur cardinal en Liége comme depuis fut fait, et y ont esté pugniz. » Compte de de Berghes, de 1529, f^os^ xxv v° et xxvj.

[4] « Lesdits donnent à congnoistre que certain procès a esté meu et intenté par Ferry de Lannoy, seigneur de Fresin, alors grant bailly d'Alost, par advis des messieurs de la chambre des comptes à Lille, à l'encontre le sieur de Pamele par-devant messieurs de conseil en Flandres, pour et à cause de l'appréhention de Barbele Scriestraete, de la paroiche de Volckeghem, terroir d'Alost et seigneurie dudit sieur de Pamele, chargié de hérésie. » Compte d'Étienne de Liedekerke, précité, de 1526, f° lvj.

[5] « Aux suffragan, official et notaire de la court de Cambray, pour le xvj^e^ d'avril xxiiij, estre allé à Anvers s'informer touchant la secte luthérienne, xliij livres iij sols. » *Revenus et dépenses de Charles-Quint*, 1520-1530, f° ij^c^ xxx v°.

« Audit maître Remacle Dardenne, pour, en juillet xx, avoir esté à Anvers,

apportaient dans cette recherche d'autant plus de zèle, que les informations de l'espèce étaient fort lucratives [1]. Mais ce zèle n'en restait pas moins stérile, quant au résultat qu'on voulait obtenir; à la cour même de la régente, dans sa propre famille, Luther avait des adhérents, le catholicisme était bafoué, méprisé. En dédiant son livre à Marguerite, le panégyriste de l'évêque d'Utrecht Philippe de Bourgogne osa se plaindre vivement de « la tyrannie des moines, qui, pour leur intérêt particulier, poussoient la vengeance jusqu'à l'effusion du sang humain [2]. » Philippe de Bourgogne lui-même (il

touchant l'abbaye de Saint-Michel, et en octobre ensuivant à Bruxelles touchant Luther, xliiij livres xvj sols. » *Revenus et dépenses*, f° ij c xl v°.

« A maitre Jehan Artus, conseiller à Malines, pour, le second de may xxj, avoir esté vers l'évesque de Tournay touchant Luther. » *Ibid.*, f° ij c xlvj.

« A messire Nicolas Coppin de Montibus, doyen de Saint-Pierre à Louvain, inquisiteur; Roardus Tappere de Enkuisiâ, docteurs en théologie; Jacques de Roeck, chantre de Louvain, suffragant de la cour de Cambray; Guillaume Caverson, notaire dudit inquisiteur; et Jehan Macquet, procureur fiscal de l'inquisttion luthérienne, pour vacacions par eulx faictes à Malines et Anvers pour la correction des luthériens, ès mois de janvier et février xxv, iiij c viij livres xiiij sols. » *Ibid.*, ij c l v°.

« Audit sieur de Beersele, pour services et despens faitz pour s'informer des luthériens à Bruxelles, ij c livres. » *Ibid.*, f° ij c iiij xx iij.

« A maistre Pierre de Lare, notaire, pour information par luy faicte à Anvers contre certain personnaige suspect de lutherie, x livres. » *Ibid.*, f° ij c iiij xx v v°.

[1] « Audit maître François Vanderhulst, en prest sur ses vacacions des luthérians, iiij c livres. — A luy pour la parpaye de ses vacacions touchant les luthérians, et des parties par luy desboursées à cause d'eulx, par-dessus lesdits iiij c livres, et ce qu'il avoit reçeu venant des confiscacions desdits luthérians, ij m ij c iiij xx xiij livres vj sols iij deniers. » *Ibid.*, f° ij c xljx.

[2] « Quæ christianæ nobilitatis dotes in te lucidius emicarent, si ab aula pariter et auribus tuis, arcerentur, fucati, cucullati, albati et atrati adulatores, qui nominis tui authoritate, in suum commodum, suam tyrannidem, non sine sanguinis (horrendum dictu) effusione abutuntur. GERARDI NOVIOMAGI *Dedicatio clarissimæ atque clementissimæ principi dominæ Margaritæ*. ed. ANTH. MATHÆO, 145.

avait vu de près les excès et les infamies de la cour romaine [1]) ne dissimulait aucunement ses sympathies pour les nouvelles doctrines. On l'entendit fréquemment se plaindre de la multiplicité des fêtes, de l'ignorance et des mauvaises mœurs du clergé. Si son penchant à la volupté le portait à réclamer le mariage des prêtres [2], c'était un sentiment plus relevé qui le portait à fermer la chaire aux ordres mendiants, pour ne l'ouvrir qu'à des prédicateurs d'une science et d'un zèle éprouvés [3]. Il conseillait à chacun la lecture des saintes écri-

[1] Interrogatus ut placeret Roma, nullum locum magis placere asseverabat, si illa scelerum fex (quos curtisanos vocant) procul isthinc ablegaretur. Cives romanos, qui veteres nominantur, graves esse viros dicebat Sacrificulorum, Episcoporum, Cardinalium, Pontificis Maximi, non minus impudentem, quam impurum luxum ac fastum, ita execrabatur, ut affirmaret se non dubitare, quin gentiles et pagani castius, innocentiusque vixerint, quam hi qui nunc christiano orbi religionis leges præscribunt. Addebat, se vidente, Cardinales quosdam primi nominis, dum sacræ reliquiæ populo et præcipue Germanis nostris venerandæ ostenderentur, exertis linguis, ac digitis in turpem modum compositis, nostrorum simplicitati insultasse. Nihil apud hoc hominum genus sacrum esse referebat, præter aurum, et quæ vel nominari nefas sit. Curtisanos autem, et in primis nostrates, qui ibi sacerdotia, laboris mercedem accipiunt. si quis se coram nominasset, expuebat. GERARDI NOVIOMAGI, *Philippus Burgundus episcopus Trajectensis,* 152-154.

[2] Ipse enim in Venerem propensior, inque adolescentularum amoribus ardentior. Si quis sacrarum virginum, monachorum, sacrificulorum, et eorum qui aut magistri nostri, aut theologi salutantur, cælibatum prædicasset, irridebat vehementer, impossibile dicens, homines integro corpore, ætate, in tanto otio, in tanta rerum omnium copia, qui crebro aut vino calerent, aut turgerent cerevisia, posse caste vivere. Quare horum castitatem, impurissimam humanæ naturæ contumeliam interpretabatur. Sacrificulos qui domi concubinas alerent, simulatæ castitatis professoribus, multo puriores judicabat. *Ibid.,* 203.

[3] Cum quibusdam amicis privatim contulit de statutis synodalibus recognoscendis, de feriarum numero minuendo, de provisorum ac decanorum (ea sunt odiosa cujusdam jurisdictionis nomina) tyrannide coercenda, de tot otiosis hominibus ad sacerdotia non admittendis, de validis mendicantibus tollendis, de pauperum cura gerenda, de clamosis illis concionatoribus, præcipue mendicantium ordinum, cohibendis, de bonis et doctis concionatoribus instituendis, et hujus modi multis aliis. *Ibid* , 183-185.

tures, bien préférable, disait-il, à celle des vies des saints, qu'il appelait les productions d'un zèle aveugle[1]. Le comte de Buren traitait la religion catholique avec peu de respect et de discrétion, à ce que prétendaient ses confrères de la Toison d'or; il en méprisait les devoirs les plus essentiels, manquait souvent la messe les dimanches et les jours de fête; mangeait publiquement gras pendant le carême[2]. Messire Jacques de Grovenberg, en mission en Espagne, y fut arrêté comme hérétique[3], et il ne fut point le seul de sa caste à souffrir pour la défense de ses opinions religieuses.

Le beau-frère de l'empereur, Christiern II, avait ouvertement adopté la doctrine de Luther, qu'il visita en 1523, et, dès son arrivée dans les Pays-Bas, il se mit en rapport avec les principaux disciples de la réforme[4]. Charmé peut-être de susciter des embarras à Marguerite, il se posa en protecteur des luthériens, et on l'a vu tancer publiquement le margrave d'Anvers, au sujet d'arrestations opérées dans cette ville. Sa femme et sa sœur partageaient les mêmes sentiments[5]; on les vit tous trois communier sous les deux espèces à Nuremberg[6]. Bravant la colère de Ferdinand qui renia leur parenté[7], Isabelle, dit-on, mourut luthérienne, et Christiern lui-même en informa

[1] Primam ejus partem precibus e more legendis dabat, in quibus ad ea magis attendebat, quæ ex sacris libris deprompta quam ad fabulosas divorum historias. Ridebat interdum cum has legeremus, ineptissimos earum scriptores fuisse dictitans, qui cum omnia mentirentur, nihil minus tamen scivissent quam mentiri. G. NOVIOMAGUS, l. c., 192-195.

[2] DE REIFFENBERG, *Histoire de la Toison d'or*, 409.

[3] Lettre de Marguerite, du 7 juillet 1528. *Correspondenz*, I, 276.

[4] ERASMI *Epist*, L. XVIII, ep. 6. — *Étude sur le caractère et les vicissitudes de la réforme à Anvers*, l. c.

[5] Lettre de Marguerite, du 7 juillet 1528. *Correspondenz*, I, 276-282.

[6] M. ALTMEYER, *Histoire des relations commerciales*, 122-125.

[7] *Ibid.*

Luther [1]. La crainte de voir ce prince élever ses enfants dans le protestantisme, fut le principal mobile des efforts de Charles-Quint et de Marguerite pour les retirer de ses mains [2]. Les serviteurs qu'il avait laissés à Lierre (1528), y professèrent ouvertement les doctrines de la réforme, et leur prosélytisme fut si ardent, que Marguerite les fit emprisonner à Vilvorde [3]. En 1529, le fourrier du roi, Guillaume de Zwoll, provoqua à une dispute théologique les docteurs de Louvain; appuyé seulement, dit-on, sur la bible et sur son bon sens, il triompha de la science et de la subtilité de ses adversaires. Mais la palme du martyre fut le prix de son succès. Arrêté aussitôt, par les ordres de la régente, déclaré hérétique, par les inquisiteurs de la foi, condamné, par les conseillers du grand-conseil de Malines, Jacques de Roeck, Raoul de Bruxelles, et Antoine de Lamur, dit Branchion, il fut brûlé vif à Malines (20 octobre 1529) [4].

Les rapides progrès de la réforme firent une vive impression sur Charles-Quint. Il avait compté sur la terreur des supplices, et les supplices multipliaient les prosélytes. Le zèle pourtant ne manquait ni aux inquisiteurs, ni aux bourreaux; Marguerite se vantait de poursuivre les luthériens à outrance, et énumérait avec un déplorable orgueil les nombreuses exécutions qu'elle avait ordonnées « à Anvers, à Bois-le-Duc, en

[1] Geyer, l. c., II, 67.

[2] « Lui dis le devoir qu'aviez fait pour avoir les petitz prince et princesses hors de ses mains, ce que sa majesté désire fort pour crainte de la mauvaise doctrine. » Lettre de Guillaume des Barres à Marguerite, du 22 mars 1526. Reg. *Correspondance*, etc., f° 335, et *Collection de documents historiques*, f°s 189 et suiv.

[3] Lettre du 7 juillet, précitée.

[4] J. Van Wesembeke. — *Antw. Cron.* — Azevedo. — M. Altmeyer, l. c., 179-180.

Hollande et ailleurs [1]. » Mais les martyrs élèvent à l'état de puissance les sectes et les opinions; déjà en 1526, le potentat, que la fortune avait comblé de ses faveurs, redoutait autant les progrès du luthéranisme que les succès de Soliman [2]. Il ne méconnut point le véritable caractère de ce mouvement social; il entrevit les formes républicaines du protestantisme; il sut que « l'intention principale des communes et des luthériens tendoit à liberté [3]; » or, il suffisait de cette tendance pour le rattacher définitivement au catholicisme, dont la constitution féodale, la puissante hiérarchie, la discipline le protégeaient contre le choc des idées évangéliques de liberté et d'égalité. Il soutient donc le catholicisme afin que le catholicisme lui soit tour à tour un appui et un instrument. Son autorité est en jeu, et il doit être inflexible; mais il a si peu pour mobiles la foi, le respect pour le clergé, la soumission à Rome, que, dans le temps même où il excite l'ardeur des bourreaux, où le châtiment atteint quiconque récrimine contre l'illégalité ou la cruauté de ses édits [4], ses officiers poursuivent avec rigueur les ecclésiastiques dérogeant à ses règlements pour obtempérer à la loi d'obéissance envers leur chef suprême [5]; Marguerite, « considérant que la source de

[1] Lettre du 16 avril 1527. *Staatspapiere,* 36–40.

[2] *Voir* ses lettres après la conclusion du traité de Madrid. *Correspondenz.*

[3] « Pareillement luy touchay deux motz de l'infection des communes et luthériens d'Allemagne, dont l'intention principale estoit pour tendre à liberté. » Lettre de Guillaume des Barres à Marguerite, du 22 mars 1526. Reg. *Correspondance,* f° 327.

[4] « Item, payé audit escoutète d'avoir prins Jehan le Comte, accusé d'avoir dit certaines injures à la publication des mandemens de l'empereur contre les luthéryens, pour lesquelles fut condemné par la loy hors de la ville et eschevinaige de Courtray sur ung membre. » Compte de Pierre Bouckaert, précité, de 1528-1529, f° xj.

[5] « A Franck, huissier, pour avoir adjourné ung nommé Jehan Soufaert,

l'hérésie procède des extorsions des gens d'église, prescrit de faire à cet égard diligente inquisition et information, afin d'y porter prompt remède [1]. » Cette princesse qui, en 1525, avait demandé au pape l'autorisation de lever sur le clergé des Pays-Bas la somme de 800,000 ducats, « pour rebouter et estaindre la secte luthérienne [2], » était-elle inspirée par l'orthodoxie lorsqu'elle menaçait les abbés du Brabant de les faire jeter à l'eau ; lorsqu'elle pressait Charles-Quint de prendre prétexte de la guerre contre les Turcs, pour s'emparer d'une partie des biens des gens d'église, et de tirer de chaque cloître « un ou deux religieux des plus dispos pour les mesler aux gens de guerre ? »

Un édit du 17 juillet 1526 avait comminé de fortes amendes : 20 florins pour la première fois, 40 pour la seconde, 80 pour la troisième, et le bannissement ensuite, contre les prédicateurs qui mentionneraient les opinions de Luther, et contre les personnes qui assisteraient à des discussions religieuses.

presbtre, à la requeste du procureur général, pour certains mesuz par luy comis en exécutant bulles appostoliques sans placet. » Compte de J. de Laitre, de 1520-1521, f° xiij v°.

[1] « Pour le reboutement des luthériens, madame, considérant que la source procède au contempt des extorsions que les gens d'église en plusieurs endroix font aux laïcs, a escript aux officiers principaux de ces pays et aux gens des lois des villes qu'ils fassent diligente inquisition et information des griefz et foulles desdits gens d'église, et entre eulx conçoivent le remède et luy envoyent par escript. L'intencion de madame est de communiquer lesdites informacions et avis particuliers aux consaulx des pays, assavoir à chacun ceux de leur juridiction, et le tout aux gens du privé et grand conseil de sa majesté et, par leur advis, ordonner du remède et icelluy communiquer aux gens d'église et les induire et, en tant que besoing sera, les presser d'entendre à la raison. » Mémoire au seigneur de Praet et à Jean Hannaert, précité.

[2] « Pour rebouter et estaindre la secte lutheriane, madame a cy-devant requis à notre saint-père luy consentir lever sur le clergié de par deçà la somme de huit cent mille ducatz pour une fois, et elle n'en a eu responce. » *Ibid.*

Cet édit avait renouvelé, en outre, la défense d'imprimer, de vendre, d'acheter, de lire, de posséder des livres entachés d'hérésie, sous peine de bannissement perpétuel; il avait interdit aux maîtres d'école d'entretenir leurs élèves des nouvelles doctrines, ou de mettre en leurs mains des livres qui en parlaient[1]. « Voyant l'hérésie de Martin Luther et d'autres auteurs réprouvés par l'église, se multiplier journellement de plus en plus en ses pays de par deçà; plusieurs de ceux qui avoient été corrigés par les inquisiteurs et même qui avoient abjuré, retomber dans leurs erreurs; d'autres, en grand nombre, nonobstant les châtimens de l'église et les peines comminées par les précédentes ordonnances, adhérer aux doctrines hérétiques, » — Charles-Quint, par un nouvel édit, du 14 octobre 1529, défendit de traduire, de lire, d'écrire aucun livre touchant les saintes écritures, sans permission des autorités ecclésiastiques; d'en imprimer, d'en écrire d'aucune espèce, sans octroi du gouvernement. Être convaincu ou seulement soupçonné avec raison d'hérésie, est un crime suffisant pour être exclu de tout état honorable et de tout droit civil. Quiconque lit, achète, conserve des livres condamnés, des nouveaux testaments mis à l'index par les théologiens de l'université de Louvain; quiconque peint ou possède des « images ou pourtraitures opprobreuses de Dieu ou des saints; » quiconque assiste à des réunions hérétiques, dispute sur l'écriture sainte, ou manque au respect dû aux images de Dieu et des saints, est coupable d'hérésie. Tous sont réservés au même supplice! « Asçavoir les hommes, par l'espée; les femmes, par la fosse; les relaps, par le feu. » La délation est prescrite, sous peine de confiscation de corps et de biens,

[1] *Plac. de Flandre*, I, 103.

à qui loge ou reçoit des adhérents de Luther. Toute condamnation entraîne la confiscation; l'instruction a lieu sommairement et sans forme de procès. L'officier de justice convaincu de négligence ou de manque de zèle est privé de sa charge et mis à l'amende [1].

Les conseils provinciaux, le grand conseil de Malines (à qui cet édit fut communiqué par lettres du 24 octobre 1529) reculèrent devant l'énormité de la tâche; s'excusant de prendre connaissance des causes d'hérésie, ils déléguèrent chacun deux conseillers pour aider les juges ecclésiastiques [2]. Des commissaires extraordinaires furent envoyés dans les provinces pour « avoir regard sur la secte luthérienne [3]; » et il fut enjoint aux officiers de justice et aux magistrats des villes de publier des mandements ordonnant à toutes les personnes possédant « des livres que Martin Luther et ses complices avoient en gros nombre semés dans les pays, contre les statuts des saints sacremens de l'église et de la chrétienté, de les apporter pour estre consumés par le feu, avant le 25$^{me}$ jour de novembre. » Des milliers de livres furent brûlés [4]; mais il

[1] *Plac. de Flandre*, I, 107.

[2] Azevedo, ad ann. 1529.

[3] « Pour avoir, par ordonnance dudit sieur président et Jehan du Pont de Remy, commissaires députez en la comté, de par l'empereur, d'avoir le regard audict pays sur la secte lutériane, porté lettres vers madame la régente, advertissant icelle de leur besongnié. » Compte d'A. de Berghes, de 1530, f° xxvj.

[4] « Pour rebouter les erreurs que cy-devant ont estez au moyen des livres que Martin Luthere et ses complices avoient en groz nombre sesmez par les pays contre les estatuts des saincts sacremens de l'église et de la crétienté, l'empereur, notre sire, pour ad ce pourveoir et remédyer, avoit envoyé certains mandemens à tous ses officiers ordinaires de cedit pays, par lequel estoit fait mention que ceulx et celles ayans livres venans dudit Martin Luthere et ses complices, plains d'abuz et d'hérésiez, feissent debvoir de iceulx aporter ès mains du sieur chastellain, pour au surplus estre bruslez et consomez par le

fallait d'autres auto-da-fé à la persécution. Gilles de Clerc, à Bruges [1], et neuf anabaptistes, à La Haye [2], sont décapités. Le chevalier de l'ordre de Jérusalem, Josse de Backere, un des principaux et des plus honorables bourgeois de Gand, après avoir eu la langue percée, en 1528, est brûlé deux ans après [3]; ainsi qu'un Maestrichtois, Jean Gorys, à Malines [4], et Corneille de Meyer, d'Anvers, à Louvain [5]. Les bûchers s'allument dans

fut endedans le xxv<sup>e</sup> jour de novembre, tellement que plusieurs et en gros nombre en averoient aportez, pour quoy et pour iceulx brusler, pour ung quartron de petitz faghotz, cy xij sols. » Compte de Charles Carondelet, précité, de 1529-1530, f° xxij.

« Audit maire de Bouvignes, le xiij<sup>e</sup> jour de février l'an xxx, stil de Liége, pour, ensuivant le mandement de l'empereur, avoir mis en main de Jehan du Pondremy, à Namur, plusieurs livres suspectz de lutererie trouvés audit Bouvignes. » Compte de Jean Gobelet, maïeur de Bouvignes, de 1528-1530, f° iij v° (n° 15392), aux *Archives du royaume*. — *Voir* les notes suivantes, etc.

[1] « A maistre Wessel, maistre des haultes œuvres à Bruges, à cause d'avoir mis à torture ung Gille de Clerc, à cause de luterye, avecq iij sols pour chandelles, payé xxiij sols. — A luy, pour avoir exécuté à l'espée Gille de Clerc, comme luterian, payé iij livres. » Compte de Louis de Flandres, précité, de 1531-1532, f° xij.

[2] Le Petit, l. vii, 94.

[3] « Item, payé audit bourreau, d'avoir mis à question et examen Josse de Backere. — Item, audit bourreau, d'avoir bruslé ses livres. — Item, au meisme bourreau, pour la justice par luy faicte sur la personne dudit Josse de Backere, d'avoir bruslé ledit Josse comme luthérian. » Compte de François Van der Gracht, précité, de 1529-1530, f<sup>os</sup> iiij v° et v. — *Voir* les affreux détails de son supplice dans le savant ouvrage de M. J. B. Cannaert (extraits du *Bouc van Memorien der stad Ghendt,* reposant dans les archives provinciales, f° 278). — Le P. Bern. De Jonghe, *Gendtsche Geschiedenissen of Chronyke van de Beroerten en Ketterye*. Gand, 1752. — W. te Water, *Historie der hervormde kerke te Gent*. Utrecht, 1756.

[4] « Audit bourreau, d'avoir exécuté Jean Gorys, de Mastricht, lutérien, lequel fut ars et bruslé et morut par le feu. » Compte de J. Vander Aa, f° v v°.

[5] « Item, volgende de voirschreve ordonnantie is de clerk van den bloede te Bruessel gesond met twee dieners, met een gevangen geheeten Cornelys de Meyer, geboren van Antwerpen, met die declaratien van pointe te pointe van zyn artikel aeng. zyn err. vand. secten van Martinus Luther. Den schaprechter

toutes les villes [1], tandis que d'autres malheureux y sont flagellés, piloriés, condamnés à des amendes honorables et profitables à l'empereur [2], pour avoir lu des livres mis à l'index ou hanté des gens suspects de luthéranisme [3].

van dat hy den voirschreve Cornelys metten brande geexecuteert heeft. » Compte d'Adrien de Blehen, maïeur de Louvain, f$^{os}$ xv v° et xvj (n° 12662), aux *Archives du royaume*.

[1] J. DE WESEMBEKE, etc.

[2] « De Jehan Paenwaert, barbieur, lequel s'estoit mesuzé de hanter et converser avecq gens suspectz qu'ilz ont lyt les livres de nouveau testament et aultres livres deffendus de Lutere ou ses adhérens, ainsi faicst contre l'édict et mandement de l'empereur, fust ledit Jehan par dessus aultres amendes honnourables condempnez de payer au prouffit de l'empereur, la somme de xx livres p. » Compte de Charles de Luxembourg, seigneur de Beaufremez, bailly d'Ypres, de 1527, f° ix (n° 14553), aux *Archives du royaume*.

« De Joachim Vatendale, barbieur, lequel fust condempné en la somme de xvj livres p., au prouffit de l'empereur, pardessus aultres amendes honnourables, à cause qu'il avoit mesusé de hanter et converser avecq gens suspectz, quilz ont lyt les livres suspectz de hérésie de Luter ou ses adhérens. » *Ibid.* de 1528, f° vij v°.

[3] « Item, payé audit bourreau, d'avoir miz sur ung chavot ung nosmé Lievin de Zoomere, à cause d'avoir lu les livres de Luter. — Item, payé audit bourreau, d'avoir brulez les livres. » Compte de Louis de Flandre, précité, de 1521-1522, f° iiij.

« Audit bailly, qu'il a payé à aulcuns compaignons, à l'assistance desquels il a prins ung nommé Adrien Van Tricht, qui estoit lutérien, lequel, depuis, pour ceste cause, fut banny, fustighé de verghes, eschavoté, tondu, les yeulx bendez. — A luy pour, à l'ordonnance des eschevins dudit Eecloo, estre allé à Bruges aux docteurs de l'ordre Sainct-Dominique, pour examiner ledit Adrien sur ses propositions. — Pour les despens de bouche desdits docteurs, lesquelz venuz audit Eecloo, furent occupez à l'examen dudit Adrien Van Tricht, qui par ce révocqua ses propositions et hérésies. — Audit maître de la haulte œuvre, pour l'avoir eschavoté, ayant ung tittre devant sa poitrine contenant ses hérésies, et bruslé ses livres. » Compte de Renier Sallart, bailli d'Eecloo, Capryke et Lembeke, de 1527-1530, f$^{os}$ vj et vj v° (n° 13921, l. c.).

« A luy, pour avoir eschavoté devant la maison de la ville, avoir bastu de verges et bruslé plusieurs livres, un nommé Erasmus du Pourmentier, pour avoir soustenu la secte de Luter, payé lx sols. — A luy, pour avoir eschavoté et bruslé ses livres, ung nommé Andries de Roy, tondeur de drap, lequel fut

La terreur règne et néanmoins les doctrines proscrites sont plus vivaces. Marguerite elle-même comprend alors que c'est moins aux supplices qu'à l'amélioration des mœurs du clergé qu'il faut recourir. Elle prescrit formellement aux états d'y travailler [1], et, adoptant les vues de Philippe de Bourgogne, elle ne permet la prédication qu'à des personnes éclairées, sages et de bonnes mœurs; en même têmps elle défend d'agiter aucune question de controverse, et enjoint d'éviter toute discussion de nature à troubler les esprits [2]. Malheureusement les sentiments fanatiques qui, parés du nom de religion, enlèvent à l'homme tout caractère d'humanité, reprirent bientôt le dessus; le principe d'autorité ou plutôt l'égoïste amour du pouvoir les exploita. Le prêtre, dans l'intérêt de sa cupidité; le souverain, dans l'intérêt de sa puissance, élargirent la voie fatale où une mare de sang arrêta la marche d'un des plus grands hommes des temps modernes, où couvèrent pour ses successeurs des germes de ruine et de décadence.

banny deux ans, à cause de semblable, xl sols. — A luy, pour avoir fait le semblable à ung Claes Spuers, lequel fut banny ung an en ladite ville, pour ce, xl sols » Compte de J. de Halewin, précité, de 1529-1530, f° xvj.

Le 13 septembre 1529, un ancien échevin de Gand, Adrien Van Capenberghe, fut fustigé en pleine chambre échevinale, où il vit ses livres brûlés par la main du bourreau. Il fut ensuite obligé de porter, durant une année, une croix jaune sur la manche. — *Boec van Memorien*, etc., cité par M. Cannaert, l. c.

[1] *Reg. Aert Van der Goes*, ad ann. 1530, 14, 17, 20.

[2] G. Brandt, l. c. I, 97.

# CHAPITRE XVI.

## MORT DE MARGUERITE D'AUTRICHE.

(1530.)

Ce fut au milieu des agitations intérieures, succédant aux horreurs de la guerre, que Marguerite d'Autriche mourut, au moment où elle venait de régler les derniers points d'exécution du traité de Gorcum avec les envoyés du duc de Gueldre [1]. Accablée d'infirmités, affaiblie par une vieillesse prématurée, dégoûtée d'un monde dont elle avait pu sonder les abîmes, elle avait formé, depuis plusieurs années, des projets de retraite; pour y donner suite elle n'attendait que le retour de l'empereur, « afin de luy rendre bon compte de sa charge et gouvernement. » Désireuse de « faire une bonne fin avec l'ayde de Dieu et de nostre bonne maîtresse sa glorieuse mère [2], » elle avait résolu de se retirer dans le couvent des Sept-Douleurs ou des annonciades, qu'elle avait fondé hors de la porte des ânes, lez-Bruges [3]. Déjà elle en avait écrit à « sa bonne mère, sa mie, » la supérieure Ancelle, « lui deman-

[1] C'étaient le comte de Bronchorst, messire Jacques de Dombourg, et Charles Quey, maître d'hôtel. Compte rendu par la veuve (Jeanne de Cerf) et les hoirs de Jean de Marnix (*Archives du royaume,* n° 1832), f° ix xx vij v°. — Ils étaient arrivés à cet effet à Malines, le 24 octobre 1530. Compte d'Antoine de Berghes, de 1530, f° xxviij v°.

[2] Lettre de Marguerite à la supérieure du couvent des annonciades. La Serna Santander, *Mém. sur la bibl. de Bourgogne,* 135.

[3] Elle avait obtenu à cet effet une bulle de Léon X, le 14 juin 1516.

dant de faire prier toutes ses bonnes filles à l'intention qu'elle lui avoit toujours dite, car le temps approchoit, puisque l'empereur venoit [1]. » Elle se proposait pourtant de se rendre d'abord à Brou, afin de hâter l'achèvement du fastueux édifice qu'elle élevait à la mémoire de son époux ; mais la mort traversa ces projets.

Marguerite s'était ressentie depuis longtemps, paraît-il, de maux de jambe, qui s'aggravèrent dans les premiers jours de novembre. Le 20, elle eut un accès de fièvre, qui dura environ quatre heures, « pour ce que les humeurs de sa jambe montoient en hault par les remèdes qu'on y faisoit, cuydant que ce feust goute. Il fut advisé alors par les chirurgiens et médecins (Henri Anelle, Philippe Savoyen et Pierre des Maistres [2]), de luy faire, par oignemens, ouverture en sadite jambe, pour faire évacuer les humeurs. » La princesse s'en trouva d'abord soulagée ; la fièvre disparut « et lesdits médecins et chirurgiens pensoient déjà que, par ladite évacuation, elle seroit bientôt guérie. » Cependant, la nuit suivante, « elle se trouva fort foible et ils eurent quelque doute d'elle, bien qu'ils conservassent bon espoir qu'elle n'auroit que le mal [3]. » Cet espoir fut déçu : la gangrène se

[1] Lettre précitée.

[2] « A maistre Henry Anelle, docteur médecin, iiij xx philippus. — A maistre Philippe Savoyen, schurgien de l'empereur et de monsieur le marquis de Zenette (Henri de Nassau), pour aussi avoir traité madame feue dame au mieulx que possible luy a esté, et avoir fort bien enbaulmé le corps d'icelle dame, xxx philippus. — Et à maistre Pierre des Maistres, aussi schurgien, pour toutes peines qu'il a semblablement eu et prinses du vivant d'icelle dame à l'entour d'elle, et aussi d'avoir assisté et embaulmé ledit corps, x philippus. » Compte de la veuve et des hoirs de J. de Marnix, précité, f° vij xx j.

[3] Lettre du comte d'Hoogstraeten à Charles-Quint, du 28 novembre 1530. M. Gachard, *Documents concernant l'histoire de la Belgique*, I, 291. — Reg. *Correspondance*.

déclara, et « quelque remède que les médecins et cirurgiens y sçussent donner, le feu, qui s'étoit mis en la jambe, monta au corps[1]. » Vainement on avait appelé auprès de la malade « les meilleurs médecins et chirurgiens qu'on sut trouver[2] : » Joachim Roland, Denis Van Liewarde, Corneille Rembold, Pierre Van Dieghem, « docteurs-médecins résidans à Malines[3], » Pasquier Drachz, « chirurgien à Waesmunster[4], » Jean Van Heetvelde, Adam Bogaert, « docteurs-médecins résidans à Louvain[5], » la science resta impuissante devant le mal. « Quelque diligence qu'ils y firent, le doubte de la mort excéda bientôt l'espoir de la vie[6]. »

Les douleurs de la malade, que soignaient les sœurs noires de Malines[7], furent des plus cuisantes; il fallut lui faire « dix

[1] Lettre de l'archevêque de Palerme et du comte d'Hoogstraeten à Charles-Quint, du 1er décembre 1530. M. GACHARD, *Anal. belg.*, 379.

[2] Lettre du comte d'Hoogstraeten à Charles-Quint, du 30 novembre 1530. M. GACHARD, *Documents*, etc., 292.

[3] « Item, à maistre Jocquen Roland, maistre Denys Van Liewarde, maistre Corneille Rembold et maistre Pierre Van Dieghem, aussi docteurs médecins résidens audit Malines, pour leurs peines qu'ils ont eues et prinses d'avoir faict leur devoir alentour de madite feue dame, à chacun x philippus, fait xl philippus. » Compte de la veuve et des hoirs de J. de Marnix, f° vij xx j.

[4] « Item, à maistre Pasquier Drachz, schurgien, résident à Wasmunster, semblablement pour sa peine et labeur, iiij xx philippus. » *Ibid.*

[5] « A maistre Jehan Van Heetvelde et maistre Adam Bogaert, docteurs médecins, résidens à Louvain, pour estre venus à toute dilligence, le xxvije jour de novembre anno xxx, dez ledit Louvain au lieu de Malines, vers madite feue dame, pour la penser et traicter de leur art, à cause de la griefve maladie où elle estoit constituée, ce qu'ils ont fait de leur pouvoir, et sont demeurés devers elle jusques à tant qu'elle eust rendu l'esprit à Dieu notre rédempteur, chacun xvj philippus d'or fait xxxij philippus. » *Ibid.*, f° vij xx j.

[6] Lettre du 30 novembre, précitée.

[7] « La somme de huit philippus d'or de xxv sols pièce, pour icelle somme distribuer aux noires sœurs de la ville de Malines, en faveur de la peine par elles prinse allentour de madite feue dame en sa maladie. » Compte de la veuve et des hoirs de J. de Marnix, f° vij xx ij v°.

grans oreillers de duvet et deux petits pour mectre allentour de sa personne[1]. » Pressentant sa fin prochaine, elle demanda « à être administrée de sa conscience, pour actendre le bon plaisir de Dieu[2]. » Ensuite elle voulut récompenser ses serviteurs de leur attachement et de leurs soins; elle leur laissa de nombreux legs par des billets, signés de sa main, datés les uns de trois, les autres de deux jours avant sa mort[3]. Dans la nuit du 27 au 28 novembre, la princesse ressentit une extrême faiblesse; les médecins s'en alarmèrent, et le comte d'Hoogstraeten se hâta d'informer l'empereur de l'état de sa tante[4]. Le 30, Marguerite, ne se faisant plus illusion sur sa fin prochaine, se démit de son gouvernement; elle le confia, par provision, au comte d'Hoogstraeten, et dicta ensuite pour Charles-Quint la lettre suivante : « Monseigneur, l'heure est venue que ne vous puis plus escripre de ma main, car je me trouve en telle indisposition que doubte ma vie estre brefve. Je suis pourveue et reposée de ma conscience, et de tout résolue à recevoir ce qu'il plaira à Dieu m'envoyer; je n'ai regret quelconque, réservé de la privation de vostre présence, et de ne vous pouvoir voir ni parler encore une fois avant ma mort, ce que (pour le doubte que dessus) suppléray en partie par ceste mienne lettre, qui, je le crains, sera la dernière que aurez de moy. Je vous ay institué mon héritier universel seul et pour le tout, aux charges de mon testament; l'accomplissement duquel vous recommande. Je vous laisse vos pays de par deçà que, durant vostre absence, n'ay seullement gardés,

[1] « Le linge pour bandasge de sa jambe, et dix grans oreillers de douvet et deux petits, pour mettre allentour de la personne de madite feue dame. » Compte de la veuve et des hoirs de J. de Marnix, f° ij c ij.

[2] Lettre du 30 novembre, précitée.

[3] Compte de la veuve et des hoirs de J. de Marnix, f°s ij c xxxviij et suiv.

[4] Lettre du 28 novembre précitée.

comme me les laissâtes à vostre partement, mais grandement augmentez; je vous rends le gouvernement d'iceulx, auquel me cuyde estre léalement acquittée, et tellement que j'en espère rémunération divine, contentement de vous, monseigneur, et gré de vos subjects. Je vous recommande singulièrement la paix, et par espécial avec les roys de France et d'Angleterre. Et, pour fin, vous supplie, monseigneur, que l'amour qu'il vous a pleu porter au povre corps, soit mémoire du salut de l'âme, et recommandation de mes povres serviteurs et servantes, vous disant le dernier à Dieu, auquel je supplie, monseigneur, vous donner prospérité et longue vie. De Malines, le dernier jour de novembre 1530. Votre très-humble tante, Marguerite [1]. »

Le même jour, il y eut à Malines une procession solennelle du Saint-Sacrement, pour invoquer en faveur de la malade l'assistance du ciel [2]. Mais le moment fatal était venu et, dans la nuit du 30 novembre au 1er décembre, « entre minuit et une heure, après avoir pris son dernier sacrement, Marguerite rendit l'âme à Dieu [3]. » A cette nouvelle, un deuil général s'étendit sur la ville, et le glas funèbre tinta depuis le 1er décembre jusqu'au 16 janvier suivant [4]. L'archevêque de Palerme et le comte d'Hoogstraeten s'empressèrent d'informer Charles-Quint du décès de sa tante, dont ils firent immédiatement « serrer les coffres. » Ils appelèrent à Malines les membres les plus importants du conseil privé, Henri de

[1] *Archives du royaume*. Reg. *Correspondance en matière de finances*, I, f° 175. — Cette lettre a été publiée par M. GACHARD, *Anal. belg.*, I, 378-379; par M. LANZ, *Correspondenz*, I, 408; et M. ALTMEYER, *Marguerite d'Autriche*, 210.

[2] AZEVEDO.

[3] Lettre du comte d'Hoogstraeten et de l'archevêque de Palerme, précitée.

[4] AZEVEDO.

Nassau, Jean de Berghes, les comtes de Buren, de Gavre, et le seigneur de Beveren, « pour adviser avec eux. » En même temps il fut recommandé à tous les officiers « des frontières de France, d'Angleterre, de Gueldre, de se tenir bien sur leurs gardes[1]. »

Nassau retenu « par aucuns et urgents affaires qu'il avoit à Breda; » de Buren et Adolphe de Bourgogne « par le fait de leurs dyckaiges[2]; » Jacques de Luxembourg, par suite d'une indisposition, ne purent se rendre à Malines; mais Jean de Berghes, son fils le seigneur de Walhain, et le grand bailli de Hainaut, Jacques de Gavre, y accoururent sur-le-champ. Dans une réunion de tous les membres du gouvernement, il fut décidé « que le conseil de la justice et les conseils provinciaux continueroient leurs fonctions comme du vivant de la feue gouvernante; que les lettres missives se dépêcheroient et écriroient de par l'empereur en son conseil privé des Pays-Bas; que celles de la justice seroient traitées par l'archevêque de Palerme, et celles de l'état par le comte d'Hoogstraeten; que les dépêches importantes porteroient, avant le dispositif, les mots : A la délibération des chiefs et gens du conseil privé, et seroient signées par tous les membres présens à la délibération. » L'archevêque et le comte informèrent Charles-Quint de ces mesures, et le prévinrent qu'en attendant ses ordres, « se despêcheroient le moings que l'on pourroit de choses importantes. » Un des premiers actes du conseil fut de notifier le décès de Marguerite aux cours de France et d'Angleterre, à la princesse d'Orange, au duc de

[1] Lettre précitée.

[2] Adolphe de Bourgogne, seigneur de Beveren, qui fit réparer les digues de l'île de Duyvelandt, y travaillait quelquefois lui-même pour stimuler le zèle des ouvriers, et assistait continuellement à leurs travaux. LE PETIT, VII, 93.

Savoie, au maréchal de Bourgogne, au parlement de Dôle. Cette cour reçut l'ordre d'administrer dorénavant la justice et de dépêcher ses arrêts et provisions au nom de l'empereur, rentré en possession des comtés de Bourgogne et de Charolais [1].

Les restes de Marguerite furent embaumés par Philippe Savoyen et Pierre des Maistres [2]. On déposa son corps, qu'elle avait légué au couvent de Saint-Tolentin, à Bourg-en-Bresse, dans un cercueil de plomb recouvert d'un coffre de bois. Des urnes de plomb renfermèrent son cœur, destiné aux Annonciades de Bruges, et ses entrailles, destinées à l'église de Saint-Pierre et de Saint-Paul à Malines [3]. Ses funérailles, célébrées avec grande pompe dans cette dernière église, par les évêques de Cambrai et de Tournai, durèrent trois jours (16, 17 et 18 janvier 1531) [4]. Le deuil était conduit par le jeune prince de Danemark. Il était accompagné de l'archevêque de Palerme, des comtes d'Hoogstraeten, de Gavre, de Buren, de Hornes, des seigneurs de Berghes, de Walhain, de Fresin, de Praet, de Neufville, de Rosimbos, de Toulouse, d'une foule d'autres grands personnages, auxquels s'étaient joints les ambassadeurs de France, d'Angleterre et de Gueldre [5].

[1] Lettre de l'archevêque de Palerme et du comte d'Hoogstraeten à Charles-Quint, du 8 décembre 1530. M. Gachard, *Documents*, etc., I, 296.

[2] *Voir* note 2, p. 342. — Le détail des objets fournis pour cette opération se trouve dans le compte de la veuve et des hoirs de J. de Marnix, précité, f° vij xx iij v°.

[3] Même compte, f° vij xx iiij v°. — Charles-Quint lui fit élever dans l'église de Saint-Pierre, un mausolée, près du maître-autel, du côté de l'Évangile. *Voir* l'épitaphe dans Azevedo.

[4] Azevedo. — *Voir*, pour les dépenses de ces funérailles, le compte de la veuve et des hoirs de J. de Marnix. — On y brûla 5,737 livres de cire. *Ibid.*, f° viij xx ij v°.

[5] Il fut distribué à ces seigneurs 262 aunes de drap pour en faire des robes

L'oraison funèbre de la princesse fut prononcée par Henri Corneille Agrippa, qui avait à lui payer un large tribut de reconnaissance [1].

Après avoir été exposés durant trois jours, dans l'église de Saint-Pierre [2], les restes de la défunte furent transportés à Termonde (22 janvier 1531) [3], et de là à Gand, où ils séjournèrent, une nuit, dans l'église de Saint-Michel [4]. A leur arrivée à Bruges, on déposa momentanément le cœur dans l'église de Notre-Dame, près de la tombe de Marie de Bourgogne [5], et le corps dans le couvent des Annonciades [6]; il y resta jusqu'au jour où le comte de Lalaing et Claude Boissot, archidiacre d'Arras, furent chargés de le remettre au couvent de Saint-Tolentin [7]. Le prince de Danemark, une foule de seigneurs et les ambassadeurs gueldrois avaient assisté à ce convoi funèbre, et Charles-Quint se montra très-sensible à l'attention de ces derniers [8].

de deuil. Compte de la veuve et des hoirs de J. de Marnix, f° vij xx v. — Les rois et les hérauts d'armes, toute la maison de Marguerite, depuis ses grands officiers et ses dames d'honneur jusqu'aux plus infimes valets, reçurent également des robes noires. *Ibid.*, f°s vij xx v, vij xx vj.

[1] « A Henry-Corneille Agrippa, docteur en deux droits, conseiller et indiciaire de l'empereur notre sire, la somme de douze livres, en faveur de ce qu'il méritoit à faire et composer certaines épitaphes et aultres escripts, qu'il a emprins faire pour servir à l'obsèque et à l'honneur et mémoire perpétuelle de madite feue dame. » *Ibid.*, f° vij xx iij.

[2] *Ibid.*, f° ix xx iij v°.

[3] *Ibid.*, f° ix xx vj.

[4] *Ibid.*, f° ix xx ij v° et ix xx iij.

[5] *Ibid.*, f° ix xx j v° et ix xx ij.

[6] *Ibid.*, f° ij c lviij.

[7] *Ibid.*, f° ij c l vij et suiv.

[8] Il fit remettre cent écus d'or au comte de Bronchorst; cent philippus d'or à messire Jacques de Dombourg, et quatre-vingt carolus d'or à maître Charles Quey. *Ibid.*, f° ix xx vij v°.

Marguerite avait fait son testament, à Bruxelles, le 20 février 1508, « parce que connoissant l'instabilité de cette vie, à laquelle humaine nature est sujette, et sachant qu'il n'est chose plus certaine que la mort, ni plus incertaine que l'heure d'icelle, elle ne vouloit décéder *intestat* de ce mortel monde en l'autre, sans disposer des biens que Dieu lui avoit accordés et prêtés. » Elle avait donné sa légitime à l'empereur son père, et institué Charles son légataire universel. A son défaut, cet héritage reviendrait à don Ferdinand, ou à ses sœurs, à charge d'acquitter les dettes et les legs laissés par la princesse. Il est à remarquer qu'aucun de ces legs n'était fait en faveur d'établissements ou de particuliers des Pays-Bas. Des sommes considérables étaient données à l'église de Saint-Nicolas de Tolentin (où Marguerite voulait être inhumée près de son mari, Philibert); à l'église de Notre-Dame de Bourg, aux Frères-Mineurs, à l'hôpital Saint-Antoine, à l'Hôtel-Dieu, aux Clarisses, à la Maladrerie et aux Pestiférés de la même ville. D'autres sommes étaient affectées à sa belle-sœur, Claude, bâtarde de Savoie; à des pensions et à des gratifications pour tous ses officiers et ses serviteurs, et à doter « cent jeunes filles pucelles prestes à marier, pour leurs mariages, afin qu'elles priassent Dieu pour la défunte. » Elle avait choisi pour exécuteurs testamentaires, « en raison de sa bonne confiance en leur loyauté et personnes, » le prince de Chimay; les comtes de Nassau et de Montrevel; les seigneurs de Chièvres et de Berghes; Laurent de Gorrevod; Mercurino de Gattinara; et Louis Ochin, ou Ogain, son confesseur et aumônier. Il était alloué à chacun 500 livres pour leurs vacations. Elle leur avait adjoint pour dresser l'inventaire de ses biens, payer les legs, régler les comptes de sa succession, ses secrétaires Louis Barangier et Jean de Marnix, en leur

assignant à chacun 30 sols par jour de vacation [1]. Par un acte additionnel du 17 mars 1512, elle avait stipulé que tout codicille écrit de sa main, signé par elle et par son confesseur, scellé de son petit sceau, aurait la valeur de dispositions testamentaires; pour donner à cet acte plus d'authenticité, elle l'avait fait contre-signer par Jean de Marnix, comme notaire, en présence de Guy de la Baume, Laurent de Gorrevod et Louis Ochin [2].

Le 28 novembre 1530, deux jours avant sa mort, un codicille, passé par-devant le notaire Gualterus Militis, ratifia le premier testament de la princesse, et confirma Charles-Quint son « seul et unique héritier universel [3]. « Elle légua à Ferdinand « l'une de ses meilleures bagues, à la discrétion des exécuteurs testamentaires. » En outre, elle laissa quelques nouveaux legs, entre autres 600 livres au couvent de Galilée, à Gand [4]; et 100 livres au couvent de Bethléem, à Malines [5]. « Et pour non abolir le nom de la maison de Bourgogne, dit-elle dans cet acte, je prie et supplie l'empereur que son bon plaisir soit vouloir retenir en ses mains ladite comté de Bourgogne, tant et si longuement qu'il vivra; et pourvoira qu'après son décès, cette comté succède à celui de ses héritiers à qui demeureront les pays de par deçà. Enfin, pour le bien universel de la chrétienté et pour la sûreté de son état, je le supplie d'entretenir, garder et observer paix et amitié avec les rois de France et d'Angleterre. » La plupart des exécuteurs testamentaires désignés en 1508 étant morts, elle en nomma de nouveaux : c'étaient les comtes de Nassau et d'Hoogstraeten;

[1] Du Mont, IV, 1re partie, 90-93.
[2] *Ibid.*, 93.
[3] *Ibid.*, IV. 2e partie, 73. — Compte de la veuve et des hoirs de J. de Marnix.
[4] Même compte, fo ij c xliiij vo. — [5] *Ibid.*, fo ij c xl vo.

Jean de Berghes; le seigneur de Praet; Pierre de Rosimbos; son nouveau confesseur, Antoine de Montcut, abbé commendataire de Saint-Vincent, à Besançon; Jean Ruffault; Jean de Marnix, et Guillaume des Barres [1]. Charles-Quint trouva dans les coffres de sa tante beaucoup de pièces d'or et d'argent de France; il les fit fondre en 1532, avec sa vaisselle d'or et d'argent, et convertir en nouvelles monnaies [2]; elles produisirent 50,000 ducats [3].

Marguerite d'Autriche offre, sans contredit, une des plus intéressantes figures de nos annales historiques. Les faits ont témoigné de son génie politique et de sa puissante énergie. On l'a vue dans les circonstances les plus critiques, au milieu d'une indicible confusion, d'une détresse extrême, suppléer à l'incurie de son père; pallier ses fautes incessantes; seconder avec habileté les hautes conceptions de son neveu, et réussir, alors que l'intégrité du territoire était compromise, à en étendre les limites aux dépens de ses plus intraitables ennemis. Aussi, quoique dans les dernières années de sa vie, ses forces morales fussent diminuées, ce n'était point à tort que d'Hoogstraeten écrivait à Charles-Quint : « Ce sera l'une des plus grosses pertes que Votre Majesté sauroit avoir pour ses affaires de par deçà [4]. »

Les ressentiments personnels de cette princesse avaient envenimé l'antagonisme des maisons de France et d'Autriche; pour donner à celle-ci la prépondérance, elle déploya une habileté et une fermeté qui lui valurent les respects de ses adversaires même. Elle suscita plus de difficultés et de dan-

[1] Manuscrit de la bibliothèque royale, n° 15865.
[2] Compte de la veuve et des hoirs de J. de Marnix.
[3] Relation de l'ambassadeur vénitien, Nicolas Tiépolo, faite en 1532. l. c.
[4] Lettre du 30 novembre, précitée.

gers à Louis XII et à François Ier que les armes impériales, et l'avenir a justifié toutes ses appréhensions. Ses vues politiques étaient si judicieuses, que Charles-Quint n'agit pas plus tôt par lui-même, qu'il y revint pour ne les plus abandonner. Les traités de Cambrai, préparés et conclus par elle, sont considérés à bon droit comme des chefs-d'œuvre diplomatiques : l'un déshonora Louis XII en lui laissant toute la honte de la ligue contre les Vénitiens ses alliés et les ennemis de l'empereur; l'autre fut aussi humiliant pour François Ier qu'honorable pour Charles-Quint, dont il consolida la puissance en Italie. Marguerite atteignit le double but qu'elle avait poursuivi sans relâche : avant de mourir, elle eut la satisfaction de voir l'abaissement de la France et la soumission du duc de Gueldre. La paix de Gorcum, la paix des Dames furent des coups dont Charles d'Egmont et François Ier ne se relevèrent jamais. L'énergie de la princesse ne faiblit pas un instant dans les circonstances les plus graves; son activité prépara souvent les succès de son neveu; son habileté prévint non moins souvent ses revers. Douée d'une vive intelligence, elle suivit, déroula ou aida à conduire toutes les négociations, toutes les intrigues de cette époque immorale, qui ouvrit l'ère de la diplomatie, qui vit paraître le code fameux du célèbre secrétaire florentin, et n'en pratiqua malheureusement que les maximes odieuses [1].

Inébranlable dans ses résolutions; apportant dans leur exécution une impétueuse ardeur, la résistance, la contra-

[1] Une perfidie n'effarouchait pas Marguerite. Ainsi, en 1512, elle écrivait à Maximilien au sujet des Allemands au service de France : « Monseigneur, qui pourroit tant faire que iceulx piétons retournassent en leurs maisons ou que ils feissent aux François quelques mauvais services au besoin, ce seroit un grand bien pour vos amys et pour vous et vos successeurs. » *Lettres de Louis XII*, IV, 7.

diction même lui étaient insupportables [1]; les lois, les libertés communales, les immunités du clergé ou les prérogatives de la noblesse : rien ne pouvait enchaîner son impérieuse volonté. Aussi, « les peuples ne furent-ils pas satisfaits de son gouvernement; mais ils haïssoient surtout ses favoris, principalement le comte d'Hoogstraeten, qu'ils accusoient d'exercer une pernicieuse influence sur son esprit [2]. » — « Il faut retirer l'autorité des mains du peuple, » disait-elle, en restreignant les priviléges de la commune bruxelloise, et par cet acte arbitraire, elle déchirait le pacte constitutionnel. Elle persécutait les luthériens, et travaillait à rendre l'église romaine dépendante du pouvoir, sévissait rigoureusement contre le clergé du Brabant et de la Flandre, dont l'opposition, si légale qu'elle fût, était à ses yeux un crime d'état tel qu'il fallait « mettre les récalcitrans au sacq en ung bateau pour les noyer au fond. » Quant aux nobles, elle traitait aussi cavalièrement leurs personnes que leurs priviléges. Les réclamations soulevées par sa conduite à leur égard montrent son peu de souci de leurs représentations; l'arrestation de don Juan Manuel prouve notamment que les statuts de la Toison d'or même étaient pour elle une espèce de lettre morte. Les circonstances ne justifient jamais de tels actes : là où il n'y a plus de contrat observé, la force seule

[1] Son père lui-même se plaignit fréquemment du ton amer, de la rudesse de ses réponses aux observations qu'il lui adressait. Voir *Correspondance*.

[2] Relation de G. Contarini, précitée, 64. — Les principaux membres de son conseil étaient, d'après une liste dressée en février 1527 : Le seigneur de Ravenstein, l'évêque et duc de Cambrai, l'archevêque de Palerme, l'évêque de Tournai, le marquis d'Aerschot, le comte de Buren, le comte de Gavre, le comte d'Hoogstraeten, le seigneur de Beveren, le seigneur de Sempy, le seigneur de Berghes, le seigneur de Rosimbos, l'archidiacre d'Arras, le président du grand conseil, le trésorier général, le receveur général « et autres. » Reg. *Collection de documents historiques,* IV, f° 5.

décide; l'action attire la réaction, et Marguerite de Parme expiera un jour le despotisme de Marguerite d'Autriche.

Si, dans sa vie politique, cette femme célèbre déploya de mâles qualités, elle conserva cependant les grâces aimables de son sexe et ne fut pas exempte de ses faiblesses. Son cœur, qui s'ouvrait à toutes les impressions du plaisir, ne pouvait rester inaccessible aux douces sensations de l'amour [1]. Tout en la censurant, on admire l'habile et énergique gouvernante des Pays-Bas, et l'on est captivé par les mille attraits de la femme. En vain Brantôme a-t-il essayé de ternir sa mémoire; en vain son bibliothécaire, Agrippa, l'a-t-il représentée comme adonnée à des superstitions indignes d'elle [2]; en vain le sang

[1] D'après deux manuscrits de Malotau de Villerode, conservés à la bibliothèque de Douai, et cités par M. Brassart dans sa *Notice historique et généalogique de l'ancienne et illustre famille des seigneurs et comtes de Lalaing* (Douai, 1847), Antoine de Lalaing, pendant qu'il était au service de Marguerite en qualité de grand maître d'hôtel, eut « des embrassemens » de cette princesse un fils appelé Philippe de Lalaing, seigneur de la Mouillerie et Maffle. Une note écrite en marge de la page 155 de l'ouvrage de J. B. Maurice (*le Blason des armoiries de tous les chevaliers de l'ordre de la Toison d'or*), continue M. Brassart, dit que, suivant la chronique scandaleuse, Antoine de Lalaing, qui n'avait pas eu d'enfants de sa femme, en eut deux ou trois de Marguerite d'Autriche, qui le fit comte et l'enrichit beaucoup. Il reste encore, dit cette note, une postérité de ces enfants au pays d'Alost, sous le nom de Lalaing de la Mouillerie. Suivant la même histoire, ce seigneur disposait si absolument de cette princesse, qu'ayant reçu quelques déplaisirs des habitants de Bruxelles, il lui persuada d'aller demeurer à Malines, où il bâtit le grand hôtel d'Hoogstraeten. (*Messager des sciences historiques*, 1848, p. 436-437.) — Quant à Philippe, qui fut la tige des Lalaing d'Audenaerde, il y a erreur. Il eut pour mère Isabeau, bâtarde d'Haubourdin. M. Le Glay en a trouvé la preuve dans un acte transcrit au Reg. 22 des chartes de la chambre des comptes de Lille, f° 109.

[2] Marguerite, qui était de son époque, époque où l'on brûlait les sorciers (*voir* ch. xv et xxix) et consultait les astrologues, semble avoir eu grande foi dans les sciences occultes.

« Pour viij aulnes de bon velours noir, que madite dame a fait délivrer de par elle à ung nommé Leogum, astrologue et varlet de chambre de monsieur de Ravestain, auquel madite dame en a fait don pour un séon pour luy, en

des victimes de l'intolérance crie-t-il vengeance; le souvenir qu'éveille cette princesse est encore celui d'un grand caractère, pour lequel on éprouve d'entraînantes sympathies. Le secret de ce sentiment inexplicable, il faut le chercher dans sa vie privée. Étudions celle-ci et transportons-nous, à cet effet, dans ses appartements au palais de Bruxelles, ou dans son hôtel de Malines, sa ville favorite.

Une femme de taille moyenne, que grandit la majesté de son port, y est assise, dans « une chayère de bon velours noir [1], » surmontée d'un dais « garni de ciel et gouttières » de la même étoffe [2], les pieds sur « un petit chauderon d'argent [3]. » Son front, légèrement bombé, présente, à sa partie supérieure et moyenne, une légère protubérance qui descend en forme de cône renversé. De longs cheveux blonds l'encadrent lissés en bandeaux; ils s'arrêtent à la naissance de joues fraîches et arrondies se terminant en gracieux ovale.

faveur d'aucuns bons et agréables services qu'il luy a fait. » Compte de la recette et dépense de l'hôtel de Marguerite, « rendu par Jean de Marnix, seigneur de Thoulouze, conseiller, trésorier et receveur général de toutes les finances de ladite archiduchesse. » *Archives du royaume* (n° 1803), f° ij ° xxxv.

« Pour xviij aulnes de bon damas noir à grandes fleurs, au prix de xlv sols l'aulne, que madite dame a fait délivrer à la femme de maistre Jehan Thiebault, astrologue, résidant à Anvers. » *Ibid.* (n° 1805), f° ij ° xxiij v°.

[1] « Pour vj aulnes de bon velours noir, employées à la couverture de trois chayères neufves, pour servir en la chambre de madite dame. » *Ibid.*, (n° 1799) f° vij xx xix.

[2] « Pour xix aulnes de bon velours noir, dont a esté faict ung dosselet neuf de quatre largeurs de velours, garny de ciel et goutières, pour servir madame en sa chambre, iiij xx xviij livres xij sols. — Pour viij aulnes de bon satin, mis et employé du long des deux coustez dudit dosselet, xvj livres. — Pour iij aulnes de taffetas noir pour doubler lesdites goutières, iiij livres iiij sols. » *Ibid.* (n° 1803), f° ij ° xxxvj.

[3] « Pour avoir rebruny et racoustré ung petit chauderon d'argent servant en la chambre d'icelle dame, iij sols. » *Ibid.* (n° 1801), f° vj xx xviij.

Ses yeux d'un bleu clair rappellent son origine germanique, comme son nez aquilin, aux narines renflées, sa bouche assez grande et garnie de dents éclatantes, ses lèvres saillantes et fortement découpées présentent les signes caractéristiques de la maison d'Autriche. La vaste salle, où elle se trouve, est garnie de « tapis velus amenés de Valladoly, pays d'Espaigne [1]; » de miroirs d'acier [2]; de gourdinnes de velours [3]; de tapisseries de Pierre de Pannemaeker, de Bruxelles, « faictes de fil d'or et de soie, en lesquelles est l'histoire, en assez grands personnaiges, comment Notre-Seigneur Jésus-Christ est au jardin d'olives priant Dieu son père, et comment il porte la croix pour recepvoir mort et passion [4]. »

[1] « A ung marchant de la ville de Bruges, la somme de cinq livres neuf sols six deniers, pour avoir conduit et amenez de Valladolid, pays d'Espaigne, jusques en ladicte ville de Bruges, certains tappiz veluz envoyés à madite dame par son trésorier Arguille. » Compte de J. de Marnix (nº 1802), fº ix xx iiij vº.

[2] « A certain médecin qui a vendu un fin miroir ardant pour madite dame, la somme de vingt-cinq sols. » *Ibid.* (nº 1797), fº ij c xxxiij.

« Pour deux beaux miroirs d'assier, à x sols pièce, xx sols. » *Ibid.* (nº 1798), fº ij c vij.

« Pour trois exquis miroirs d'acier qu'aussy icelle dame a fait prendre et acheter de luy pour servir en sa chambre, à xviij sols pièce. » *Ibid.* (nº 1799), fº vij xx iiij.

[3] « xxiiij aulnes de bon et exquis velours, dont a esté faict iij gourdinnes pour la chambre de madite dame. » *Ibid.* (nº 1797), fº viij xx.

[4] « A maistre Pannemaeker, maistre tapissier, résidant à Bruxelles, la somme de viij c livres de xl gros, à bon compte, de ce que madite dame lui pourra devoir, à cause de certaines pièces de riches tapisseries qu'il a accordé avec elle de faire de telle ou meilleure estoffe que celle que desjà elle a eue de luy, le tout selon les promesses, conditions et charges, au long déclarées au marché sur ce fait le premier jour de septembre xv c et xx, et pour fil d'or et d'argent bien exquis par lui acheté et employé en ladite tapisserie. » *Ibid.* (nº 1797), fº ij c ix.

« Au même, la somme de vj c iiij xx xv, et pour sa parpaie de xix c iiij xx xv l., à quoi monte l'achat que madame a fait avecq luy de deux esquisses pièces de tapisserie faictes de fil d'or et de soie, contenant icelle tapisserie, ensemble lij aulnes et demie, en laquelle est l'histoire, en assez grands personnaiges,

Une riche cassolette d'argent, « à moult belle façon, exhale bonnes senteurs et autres parfumades d'Espagne[1]. »

Devant elle est une table couverte d'un tapis brodé « en fleurs de plusieurs sortes de soye[2], » et sur celle-ci, près d'un petit flacon de fin argent[3], « une escriptoire couverte de velours noir, garnie de bandes de fer dorées, avec deux rouleaux, un ciseau, également dorés, un carnet et une boîte à pouldre d'estain[4], » avec « ung petit coffret couvert de velours noir de Gênes servant quelquefois d'escritoire[5]. » Elle vient de signer peut-être d'importantes instructions aux ambassadeurs de son neveu près des cours de France et d'Angleterre; et voici maintenant que, d'après les conseils de messire Jean Van den Heetvelde, son médecin ordinaire[6],

comment Notre Seigneur Jhesus Cxist est au Jardin d'Olives, priant Dieu son père, et comment il porte la croix pour y recepvoir mort et passion, lesquelles deux pièces de riche tapisserie madite dame a retenues devers elle en ses mains, le premier jour de septembre xv c xx. » Même compte, f° ij c xvij v°.

[1] « A Rombaut Van den Dorpe, orphévre, résidant à Malines, la somme de xxxvj livres vij sols, pour la façon d'ung beau cassollette d'argent à moult belle façon, servant au cabinet de madite dame à y brusler bonnes senteurs et aultres parfumades d'Espaigne. » *Ibid.* (n° 1799), f° viij xx x v°.

[2] « Pour la façon de quatre tapis de table, tous de brodures en fleurs de plusieurs sortes de soye, au prix de xix ducatz et demy d'or, de xxxvj livres unze sols trois deniers pièce, vij xx vj livres v sols. — Pour la façon des franges de soye de deux d'iceulx tapis, xxij livres x sols. — Et pour bourgran pour doubler lesdits quatre tappiz, xvj livres xvij sols vj deniers. » *Ibid.*, f° cxvj.

[3] « Pour ung petit flacon de fin argent qu'il a fait et livré à madite dame, duquel elle se sert en sa chambre, viij livres ij sols ix deniers. » *Ibid.* (n° 1801), f° viij xx xvj.

[4] « Une escriptoire couverte de velours noir garnie de bandes de fer dourées, avec deux rousleaux et ung ciseau dorez ensemble, aussi le cornet et la boite à pouldre d'estain. » *Ibid.* (n° 1797), f° ij c xlvj v°.

[5] « Pour une aulne dudit velours noir de Gennes, employée à avoir couvert ung petit coffret servant d'escritoire sur la table d'icelle dame, iiij livres xix sols. » *Ibid.* (n° 1800), f° ij c ix.

[6] « A messire Jehan Vanden Heetvelde, docteur en médecine, médecin de

elle se délasse par quelque travail à l'aiguille [1], ou en enfilant des chapelets aux grains d'or ou de grenat [2]. D'autres fois encore elle cause avec ses filles d'honneur [3]; badine avec les orphelins que lui a légués l'infortunée Isabelle; s'amuse de leur joie enfantine [4], rit des facéties de « Neuteken, son

madame, résidant à Louvain, la somme de lxxv livres, pour pension. » Il fut nommé médecin ordinaire, le 20 mai 1523, aux gages de 150 livres par an. Compte de J. de Marnix (n° 1799), f° xlij v°.

[1] « Pour une aulne de thoille, dont a esté faict ung coussinet sur lequel madite dame besoingne de l'esguille. » *Ibid.*, f° vj xx xiiij v°.

« Pour ij aulnes de sindal noir pour couvrir ung cussignet sur lequel madite dame s'amuse de l'esguille, v sols. » *Ibid.* (1805), f° ij c j.

Le 17 mai 1511, Maximilien remercie Marguerite des belles chemises qu'elle lui a envoyées et auxquelles elle a travaillé de ses mains. *Correspondance*, II, 380.

[2] « Pour xliij aulnes de ruban de soie, pour servir à enfiller paternostres, à iij deniers l'aulne. » Compte de J. de Marnix (n° 1799), f° vij xx v.

« Pour v esterlins et vj grains aussi d'or d'escus, dont il a esté fait xlij boutons à façon de losenges que icelle dame porte à des paternostres de grenas, iiij livres xj sols. — Pour la façon desdits boutons d'or, xlij sols. » *Ibid.* (n° 1804), f° viij xx vj.

« Pour trois cens petites paternostres, aussi d'or d'escuz, pesant ensemble j ° vij estrelins et xiiij grains, xxv livres xij sols. » *Ibid.* (n° 1805), f° ij c xxvj. — (Mainte fois répété.)

[3] Les comptes de Jean de Marnix mentionnent comme dame, femmes et filles d'honneur : Isabeau de Culembourg, comtesse d'Hoogstraeten ; — Marguerite de Lalaing, dame du Verneuil ; Jeanne de Petershem ; Anne de Halewin ; Marguerite et Marie d'Hemricourt; Wallebourg d'Aspre ; Antoinette de Bulleux ; Anne de Longueval ; de Waldeck ; de Reyneubourg ; de Rosimbos ; de Vergy ; de Fontaine ; de Neufville ; Jeanne de Foix ; Philippine de la Marche ; Marie de Falais ; Isabeau d'Espagne ; Marguerite de Saillant ; Louise de Longastre; Françoise de Montfort; N. de Maldeghem ; Anne de Flagy. — Damoiselle Barbe de Mordach était « mère des filles d'honneur. »

[4] « A Lienard Chaussel d'Ausbourg, orfévre, demourant en ceste ville de Malines, la somme de lxxv livres x sols, pour une belle et riche daghe d'argent bien dorée et faicte à façon antique par personnaiges, dont madicte dame a fait don et présent à son petit nepveu le filz du roy de Dannemarcke. » Compte de J. de Marnix (n° 1799), f° vij xx.

« A Thomas Bombelli, marchant de draps de soie, résidant à Anvers; et à

passe-temps [1]; » se distrait par le caquetage de l'Amant vert, son cher perroquet [2]; ou tombe sous le charme du chant de

Goos Manteau, cvj livres xij sols, pour les parties de drap de soye et orphévreries d'or cy-après déclarées, qu'on a achetées d'eux par ordonnance de madame, desquelles elle en a faict don aux jeunes prince et princesses de Dannemarcke, pour leur en estre fait habillemens. — Audit Goos Manteau, pour une belle ymaige d'or d'escuz où il y a émaillé de noir ung hercules; et pour xxiiij paires de beaulx esguillons, aussi d'or d'escuz, laquelle ymaige et esguillons madicte dame a fait mectre et poser au bonnet dudit prince, façon desdites ymaige et esguillons, lxiiij sols; pour une belle bordure d'or d'escuz, laquelle aussi madicte dame a fait poser sur la coiffe de la plus grande desdites princesses, vj livres vj sols ix deniers. » *Ibid.*, f° vij xx vij.

« Pour la façon d'une robe de damas bordié de velours, que icelle dame a fait faire au jeune prince de Dannemarcke, son nepveu, xx sols; pour la façon d'ung sayon de velours noir pour ledit prince, xx sols; pour la façon d'ung pourpoint de satin pour luy, x sols; pour la façon d'ung bonnet de velours noir, pour luy, xx sols. » *Ibid.*, f° vij xx xj.

« Pour viij boutons d'or garnisz de xiij perles chacun, dont madite dame a aussi fait don au joisne prince de Dannemarcke, pour servir sur les manches de sa robe. » *Ibid.* (n° 1803), f° ix xx xj.

« Pour la façon d'ung pourpoint de satin blanc pour ledit prince, x sols. » *Ibid.*, f° ix xx xiiij v°.

« Pour xx poirettes d'or que icelle dame a donné aux jeunes princesses, pour le décorement d'ung petit lit de camp qu'elles ont. » *Ibid.* (n° 1804), f° viij xx vj.

« Pour ij exquises paires de manchettes de fine toille de Cambray, ouvrées de fil d'or et de soye, desquelles madite dame a fait don aux deux jeunes princesses de Dannemarcke, vij livres. » *Ibid.*, f° ix xx iiij.

[1] « A Arthuse le Moyne, ayant la charge et gouvernement de Neuteken, passe temps de madame, la somme de vj livres xj sols vj deniers, pour son remboursement de plusieurs parties et menues nécessaires pour l'entretenement de la personne de ladite Neuteken, dois le premier jour de juillet xv c xxj jusques au xx° jour de juing xv c xxij. » *Ibid.* (n° 1798), f° ij c ix.

« Pour iij aulnes de drap vert pour doubler une robbe de sayette verte pour Neuteken, passe temps de madite dame qui, au prix de ix sols l'aulne, xxvij sols. — Pour une aulne de drap noir pour mettre les plis de ladite robe, vij sols. — Pour iij aulnes de doublure noire pour doubler une cotelette de sayette verte pour ladite Neuteken, xxj sols. » *Ibid.*, f° ij c xiij v° et xiiij.

[2] « Pour iij aulnes de drap vert pour couvrir les caiges du papegay et aultres oyseletz estans en la chambre de madite dame. » *Ibid.* (n° 1802), f° ix xx j.

Ce perroquet avait été donné à Marie de Bourgogne par l'archiduc Sigismond

ses oiseaux, à qui Nolet le Vault, son valet de chambre, vient d'apporter du mouron [1]. Tout en les écoutant, elle caresse sa « petite marmotte [2], » jusqu'à ce que ses chiens quittent, en grondant, leur « paillasse de drap blanc [3], » et qu'un petit chien, enveloppé d'un « couvertoir de fourrure [4], jette sur sa maîtresse des regards pleins de reproches jaloux.

Un page, revêtu d'un pourpoint de fustaine noire, doublé de fustaine blanche, son bonnet « de fin écarlate [5], » à la

d'Autriche. Marguerite le gardait en mémoire de sa mère, le soignait elle-même, et lorsqu'il mourut de vieillesse pendant un voyage qu'elle fit en Allemagne, elle composa son épitaphe. C'est ce perroquet qui a inspiré à Jean Le Marie des Belges l'opuscule intitulé *Triumphe de l'Amant Vert*. Les quêteurs d'aventures romanesques ont supposé que dans cet opuscule l'indiciaire parlait de son amour, et que cet amour était partagé.

[1] « A Jehan Buret, serviteur de madamoiselle Constance, femme de chambre de madame, la somme de ij livres, dont madite dame lui a fait don pour acheter une robe, en faveur de ce que souventes fois, il est allé quérir de mourron et aultres graines pour les petits oyseaulx de madite dame. » Compte de J. de Marnix (n° 1804), f° cxviij.

« A Nolet le Vault, varlet de corps de l'escuerie de madame, la somme de xij livres dont icelle dame luy a fait don, en considération des paines que journellement il prent tant à aller querre du mourron pour ses petits oyseaulx que aultrement. » *Ibid.* (n° 1805), f° vj xx xvij.

[2] « A ung homme françois, la somme de x livres, pour l'achat d'une petite marmotte que madame a acheté de luy et icelle retenue en sa chambre. » *Ibid.*, f° ij c vij.

[3] « Pour une aulne demie de drap blanc dont a esté faict une paillasse, sur laquelle se couchent les petits chiens de icelle dame, à xiiij sols l'aulne, xxj sols. » *Ibid.* (n° 1801), f° vij xx iij.

[4] « A Estienne Ysabeau, pelletier de madame, pour avoir employé ij manteaulx blancs en la fourrure d'ung couvertoir fait pour couvrir le chien de madite dame, au prix de vij sols le manteau, xiij sols pour la fasson. » *Ibid.* (n° 1797), f° ij c xxvj.

« Pour gros drap fourni en la chambre de madite dame, sur lequel se couche le petit chien d'icelle dame. » *Ibid.* (n° 1800), ij c ix.

[5] « A Jehan le Roy, tailleur des habillemens de madame, la somme de vij livres v sols, pour les parties de son mestier par luy fournies et livrées pour les

main, annonce successivement Thomas Bombelli, argentier de la princesse et marchand de soieries à Anvers; Rombaut Van den Dorpe, Léonard Chaussel, orfévres à Malines; Van der Perre, orfévre à Bruxelles; le mercier Thomas Parenti; et, en entendant ces noms, les jolies demoiselles d'honneur ont tressailli d'aise : l'arrivée des marchands est pour elles, l'avant-coureur de la munificence de la princesse. En effet, Marie de Falais, qui va se marier, reçoit un trousseau complet : « fin satin broché, toile d'argent damassée, satin cramoisi, damas blanc pour robes et manchettes, velours noir de Gênes pour chaperons et turban, et

pages d'honneur de madite dame, ainsi que s'en suyt : pour la quantité de xviij aulnes de bonne fustaine noire, emploiées pour vj pourpoints pour vj pages d'honneur d'icelle dame, au prix de v sols l'aulne. — Pour xviij aulnes de fustaine blanche pour doubler lesdits pourpoints, à ij sols vj deniers l'aulne. — Pour iiij aulnes de canevas, employées auxdits pourpoints, à ij sols vj deniers l'aulne. » Compte de J. de Marnix (nº 1798), fº viij xx vij.

« Pour xxx aulnes d'aultre moindre drap gris d'Angleterre, pour d'icelluy faire huyt robbes, assavoir : aux sept paiges de madicte dame, nommés Dortan, d'Hoogstraeten, Brégilles, Aspre, Neufville, Alexandre et Leveau, et à ung fils de Jacques Scellier, sommellier de cave de madite dame et conchierge de sa maison à Malines, au pris de xxxij sols l'aulne, xlviij livres xvj sols. — Pour iiij aulnes de bon velours noir, délivré audit Philippe de Brégilles, premier escuyer, pour ung pourpoint, au prix de lxx sols l'aulne, xiiij livres. — Pour xv aulnes d'aultre bon velours noir, pour emploier à la bordure desdits sept robes des sept pages de madite dame, et pour la bordure de la robe du fils du conchierge de Malines, au prix de lxviij sols l'aulne, lj livres. » Même compte, fºs viij xx viij vº et seq.

« Pour xxj aulnes de bonne fustaine noire, pour faire sept pourpoints pour les sept pages de madite dame, au prix de v sols l'aulne, v livres v sols. — Pour xxj aulnes de fustaine blanche pour doubler lesdits pourpoints, à iij sols l'aulne, lxiij sols. — Pour sept aulnes de canevas pour lesdits pourpoints, au prix de iij sols l'aulne, xxj sols. » *Ibid.*, fº viij xx xij vº.

« A Thomas de Parenti, la somme de ix liv. pour six bonnets de fin escarlate, au prix de xxx patars pièce, achetez de luy, pour vj pages d'honneur de madite dame, pour eulx porter à les prochaines Pâques. » *Ibid.*, fº viij xx v.

bijoux s'entassent au fond de sa corbeille[1]; » plus tard, elle aura la dot de 1,200 livres que Marguerite « a accoustumé de donner à ses filles d'honneur, en avancement de leur mariage[2]. » Les autres dames et filles d'honneur ne seront point oubliées : elles recevront du « satin pour ligner les manches de leurs robes de velours[3]; du taffetas pour doubler leurs cornettes et leurs chaperons[4], » et vingt autres colifichets pour diversifier leur toilette.

[1] « Pour xviij aulnes de fin satin broché à unze fils, pour une robe, au prix de ix livres l'aulne, lxij livres. — Pour xix aulnes de toille d'argent damassé pour une robe et une paire de manchettes, au prix de xv livres chacune aulne, ij c iiij xx v livres. — Pour iij aulnes de ladite toille d'argent, pour ligner les manches de ladicte robe de satin broché, xlv livres. — Pour ix aulnes et demie de satin blanc pour mettre endedans de ladite robe de satin broché, au prix de xl sols l'aulne, xix livres. — Pour xij aulnes de satin cramoisy pour une robe et une paire de manchettes, au prix de v livres l'aulne, lx livres. — Pour xij aulnes de damas blanc, aussi pour une robe et une paire de manchettes, à xlvj sols l'aulne, xxvij livres xij sols. — Pour iij aulnes de velours noir de Lucques, pour faire chapperons, roulet tourch et cornettes, au prix de v livres l'aulne, xv livres. — Et pour demie aulne dudit satin cramoisy, et demie aulne dudit satin blanc, pour faire et doubler des tourets. » Compte de J. de Marnix, f° ix xx iij.

[2] « A damoiselle Marie de Falais, ci-devant fille d'honneur de madame et à présent femme du sieur d'Aultacy, la somme de ij c livres, dont madite dame, par ses lettres patentes, en date du xxv$^{e}$ d'avril xv c xxiiij, luy a fait don, en récompense de ce que à son mariaige, elle ne luy avoit donné que mil livres, et qu'elle avoit accoustumé de donner à ses aultres filles d'honneur en avancement de leur mariaige, xij c livres. » *Ibid.* (n° 1800), f° vj xx x v°. (Article répété fréquemment dans d'autres comptes.)

[3] « Pour lvj aulnes de satin blanc, pour ligner les manches des robes de velours noir données à xvj femmes et filles d'honneur, xiv livres xvj sols. » *Ibid.* (n° 1797), f° ix xx vij.

« Pour xxxiij aulnes de bon satin, lequel madame a fait acheter au prix de xlvj sols l'aulne, et icelly délivrer à unze ses filles d'honneur pour ligner les manches de leurs robes de velours noir au lieu du satin blanc, qu'elles y avoient, qu'est desjà usé. » *Ibid.* (n° 1798), f° ix xx ij.

[4] « Pour v et demi aulnes de taffetas noir dont ont été doublés les cornettes et chaperons dernièrement faits aux filles d'honneur de madite dame, vj livres xvij sols. » *Ibid.* (n° 1797), f° viij xx ix.

Marguerite donnera encore d'autres gages de son affection ou de sa gratitude. Un de ses anciens pages d'honneur, « jeune gentilhomme de Gueldre, nommé Horst, » est gratifié de vingt aunes de damas noir pour une robe [1]. Le fils du bailli du Hainaut [2], le fils de l'audiencier de l'empereur [3] reçoivent du velours noir pour confectionner des sayons; son médecin, une robe de satin noir fourrée de martres [4]; d'autres fois une gratification est accordée au prince des clercs « qui lui a présenté une requête en vers [5]. » Les gens de service d'un ordre inférieur auront aussi part à ses libéralités : elle achète, pour Neuteken, « une robe de drap de Rouan orangeat [6], » ou bien une robe de drap gris argenté qu'elle fera doubler de bouracan noir [7]; pour ses filles de

[1] « A Jehan Casselaere, marchand de draps de soye, résidant à Bruxelles, la somme de xlij livres, pour xx aulnes de damas noir, lequel madite dame a fait acheter de luy et iceluy délivrer à ung josne gentilhomme de Gheldre, nommé Horst, ci-devant page d'honneur d'icelle dame, pour une robe. » Compte de J. de Marnix, précité, f° ij c xvij v°.

[2] « Pour la façon d'ung sayon de velours noir à deux bords de damas noir-jausne, que madite dame a donné audit fils du bailly de Haynau, xxv sols. » *Ibid.* (n° 1798), f° ij c xxij v°.

[3] « Pour viij aulnes de bon velours noir, lequel madite dame a fait prendre et acheter au pris de lxvj sols l'aulne, et icelluy délivrer au fils de l'audiencier de l'empereur, pour un sayon. » *Ibid.*, f° viij xx xv.

[4] « Pour la façon d'une robe de satin noir plaine de martres, dont icelle dame a fait don à son médecin, xxv sols. » *Ibid.* (n° 1802), f° viij xx ij v°.

[5] Bulletins de la commission royale, IV, 8-9. — Le fait est assez fréquent à cette époque. Voir *Gedenkstukken*, II; *Archives littéraires du nord de la France*, etc.

[6] « Pour six aulnes de drap de Rouan orengeat, pour faire une robe à Neuteque, passe temps de madicte dame, viij livres viij sols. » Compte de J. de Marnix (n° 1805), f° ij c xxxiiij.

[7] « Pour xj aulnes de drap gris argenté, dont ont esté faictes deux robes, assavoir : l'une pour Neuteken, passe temps de madicte dame; et l'autre pour service de nuyt en sa chambre, xxiiij livres vj sols. — Pour iiij aulnes de doublure noire, dont a été doublée la robe de ladite Neuteken, xxviij sols. — Pour

chambre [1], des robes de camelot [2], qu'elle fera fourrer de peaux de renard, ou d'agneau noir [3]; un sayon de velours noir pour Robert Robin, confesseur de l'empereur [4]; enfin, des petits bonnets, et des robes pour « les fillettes » du concierge du palais, à Gand [5].

Aux visites des marchands en succèdent d'autres d'un non moins vif intérêt pour le jeune et coquet entourage de Marguerite. C'est un homme arrivant d'Espagne et apportant de la part du seigneur de la Chaulx « certains nouveaulx habillemens venant des Indes [6]; » c'est Pierre Pannemaeker ou quelque

ij aulnes de bouracan pour doubler les manches de ladite robe, iiij sols. — Pour j aulne de toille blanche pour le corps de ladite robe, iij sols. » Compte de J. de Marnix (n° 1797), f° ij c xxviij.

[1] Les comptes de J. de Marnix mentionnent les femmes et filles de chambre : Constance de Galaten, Marguerite Gingonard, Marie de la Barruère, Chrétienne Gauleron, Marguerite de Serclaes, N. Argoulle.

[2] Compte de J. de Marnix (n° 1797), f° ix xx xj.

[3] « Pour avoir livré vj manteaulx de regnards, mis en une robe pour l'usage des filles de chambre de madite dame, xix livres x sols. — Pour avoir livré et fourré d'agneaulx noirs les poignetz de la robe de Neuteken, passe temps de madite dame, x sols. » *Ibid.*, f° ij c xxvij.

[4] « Audit Bombelli, la somme de xlij livres pour xij aulnes de bon velours noir, lequel madite dame a fait prendre et acheter de luy au prix de lxx sols l'aulne, et icelluy dellivrer à messire Robert Robin, confesseur de l'empereur, pour ung sayon et un pourpoint. » *Ibid.*, f° ij c v.

[5] « A Willem de Meulenaere, marchand de drap de soie, résidant à Gand, la somme de xj livres j sol, pour xvij aulnes de bon kamelot jaulne, lequel madite dame a fait acheter au prix de xiij sols l'aulne, pour d'icelluy faire deux robes aux deux petites fillettes du conchierge de l'empereur audit Gand. » *Ibid.*, f° ij c j.

« Pour une aulne de satin noir, dont a esté faict ung petit bonnet pour la plus petite fillette dudit conchierge, xliiij sols. — Item, pour demy aulne de fustaine, pour doubler ledit bonnet, ij sols. — Pour la fasson d'icelluy, xviij sols. » *Ibid.*, f° ij c xiij v°.

[6] « A ung homme venant d'Espaigne, la somme de iiij livres, auquel madite dame en a fait don en faveur de ce qu'il lui a porté, de par monsieur de la Chaulx, certains nouveaulx habillemens venant des Indes. » *Ibid.* (n° 1799), f° cij v°.

autre maître tapissier venant montrer de riches tapisseries de Bruxelles [1]; c'est Jean Janty, marchand d'Arras, qui exhibe « deux petits mesnages, l'un d'argent, l'autre d'ivoire [2]; » c'est un Allemand, auteur « d'une passion à personnaiges allans par engins tous seuls [3]; » c'est « ung compaignon monstrant à madame une damoiselle faite de bois, allant également par engins toute seulle [4]; » c'est enfin « ung autre compaignon apportant certains petits fantômes allans et cheminans par engins dessus une table [5]. »

L'heure des audiences arrive, et cette fois les calculs de la politique n'interviennent pas : ici ce n'est plus l'agent d'un pouvoir luttant contre la liberté, c'est le cœur de la femme qui se révèle d'une manière éclatante. L'affabilité de Marguerite est connue de tout un peuple habitué à voir dans

[1] « Aux serviteurs de maître Pierre Pannemaker, la somme de x sols, pour avoir montré à madite dame certaines pièces de riches tapisseries qu'elle a marchandiés avec ledit maistre Pierre. » Compte de J. de Marnix (n° 1797), f° cxv.

« A ung tapissier de la ville de Bruxelles, ij philippus d'or de xxv patars pièce, pour avoir montré et déplié devant madite dame certaines pièces de riche tapisserie. » *Ibid.*, f° cxvj.

[2] « A Jehan Janty, marchant, résidant à Arras, la somme de xx livres, que due lui estoit pour ung petit mesnage d'argent fait de plusieurs pièces, pesant iiij onces et demie; et pour un autre semblable mesnaige fait d'ivoire, lesquels madite dame a fait acheter de luy pour yceulx retenir en ses mains et en faire à son noble plesir. » *Ibid.*, f° ij c ij.

[3] « A ung allemand, la somme de ij ducatz d'Hongrie de xliij sols pièce, auquel madite dame en a fait don, en faveur de ce qu'il est venu monstrer à madite dame une Passion à personnaiges allans par engins tous seuls. » *Ibid.* (n° 1802), f° iiij xx viij v°.

[4] « A ung compaignon qui est venu monstrer à madame, le xxj de mars xv c xxvj avant Pasques, une damoiselle faicte de bois allant par engins toute seulle, la somme de iiij carolus d'or de xxij sols pièce. » *Ibid.*, f° iiij xx.

[5] « A ung compaignon, la somme de iiij livres d'or de xx sols pièce, auquel madame en a fait don, en faveur de ce que, le xxij^e d'août xv c xxviij, il luy a monstré certains petits fantômes allans et cheminans par engins dessus une table. » *Ibid.* (n° 1804), f° cxiiij v°.

ses souverains des chefs et non des maîtres. De jeunes filles viennent lui offrir, l'une « ung petit Jhesus en paincture; » l'autre « ung petit Jesus; » une troisième « une Sainte-Marguerite. » Un enfant lui présente une grenade; une femme de Hal, des tripes; un compagnon de Namur, un gâteau de truites; une femme, « une Notre-Dame de pitié; » une « pauvre vieille femme, un Jhesus en paincture; » une autre « un Jésus en croix; » quelques-unes des fruits; des fleurs; « des fleurs de soie, etc. [1]; » un compagnon, « un bel oranger [2]; » un serviteur du receveur de Zélande, des « figues vertes nouvelles [3]; » des laquais d'Érard de

[1] « A une jeusne fille qui a porté à madame un petit Jhésus en paincture, ij carolus. — A une fruictière qui a donné à madame une saincte Marguerite, j carolus. — A une aultre qui a porté des fleurs à icelle dame, j carolus. — A une jeusne fille qui a porté à madame ung petit Jésus, j carolus. — A ung petit enfant qui a donné une grenade à madame, j carolus. — A une femme de Haulx (Hal), qui a présenté à madame des trippes, iij carolus. — A ung compaignon de Namur, qui a présenté à madame un gasteau de trouyte, ij carolus. — A trois petites filles, iij carolus. — A une jeusne fille, ij carolus. — Ès mains de madame, pour distribuer à certaines pauvres gens, xij carolus. — A une femme qui a donné à madame une Notre-Dame de Pitié, ij carolus. — A une pauvre vieille femme qui a présenté un Jhésus en paincture à madame, ij carolus. » Compte précité, f^os iiij ^xx ix et c.

« A une femme qui a donné à madame ung arbre de fleurs de soye, ij carolus. — A ung homme de Namur, qui a présenté à madame une truyte et ung pasté de truyte, vj carolus. — A trois jeusnes fillettes, qui ont fait présent à madame de quelques fleurs de soye, à chacune ij carolus, font vij carolus. — A une pauvre femme fruictière, viij carolus. — A ung qui a présenté des poires à madame, ij carolus. — A une pauvre femme qui a présenté un Jésus en croix à madite dame, j philippus. » *Ibid.* (n° 1805), f° iiij ^xx xix.

[2] « A ung compaignon, la somme de ij carolus de xx sols pièce, auquel madame en a fait don en faveur de ce qu'il lui a présenté un bel arbre orengier sur lequel avoit de belles orenges nouvelles. » *Ibid.* (n° 1804), f° cxvj v°.

[3] « A ung serviteur du rentemaistre de Zeellande, la somme de ij carolus d'or de xxij sols pièce, auquel madite dame en a fait don en faveur de ce qu'il luy a présenté, de la part de sondit maistre, des figues verdes nouvelles. » *Ibid.* (n° 1800), f° cxv v°.

la Marck, « des amandes nouvelles avec d'autres beaux fruits[1]. »

Des mères viennent aussi prier la régente d'être la marraine de leurs enfants; elle acquiesce à leur demande, et ses filleuls recevront des témoignages de sa munificence, qui s'étendront même sur leurs parents[2]. Les plus malheureux, l'infortune rend si humble, se présentent les derniers; mais sa bonté est intarissable, et ils ne partiront pas les mains vides. « Ung vieulx soldat d'York » reçoit trois carolus pour s'en retourner dans son pays[3]; un « pauvre gentilhomme allemand, vingt carolus d'or pour luy aider à vivre[4]; un autre povre gentilhomme, comte au royaulme de Chippre, trente carolus, à cause qu'il a esté destroussé par les champs[5]; » un « pauvre gentilhomme ytalien[6]; et d'autres pauvres voyageurs obtiennent des secours qui leur permettront de revoir la patrie[7]; » une pauvre femme, deux chemises[8];

[1] « A deux lacquays de monseigneur le cardinal de Liége, la somme de vij livres, auxquels madite dame en a faict don, en faveur de la paine qu'ilz ont prins à luy avoir appourté, dois la ville de Liége en la ville de Malines, des amandes nouvelles et autres beaulx fruicts. » Compte précité, f° cxij v°.

[2] *Ibid.* (n° 1797), f°s iiij xx ij, iiij xx vj, cx, ij c viij, ij c lvj v°, etc.

[3] « A ung vieulx soldat nommé Henry-Symon de Yorq, la somme de trois carolus de xx sols pièce, dont madame luy a fait don pour s'en retourner audit Yorcq. » *Ibid.* (n° 1804), f° ciij.

[4] « A ung pouvre gentilhomme allemand, la somme de xx carolus d'or, auquel madite dame en a fait don, pour luy aider à vivre. » *Ibid.* (n° 1801).

[5] « A ung povre gentilhomme, comte au royaulme de Chippre, la somme de xxx carolus d'or de xx sols pièce, dont madite dame luy a fait don, à cause qu'il a esté destroussé par les champs. » *Ibid.* (n° 1803), f° cxiv.

[6] « A ung pouvre gentilhomme ytalien, la somme de iiij livres, auquel madite dame en a fait don pour Dieu et en aulmosne, pour soy en retourner en son pays. » *Ibid.* (n° 1800), f° cxviij.

[7] *Ibid.* (n° 1797), f°s cj, cv, cxj, cxiij v°, etc., et les comptes suivants.

[8] « Pour deux chemises, dont madite dame a fait don à une pauvre femme, xviij sols. » *Ibid.* (n° 1802), f° viij xx xviij v°.

un « pauvre vieulx homme innocent, du pays de Luxembourg, cinq aulnes de drap jaulne [1]; » une vieille femme, onze livres pour acheter « aucuns ustensiles qu'il luy est nécessaire d'avoir, avant que l'on la veuille recevoir à l'hospital de Sainte-Katherine, à Malines, où, à la faveur et requeste d'icelle dame, on luy a donné place [2]. » Enfin, un pauvre aveugle, qui est venu « jouher, devant la porte de la chambre de madite dame, d'ung instrument nommé bombarde, » reçoit treize sols [3];

Ses bienfaits s'étendent à tous : elle donne « quatre aulnes de drap brung d'Angleterre, pour une robe, à une sotte nommée Catton [4]; » douze aunes de camelot pour faire une robe « à ung petit neyn [5]; » une robe de drap gris « à ung sot demeurant avec la marquise d'Aerschot [6]; » cinq aunes de

[1] « Pour v aulnes de drap jaulne, dont madite dame a ordonné estre faicte une robe à ung pauvre vieulx homme innocent venant du pays de Luxembourg, v livres, xv sols. » Compte de J. de Marnix (nº 1800), fº ix xx xvij vº.

[2] « A Marguerite Guye, veufve de feu Symon Maillotin, la somme de unze livres, de laquelle madite dame luy a fait don, pour convertir et emploier à l'achat d'aucuns ustensiles que luy est nécessaire avoir avant que l'on la veuille recevoir à l'hospital de Sainte-Katherine à Malines, où à la faveur et requeste d'icelle dame, on luy a donné place. » *Ibid.* (nº 1803), fº vj xx vij vº.

[3] « La somme de xiij sols à ung pauvre aveugle, lequel vint jouher devant la porte de la chambre de madite dame, à Hoogstraeten, le vij^e jour d'octobre xv c xxvj, d'ung instrument nommé bombarde. » *Ibid.* (nº 1802), fº iiij xx xiij vº.

[4] « Pour iiij aulnes de drap brung d'Angleterre, pour une robe pour une sotte, nommée Catton, dont madite dame luy a faict don, v livres viij sols. » *Ibid.* (nº 1802), fº ix xx ij vº.

[5] « Pour xij aulnes d'ung semblable camelot, pour faire une robe à ung petit neyn, audit prix de xvij sols l'aulne, x livres xij s. vj deniers. » *Ibid.* (nº 1799), fº vij xx xiv vº.

[6] « Pour la façon d'une robe de drap gris, laquelle madite damé a faict faire à ung sot demourant avec la marquise d'Arschot. » *Ibid.*, fº vj xx xv.

« Pour vj aulnes de drap gris d'Angleterre, lequel madite dame a fait ache-

bon damas pour faire une robe, à une petite naine, fille d'un ancien archer de corps de l'empereur [1]. Elle paye la dépense de bouche faite en l'hôtellerie de Henri Lort, par « certain povre homme d'esglise [2]; » la pension d'une « petite nayne pour apprendre la langue françoise et la dresser et nourrir en bonnes mœurs et vertus [3]; l'entretien de sa sœur bâtarde estant en religion à Bois-le-Duc [4]. »

Chacun vient à elle avec confiance, chacun connaît ses bienfaits, car le peuple est plus prompt à voir le bien qu'à comprendre le mal. Tous ont à citer une bonne action de la princesse; qui : « un jeune fils nommé Michel de Herrière, étudiant à Louvain, gratifié de 10 livres pour luy aider à entretenir son étude [5]; » qui : « le frère Alfonse de Rora, religieux de l'ordre de Saint-Dominique, ayant obtenu dix

ter, au prix de xxiiij sols l'aulne, et délivrer à Jehan Leroy, tailleur de ses habillemens, pour en faire une robe à un pauvre sot nommé Bauldot. » Compte précité, fº vij xx.

[1] « Pour v aulnes de bon damas noir pour faire une robe à une petite neyne, fille d'ung naguère archer de corps de l'empereur. » *Ibid.* (nº 1800), fº ij c xxj.

[2] « A Hendrick Lort, hostellier, suivant la court, la somme de ix livres, pour la despence de bouche de certain povre homme d'esglise faicte en sa maison. » *Ibid.* (nº 1803), fº vj xx.

[3] « Assavoir xxviij livres pour, par son ordonnance, avoir nourry et entretenu une petite nayne ung an entier, finy au noël xv c xxv, pour apprendre la langue françoise, et l'adresser et nourrir en bonnes meurs et vertus, et xxxvij sols pour aulcunes minuties pour ladite nayne. » *Ibid.* (nº 1802), fº ij c xj.

[4] « A la sœur bastarde de madame, estant en religion à Bois-le-Duc, la somme de xx livres, dont madite dame luy a fait don, qu'est telle et semblable somme qu'elle a accoustumé lui faire chaque an, pour furenir à aucunes ses nécessitez. » *Ibid.* (nº 1801), fº civ vº.

[5] « A un jeune fils nommé Michel de Herrière, étudiant à Louvain, la somme de x livres, auquel madite dame en a fait don, pour luy ayder à entretenir son étude. » *Ibid.* (nº 1797), fº cj vº.

Le frère de Jean de Marnix fut « entretenu aux études » par cette princesse, qui lui donna, en 1511, une prébende à Soignies. *Correspondance*, I, 397.

carolus d'or pour l'assister aux études à Louvain [1]; » qui : « ung pauvre gentilhomme, ayant reçu dix livres pour l'aider en ses nécessités [2]; » qui : « ung jeune fils de Valenciennes, nommé Léon Labequin, tenu et entretenu à l'escolle pour luy apprendre l'art d'armoirie, et renvoyé ensuite à ses parens honnestement racoustré [3]; » qui : « ung autre jeune fils, mis en apprentissage chez Pierre Dozins, brodeur de Madame, » durant quatre ans, pour apprendre « l'art et mestier de broderie [4]; » qui : « une pauvre sotte, dont elle paye la pension, table et despense de bouche [5]; » qui : « ung petit enfant nourri pour Dieu et en aulmosne [6]; » qui : « ung jeune orphelin placé aux écoles d'Hoogstraeten [7]. »

[1] « A frère Alfonse de Rora, religieux de l'ordre de Saint-Dominique, la somme de x carolus d'or de xxij sols pièce, pour l'assister aux études à Louvain. » Compte de J. de Marnix (nº 1799), fº c vº.

[2] « A ung povre gentilhomme harbanisque, de la compaignie de monsieur de Fiennes, la somme de x livres, auquel madite dame luy a faict don pour luy aider à ses nécessitez. » *Ibid.*, fº iiij xx xix vº.

[3] « A Thomas Isacq, dit Thoison d'or, la somme de xxij livres x sols, à savoir : xij livres x sols pour la nourriture pendant ung demy an d'ung jeusne filz de Valenciennes, nommé Léon Labequin, lequel madite feue dame luy avoit donné en charge pour le faire tenir à l'escolle et luy apprendre l'art d'armoirie, et x livres pour lui faire faire une robe et le racoustrer honnestement pour le renvoyer à ses parens. » Compte de la veuve et des hoirs de J. de Marnix, fº ij c.

[4] « A Pierre Dozins, brodeur de madame, la somme de xxiiij livres, en récompense de la paine qu'il a prins, l'espace de quatre ans, à monstrer et apprendre l'art et mestier de broderie à ung josne filz, que à ceste cause icelle dame avoit fait mectre chez luy. » Compte de J. de Marnix (nº 1804), fº cvj.

[5] « A Philippe de Sonastre, la somme de xxj livres, pour la pension, table et despense de bouche, à raison d'ung sol par jour, d'une pouvre sotte, laquelle madite dame faisoit nourrir et allimenter pour l'honneur de Dieu. » Compte de la veuve et des hoirs de J. de Marnix (nº 1832), fº ij c vj vº.

[6] « A madame la comtesse d'Hocstrate, la somme de xx livres, pour payer la despence d'ung petit enffant que madite dame a fait nourrir pour Dieu et en aulmosne. » Compte de J. de Marnix (nº 1804), fº ix xx vij.

[7] « A ung josne enffant orphelin, la somme de vj livres, auquel madite dame

Si ces audiences ne l'ont pas trop fatiguée, elle assistera à la leçon donnée par messire Henri Ghelle à ses pages d'honneur [1], ou bien elle fera une promenade, pour laquelle ses valets d'écurie sellent tantôt sa belle haquenée blanche [2], ou préparent sa litière garnie de velours noir, portée par deux chevaux couverts de housses de la même étoffe [3], sa grande chaise à porteurs garnie de satin noir [4], ou l'un de ses

en a fait don, pour l'ayder et entretenir aux escoles au lieu d'Hocstrate. » Compte de J. de Marnix (nº 1799), fº iiij xx xv vº.

« A madame Ysabeau de Culembourg, dame dudit lieu, comtesse d'Hocstraete, etc., dame d'honneur de madite dame, la somme de xviij livres, pour le paiement de la despense d'ung pouvre enfant orphelin qu'elle faict entretenir aux escoles au lieu d'Hocstraete, pour Dieu et en aulmosne. » *Ibid.* (nº 1802), fº ij c xiij.

[1] « Pour vij aulnes de bon drap noir, que madite dame a fait acheter de luy au pris de xxij sols vj deniers l'aulne, et icelluy délivrer à messire Henry Ghelle, chappellain et maistre d'escole de ses pages d'honneur. » *Ibid.* (nº 1801), fº xj xx x.

[2] « LX livres, pour l'achat d'une belle haghenée blanche, que madite dame a achetée de luy, pour servir en son escurie. » *Ibid.* (nº 1802), fº vij xx vº.

[3] « Pour xv aulnes de bon velours noir, que madite dame a fait prendre et acheter de luy, au pris de lxiij sols, pour couvrir l'arnas de ses chevaulx de litière. » *Ibid.* (nº 1799), fº vj xx j.

« Pour xxvj aulnes de bon velours noir de Gennes, dont a esté fait une couverture pour mettre dessus la litière de madame quand elle va par ville et par les champs, iiij xx viij livres viiij sols.— Pour xvij aulnes dudit velours, employé à avoir couvert les selles et harnas des deux chevaulx qui servent à porter ladite litière, lvij livres xvj sols. » *Ibid.* (nº 1801), fº vj xx vij vº.

« Pour xvj aulnes j quartier de bon velours noir, employées pour couvrir et garnir de toutes parts les branquards de la litière de madite dame, ensemble les courroyes de cuir et longes y servant, lx livres iij sols ix deniers. » *Ibid.* (nº 1805), fº viij xx xj.

[4] « Pour vij aulnes un quartier de velours noir, employées à la garniture du dehors de la chaise portative, faite pour porter madite dame quand son bon plaisir sera aller en ville, xxij livres xvj sols ix deniers. — Item, viij aulnes satin noir, employées au dedans de ladite chaise, xvj livres xvj sols. » *Ibid.* (nº 1797), fº viij xx ix.

« Pour vij aulnes et quartier de bon satin noir, emploié à la garniture d'une

« chariots branlans, [1] » que traînera « un puissant cheval grison [2], ou enfin son traîneau [3], pendant que piaffent les sept haquenées des filles d'honneur qui l'accompagnent « quand elle va par les champs [4]. » Avant sa sortie elle passe dans son cabinet de toilette, fermé de rideaux de taffetas vert [5], où l'attendent ses dames d'atour [6], ses femmes de garde-

aultre grande chaière servant à pourter icelle dame quand elle va sur les rues. » Compte de J. de Marnix (nº 1802), fº vij xx xix.

[1] « Pour ce que c'est la coustume en ce dit royaume (Naples) que les dames vont en galiotte, assavoir chariotz branlanz. » Liste des noms des sujets employés au service de la duchesse de Parme, etc. Reg. *Collection de documents historiques,* V, fº 96.

[2] « La somme de L livres, délivrée comptant ès mains de Philippe de Brégilles, escuyer d'escurie d'icelle dame, pour paiement d'ung puissant cheval grison, lequel elle a faict acheter par luy pour servir et tyrer en l'un de ses chariotz branslans. » Compte de J. de Marnix (nº 1798), fº viij xx viij vº.

« La somme de lx philippus d'or, » pour le même objet. *Ibid.,* fº ij c lix. — « La somme de xl livres, » pour le même objet. *Ibid.,* fº ij c lix vº.

« Pour xxx aulnes dudit velours, pour la couverture du premier chariot branland d'icelle dame, cviij livres.

Pour cxxij aulnes de franges de soye noire, emploiées à la bourdure des couvertes de la litière et chariot, xxviij livres vij sols. » *Ibid.* (nº 1805), fº viij xx viij vº.

[3] Ce mode de transport était alors fort en vogue. Le 12 janvier 1514, on voit Charles venir de Malines à Bruxelles dans un traîneau ayant la forme d'un bateau, que suivaient neuf ou dix autres traîneaux. Le 22 janvier de l'année suivante, il se rendit avec sa tante Marguerite, également en traîneau, au château de Dilbeek, propriété des évêques de Cambrai. M. A. Wauters, *Histoire des environs de Bruxelles,* I, 190.

[4] « Pour lxiiij aulnes demie de semblable velours noir, dont l'on a couvert sept selles, ensemble les harnas, des sept aghenées de madite dame servant à pourter ses filles d'honneur quand elle va par les champs, ij c xix livres vj sols. » Compte de J. de Marnix (nº 1801), fº vj xx vij vº.

[5] « xij aulnes de taffetas bleu et xviij aulnes de taffetas vert, desquelles ont été faites deux courtines fermant un petit cabinet de madite dame, xxxij livres x sols. » *Ibid.* (nº 1797), fº viij xx ix.

[6] Les comptes mentionnent les dames d'atour : Jeanne de Cerf (femme de Jean de Marnix), Barbe de Marschalck, Anne de Hordaing.

robe Javotte [1] et Jacquotte [2], et Jean Johanneau, son valet de chambre et son tailleur [3]; ce sont tous personnages importants, car Marguerite aime à plaire, et quoique simple dans son intérieur, elle est trop femme pour n'être point coquette. Aussi avec quel orgueil Jacquotte et Javotte montrent-elles le vaste département confié à leurs soins : ces robes de drap [4], de taffetas [5], de satin [6], de velours, de damas, de damas

[1] « A Javotte, femme de garde robe d'icelle dame. » Compte de J. de Marnix (nº 1797), fº ix xx xj.

[2] « A Jacquotte, petite femme de garde robe de madame, la somme de xxx livres pour ses gaiges et pension d'ung an. » *Ibid.* (nº 1801 et suiv.)

[3] « A Jehan Johanneau, valet de chambre et tailleur des habillemens de madame, la somme de xlix livres viij sols iij deniers, qui due lui estoit pour les parties de son mestier cy après déclarées, par lui faites et livrées par l'expresse ordonnance de madite dame, pour l'usage de sa personne pendant les mois de janvier, février et mars, xv c xxj. » *Ibid.* (nº 1797), fº iiij xx xvij.

[4] « v et demie aulnes de drap noir, dont a été doublée une robe de drap noir pour madite dame, xxxviij sols vj deniers. — ij aulnes de toile pour le corps de ladite robe, vj sols. — j aulne de fustaine, mise et employée à une autre robe de drap noir, iiij sols vj deniers. » *Ibid.*, fº viij xx xvij.

[5] « Pour xv et demie aulnes de fort bon et exquis taffetas, que madite dame a fait prendre et acheter de lui au prix de xlv sols l'aulne, pour d'icelui faire une robe d'esté pour l'usage de sa personne. » *Ibid.*, fº ix xx vj vº.

« A Ysabeau, pelletier de madame, pour avoir mis xx peaux blanches au haut d'une robe de taffetas noir, au prix de ij sols pièce, xl sols. — Pour la fasson, xxiiij sols. » *Ibid.*, fº xiij xx xiiij.

[6] « Pour avoir livré une bordure d'hermine dont a été bordée une robe de satin noir pour madite dame, y compris la fasson, vj sols. » *Ibid.*, fºs xiij xx xiiij et suivants.

« Pour une robe de satin noir fourrée de martres pour madite dame. — Pour une robe de satin noir fourrée d'hermines pour madite dame — Item, pour la fasson des deux dites robes, xxxvj sols. » *Ibid.*, ij c x vº.

« Pour iij aulnes de toille blanche pour doubler le corps d'une robe de satin noir pour madite dame, xv sols. — Pour x aulnes de bouracan employées en une robe de satin noir fourrée de martres pour madite dame, xx sols. — Pour ix aulnes de taffetas dont a été doublée ladite robe, xiij livres ij sols. — Pour x aulnes de sayette noire, dont a été doublée une robe de satin noir pour madite dame, xl sols. — Pour j et demie aulne de drap mise au fond, tout à

d'argent, de toile d'argent, etc.[1], lacées de cordonnets de soie, doublées de satin, ou fourrées d'hermines, de martres,

l'entour de ladite robe, xxxvj sols. — Pour j aulne de drap pour les plis de ladite robe, vij sols. — Pour x aulnes de bouracan mises et employées en ladite robe, xx sols. » Compte précité, f° viij xx xvij.

« Pour xlviij aulnes de bien bon et fin satin noir prins pour deux robes pour madite dame, cxx livres. » *Ibid.*, f° ij c vj v°.

« Pour xxv aulnes de fin et exquis satin noir de Venise fort riche, pour faire une robe et une paire de manchettes pour madite dame, qui au prix de lxx sols l'aulne, font iiij xx vij livres x sols. » *Ibid.* (n° 1798), f° ix xx j.

[1] « Pour une aulne de bouracan mise en la reffection d'une robe de velours cramoisy, ij sols. » *Ibid.*, f° ix xx viij.

« Pour ix aulnes de taffetas blanc pour doubler une robe de velours fourrée d'hermine pour madite dame, à xxix sols l'aulne, xiij livres ij sols. » *Ibid.* (n° 1797), f° viij xx xvij.

« Pour xix aulnes de bon velours, pour en faire une robe et ligner les manches. » *Ibid.*, f° ij c iiij v°.

« Pour une robe de velours noir pour madite dame. » *Ibid.*, ij c x.

« Pour xxiiij aulnes dudit velours noir pour une robe pour icelle dame, laquelle sera fourrée d'hermines, iiij xx xvj livres. » *Ibid.*, ij c vj v°.

« A Thomas Bombelli, la somme de x sols ix deniers. pour xv aulnes de satin noir, pour employer en une robe pour l'usage de la personne de madite dame, xxxvij livres x sols. — Pour xv aulnes de bon damas noir employées en une autre robe pour madite dame, xxxv livres. — Pour ij aulnes de bon velours noir, pris pour border lesdites deux robes, viij livres. » *Ibid.*, f° viij xx ix.

« Pour x aulnes de bouracan noir, dont a esté doublée une robe de damas noir pour madite dame, xx sols ; — j aulne et demie de toille blanche, pour le corps de ladite robe, vij sols vj deniers ; — j aulne de drap pour les plis de ladite robe, vij sols ; — j aulne et demie de drap mise au fond de ladite robe, xxxvj sols. » *Ibid.*, f° viij xx xvij.

« Pour xxv aulnes de bon et exquis damas noir à gros feuillages, pour faire une robe d'esté et une paire de manchettes pour madicte dame. » *Ibid.* (n° 1798), f° ij c v v°. — « Pour vj aulnes de taffetas mises au bas d'une robe de damas. » *Ibid.* (n° 1799), f° vij xx x.

« Pour ij aulnes de toille blanche mises en une robe de damas d'argent, viij sols. » *Ibid.*, f° ix xx viij. — Item, pour avoir livré quatre timbres et demie d'hermines, pour mectre au dedans d'une robe de damas d'argent, xl livres x sols. » *Ibid.* (n° 1798), f° ix xx xij v°.

« Pour xviij aulnes de exquise toille d'argent damassée, que madite dame a fait prendre et acheter de luy. » *Ibid.* (n° 1805), f° ix xx xj v°.

et lignées de toile d'argent [1]; ces sayons de « riche drap d'or frizé, à manche et à pointes de toile d'or brodée [2]; » ces robes ou manteaux de nuit fourrées de peaux de lièvres blancs ou de martres [3]; ces ceintures de soie [4]; ces cottes de fustaine, de taffetas [5], de satin [6], de velours [7]; ces corsages de satin,

[1] « Pour xliij aulnes d'aultre petit ruban de soie pour faire lassets, à vj deniers l'aulne. » Compte de J. de Marnix (nº 1798), fº ij c vij.

« Pour trois pièces de cordons de soie ronds pour faire lassets, à vj sols pièce, xviij sols. » *Ibid.* (nº 1799), fº vij xx v.

« A Bombelli, pour vij aulnes de toille d'argent pour ligner les manches de deux robes, à xv livres l'aulne, cv livres. » *Ibid.* (nº 1797), fº ix xx vij.

[2] « Pour la façon d'ung sayon de riche drap d'or frizé à manches, les pointes de thoille d'or brodée. » Compte de l'argentier Nicolas Rifflart, précité (nº 1927), fº vj xx xvij vº.

[3] « Pour avoir mis en une robe de nuit de taffetas noir lx lièvres blancs, xiij livres x sols. » Compte de J de Marnix (nº 1797), fº ij c xiiij,

« Pour avoir mis en une robe de nuit de taffetas noir pour madite dame, iiij xx xiij peaux blanches, x livres ix sols iij deniers. » *Ibid.*, fº xiij xx xiiij.

« Pour xx aulnes de bon taffetas noir, pour faire deux robes de nuyt pour madicte dame, xxxvj livres. » *Ibid.*, fº ij c vj vº.

« Pour trois aulnes de bouracan, dont ont estées doublées manches d'une robe de nuyt de taffetas noir fourrée de martres, et pour le bas de ladite robe, vj sols. » *Ibid.*, fº ij c x.

« Pour une aulne de bouracan mise au fond d'une robe de nuyt de taffetas fourrée de lièvres blancs pour icelle dame, ij sols. » *Ibid.*, fº xij c x.

« Pour avoir furniz la quantité de xlviij lièvres blancs, dont a esté fourré un manteau de nuit de madite dame, xix livres iiij sols. » *Ibid.* (nº 1799), fº viij xx xv.

[4] « Pour xxxvj aulnes et demie de large ruban de soie noir pour faire saintures, au prix de iij sols l'aulne, v livres ix sols vj deniers. » *Ibid.* (nº 1798), fº viij xx xvj rº.

« Pour iiij xx xviij aulnes de large ruban de soye noire, pour faire saintures pour madite dame, au prix de iij sols l'aulne, xiij livres xiij sols. » *Ibid.*, viij xx xvij vº.

[5] « Une cotte de taffetas noir pour madite dame; — une aultre de fustaine noire. » *Ibid.* (nº 1797), fº ij c x.

[6] « Pour une aulne de satin noir, dont a été faict le corps de ladite cotte, xlv sols. » *Ibid.*, fº xij c vj vº.

[7] « Pour xiiij aulnes de fin et exquis velours noir pour une cotte pour madite

« de fine et exquise escarlate de Milan [1]; » ces manchettes de crêpe [2], de satin cramoisi [3], de satin blanc, de damas d'argent [4], de velours [5], de « petits plats rubans de soie [6], » garnis de peaux blanches [7]; ces chausses de toile, de drap [8], de taffetas, etc. [9]; ces manteaux de taffetas [10]; ces failles de

dame, lvj livres. » Compte de J. de Marnix, f° ij c vj v°. — « Pour une aulne de satin de Bruges, dont a esté fait un nouveau corps en une cotte de velours noir, xiij sols. » *Ibid.* (n° 1798), f° ix xx viij.

[1] « Pour ung quartier de satin noir, pour couvrir une pièce d'escarlatte servant à mectre devant l'estomac de madite dame, xv sols. » *Ibid.* (n° 1801), f° vij xx iiij v°.

« Pour deux aulnes de fine et exquise escarlate de Milan, tant pour faire pièces devant l'estomac de madite dame que à aultres choses nécessaires pour l'usaige de sa personne, à vj livres x sols l'aulne, xiij livres. » *Ibid.*, f° vij xx v.

[2] « Pour une aulne de creppe, pour une paire de manchettes, pour madite dame, viij sols. » *Ibid.* (n° 1798), f° ij c xxiij.

[3] « Une aulne de bouracan rouge pour doubler une paire de manchettes de satin cramoisi pour madite dame. » *Ibid.* (n° 1797), f° ij c x.

[4] « Pour deux aulnes de fustaine blanche pour servir en deux paires de manchettes de damas d'argent et de satin blanc, vj sols. » *Ibid.* (n° 1798), f° ix xx viij.

[5] « Une paire de manchettes de velours noir pour ladite dame. » *Ibid.* (n° 1797), f° ij c x.

[6] « Pour lij aulnes de petit plat ruban de soie noire, pour servir en manchettes, à vj deniers l'aulne, xxvj sols. » *Ibid.* (n° 1799), f° vij xx v.

[7] « Pour avoir employé x peaux blanches en une paire de manchettes pour madite dame, xx sols. — Pour fasson, vj sols. » *Ibid.* (n° 1797), f° xiij xx xiiij.

« Pour avoir mis x peaux blanches en une paire de manchettes pour madite dame, xx sols. — Pour la fasson, vj sols. » *Ibid.*, f° xiij xx xiiij.

[8] « Item, j aulne de drap noir pour ij paires de chausses pour madite dame, lx sols. — Item, v aulnes de toille blanche pour v aultres, xxv sols. » *Ibid.*, f° viij xx xvij — « Item, pour v aulnes de toille, pour faire vj paires de chaulses d'esté pour madite dame, xvij sols vj deniers. » *Ibid.* (n° 1805).

[9] « Deux aulnes et demye de taffetas noir pour faire des chaulses pour icelle dame, iiij livres v sols. » *Ibid.* (n° 1797), f° ij c x.

[10] « Pour viij aulnes de taffetas, pour faire ung manteau et des chaulses pour icelle dame, xiiij livres viij sols. » *Ibid.*, f° ij c vj v°.

« Pour avoir mis en la fourrure d'ung manteau de taffetas noir xlviij lièvres blancs, x livres xvj sols. » *Ibid.*, f° ij c xiiij.

satin, de « fine demi-ostade, » doublées de satin [1]; ces coiffes de fil d'or [2]; ces cappes « à la mode espagnole; » ces « marlottes de velours blanc, de velours incarnat, de satin blanc [3]; » ces cornettes fourrées de martres [4]; ces chaperons « de bon et fin velours de Gênes [5]; » ces chapeaux de taffetas pour les parties de campagne [6]; ces « pièces de bon double taffetas »

[1] « Pour xviij aulnes et demie de satin noir, pour une faille pour madite dame, vij livres viij sols. » Compte de J. de Marnix (nº 1803), fº ix xx vj vº.

« Pour avoir fait mettre en presse une faille de madite dame, ij sols. » *Ibid.*, fº ix xx xiij vº.

« Pour vj aulnes de satin noir, pour reffaire ung devant de la faille de madite dame, à cause qu'elle a esté mouillée, ix livres viij sols. — Pour avoir fait mettre en presse ladite faille, ij sols. » *Ibid.*, fº ij c vj.

« Pour xix aulnes de fine demye ostade, pour servir à estre faict une faille pour icelle dame, au prix de viij sols l'aulne, vij livres xij sols. — Pour deux aulnes et demie de satin noir pour le dedans de ladite faille, au prix de xxx sols l'aulne, lxxv sols. » *Ibid.* (nº 1799), fº vj xx x.

[2] « A Jehan de Halewin, escuyer tranchant de madame, la somme de x livres pour l'achat d'une belle coiffe faite de fil d'or, qu'il a délivrée en ses mains. » *Ibid.* (nº 1800), fº ix xx xj vº.

[3] « A Thomas Bombelli, pour viij aulnes de bon velours vert, au prix de lxx sols l'aulne; et iiij aulnes de taffetas vert, au prix de xxv sols l'aulne, desquels velours et taffetas madite dame a ordonné à elle faire une cape à la mode espagnole, et la doublure d'icelle, pour le jer jour de mai xv c xx. » *Ibid.* (nº 1797), fº viij xx xix vº.

« Pour la façon d'une robe à chevaucher de riche drap d'or et drap d'argent frizé, une cappe à l'espaignolle de velours cramoisy doublé de thoille d'or, une marlotte de velours blancq, de velours incarnat et de satin blanc. » *Ibid.*, fº vj xx xvij vº.

[4] « Pour la fasson d'avoir fourré une cornette de martres pour madite dame, vj sols. — Pour avoir fourré une aultre cornette de taffetas de martres, vj sols. » *Ibid.* (nº 1798). fº ix xx vj vº.

[5] « Pour xxviij aulnes et demye de bon et fin velours noir de Gênes, pour d'icelluy faire xix chapperons, au prix de iiij livres l'aulne, cxiij livres. » *Ibid.*, fº ix xx xvj vº.

[6] « Pour sept quartiers de taffetas noir pour servir au chappeau de madame, quand elle va sur les champs, au prix de xx sols l'aulne, xxxv sols. » *Ibid.*, fº ii c xxviij.

ou de velours noir, fourrées de martres, « pour servir devant le visage contre le vent [1]; » ces chemises de fine toile [2], de satin blanc [3]; ces collets de satin de Bruges [4]; ces corsets de toile blanche [5], de taffetas blanc ou de taffetas noir, fourrés de peaux blanches [6]; ces barbettes; ces gorgerettes; ces couvre-

[1] « Pour ung quartier de velours noir pour faire des pièces, pour servir à madame devant son visage contre le vent, avec des martres, xvij sols vj deniers. — Pour ung quartier et demy de bon double taffetas fourré de martre, pour servir contre le vent devant le visaige de madite dame, xvj sols. » Compte de J. de Marnix (nº 1800), fº ij c xx vº.

[2] « Pour vj xx xiiij aulnes et demy d'aultre thoille de Hollande pour faire corps de chemises, couvre-chefs de nuyt et tayes d'oreilliers, au pris de viij sols l'aulne, viij livres xvj sols. — Pour douze aulnes de toille de Cambray pour faire des mouchoirs, au prix de xij sols l'aulne, vij livres iiij sols. — Pour soixante cincq aulnes de fine toille de Cambray pour manches de manchettes, gourgerettes, et serrefront, au prix de xxij sols l'aulne, lxxj livres x sols. — Pour liij aulnes de grosse thoille pour draps de piedz, à iij sols l'aulne, vij livres xix sols. — Pour xiij aulnes de grosse toile, au prix de ij sols vj deniers l'aulne, pour faire des chemises pour Neuteken. Pour deux bouts de fine thoille pour faire des gourgerettes à ladite Neuteken, x sols. » *Ibid.* (nº 1797), fº ij c xviij vº.

« Pour xij aulnes un quart de toille de Cambray, pour faire manches de chemises pour madite dame, au prix de xvij sols l'aulne, x livres viij sols iij deniers. — Pour xiij aulnes et demie de fine toile de Cambray, pour faire des manches de chemises pour madite dame, au prix de xxvj sols vj deniers l'aulne, xvij livres xvij sols ix deniers. » *Ibid.* (nº 1798), fº viij xx xvij vº.

« Pour clix aulnes de plus fine toille, pour d'icelle faire chemises pour madite dame, au prix de viij sols l'aulne. » *Ibid.* (nº 1804), fº ix xx iij.

[3] « Pour avoir mis et employé xx peaux blanches en une chemise de satin blanc faite pour madite dame, xl sols. — Pour avoir mis aux manches de ladite chemise cinq peaux de lièvres blancs, à v sols pièce, xxv sols. — Pour la façon, x sols. — Pour avoir mis et employé en une autre chemise de toille blanche pour icelle dame viij peaux blanches, xvj sols. — Pour la fasson, iiij sols. — Pour avoir racoustré une autre chemise de satin blanc, v sols. » *Ibid.* (nº 1797), fº xiij xx xiiij.

[4] « Pour trois quartiers de satin de Bruges pour ung collet, x sols vj deniers. » *Ibid.* (nº 1805), fº ix xx iij.

[5] « Pour ij aulnes et un quartier de toille blanche, pour un courset pour madite dame, ij sols iij deniers. » *Ibid.* (nº 1797), fº viij xx xvij.

[6] « Pour ij aulnes de taffetas blanc, pour faire ung courselt pour madite

chefs; ces bandeaux; ces serre-front, de toile, de crêpe, etc.[1]; ces « bonnets d'escarlate que icelle dame met la nuit[2]; » ces

dame, lxiiij sols.— Pour deux aulnes de taffetas noir pour ung aultre cours et, lequel elle ait de nuyt, c sols. » Compte précité (n° 1799), f° viij xx ij v°. — Pour xxij peaulx blanches pour fourrer ung courset de taffetas noir de madite dame, xxxiij sols. — Pour xxij peaux aussy blanches, pour fourrer ung courset de taffetas blanc pour madite dame, xxxiij sols. » *Ibid.*, f° viij xx v.

[1] « Pour viij aulnes un quart de crêpe pour faire couvre-chefs de nuyt, à ix sols l'aulne, lxxiiij sols iij deniers. — Pour une aulne de crêpe pour faire des bandeaux, xxv sols. — Pour ij aulnes de molienne bordé pour gorgerettes, à v sols l'aulne, x sols. — Pour ij aulnes aussi de molienne pour faire gorgerettes, à xij sols l'aulne, xxiiij sols. — Pour demi aulne aussi de toille de Cambray, pour faire des serrefrons, xiij sols iij deniers. » *Ibid.* (n° 1798), f° viij xx xvij v°. — Pour xliij aulnes demye de fine toille de Cambray, dont ont esté faits xxiiij couvre-chefs pour la personne de madame, au prix de xxj sols. xlv livres xiij sols vj deniers. — Pour lvj aulnes d'autre toille pour faire couvre-chefs de nuyt pour icelle dame, au prix de iiij sols l'aulne, viij livres viij sols. » *Ibid.*, f° ij c xxiij.

« A C. Zonemans, marchande de toille, résidant à Bruxelles, pour xxvj aulnes et demie de toille pour d'icelle faire barbettes pour madite dame, à xij sols l'aulne. — Pour iij et demi aulnes de fine toile, à xx sols l'aulne. — Pour xxiij aulnes de toille, pour d'icelle faire couvre-chefs pour madite dame, à xxj sols l'aulne. — Pour xviij aulnes d'aultre moindre toile, aussi pour couvre-chefs. — Pour xviij et demie aulnes de toille pour faire barbettes pour madite dame. — Pour un couvre-chef, lequel madite dame a fait faire, xxv sols vj deniers. » *Ibid.* (n° 1799), f° ix xx v v°.

« Pour clix aulnes de plus fine toille, pour faire chemises, couvre-chefs de nuyt, tayes d'oreiller, gorgerettes et coiffes, pour madite dame, au prix de viij sols l'aulne, lxvij livres xij sols. » *Ibid.* (n° 1804), f° ix xx iij.

« Pour xvj aulnes de fin creppe pour faire couvre-chefs de jour et bendaux pour madame, au prix de xxj sols l'aulne, xlviij livres vj sols. — Pour xxxvj aulnes de fine toille de Cambray, pour faire une douzaine de couvre-chefs de santé pour madite dame, au pris de xiiij sols l'aulne, xxvj livres ij sols. » *Ibid.* f° ix xx iij v°.

Les barbettes étaient fraisées. — « A Parquette Voltemont, la somme de dix philippus d'or, du prix de l gros, monnoye de Flandre, le philippus, de laquelle somme madame lui a fait don, pour luy avoir blanchi et fraisé des barbettes durant un an entier. » *Ibid.* (n° 1798), f° vij xx xiij v°.

[2] « Une aulne de toille pour doubler les bonnets d'escarlatte que icelle dame mect de nuyt, iiij sols. » *Ibid.* (n° 1805), f° ij c xxxiij.

mouchoirs de « bonne toile [1]; » ces gants de chevrotin [2]; ces chaussons de toile [3], ces souliers [4], ces pantoufles de velours noir, etc. [5].

La toilette choisie est achevée, et la princesse, avant de sortir, entre dans son oratoire aux tentures de damas noir [6], où l'on remarque « ung beaul grant chandellier de bois taillé à plusieurs antiquaiges et garni de fleurs à feuillages [7]. » Plus chrétienne que lorsqu'elle envoie au supplice des malheureux dont le seul crime est d'adorer Dieu suivant leur

[1] « Pour xij aulnes iij quarts de bonne thoille pour mouchoirs, du prix de xj sols l'aulne, vij livres iij deniers. » Compte de J. de Marnix (n° 1799), f° vj xx vj.

[2] « Pour iiij paires de gand de chevrotin, pour madite dame. » *Ibid.* (n° 1804), f° viij xx ij.

[3] « Pour demie douzaine de chaussons de toile, vj sols. » *Ibid.* (n° 1798), f° viij xx xvij v°.

« Pour une aulne et demie de thoille blanche, dont a esté faict six paires de chaussons pour elle, vij sols vj deniers. » *Ibid.* f° ix xx viij.

[4] « Pour dix paires de souliers pour madite dame, au prix de xij sols la paire, vj livres. » *Ibid.* (n° 1805), f° ij c xxxvij.

[5] « A la veuve de feu Jean Demol, en son vivant cordonnier de madame, pour le jer jour de janvier xv c xxj avoir livré une paire de pantoufles pour madite dame, xij sols; — le xiij dudit mois une paire de pantoufles, xij sols; — le xxvije, une paire, xij sols; — durant ledit mois de février ij paires, xxiiij sols; — durant ledit mois de mars iiij paires, xlviij sols; — pour ij paires de pantoufles de velours noir, vj livres. » *Ibid.* (n° 1797), f° viij xx xiij.

[6] « Pour xlij aulnes de bon damas noir employées aussi en gourdines, pour servir en l'oratoire d'icelle dame. » *Ibid.* (n° 1799), f° vij xx xviij v°.

« Pour la façon de trois gourdines de damas noir pour l'oratoire de madite dame, l sols. — Pour xlij aulnes de ruban de soie noire pour mettre à l'entour desdites gourdines, xxj sols.— Pour une pièce aussi ruban de soye noire, pour les pendans et attacher les anneaux des gourdines, vij sols. — Pour une livre et ung quarteron d'anneaulx pour lesdites gourdines, iiij sols vj deniers. » *Ibid.*, f° viij xx ij v°.

[7] « A ung compaignon menuisier la somme de douze livres, pour son paiement d'ung beaul grand chandellier de bois taillé à plusieurs antiquaijes et garni de fleurs à feuillages, que madite dame a acheté de luy pour s'en servir en sa chapelle de son hostel en celui de Malines. » *Ibid.* (n° 1804), f° ix xx vij.

cœur et non suivant une formule unique, elle le remercie sans doute du bien qu'il lui a permis de faire. Elle part enfin : elle honorera de sa visite quelque seigneur de sa cour [1], ou bien un humble prêtre [2]. Peut-être aussi ira-t-elle entendre un sermon de frère François Régis, « docteur en sainte théologie [3], » ou bien, plus mondaine, elle ira voir passer quelque cavalcade, dont les acteurs, les enfants surtout, seront géné-

[1] « A Charles de Herlaer, prévost des mareschaux de l'empereur, la faveur de cent carolus d'or de xxij sols pièce, auquel madite dame en a fait don, pour une fois en passant, qu'elle faisoit le x^e jour d'avril xv ^c xxv, par sa maison où elle a descendu, icelle située dedans Villevorde, et ce tant en faveur de ce que par plusieurs fois en passant à ledit Villevorde madite dame a toujours descendu en ladite maison y prenant son repos, que pour les bons et agréables services qu'il lui a fait. » Compte de J. de Marnix (n° 1804), f° iiij ^xx.

« Aux serviteurs du trésorier général de l'empereur, maître Jean Ruffault, en la maison duquel madite dame soupa le xxvij^e jour de janvier xv ^c xxj, ij écus d'or au soleil. » *Ibid.* (n° 1797), f° iiij ^xx xiij.

« A certains bateliers de la ville de Malines, et iiij serviteurs de monseigneur de Ravestain, la somme de xiiij philippus d'or à xxv philippus, auxquels madite dame en a fait don, assavoir auxdits bateliers qu'ils ont mené et ramené par basteaux madite dame dois ledit Malines en la maison de monseigneur de Ravestain, nommé Rumpst, en laquelle madite dame alla dîner le vij^e jour de mars xv ^c xxj, x philippus ; — et auxdits serviteurs dudit seigneur de Ravestain, lesquels ont porté madite dame sur une chaise dans le bateau audit Rumpst, iiij philippus. » *Ibid.*, f° iiij ^xx xv.

« Aux serviteurs de monseigneur le comte d'Hoochstraeten, en faveur de ce que, le xxviij^e jour d'avril xv ^c xxj, madite dame a soupé en la maison dudit seigneur comte à Malines. » *Ibid.*, f° cj.

[2] « Aux serviteurs et servantes de la maison d'un presbtre lez la ville de Bruges, où madame a esté voyr le jardin de plaisance, y estant le premier jour de septembre xv ^c xxvij, iiij philippus d'or. » *Ibid.* (n° 1803), f° cxiij.

[3] « A frère François Régis, docteur en saincte théologie, religieux de l'ordre de Sainct-François au couvent des frères mineurs à Nyvelle, la somme de cent dix livres, que madite dame luy a ordonné prendre d'elle, assavoir : cent livres pour ses paines et labeürs d'avoir, le karesme dernier passé, presché devant elle en la ville de Bruxelles ; et dix livres dont elle veult estre faict un habit au religieux qui est venu avec ledit frère François. » *Ibid.* (n° 1805), f° ix ^xx iiij ^vo. — Cet article est répété dans les comptes de plusieurs années.

reusement récompensés[1]; peut-être encore assistera-t-elle aux joutes de ses pages[2], ou à quelqu'une de ces fêtes où les villes cherchaient à se surpasser en splendeur ou en originalité[3].

[1] « Aux quatre enffans estans sur le cheval Bayard le jour de la procession de Bruxelles xv c xxj, la somme de ij philippus d'or. » Compte de J. de Marnix (n° 1797), f° cij v°.

« Aux quatre fils Aymon et au géant de la karemesse de la ville de Bruxelles, la somme de trois carolus d'or de xxij sols pièce, ausquels madame en a fait don en passant, qu'ils faisoient avec la procession, le xxviij[e] de may, jour de la feste dudit Bruxelles, par-devant la maison de la ville, où icelle dame estoit. » *Ibid.* (n° 1801).

« Aux quatre enfans qu'estoient montez sur le cheval Bayard, le xv[e] jour d'avril xv c xxviij, qu'estoit le jour de la procession de ladite ville de Malines, la somme de ij philippus d'or de xxv sols pièce. » *Ibid.* (n° 1804), f° cix v°.

« Aux quatre enffans qu'estoient montez sur Rose Bayard, le jour de la procession à Bruxelles, la somme de quatre carolus d'or de xx sols pièce, auxquels madite dame en a fait don, en faveur de ce que le ix[e] jour de may xv c xxix, jour de ladite procession, ils ont chantez devant elle. » *Ibid.* (n° 1805), f° cvj v°.

« Au géant et Rousso Baiard, de la ville de Malines, la somme de quatre carolus d'or de xxij sols pièce, ausquels madite dame en a fait don, en passant qu'ils faisoient, le xix[e] jour d'avril xv c xxv apres Pasques, jour de la procession dudit Malines, avec ladite procession devant elle, en la maison où madame disna. » *Ibid.* (n° 1801).

[2] « Aux sept pages d'honneur de madite dame Marguerite, la somme de vj philippus d'or à xxv patards pièce, dont madame leur a fait don, pour avoir et acheter harnais et autres choses nécessaires pour faire joutes devant elle. » *Ibid* (n° 1797), f° iiij xx xiiij v°.

[3] « A certains Hongrois, jouheurs de souplesses, la somme de quarante sols de deux gros, ausquels madite dame en a fait don, en faveur de ce que le xxviij[e] jour de may xv c xxv, jour de la procession et feste de Bruxelles, ils sont venuz devant la maison de ladite ville, où icelle dame estoit, jouher de souplesses et faire passe temps devant elle. » *Ibid.* (n° 1801).

« A certains compaignons qui ont jousté sur l'eau devant la maison de monsieur de Fiennes, en la ville de Gand, en laquelle madite dame a souppé le xxiij[e] jour de juing xv c xxvij, x carolus. — A certains autres compaignons qui ont dancé sur les espaules l'ung de l'aultre devant elle, vj carolus. » *Ibid.* (n° 1803), f° cix. — A une bende de gens de mestier de ladite ville de Gand, qui sont venuz dancer devant madite dame en son logis, xv philippus. » *Ibid.*, f° cix v°.

Au retour les aboiements joyeux de « son gros dogue d'Angleterre, qu'elle fait tenir en son hôtel, afin qu'il en soit mieux gardé [1], » annoncent que la princesse revient. Si les affaires la laissent libre, elle attendra l'heure du dîner dans sa « librairie, » où la lumière est adoucie par des rideaux « de fin taffetas bleu de Florence [2]. » Elle examinera soit les livres que vient de lui offrir un docteur en théologie de Besançon [3]; soit « aucunes belles cronicques abrégées desquelles Nicaise l'Adam, intitulé Grenade, luy a fait présent pour son nouvel an [4]; » soit la chronique margaritique que son secrétaire, maître Claude Vartel, a fait « mettre au net, grosser et relier [5], » et qui recevra une nouvelle « couverture de bon velours rouge [6]; » soit les « cronicques que maistre

[1] « A Jacques Scellier, sommelier de la cave de madame et conchierge de son hôtel à Malines, la somme de xxvj livres ij sols pour son remboursement, d'avoir nourry ung gros chien doge d'Angleterre, lequel madite dame a faict tenir en son dit hostel affin que icelluy hostel en soit de mieulx gardé. » Compte de J. de Marnix, (nº 1798), fº ij c iij vº. — Cette dépense est répétée dans les comptes des trimestres suivants.

[2] « Pour xij aulnes et demie de fin taffetas de Florence bleu, duquel ont esté faictes gourdinnes, pour servir en la librairye de madite dame, au prix de xx sols l'aulne, xij livres x sols. » *Ibid.* (nº 1799), fº vj xx xj.

[3] « xxv livres tournois payées, par ordre de madite dame, à un docteur en théologie résidant à Besançon, qui luy a fait don de quelques livres (4 septembre 1521). » *Ibid.* (nº 1797), fºs ij et iij.

[4] « A Nicaise l'Adam, intitulé Grenade, roy d'armes de l'empereur, la somme de six livres, en faveur d'aucunes belles cronicques abrégées, desquelles il a fait présent à madite dame pour son nouvel an. » *Ibid.* (nº 1805), fº c vº.

[5] « A maistre Claude Vartel, secrétaire de madame, la somme de xxx livres en faveur et récompense de la paine et despense qu'il a faicte à mettre au net, faire grosser et relier ung livre intitulé la *Cronicque Margaritique* qu'il a baillé à icelle dame. » *Ibid.* (nº 1800), fº vj xx xvj vº.

[6] « Pour quatre aulnes de bon velours rouge, que madite dame a fait acheter au pris de lxxviij sols l'aulne, pour emploier à la couverture des premier, ij e et iij e volumes des *Cronicques Margaritiques,* estans en la librairie d'icelle dame. » *Ibid.* (nº 1801), fº viij xx ix.

Jehan Franco, secrétaire de l'empereur, a translatées d'allemand en françois [1]; » soit enfin un « beaul livre en forme de cronicques très-auctentiques, duquel Loys Girod Darenthoz, au comté de Bourgogne, a fait don et présent à madite dame [2], » ou bien les portraits du nain et de la naine du roi de Danemark, que ce prince vient de lui envoyer [3]. Dans cette bibliothèque, confiée aux soins du « garde des joyaulx de Madame, » maître Richard Contault [4], on voit figurer, reliés en velours cramoisi, vert, bleu, noir, les précieux manuscrits que les anciens souverains des Pays-Bas avaient eu le soin de réunir, et ceux que leurs successeurs, les ducs de Bourgogne, eurent la gloire de faire élaborer [5]. De sa bibliothèque

[1] « A maistre Jehan Franco, secrétaire de l'empereur, la somme de cl livres en faveur et récompense d'aulcunes cronicques, que à l'ordonnance de madite feue dame, il a translatées d'allemand en françois et délivrées en ses mains. » Compte de la veuve et des hoirs de J. de Marnix (n° 1832), f° ij ᶜ iij v°.

[2] « A Loys Girod Darenthoz, au comté de Bourgogne, clerc résidant avec Pierre Damant, la somme de dix livres, en faveur d'ung beaul livre en forme de croniques très-authentiques, contenant les droits et actions prétendues par les prédécesseurs de madicte dame, tant ès duché de Bourgoingne, visconté d'Auxonne, conté de Charolois, Boulogne Ostervant, Haynaut, Arthois, Saint-Quentin, Lens, Bapalmes, Roye, Montdidier, Péronne, et autres lieux ès pays de par deçà, duquel il a fait don et présent à madite dame. » Compte de J. de Marnix (n° 1805), f° cxvij v°.

[3] « A deux serviteurs du roy de Dannemarcke, la somme de trois carolus d'or de xxij sols pièce, ausquels madite dame en a faict don en faveur de ce qu'ilz luy ont présenté, de la part dudit seigneur roy leur maistre, une paincture sur toille faicte au vif à la semblance des neyn et neyne dudit roy. » *Ibid.* (n° 1802), f° iiij xx.

[4] « A maistre Richard Contault, garde des joyaulx de madame, la somme de ij ᶜ lv livres xv sols vj deniers, pour son remboursement de semblable somme qu'il a paié durant ceste année xxvj, tant pour le renouvellement d'une partie de la vieille vaisselle d'argent de cuisine que pour l'entretenement des cabinetz et librairie de madite dame. » *Ibid.*, f° ij ᶜ xiij v°.

[5] *Voir* le catalogue de la librairie de Marguerite publié par M. Le Glay, et annexé à sa Notice sur cette princesse.

Marguerite passe dans « un petit cabinet de deços l'oratoire, » où sont exposés orfévreries, peintures, statuettes, jeux, curiosités et menus objets d'art de toute espèce, ou dans les galeries qui renferment tant d'œuvres de peinture et de sculpture si malheureusement perdues[1]. Un officier annonce que la princesse est servie, et celle-ci, sévère sur les lois de l'étiquette, paraît dans la salle à manger, en toilette des plus élégantes. Le dîner est exquis, car la gastronomie règne dans la riche Belgique. On y verra toutefois figurer les mets favoris de Marguerite : un « plat de belles tripes et boudins de porc[2], » le veau gras que lui a offert la ville de Malines[3], ces pâtés que l'on fait si bien dans les Pays-Bas[4], et l'on y dégustera l'excellent vin du Rhin envoyé par le marquis de Bade[5].

Par une ordonnance du 1er mars 1525, publiée le 3 avril suivant, Marguerite avait réglé elle-même le service de sa table. « Madame aura pour son disner : quatre pains de bouche et pour ses assiettes six pains bis[6]; Madame d'Hoogstraeten, qui mangera avec elle : un pain de bouche et une assiette de pain bis; deux lots de vin et deux lots de cervoise, et si crue de

[1] *Voir* les catalogues de ces cabinets donnés par M. Le Glay, l. c.

[2] « A ung messaiger nommé Andoille, la somme de quatre livres, auquel madite dame en a fait don, en faveur de ce que, le xx[e] jour de décembre xv[c] xxiij, il luy a présenté à son disner un plat de belles tripes et boudins de porc. » Compte de J. de Marnix (n° 1799), f° c ij v°.

[3] En 1515, la ville de Malines offrit à Marguerite et à Éléonore un veau gras coûtant 10 livres. Azevedo.

[4] 8 juin 1508. Maximilien prie Marguerite d'admettre dans ses cuisines un jeune garçon nommé Josse Weert, « pour qu'il apprenne à faire des pâtés à la manière des Pays-Bas. » *Correspondance*, I, 59.

[5] Tous les ans, malgré leurs démêlés, le marquis de Bade envoyait à la gouvernante deux pièces de vin du Rhin. *Voir* les comptes de Jean de Marnix.

[6] Ces pains, dits tourteaux, servaient d'assiettes.

vin il y a, elle se prendra à discrétion des maîtres d'hôtel servans.

« Au disner, une pièce de bœuf réalle pesant environ 16 livres; ung muteau (jarret) pour le bouillon de Madame, d'environ 8 livres; un haut côté de mouton bouilli; un chapon bouilli ou une bonne poule, ou deux poulets en ce lieu; un membre de mouton rôti; un autre pour hachis ou carbonnades; une pièce de veau ou chevreau; cochons, agneaux ou oisons pour le gros rost; et entend Madame que, quand elle sera servie de une desdites pièces de gros rost, elle ne sera pas servie de l'autre. Et pour le menu rost, une pièce de perdrix, deux lapins ou un conin, ou si n'est, six poulets et six pigeons; trippes, saucisses, pieds de veau et de bœuf, de mouton, de porc; légumes; un grand pâté de veau et de mouton; et les dimanche, mardi et jeudi, de petits pâtés; lundi et mercredi, de grands pâtés comme dessert; ris formenté ou autre chose en ce lieu; fruits, oublies et fromages, selon les saisons, et une pièce de mouton pour le déjeûner.

» Pour le souper : quatre pains de bouche, six assiettes; à Madame d'Hoogstraeten : un pain de bouche et une assiette; vin d'ordinaire, deux lots; cervoise, deux lots, et si crue il y a, elle se prendra comme dessus. Une épaule ou gigot de mouton rôti; une longe de veau ou de chevreau, si l'on en trouve; un chapon rôti; deux perdrix; quatre poussins; un cormil ou levreau et quatre pigeons; et pour bouilli deux poulets et deux pigeons, et quelquefois des perdrix, faisans, hérons et patus, selon qu'ils se trouveront; en outre, chapon ou bonne poule ou six poulets pour mettre en pâté; pieds de bœuf, oreilles de porc et autres menus services. Fruits, oublies, fromage, selon la saison; quant au lard à larder et potaigier pour le disner et souper pour fournir un pâté,

fricasseries et autres menuités, pourra monter par jour, par extension, à 14 livres.

« Madame aura pour chacune de ses collations qui se prendront le jour, trois pains de bouche; deux lots de vin et trois lots de cervoise; et ne pourront les valets de chambre prendre vin de crue pour la chambre, sans l'enseigne de Madame d'Hoogstraeten, sous peine d'être renvoyés, et semblablement le sommelier qui l'aura délivré sans ladite enseigne. Et se apportera toujours le vin d'après-dîner, entre deux et trois heures, en la chambre de Madame, pour donner à boire aux seigneurs et dames qui auront soif. Item, ès jours de jeûne, Madame ne veut avoir pour ses collations que deux tasses de confitures suffisamment garnies [1]. »

Après le dîner, le concert : ce sont les tambourins de la régente dirigés par maître Pico [2] ou par Raymond Fabri [3]; — ses « jouheurs de viole [4]; » — maître Henry le Liégeois, chantre de la chapelle de l'empereur [5]; — les « haulxbois et

[1] Extrait d'un manuscrit de la bibliothèque royale de La Haye, reproduit par de Reiffenberg. Appendices à l'histoire des ducs de Bourgogne, X, 255.

[2] « A maître Pico, tamburin d'icelle dame, j escu au soleil. » Compte de Jean de Marnix (nº 1802), fº lxxvij vº.

[3] « Item, pour six aulnes de bon drap brun d'Ypres, que madite dame a fait acheter au prix de xxviij sols l'aulne; et icelluy de sa part délivrer à Remond Fabri, tamburin de ses filles d'honneur, pour une robe pour luy, et pour v aulnes de bon velours noir pour ung pourpoint pour ledit Remond Fabry, et pour bourder ladite robe. » *Ibid.* (nº 1804), fº vij xx xiiij vº.

[4] « vj carolus aux tambourins et jouheurs de viole de madicte dame; iij carolus à Picot, le tambourin. » *Ibid.* (nº 1798), fº vj xx ij vº.

« Au joueur de vyole d'icelle dame, ij carolus. » *Ibid.* (nº 1802), fº lxxvij vº.

[5] « Pour trois aulnes et demie de bon velours noir que madite dame a fait acheter et prendre, et icelluy délivrer de par elle à maistre Henry le Liégeois, chantre de la chappelle domestique de l'empereur, auquel icelle dame en a fait don, pour ung pourpoint pour luy, et ce en faveur de ce que le vendredy sainct passé il a chanté la passion devant elle. » *Ibid.* (nº 1798), fº ix xx xix.

saquebutes de la ville de Bruxelles [1]; » — ceux de Bois-le-Duc [2], d'Anvers, de Gand ou de Bruges [3]; ou les chantres de l'église de Saint-Rombaut, à Malines [4], ou bien encore des artistes attachés à la maison de grands seigneurs : l'organiste du comte de Gavre [5]; « les joueurs de tambourins, orgues et fifres du prince d'Orange [6]. » Ce sont des joueurs d'orgues, de fifre, d'épinette, de trompette, de hautbois, de lyre, de harpe, de psaltérion [7]. Ou bien enfin, ce seront des artistes

[1] « Aux jouheurs de haulxbois et saquebutes de la ville de Bruxelles, la somme de quatre demy réaulx d'or du pris de xxxiiij philippus pièce, auxquels madite dame en a faict don, en faveur de ce qu'ilz ont venus, le xix^e^ jour de juillet xv ^c^ xxiij, jouher de leurs instrumens à son souper. » Compte de J. de Marnix (n° 1799), f° iiij ^xx^ xvj ^vo^.

[2] « A iij jouheurs de hautbois et saquebutes de la ville de Bois-le-Duc, la somme de iij philippus d'or de xxv patars pièce, auxquels madite dame en a fait don, en faveur de ce que le iij^e^ jour d'avril xv ^c^ xxj ils ont jouhé de leurs dits instrumens devant elle. » *Ibid.* (n° 1797), f° c.

[3] « Aux joueurs de hautbois et sacquebutes de la ville d'Anvers, le xiij^e^ juillet xv ^c^ xxj, iiij écus d'or au soleil. » *Ibid.* (n° 1797), f° cvij ^vo^. — « A vj joueurs de hautbois et sacquebutes de la ville de Gand, le xx juillet xv ^c^ xxj, v philippus d'or. » *Ibid.*, f° cviij. — « Aux trompettes de la ville de Gand, le xxj juillet xv ^c^ xxj, la somme de vj florins d'or de xxviij patars. » *Ibid.*, f° cviij v°. — « A cinq joueurs d'instrumens de la ville de Bruges, le xj août xv ^c^ xxj, v philippus d'or. » *Ibid.*, f° cix ^vo^.

[4] « Aux chantres de l'église de Saint-Rombaut à Malines, la somme de ij philippus d'or à xxv patars dont madite dame leur a fait don, pour le iiij^e^ janvier xv ^c^ xxj, avoir chanté devant elle à son souper. » *Ibid.*, f° iiij ^xx^ xij.

[5] « A l'organiste de monsieur de Fiennes, la somme de sept livres, dont madame luy a faict don, en faveur de ce que le second jour de décembre xv ^c^ xxvj, il est venu jouher d'ung instrument dit espinette devant elle à son disner. » *Ibid.* (n° 1802), f° iiij ^xx^ xviij.

[6] « A quatre compagnons jouheurs de tambourins, orgues et phifres, serviteurs de monseigneur le prince d'Orange, la somme de six florins d'or de Rhin de xxviij patars pièce, en faveur de ce que, le 1^er^ juillet xv ^c^ xxj, ils ont joué de leurs instrumens devant madite dame à son diner. » *Ibid.* (n° 1797), f° cvj.

[7] « A certains joueurs d'orghes. » *Ibid.* (n° 1800), f° cxj v°.

« A iiij joueurs de phifres, viij philippus d'or. » *Ibid.* (n° 1797), f° cvj v°.

« A ung organiste de la ville d'Anvers, la somme de vj livres, auquel madicte

étrangers que la renommée de Marguerite attire dans les Pays-Bas : le « joueur de lire du roy d'Angleterre [1], » des « Hongrois joueurs de trompettes [2], » des chanteurs allemands [3], un « homme chantant de plusieurs voix ensemble [4], ou « ung homme jouheur de divers instrumens [5]. » Si c'est la fête de saint Nicolas, Marguerite, qui aime les enfants, fera venir les choraux de l'une ou de l'autre église [6], et comme ils

dame en a fait don en faveur de ce que, le xv$^e$ jour d'octobre xv $^c$ xxij, il a amené deux jeunes enffans, filz et fille, qu'ils ont jouhé sur une espinette et chanté à son disner devant elle. » Compte précité (n° 1798), f° vij $^{xx}$ iij v°.

« A six jouheurs de trompette, vj philippus d'or. » *Ibid.* (n° 1797), f° cvij.

« A iiij joueurs de hautbois et sacquebutes, iiij philippus d'or, pour avoir joué de leurs instrumens devant elle. » *Ibid.*, f° cij v°.

« A ung joueur de lirre. » *Ibid.* (n° 1798), f° vij $^{xx}$ v v°.

« A deux jouheurs d'arpe et psaltérion de la ville de Mons en Hainaut, la somme de deux carolus d'or. » *Ibid.* (n° 1798), f° vj $^{xx}$ xvij.

[1] « A ung joueur de lire du roi d'Angleterre, la somme de sept carolus. » *Ibid*, f° vij $^{xx}$ iij.

[2] « A iij hongrois joueurs de trompettes, ij philippus d'or de xxv patars pièce, en faveur de ce qu'ils sonnèrent devant madite dame. » *Ibid.* (n° 1797), f° cj.

[3] « A une femme allemande, pour avoir chanté devant elle, ij philippus d'or. » *Ibid.*, f° cxij.

« A deux femmes allemandes, la somme de soixante-seize sols, auxquelles madite dame en a fait don, en faveur de ce qu'elles sont venu chanter à son disner. » *Ibid.* (n° 1798), f° vj $^{xx}$ x.

« A un chantre allemand et à un homme trompette iiij livres viij sols. » *Ibid.*, f° vj $^{xx}$ x v°.

[4] « A ung homme chantant de plusieurs voix ensemble, le xiiij$^e$ de décembre xv $^c$ xxj, pour avoir chanté devant madicte dame. » *Ibid.* (n° 1797), f° cxviij v°.

[5] « A ung homme jouheur de plusieurs instrumens, la somme de iiij carolus. » *Ibid.* (n° 1798), f° vj $^{xx}$ vj v°.

[6] « Aux enffans de cœur de l'église de Notre-Dame du Sablon, en la ville de Bruxelles. la somme de xl sols, auxquels madite dame en a fait don, en faveur de ce que le jour de fête de Saint-Nicolas ils sont venus chanter à son dîner. » *Ibid.* (n° 1800), f° vj $^{xx}$.

« Aux enffans de cueur de l'église Saint-Rombaut, en la ville de Malines, la somme de quatre livres six sols, auxquels madite dame en a fait don, en faveur

sont toujours bien traités, ils ne manqueront pas de revenir, le jour des Innocents, chanter devant elle [1] ou lui montrer leur évêque [2]. Partout où elle ira, les « petits consaulx » et les enfants de chœur solliciteront et obtiendront la même faveur [3].

La musique cependant sera souvent remplacée par d'autres amusements. Quelquefois des rhétoriciens « feront des

de ce que, le jour de feste de Saint-Nicolas dernier passé, ils sont venus chanter des choses faictes, à son dîner. » Compte de J. de Marnix (n° 1801).

« Aux enffans de cueur de l'église de Notre-Dame du Sablon, en la ville de Bruxelles, la somme de deux carolus d'or de xx sols pièce, auxquels madite dame en a fait don, en faveur de ce que, le vj$^{e}$ jour de décembre xv $^{c}$ xxvij, ils sont venuz dire chançons et chanter des choses faictes devant elle. » *Ibid.* (n° 1803), f° cix v°.

« A l'esvesque des enffans de cueur de l'église de Sainte-Goule, en la ville de Bruxelles, la somme de deux philippus d'or de xxv sols pièce, en faveur de ce que, le vj$^{e}$ jour du mois de décembre 1529, feste de Saint-Nicolas, il est venu devers madame à son disner, accompaigné des enffans de cueur dudit Saincte-Goule, chanter des chansons faictes devant elle. » *Ibid.* (n° 1805), f° vj xx v°.

[1] « Aux enfans de cueur de Notre-Dame du Sablon, en ladite ville de Bruxelles, la somme de deux carolus d'or de xx sols pièce, de laquelle madame leur a fait don, en faveur de ce que, le xxviij$^{e}$ jour de décembre xv $^{c}$ xxvij, ils sont venus chanter de musique devant elle, après son disner. » *Ibid.* (n° 1803), f° vj xx ij.

[2] « Aux enfans de cueur de Sainte-Goule, en la ville de Bruxelles, la somme de six carolus d'or de xx sols pièce, de laquelle somme madite dame leur a fait don, en faveur de ce que, le xxviij$^{e}$ de décembre xv $^{c}$ xxvij, jour des innocens, ils luy ont amené vooir leur esvêque et chanté des choses faites devant elle, après son disner. » *Ibid.* (n° 1803), f° vj xx ij.

[3] « Aux petits consaulx de l'église Saint-Jacques, à Bruges, la somme de iiij carolus d'or, auxquels madite dame en a fait don, en faveur de ce qu'ils sont venus, le viij$^{e}$ jour de juin xv $^{c}$ xxij, chanter en mousique à son soupper. » *Ibid.* (n° 1798), f° vj xx xiij v°.

« Aux petits enfans de cœur de l'église Saint-Donat, audit Bruges, la somme de trois carolus d'or, desquels madite dame en a fait don, par ce que, le xxij$^{e}$ jour de mai xv $^{c}$ xxij, ils sont venus chanter à son disner. » *Ibid.*, f° vj xx xiiij.

« Aux enfans de cœur de la grande église de La Haye en Hollande, la somme de cinq carolus. » *Ibid.*, f° vj xx xix v°.

sermons en rime et passe-temps [1]; » des « jouheurs de farces réciteront plusieurs matières de rimes [2], » ou « représenteront des farces en rétorriques [3]; » des Hongrois amèneront des ours dressés [4]. Ce seront même des escamoteurs [5], des saltimbanques [6], des spectacles de marionnettes [7]. »

Les dimanches et les jours de fête, elle assistera aux vêpres; et, comme on connaît son intelligente curiosité, si l'église renferme quelque rareté, on ne manquera pas de la lui montrer [8]. A son retour auront lieu les réceptions

[1] « A ceux de la rhétorique de la ville de Malines, la somme de iiij carolus d'or de xx sols pièce, dont madame leur a fait don, en faveur de ce que, le premier jour de mars xv c xxviij, ils sont venus faire ung sermon en rime et passe temps devant elle après son disner. » Compte précité (n° 1804), f° cv v°.

[2] « A six jouheurs de farces de la ville de Lille, la somme de dix philippus d'or de xxv p. pièce, auxquels madite dame en a fait don, pour avoir joué plusieurs matières de rymes, et à diverses fois, durant les caresmeaulx derniers passés, devant elle. » *Ibid.* (n° 1797), f° iiij xx xiiij.

[3] « A certains jouheurs de farces de Béthune, la somme de quatre carolus d'or de xxiij patars pièce, auxquels madicte dame en a fait don, en faveur de ce qu'ilz ont durant les karesmeaulx derniers, plusieurs fois jouhé des farces en rétoriques devant elle. » *Ibid.* (n° 1799), f° iiij xx xiij.

[4] « A certains Hongrois, la somme de quatre livres dix sols, auxquels icelle dame en a faict don, en faveur de ce qu'ilz luy sont venuz monstrer deux puissans ours et ont jouhé des souplesses devant elle. » *Ibid.* (n° 1802), f° iiij xx vj v°.

[5] « A un nommé maître Estoppé et à deux jeunes fils joueurs de pas-pas, x philippus d'or. » *Ibid.* (n° 1797), f° c vij.

[6] « A trois josnes filz et une fille venant d'Ytalie, la somme de huit carolus d'or de xxiij patars pièce, auxquels madite dame en a fait don, en faveur de ce qu'ils ont jouhé des soubplesses après le souper. » *Ibid.* (n° 1799), f° iiij xx xiij v°.

[7] « A quatre Allemans jouheurs de vyoles et maryonettes, la somme de deux carolus d'or de xxij sols pièce, auxquels madite dame en a fait don, en faveur de ce qu'ilz sont venus jouher de leurs instrumens à son disner. » *Ibid.* (n° 1800), f° cx v°.

« A ung nommé Zousteman, joueur de maryonnettes, iij escuz au soleil. » *Ibid.* (n° 1802), f° lxxvij v°.

[8] « Aux prebstres et chantres de l'église de Sainte-Goule dudit Bruxelles, la somme de six carolus d'or de xxij sols pièce, ausquels madite dame en a fait

officielles, et c'est alors qu'elle déploiera ces grâces et cet esprit qui font de la cour de Bruxelles une école d'élégance, où l'étranger vient « apprendre les gestes, manières et belles façons de faire, ainsi que le langage [1]. » La politique est réservée pour les séances du conseil; ici l'on s'occupera bien moins d'affaires que de plaisirs, surtout d'art et de littérature. A côté des illustrations guerrières et diplomatiques, si nombreuses à cette époque, on verra les poëtes, les musiciens, les artistes qui jetèrent un si vif éclat sur notre pays, et qui contribuèrent à immortaliser le nom de leur protectrice. Elle montre aux littérateurs « certain livre intitulé la Vertu du Diamant et de la Marguerite et proposé à l'honneur de l'empereur et d'icelle dame, » que vient de lui adresser frère Jacques de Marche, docteur en sainte théologie, résidant à Besançon [2], ou « certain petit livret que luy

don, tant en faveur de ce qu'ils ont, le jour de feste Nativité Notre-Dame dernier, chanté les vespres en icelle église devant elle, que pour luy avoir monstré le vieulx duc Jehan de Brabant, qui est inhumé en ladite église.. » Compte de J. de Marnix (n° 1799), f° iiij xx xviij v°.

[1] Le 23 mars 1519, Henri VIII recommanda à Marguerite Edward Guilleford, se rendant dans les Pays-Bas pour apprendre « les gestes, manières et belles façons de faire, ainsi que le langage. » *Archives de Lille.* M. Le Glay, *Anal. hist.*, 194.

[2] « A ung serviteur de révérend père, frère Jacques de Marche, docteur en sainte théologie, résidant à Besançon, la somme de xxx livres, dont madite dame leur a fait don, assavoir : audit seigneur docteur en théologie, pour par sondit serviteur avoir envoyé à madite dame certain livre par lui proposé à l'honneur de l'empereur et d'icelle dame, qu'il a intitulé : *la Vertu du Diamant et de la Marguerite,* lequel madite dame a retenu en ses mains, xxv livres; — et audit serviteur, pour son retour audit Besançon, v livres. » Compte de J. de Marnix (n° 1797), f° cxiij v°.

« A un serviteur de révérend père, frère Jacques de Marche, docteur en sainte théologie, résidant à Besançon, la somme de dix carolus d'or de xxj patars pièce, auquel madame en a fait don, en faveur de ce qu'il lui a apporté de la part de sondit maistre certains volumes composés à l'honneur de l'empereur et d'elle, lesquels elle a retenus en ses mains. » *Ibid.* (n° 1798), f° vj xx vij.

a escript Gaspard Bauqueille, clerc de maistre Claude Vartel, son secrétaire[1]. » Pendant ce même temps les amateurs de peinture et les artistes examinent, critiquent « plusieurs riches et exquises pièces de paincture que luy a paintes et racoustrées Jehan Gossart, dit de Maubeuge[2], » une « ymaige d'or faicte à la semblance d'icelle dame » par Engelbert Bruninckx, huissier de salle[3]; une « portraiture faite, en tapisserie de soie, à la ressemblance de la princesse[4]; » une « painture faicte au vif à la semblance du roy de Dannemarcke, » par maître Everard Hasembourg, » painctre et enlumineur, résidant à Gand[5], » ou quelques œuvres de Bernard Van Orley, « painctre de Madame, notamment ung beau tableau où est paincte et figurée la semblance de Marie Marte, lequel madicte dame destine au couvent des Asnes lez-Bruges[6]. »

[1] « A Gaspard Bauqueille, clerc de maistre Claude Vartel, secrétaire de madame, la somme de iiij livres, dont madite dame luy a fait don, en récompense de certain petit livret qu'il luy a escript. » Compte précité, f° vj xx vj v°.

[2] « A Jehan Gossart, dit de Maubeuge, paintre, la somme de xl livres, pour son sallaire des peines et labeurs qu'il a eus et prins l'espace de quinze jours entiers, à luy avoir paint et racoustré plusieurs riches et exquises pièces de painctures estans en son cabinet de cette ville de Malines. » *Ibid.* (n° 1799), f° vij xx vj v°. — *Voir* chap. XVII.

[3] « A Engelbert Bruninckx, huissier de salle de madame, la somme de xx livres, pour une ymaige d'or faicte à la semblance d'icelle dame. » *Ibid.* (n° 1797), f° ij c vij v°.

[4] « Pour deux aulnes de fin creppe, pour servir devant une portraiture faicte en tapisserie de soie à la semblance de madame. » *Ibid.* (n° 1799), f° vj xx vj.

[5] « A maistre Everard Hasembourg, painctre et illumineur, résidant à Gand, la somme de six florins philippus de xxv patars pièce, pour une paincture par luy faicte au vif à la semblance du roy de Dennemarcke, laquelle madite dame a retenue en ses mains (8 décembre 1521). » *Ibid.* (n° 1797), f° ij c xxxj.

[6] « A maître Bernard d'Ourley, painctre de madame, résidant à Bruxelles, la somme de quarante philippus d'or de cinquante gros, monnoie de Flandre le philippus, que deue luy estoit pour semblable somme, que madicte dame lui a accordé prendre et avoir d'elle, tant pour payment des painctures cy après

Quelquefois ce sont des soirées intimes, et Marguerite ne croit pas déroger en s'intéressant à la position de ses serviteurs, en leur permettant même une familiarité qui la fait plus chérir encore que ses bienfaits. Tandis qu'elle donne au sire de Montbaillon, près de quitter son service, deux flacons d'argent sur lesquels sont gravées ses armes [1], elle pariera avec son huissier de chambre, Engelbert Bonneke, « sur le premier enfant masle que l'impératrice sa niepce aura, » et le pari perdu, elle payera loyalement la gageure [2], ainsi que celle que lui a gagnée son chapelain messire Pierre de Dalma [3]. Alors aussi, elle s'occupera de l'état des affaires de ses serviteurs : l'un est malade, l'autre s'est cassé la jambe, elle leur

déclarées que aultrement, lesquelles il luy a vendues et livrées en ses mains pour les pris et ainsi que s'en suit : Assavoir, pour ung beau tableau où est paincte et figurée la remembrance de Marie Marte, x philippus ; lequel madicte dame a envoyé au cloistre et couvent de Sept-Douleurs Notre-Dame, hors la porte des Asnes lez Bruges, auquel icelle dame en a fait don ; — pour ung aultre tableau, auquel madicte dame a fait faire une painture au vif à son noble plesir, x philippus, pour d'icelluy faire don et présent à l'empereur son nepveu ; — pour une belle paincture faicte à la remembrance du Sainct Sonaire sur taffetas blancq, laquelle elle a retenue pour x philippus ; — et autres x philippus, desquels madite dame a fait don audit maistre Bernard, oultre et par-dessus lesdits achatz d'icelles painctures et marché par elle faict avec luy, et ce en faveur d'aucuns aggréables services qu'il a faiz à icelle dame, desquels elle ne veult icy aulcune déclaration. » Même compte, f° ij c ij v°. — *V.* ch. XVII.

[1] « Ils furent payés 232 livres 6 deniers à Jehan Schuwader, orfévre à Anvers. » *Ibid.*, f° ij c xix v°.

[2] « A Englebert Bonneke, huissier de chambre de madame, la somme de xiiij livres, laquelle somme madite dame, par ses lettres patentes du xxix décembre xv c xxviij, luy a ordonné prendre et avoir d'elle pour luy acheter un pourpoint de velours, duquel madite dame luy a fait don, pour leur gageure qu'il a gaignée d'elle sur le premier enffant masle que l'impératrice, nièpce de madame, auroit. » *Ibid.* (n° 1804), f° vj xx iij.

[3] « Pour x aulnes de bon velours que madicte dame a fait délivrer à son chappellain messire Pierre de Dalma, auquel madicte dame en a fait don, en acquit de certaine gageure qu'elle avoit faite et perdue contre lui. » *Ibid.* (n° 1797), f° ij c vij.

donne des gratifications pour couvrir les dépenses de leur maladie [1]; à celui-ci, qui va se marier, une dot [2]; à celui-là une petite somme d'argent pour permettre à son neveu de continuer ses études [3]. D'autres encore recevront des secours pour « les assister et aider à tant mieulx vivre le reste de leurs vieulx jours [4], » ou « à nourrir leurs enfans [5]. » Aussi, lorsque arrive la Saint-André, patron de la maison de Bourgogne, ou le 1er mai, ce n'est point un devoir de commande, c'est un sentiment de sincère affection qui guide ses archers de corps et ses hallebardiers venant planter « de verdoyans grands mais sous ses fenêtres [6]. »

Après le souper, il y a fréquemment encore de la musique ou d'autres amusements, et Marguerite va enfin chercher l'oubli des soucis du gouvernement ou attendre le sommeil en se rappelant les douces émotions de sa journée. Elle passe dans sa chambre à coucher dont l'ameublement montre son bon goût et le luxe de la cour de Bourgogne : « lict de camp de bois bien doré, » garni de deux matelas de laine; de draps « de bonne toile de Hollande [7]; » de couvertures de

[1] Même compte, fos cij vo, cvj, etc.

[2] *Ibid.*, fo iiij xx xvj. — [3] *Ibid.*, fo cj vo.

[4] « A Pierre Fabri, huissier de salle à madame, la somme de cent livres, dont madite dame lui a fait don, outre ses gages ordinaires, afin qu'il puisse de tant mieulx vivre le reste de ses vieulx jours. » *Ibid.* (no 1803), fo xj xx vj vo.

« A Jehan Maignard, varlet de chambre de madame, la somme de deux cens livres, dont madite dame lui a fait don, outre ses gages ordinaires, afin que tant mieux il puisse vivre le reste de ses vieux jours. » *Ibid.*, fo vj xx vij vo.

[5] « A Pauline, femme de Estienne Loys, varlet des filles d'honneur de madame, la somme de dix livres, de laquelle somme madite dame luy a fait don, pour l'assister et aider à nourrir ses enffans. » *Ibid.* (no 1805), fo cij vo.

[6] Marguerite leur donnait, dans cette circonstance, des gratifications de 12 livres ou de 6 philippus. *Voir* les comptes de Jean de Marnix.

[7] « Pour vj xx aulnes de bonne thoille d'Hollande, pour emploier en linceulx servans au lit de madite dame. » Compte de J. de Marnix (no 1799), fo vj xx v.

lit d'écarlate doublées de bouracan [1]; d'une « courte poincte riche et bien fine; de quatre oreillers ornés d'or à la mode d'Espagne, bien riches; d'un ciel et d'un dosselet de mesmes avec gouttières garnies de bandes de satin cramoisy, ouvrées d'or et de soye blanche; de trois gourdines de taffetas blanc, et de douze coussins de soye de Sarrazins plains de plumes [2]. » C'est là encore l'ameublement qui sied à la jeunesse, mais bientôt l'âge amènera des idées plus sombres et alors, ciel du lit de camp, rideaux, fauteuils, coussins [3], tout est noir jusqu'au

[1] « Pour avoir reffait une couverture de lit de madite dame, renouvellé toutes les coustures et la doubler de bouracan, xvj sols. » Même compte, f° viij xx vj.

[2] « Ung lict de camp de bois bien doré, deux mattelas de layne, une couverture de lict d'escarlatte, une courte-poincte riche et bien finne; quatre oreilliers, ornés d'or, à la mode d'Espagne, bien riches; ung ciel et ung dosselet de mesmes, et les goutières garnies de bandes de satin cramoisy, ouvrées d'or et de soye blanche; trois gourdinnes de taffetas blanc; douze coussins de soye de Sarrazins plains de plumes. » *Ibid.* (n° 1797), f° ij c xlvj v°.

[3] « Pour la quantité de l aulnes de bon et exquis taffetas noir, employé tant en robes de nuyt, chausses, pour la personne d'icelle dame, comme en gourdinnes pour son lit de camp. » *Ibid.* (n° 1799), f° vij xx xviij v°.

« ij aulnes de velours noir pour refaire le ciel estant sur le lit de madite dame. » *Ibid*, f° xviij xx ix.

« Pour xvj aulnes de bon drap noir, dont a esté fait trois gordines pour servir au lict de madite dame quant il fait froit, au prix de xxvj sols l'aulne, xx livres xvj sols. » *Ibid.* (n° 1798), f° ij c xliij.

« Pour la façon de trois gourdinnes de taffetas noir pour le lit d'icelle dame, l sols; — pour une pièce de ruban de soye noire mise ès pendans desdites gourdines et pour attacher les anneaulx d'icelles gourdines, vj sols; — pour xvj aulnes de ruban aussi de soye, mises allentour desdites gourdines, viij sols vj deniers; — pour une livre d'anneaulx pour lesdites gourdines, iiij sols vj deniers. » *Ibid.* (n° 1799), f° viij xx ij v°.

« Pour vij quartiers de bon velours noir, employé à la reffection d'une chayère de madite dame, v livres x sols iij deniers; — pour deux aulnes de bouracan, employées à ladite chayère, à ij sols l'aulne, iiij sols; — pour la façon d'avoir raccommodé ladite chayère, laquelle estoit rompue, viij sols; — pour iiij aulnes de franges de soye, mises à l'entour de ladite chaière, à vj sols l'aulne, xxiiij sols. » *Ibid.* (n° 1799), f° vij xx x.

« Pour v aulnes de bon drap rouge, pris pour couvrir une chayère de santé

« coffret plain de petites layes et aultres gentillesses pour mectre baghes et anneaux, servant aussi d'escriptoire [1], » coffret précieux qui contient une infinité de bagues garnies de diamants, de rubis, de perles, de saphirs, etc.; des chaînes d'or; des pendants d'oreilles; des bracelets, etc. [2]. C'est dans

servant en la chambre d'icelle dame; — pour leyne blanche pour rembourer le dedans de ladite chayère. » Même compte, f° vij xx x v°.

« Pour vj aulnes j quartier de bon velours noir de Gennes, employées à la garniture de trois chayères, pour servir madite dame en sa chambre. » *Ibid.* (n° 1802), f° vij xx xix.

« iiij aulnes de bon velours noir, au pris de lxvj sols l'aulne, pour faire deux coussins pour mettre sur les chayères de madite dame. » *Ibid.* (n° 1798), f° ix xx j.

[1] A ung coffretier, demeurant à Bruxelles, la somme de dix livres, pour l'achat d'ung coffret couvert de velours noir plain de petites layes, et autres gentillesses pour mectre baghes et anneaulx, servant aussi d'escriptoire pour madame; et pour un assez grant plat coffre couvert de cuyr bandé et à deux serrures, servant en la chambre de madite dame. » *Ibid.* (n° 1800), f° ij c xiij.

[2] « Pour la refection des brasselets de madite dame, viij sols. » *Ibid.*, ij c j v°.

« Pour ij ° iij° vj grains or d'escuz livrez pour deux brasseletz pour madite dame, xxxvj livres viij sols; — pour la fasson desdits deux brasseletz, viij livres; pour vj° or d'escuz, employé à une baigue d'or d'icelle dame en laquelle est enchassé un saffir, v livres viij sols; — pour façon de ladite baigue, x sols; — pour avoir remaillié trois baigues de madite dame, vij sols. » *Ibid.* (n° 1801), f° vj xx xviij.

« lxij livres, pour l'achat de certayne baghe et chaisne d'or. » *Ibid.* (n° 1802), f° ij c xij v°.

« Pour deux grosses baghes avec deux diamans chacune, garnie de ix perles; — pour deux baghes d'or esmaillées de noir, en l'une desquelles est un rubis et en l'aultre un diamant; — pour une grosse baghe d'or d'escu garnie d'ung gros caillo de rubiz. » *Ibid.* (n° 1803), f° ix xx ix v°.

« Pour ung estreling ix grains d'or d'escuz mis à avoir garny deux grosses perles pour servir à pendre pour madame, xx sols j denier; — pour quatre estrelings cinq grains dudit or, employé à avoir fait un anneaul à icelle dame avec ung diamant esmaillé de noir, lxvj sols vj deniers; — pour vj estrelings vij grains aussi d'or d'escuz, emploiés à avoir reffait une grosse bague garnie d'ung gros balais et de grosses perles. » *Ibid.* (n° 1805), f° viij xx xvij.

« Pour avoir fait deux beaulx brasseletz aussi d'or d'escuz émaillés de noir, xxxviij livres xviij sols; — pour la façon desdits brasselets, viij livres; — pour

cette chambre aussi que sont les coffres « couverts de cuir, bandés à larges bandes de fer fermant à deux, à trois serrures avec loquets, où Marguerite serre les papiers servant aux finances « qu'il convient de mener partout avec elle [1], » et « les deniers nécessaires quand elle va par les champs [2]. »

Marguerite avait, en qualité de gouvernante générale des Pays-Bas, un traitement fixe de 20,000 livres [3]; mais elle jouissait, en outre, de revenus s'élevant, y compris ceux de la seigneurie de Malines, de ses comtés de Bourgogne et de Charolais, de son douaire de Savoie, de son héritage paternel, et les dons gratuits des provinces et de l'empereur, à environ 38,000 livres [4]. Son train de maison était considérable. En 1521, la dépense ordinaire de son hôtel s'élevait à 31,425 l. 14 s. 11 deniers; les maîtres d'hôtel, les gentilshommes et les autres officiers comptés parmi les *escrois* de son hôtel y

une belle bourdure aussi d'or d'escuz garnie de liiij pièces, xxv livres ij sols; — pour la façon de ladite bourdure, xij livres. » Compte de J. de Marnix, f° ix xx xiij v°.

« Pour deux beaux brasseletz d'or d'escuz, faicts avec charnières émaillées de noir par dehors, ès quels y a certains escripts, et sont iceulx garnis chacun d'ung exquis et fort riche diamant, liiij livres. » *Ibid.*, f° ij c xxvj.

[1] « Dix sols, pour l'achat d'ung grant coffre couvert de cuir, pour mectre en icelluy les papiers servans aux finances de madame, que il convient continuellement se suivre madite dame. » *Ibid.* (n° 1799), viij xx vij.

[2] « A ung coffrier, demourant à Bruxelles, la somme de sept livres, pour l'achat d'ung fort coffre de bois, couvert de cuir, bandé à larges bandes de fer, fermant à trois serrures et à ung loquet, servant à mectre en icelluy les deniers de madicte dame et pourter yceulx quant elle va par les champs » *Ibid.*, f° vj xx xviij.

[3] « A madame que Dieu pardont, qui est assigné sur le domaine, oultre le revenu de Malines, xx m livres. » *Revenus et dépenses de Charles-Quint,* ad ann. 1531. — *Voir* les comptes de Jean de Marnix.

Le compte de J. de Marnix (n° 1800), de 1524, présente un total de 37,408 livres 15 sols 11 deniers de 40 gros.

sont compris pour 18,140 l. 16 s. 6 d.[1]. En 1522, la dépense monte à 28,303 l. 2 s. 6 d., ainsi répartis : 4,401 l. 14 s. 6 d. pour gages de serviteurs; 9,444 l. 19 s. pour gages et pensions aux filles d'honneur, femmes de chambre et autres femmes de service; 3,521 l. 7 s. pour menus voyages et messages; 10,936 l. 2 s. pour grosses et menues dépenses. Les dépenses extraordinaires comprennent 8,485 l. 19 s. de pensions à d'anciens serviteurs; 2,896 l. 12 s. de dons et récompenses extraordinaires; 827 l. 7 s., payés pour « services particuliers à madite dame; 13,090 l. 15 s. 6 d. délivrés ès-mains de Madame, » et 10,000 florins de Savoie délivrés « aux officiers qui en devoient compte[2]. » La dépense ordinaire de 1523 monta à 29,494 l. 3 s. 10 d., etc.[3]. Les dépenses privées de Marguerite étaient minimes. Ainsi, le compte de 1521 mentionne 564 l. 10 s. « luy ayant été délivrées comptant en ses mains, à plusieurs et diverses fois, tant pour les deniers de son jeu que pour emploier en aulcunes ses affaires secrètes et menus plaisirs, pendant les mois de janvier, février et mars; » 496 l. 10 s. pour le deuxième trimestre, outre 50 livres pour aumônes secrètes; 587 l. 10 s. pour le troisième, et 561 livres pour le quatrième[4]. Mais on a vu déjà l'usage qu'elle faisait de la majeure partie des deniers remis en ses mains, et les nombreuses gratifications accordées à ses serviteurs qui, outre leurs gages ordinaires, recevaient une livrée ou des habillements fréquemment renouvelés[5]. Dans

[1] Compte de J. de Marnix (nº 1797), f^os xviij, xxviij, xxix et xxxj.

[2] *Ibid.* (nº 1798).

[3] *Ibid.* (nº 1799).

[4] *Ibid.* (nº 1797), f^os ij^c liiij — ij^c lvij v°.

[5] « Pour xviij aulnes de fin drap noir d'Armentières, que madite dame a fait acheter de luy, au pris de xxiij sols l'aulne, et ycelluy délivrer au valet de ses pages d'honneur et à son fourrier de l'escurie, pour une robe pour leur livrée

les derniers temps de sa vie surtout, elle avait introduit dans sa vie intérieure une simplicité contrastant avec le luxe des seigneurs des Pays-Bas. Un envoyé de Charles-Quint écrivait à ce sujet : « Il n'y a chancelier de province, ni quasi gouverneur ou lieutenant de pays qui n'en use et est accoustumé de user aussy simplement ou plus que madicte dame fait [1]. » Disposée à finir ses jours dans un couvent, résolution dont la famille de Charles-Quint offre tant d'exemples, peut-être voulait-elle s'habituer insensiblement à oublier le monde et ses pompes. Peut-être aussi le désir de plaire et de briller s'était-il éteint en voyant fuir les amours.

ordinaire, comme ont eu dernièrement d'elle les autres officiers d'icelle escurie.» Compte précité (nº 1801), fº vj xx viij.

Tous les trois mois elle donnait à ses dames et filles d'honneur des robes de velours, de satin ou de drap noir, et à ses autres domestiques des robes de camelot. *Voir* les comptes de Jean de Marnix.

[1] Manuscrit de la bibl. royale, nº 17600.

FIN DU TOME IV.

# TABLE DES MATIÈRES.

## CHAPITRE XII.

(1524-1526.)

## CHAPITRE XIII.

(1526-1528.)

---

## CHAPITRE XIV.

(1528-1530.)

---

## CHAPITRE XV.

(1500-1530.)

## CHAPITRE XVI.

(1530.)



FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

